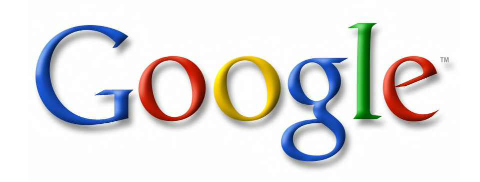
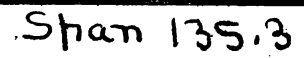
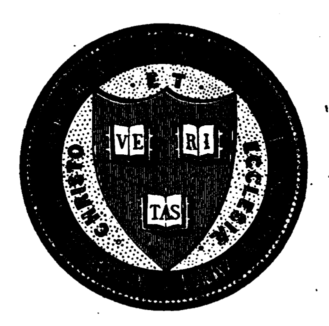





VE RI
TAS

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

ÉTUDES

SUR

L'ESPAGNE

PAR

Alfred
A. MOREL-FATIO

DEUXIÈME SÉRIE

Grands d'Espagne et petits princes allemands au XVIII[e] siècle, d'après la correspondance inédite du comte de Fernan Nuñez avec le prince Emmanuel de Salm Salm et la duchesse de Béjar.



PARIS
E. BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE RICHELIEU, 67
1890

A

DON MARCELINO MENÉNDEZ PELAYO

Hommage de grande admiration et de bien cordiale amitié.

AVANT-PROPOS

En 1876, me trouvant à Madrid, j'allais souvent tout au bout de la rue de Don Pedro examiner les curiosités littéraires que renfermait alors le palais de l'Infantado. Quand je dis palais, c'est pour me conformer à l'usage qui désigne ainsi les hôtels de la Grandesse espagnole ; car rien dans l'aspect extérieur de la vaste bâtisse, sans style, nue et blanchie à la chaux, ne rappelait l'origine de son très illustre propriétaire, D. Mariano Tellez Giron, duc d'Osuna, de l'Infantado et autres lieux. Et l'intérieur ne faisait pas, à première vue, une meilleure impression.

La porte franchie, on se serait cru dans quelque administration où le public besoigneux afflue et stationne : mont-de-piété ou caisse d'épargne. Le grand escalier d'honneur, orné encore de deux ou trois tableaux de chasses, ne servait guère qu'aux commis des gens d'affaires, créanciers du duc ruiné, qui avaient établi leurs bureaux dans sa propre demeure ; seuls leurs pieds crottés foulaient ces marches qu'avaient

effleurées jadis les escarpins étroits et les fins souliers de soie de tant de puissants seigneurs et de belles dames. Dans les appartements, l'abandon et le délabrement apparaissaient partout. Peu ou point de ces meubles élégants et futiles qui font le charme et le luxe d'une existence aristocratique; seulement le strict nécessaire pour les hôtes de passage qui occupaient mais n'habitaient pas la maison.

A la vérité, les collections artistiques et autres, précieux gage des financiers prêteurs, étaient à leur place: l'arsenal, ce fameux arsenal apporté de Guadalajara, résidence seigneuriale des ducs de l'Infantado, puis le médaillier, la bibliothèque; mais les prodigalités du maître, comme aussi, sans doute, des mains infidèles avaient déjà pratiqué de larges brèches dans ces trésors. Aux armures des chevaliers bardés de fer et assis sur leurs chevaux de tournoi manquaient à l'une son heaume, à l'autre ses gantelets ou ses éperons; dans le médaillier, des lacunes suspectes attestaient la disparition de mainte monnaie de prix, et, sur les rayons de la bibliothèque, on eût en vain cherché plusieurs de ces manuscrits que le grand marquis de Santillane, ancêtre des ducs, avait fait écrire et enluminer avec tant d'amour pour récréer et polir son esprit dans le commerce des bonnes lettres.

« Quelle maison, Monsieur, et ce qu'ils en ont fait ! », s'écriait avec désespoir le vieux ser-

viteur qui me dénonçait en passant ces pertes ou ces déprédations. Celui-là, malgré la misère des temps, gardait le culte des antiques gloires de la famille. Celui-là et un autre personnage, décoré, je crois bien, du titre de « bibliothécaire de l'Excellentissime seigneur duc », mais dont l'unique emploi consistait à venir tous les jours, deux heures durant, tousser et gémir dans la pièce où, grâce à un des plus opulents créanciers de D. Mariano, j'étais admis à travailler. Je vois encore le pauvre homme penché sur un magnifique brasero et tenant entre ses doigts décharnés une cigarette qu'il essayait en vain d'allumer et de porter à ses lèvres exsangues, et j'entends encore l'horrible toux qui lui déchirait la poitrine et me causait à moi-même une véritable angoisse.

Heureusement, ce tête-à-tête très peu gai était parfois rompu par un personnage moins lugubre, chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcántara, qui cherchait à tromper l'ennui d'une disponibilité quelconque en venant faire *tertulia* avec mon moribond. C'étaient alors d'interminables bavardages sur les événements du jour, agrémentés — comme il arrive entre Espagnols qui se respectent — de critiques acerbes à l'adresse du gouvernement; c'étaient aussi des lamentations sur la décadence des ordres militaires ou autres institutions fort respectables et d'une utilité non moins reconnue. Le chevalier parlait seul le plus souvent, son interlocuteur

ne réussissant guère qu'à balbutier, entre deux quintes, des paroles inintelligibles; mais tous deux, placés en face de moi, m'observaient du coin de l'œil avec stupeur. « A quoi bon, grand « Dieu, compulser des manuscrits, quand il y a « tant de livres en belles et bonnes lettres de « forme », devaient-ils se dire en eux-mêmes, si tant est qu'ils pensassent quelque chose à mon sujet.

Ces deux hommes, l'un par sa décrépitude physique, l'autre par les propos qu'il tenait, me rapprochaient également du passé; aussi pouvais-je me croire, en leur présence, transporté en plein XVIIIe siècle. Sans grand effort d'imagination, je me représentais les derniers moments de splendeur de la Grandesse espagnole avec ses majorats et ses seigneuries, ses petits-maîtres et ses *majos,* et peu à peu je sentis naître en moi le désir d'acquérir une notion plus exacte de ce qu'avait été cette société dont, dans ce palais délabré, les décombres matériels m'entouraient. Quels furent ces grands seigneurs, derniers représentants de la caste telle que l'avaient faite les maisons d'Autriche et de Bourbon, quels furent leur rôle dans l'État, leur genre de vie, leurs idées et leurs passions dominantes? Autant de questions que j'aurais voulu résoudre. Mais alors je ne trouvai rien d'assez authentique ni rien d'assez vivant pour m'éclairer sur ces choses et je dus renoncer au projet qui m'avait un instant souri.

Longtemps après, la découverte d'une série de lettres adressées par un Grand d'Espagne, le comte de Fernan Nuñez, assez proche parent des ducs de l'Infantado, à un prince allemand de la maison de Salm Salm qui servit successivement en Espagne et en France pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, me fournit les matériaux qui me manquaient et qui me permettent aujourd'hui de traiter en partie le sujet que je n'avais fait qu'entrevoir il y a tantôt quatorze ans. Les lettres de Fernan Nuñez formeront donc comme la trame de ce récit, que compléteront des renseignements pris ailleurs, notamment dans la correspondance diplomatique des ambassadeurs français en Espagne, source très riche et très sûre.

Jusqu'ici, le XVIIIe siècle espagnol, envisagé par les historiens nationaux et étrangers comme une époque sans caractère propre, toute d'imitation et d'emprunt, a peu tenté leur curiosité. L'Espagnol patriote veut ignorer ce temps où sa nation n'exerça pas la suprématie, et l'étranger le néglige aussi parce qu'il n'y retrouve pas l'intensité de couleur locale, les manifestations vives et sincères du génie espagnol qu'offre la période antérieure du XVIe et du XVIIe siècle. C'est pourquoi nous ne possédons encore sur le XVIIIe siècle qu'une seule histoire suivie, œuvre d'ensemble et de longue haleine, celle de Ferrer del Rio; encore le livre en question ne traite-t-il explicitement que du règne réformateur de

Charles III, compris entre les années 1759 et 1788. Le reste est encore fort obscur[1].

Il faut revenir de ces préjugés et prêter à cette époque qui relie la vieille Espagne à l'Espagne moderne toute l'attention qu'elle mérite. Pour nous Français, le XVIIIe siècle espagnol présente cet intérêt très particulier qu'il montre notre doctrine politique, nos lettres et nos mœurs aux prises avec les traditions et les principes sur lesquels reposait l'édifice grandiose de la monarchie de Charles-Quint et de ses successeurs. La lutte qui se livra au sud des Pyrénées entre les deux systèmes fut vive et riche en péripéties instructives. A l'examiner de près, nous y pouvons discerner, d'une part, ce qu'il y avait encore de solide et de résistant dans les vieux dogmes espagnols, de l'autre, ce que la France, par son extraordinaire force d'expansion et le caractère universel de sa civilisation, a réussi à implanter dans un pays si isolé jusqu'alors et si hostile aux influences étrangères. Du côté espagnol comme du côté français, il y aura donc grand profit à étudier avec plus de soin

1. En ce qui concerne l'époque de Philippe V et de Ferdinand VI, les très utiles publications de D. Antonio Rodriguez Villa sur Patiño, Campillo et le marquis de La Ensenada; les études intelligentes de Maldonado Macanaz sur la princesse des Ursins, Alberoni, etc., puis surtout l'important et si remarquable ouvrage de M. Alfred Baudrillart, *Philippe V et la cour de France* (t. Ier, Paris, 1890) ont, dans ces derniers temps, enrichi l'histoire de nombreux faits et dissipé bien des erreurs.

les problèmes qu'a soulevés, grâce aux circonstances politiques que l'on connaît, le contact si prolongé des deux nations.

J'ai fait de mon mieux pour expliquer les détails de la correspondance de Fernan Nuñez et identifier les personnages parfois peu connus qui y figurent. Cela n'a pas été toujours facile, et j'ai eu lieu souvent de regretter l'absence d'un dictionnaire biographique espagnol, même celle d'un bon *Peerage,* car les ouvrages généalogiques publiés jusqu'ici en Espagne sont notoirement insuffisants et en certains cas erronés. Il est fâcheux, vraiment, qu'il faille recourir aux gazettes ou à d'autres documents non moins incommodes à consulter pour connaître avec exactitude l'état civil et la carrière d'un Albe ou d'un Medinaceli.

Peut-être cette étude que l'on présente aujourd'hui au public incitera-t-elle quelques Grands d'Espagne qui ont conservé les archives de leur maison à les interroger sur les faits et gestes de leurs prédécesseurs. Pourquoi pas ? Ce passe-temps-là en vaudrait un autre, et serait, à coup sûr, moins dangereux que celui qui consiste à aligner des vers plus ou moins rimés et à composer des sonnets ou des dizains dont le spirituel auteur de *Chevilles aristocratiques* ne se montre pas très satisfait. En tout cas, il serait plus intéressant pour nous.

Mes amis, D. Antonio Maria Fabié, aujour-

d'hui ministre des colonies, et D. Antonio Rodriguez Villa ont pris la peine de rechercher et de faire copier pour moi quelques documents des archives d'Alcalá et de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire à Madrid; je leur en suis très reconnaissant. J'ai aussi des remercîments à adresser à M. le chevalier Alfred d'Arneth qui m'a très obligeamment transmis des renseignements sur certains personnages de la cour de Vienne dont le *Dictionnaire biographique* de C. von Wurzbach ne parle pas avec assez de détail et de précision.

26 août 1890.

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

LA GRANDESSE ESPAGNOLE AU XVIII[e] SIÈCLE

Au siècle dernier, sous le gouvernement absolu des Bourbons qu'elle accepta après de courtes et rares hésitations, la Grandesse occupe dans la société espagnole à peu près la même place qu'au temps des derniers rois autrichiens. Elle entoure la personne du souverain et celle de l'héritier présomptif, détient les principales charges du Palais et plusieurs vice-royautés, représente le Roi et la nation dans quelques ambassades, gouverne aussi, parfois, mais beaucoup moins en vertu de son pouvoir et de son prestige de classe privilégiée que du mérite personnel et exceptionnel de certains de ses membres. Le service militaire, son premier devoir comme son honneur, elle continue de le fournir; sans grand entrain, il est vrai, et plutôt par convenance, tradition de famille ou nécessité que par amour de la profession. Éteint les rois d'Espagne, depuis Philippe II, l'esprit aire, on le conçoit, ne pouvait continuer long-

temps à animer une noblesse qui ne songeait qu'à régler en tout sa conduite sur celle du chef de l'État.

Clientèle ordinaire et permanente de ce chef, la Grandesse lui tient vraiment de très près; d'autant plus près qu'il n'existe pas ici de princes du sang, point d'Orléans ni de Condé pour disputer à cette haute aristocratie la prérogative de servir le Roi et l'avantage de jouir de ses bienfaits. Après les membres de la famille régnante, prince héritier, infants et infantes et, le cas échéant, reine-mère, les Grands suivent immédiatement et, ce qui est à remarquer, suivent indistinctement; car c'est encore un trait de la noble corporation que nul de ses membres n'y a le pas sur l'autre. Plusieurs familles, cependant, pouvaient revendiquer un traitement particulièrement honorable, même une indiscutable préséance : les Medinaceli, tout d'abord, descendants directs des maisons royales d'Espagne et de France, et qui, fort justement, prétendaient posséder une partie de leurs fiefs à titre de compensation ou de « récompense » pour l'abandon qu'ils avaient fait de leurs droits à la couronne[1]; les Enriquez de Cabrera, issus aussi du sang royal de Castille et héréditairement pourvus de la charge d'almirante; enfin, les Fernandez de Velasco, connétables de Castille. Mais, en ce qui concerne ces deux dernières familles, Philippe V

1. Encore en 1706, le duc de Medinaceli réclama pour ses biens cette qualité de « récompense » qui devait les mettre à l'abri des revendications de la couronne (Bibl. Nat., Ms. Esp. 153, fol. 1 à 44).

coupa court aux prétentions qu'elles eussent pu élever en supprimant les charges d'ailleurs purement honorifiques d'almirante et de connétable; quant aux Medinaceli, ils ne furent pas, dans les premiers temps du nouveau régime, assez bien en cour pour s'assurer une situation privilégiée, que les autres Grands de vieille souche leur auraient, au reste, certainement contestée. Officiellement donc, la Grandesse est comme une confrérie noble où les derniers venus sont admis aux mêmes honneurs que les plus anciens; ce qui, toutefois, n'empêche pas certaines distinctions de s'établir, parce que la tradition et les conventions sociales, toujours plus fortes que les décrets et les règlements, le veulent ainsi. Bon gré mal gré, une différence persiste et se manifeste souvent entre la Grandesse primitive, *immémoriale*, et la Grandesse *datée*, comme on nommerait le mieux la seconde catégorie, entre ce petit noyau de neuf à douze familles dont la qualité supérieure fut tacitement reconnue par Charles-Quint en 1520, lorsqu'il hiérarchisa pour la première fois la noblesse espagnole[1], et puis tous ceux que la faveur de l'Empereur ou de ses descendants fit passer plus tard dans le clan des élus. Ces quelques familles de premier choix, que distinguaient les titres de ducs

1. Le nombre de douze a été prononcé par Diego de Mendoza, qui n'a cité par leur nom que deux maisons : Arcos et Medina Sidonia (*Guerra de Granada*, liv. IV, § 13). Les dix autres sont indiquées par Luis de Salazar y Castro, *Casa de Lara*, t. I, p. 538. Si les Medinaceli ne figurent pas dans cette liste, c'est sans doute que l'auteur les considérait comme de sang royal.

d'Arcos, de Béjar, d'Escalona, de Frias, de l'Infantado, de Medina de Rioseco, de Medina Sidonia et de Nágera, de comtes d'Aguilar, de Benavente et de Lemos, de marquis d'Astorga, ces familles formaient encore au XVIII[e] siècle le véritable soubassement de la Grandesse. A elles, en second lieu, étaient venues se joindre, et avec elles tendaient à se confondre peu à peu, beaucoup d'autres bonnes familles de Castille et d'Aragon qui se couvrirent au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Puis, sous les derniers rois autrichiens, d'assez nombreux Italiens et Flamands, et, avec les Bourbons, quelques rares Français, tous de haute et antique noblesse, grossirent encore la corporation. Voilà, superposées, trois assises, qui, malgré des différences d'origine et quelques inégalités, constituent la partie solide et massive de l'édifice. Mais, de droite et de gauche, les souverains lui construisent des ailes, s'efforcent de le rendre plus accessible et plus spacieux[1].

Des faveurs, très fréquentes au XVIII[e] siècle et surtout dans ces temps de luttes et de troubles où le moindre gage de fidélité envers la nouvelle dynastie réclamait une prompte rétribution, poussent des gens de médiocre naissance dans l'enceinte réservée de l'aristocratie espagnole. Ces intrus, quelque utiles à l'État que puissent être leurs services, ne sauraient réclamer

1. Il n'y avait pas lieu de parler ici des différences d'étiquette propres aux diverses *classes* de la Grandesse, « cérémonies, dit Mendoza, qui varient avec les temps et les volontés des princes », et qui sont, à notre point de vue, sans portée.

sur l'heure de la Grandesse d'ancienne extraction un traitement d'égal à égal. A plus forte raison, la Grandesse tient-elle à l'écart ou en suspicion ceux que le caprice d'une reine ou la reconnaissance du souverain, pour des services très personnels, a tirés du néant; à moins toutefois que la situation du favori qui a l'oreille du Roi et la feuille des pensions ne tempère ces velléités d'intransigeance et n'éteigne, comme par enchantement, ces sourires dédaigneux sur les lèvres des plus hostiles. Mais qu'il est facile, sans se compromettre, d'indiquer au « nouveau », par une nuance, qu'il n'est pas de la maison! Ne suffit-il pas, par exemple, de ne point lui accorder telle marque de familiarité, qui, dans ce monde-là, vous classe tout de suite? On sait ce qu'il fallut de peine à Charles III et quelle diplomatie il mit en jeu pour amener les Grands à tutoyer son fidèle Losada, ce parfait honnête homme, médiocrement né, il est vrai, mais dont l'élévation à la charge de grand chambellan n'avait pu donner prise à aucune médisance[1]. Combien d'autres mendièrent toute leur vie un « tu », qu'ils auraient payé de leur sang, et ne reçurent jamais de leurs pairs que de l'« Excellentissime seigneur »!

Derrière les Grands, et à quelque distance, prennent place les *nobles titrés,* qui eux-mêmes sont suivis de la cohue immense, quoique diminuée au XVIII[e] siècle, des nobles vagues ou *hidalgos*.

1. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, Paris, 1797, t. I, p. 149.

Entre la Grandesse ou haute aristocratie et la noblesse titrée de Castille et d'Aragon la séparation s'accentue, le fossé s'élargit; ce qui s'explique aisément. La Grandesse ayant absorbé pendant le siècle précédent à peu près toutes les anciennes familles titrées de Castille et une partie aussi des familles nobles aragonaises, valenciennes ou catalanes, il ne restait plus parmi les simples titrés que certaines maisons anciennes, mais déchues ou en disgrâce, quelques représentants de la noblesse provinciale, qui n'avaient jamais fait figure à la cour ou rempli de charges importantes; puis, en dernier lieu, la foule toujours grossissante des *anoblis*. Ceux-là surtout contribuent à discréditer la classe intermédiaire de la noblesse espagnole. Passe pour les anoblis recommandés à la munificence royale par des faits de guerre, et que les Bourbons d'ailleurs semblent avoir voulu distinguer des autres en leur octroyant des titres significatifs : *Bondad Real, Gracia Real, Conquista Real, Real Agrado,* etc.; tout cela faisant allusion à une action d'éclat, à quelque honorable service militaire. Par malheur, divers titres analogues n'ont déjà plus cette origine glorieuse et récompensent d'une façon qui, aujourd'hui, prête un peu à sourire, des services très pacifiques et assez insignifiants. Un Antonio de Morales reçoit, en 1737, de Philippe V, le titre de marquis de *La Garantia,* pour avoir apporté les dépêches de l'acte de garantie passé entre les cours de Naples et d'Espagne; et, en 1760, D. Gutierre de Hevia est créé marquis d'*El Real Trasporte,* pour avoir, en pleine paix,

conduit saine et sauve la famille royale, de Naples à Barcelone, sur le navire le Phénix. Quoi qu'il en soit, de tels services sont encore, en une certaine mesure, appréciables ; la majesté royale a été un jour directement mêlée à tel de ces événements, et l'on comprend qu'elle ait tenu à en perpétuer le souvenir par un témoignage public qui ne lui coûtait rien et faisait des heureux. Autre chose sont les anoblissements quelconques dont les causes nous échappent et que notifie presque chaque semaine la *Gazette*. « Considérant la qualité, le mérite ou les services « exceptionnels de N. ou N., Sa Majesté a daigné « lui conférer un titre de Castille... » C'est l'invariable refrain de la dernière page du moniteur officiel de la monarchie; mais ce refrain commence à sonner quelque peu faux. Des esprits frondeurs soulignent ces fournées de nobles et en plaisantent irrévérencieusement : « Où trouver un nom de montagne, « de fleur, de famille, de mer, de fleuve ou de ruisseau qui ne soit porté par quelqu'un des titrés que « nous connaissons ? » s'écrie le poète José Joaquin Benegasi, qui ne voulut jamais entendre parler du titre de comte dont le roi avait gratifié son père. « Moi, comte ! pour devenir la risée des gens de « mon village; car quelle plus fade plaisanterie « qu'un titré sans argent[1] ? » Tous assurément ne pensaient pas comme Benegasi, et la *Gazette* en fait foi; mais ces vers, qui ont été imprimés en 1743,

1. J. J. Benegasi y Luxan, *Poesías líricas y jocoserias*, Madrid, 1743, p. 62.

indiquent au moins que le prestige des anoblissements avait perdu quelque chose de sa valeur déjà sous les premiers Bourbons, et longtemps avant les orgies de titres qui signalèrent la fin du siècle, se sont continuées jusqu'à nos jours et durent encore.

Les mœurs, le genre de vie de la Grandesse se sont à peine modifiés depuis l'avènement des nouveaux rois. Atteints, il y a longtemps déjà, d'*absentéisme*, les Grands affluent à la cour, abandonnent leurs « états », qu'ils livrent à des intendants dont les pratiques, souvent odieuses, ne contribueront pas peu à entraîner la ruine totale du régime seigneurial. Le temps n'est plus où un duc de l'Infantado, escorté d'un train superbe, venait à Madrid « baiser la main au Roi » et s'en retournait le même jour, tout d'une traite, à son palais de Guadalajara; ce qui paraît s'être passé encore dans les premières années du XVIIe siècle[1]. Aujourd'hui, nul Grand ne demeure habituellement dans ses terres, et bien restreint est le nombre de ceux même qui les visitent et y possèdent une habitation confortable et digne de leur rang. Parmi les résidences seigneuriales de quelque importance, on ne cite plus, au XVIIIe siècle, qu'El Viso, dans la Manche, aux marquis de Santa Cruz; La Abadía, dans la province de Cáceres, aux ducs d'Albe; le palais de Cogolludo près de Guadalajara, aux Medinaceli; celui d'Arenas de San Pedro, province d'Avila, construit par l'in-

1. *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España*, t. LXVII, p. 60.

fant Don Luis, frère de Charles III, après son mariage avec Dª Maria Teresa Vallabriga, et quelques autres[1].

A la cour, l'existence de la Grandesse offre un singulier mélange d'ostentation fastueuse, qui se déploie quand il s'agit de figurer en quelque cérémonie royale, et, le reste du temps, de mesquinerie, même de misère. Moins de sensualité peut-être et de dévergondage qu'en France à la même époque, parce que les pratiques de la religion réfrènent encore le trop grand relâchement des mœurs, mais plus d'incurie, de sotte oisiveté et de ces allures débraillées et populacières que les Espagnols de la fin du siècle ont appelées du nom de *majismo;*[2] enfin beaucoup d'orgueil de caste et point d'esprit de classe. A tout prendre, Grands de Philippe IV et Grands de Charles III tous à peu près sont coulés dans le même moule, la tradition se continue, malgré la différence des âges et des régimes.

Çà et là apparaissent pourtant des symptômes de tendances nouvelles. Quelques hauts seigneurs, séduits par la propagande philosophique ou encyclopédique de la France, se croient de bonne foi voués au rôle de réformateurs de leur patrie, et l'on commence à voir la Grandesse espagnole, ferme soutien jusqu'alors des doctrines les plus intolérantes et les plus étroites, s'entr'ouvrir curieusement aux idées

1. Voir le mémoire de D. Joaquin G. Gómez Pizarro, *El ausenteísmo en España,* Madrid, 1886, p. 57.

2. Lire, à ce sujet, la belle satire de Jovellanos (*Ves, Arnesto...*) où le gentilhomme *majo* est si cruellement fustigé.

de nos philosophes et de nos économistes. La raison en est que ces gentilshommes voyagent, au moins comme diplomates, que plusieurs s'allient à des familles étrangères, qu'ils ont en un mot beaucoup plus d'occasions que les classes moyennes de se frotter à des nations qui marchent au premier rang de la civilisation européenne. Nul n'ignore les relations suivies, intimes, du comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne en France, de 1773 à 1787, avec Voltaire et les autres coryphées de la philosophie. Ce personnage-là, à ce qu'il semble, fut gagné tout à fait, jusqu'au fond, quoiqu'il n'ait jamais rompu ouvertement, dans son pays, avec les croyances et les préjugés respectables du plus grand nombre. Aussi le malheureux porte-t-il à lui seul, maintenant, à peu près toute la peine des hardiesses et des impiétés de ses contemporains. Les écrivains bien pensants de nos jours ont fait de ce hobereau aragonais, aussi aristocrate qu'esprit fort, l'incarnation du voltairianisme espagnol. Ils se refusent à croire que l'émule de Pombal, « qui a chassé les Jésuites d'Espagne et « qui chassera bien d'autres vermines[1] », ait pu mourir catholiquement, muni des sacrements de l'Église; ils content avec horreur que le capucin chargé d'assister le comte dans ses derniers moments quitta en pleurant la chambre du moribond et ne voulut jamais dire ce qui s'était passé au cours de l'entretien. D'autres, moins sévères, ne pardon-

1. Lettre de Voltaire au marquis de Villevieille, du 1er mai 1768.

nent un peu à Aranda qu'à cause de sa rude franchise aragonaise et militaire, de ses boutades hautaines de *riche-homme* ennemi de la paperasse et des robins, seuls traits de son caractère qui, à leur avis, pallient légèrement ses fautes et le rendent « sympathique[1]. » Si la mort impie d'Aranda était prouvée, ce serait un cas très exceptionnel en Espagne. Les autres Grands, plus ou moins entachés de philosophie, ne poussèrent pas les choses si loin. Presque tous, et ceux en particulier dont nous aurons l'occasion d'entendre les aveux, ne prennent à nos philosophes que des bribes de leurs systèmes et rien qui ne soit conciliable avec les principes de la religion et de la monarchie absolue.

Tels, mus par des sentiments généreux, quoique souvent chimériques, ne rêvent que réformes; ils voudraient, à l'exemple du souverain qui donne ici le ton, introduire en Espagne ce qui cause la prospérité des autres nations modernes: commerce, industrie, éducation populaire, ils voudraient tout créer ou tout transplanter pour le plus grand bonheur de leurs vassaux et de l'humanité en général, car ils sont humanitaires et « sensibles ». D'autres ne s'élèvent pas si haut et se soucient fort peu de réformer quoi que ce soit. Pour eux, la philosophie est, en somme, question de mode et d'élégance, marque d'un esprit supérieur et libre. Un pèlerinage à Ferney, où l'on recueille et distribue des compliments, est chose

1. Menéndez Pelayo, *Historia de los heterodoxos españoles*, t. III, p. 204.

fort bien vue et qui, en Espagne comme dans d'autres pays, vaut à l'heureux voyageur un brevet de « libertin » tout à fait distingué. Et si, en conversant avec Voltaire, le gentilhomme espagnol a passé la mesure, si, dans la chaleur de la discussion, il s'est permis de traiter ses compatriotes de barbares et de fanatiques, il aura soin, en rentrant chez lui, d'oublier de telles incartades. Même il est prêt à répondre à ceux qui lui reprocheraient sa trahison : « Ces « Français sont si légers, ils exagèrent tout, ils « comprennent tout de travers ! » En attendant, on a eu l'immense plaisir de voir M. de Voltaire en personne, d'écouter de sa bouche les plus délicates flatteries et de trouver auprès de ses amis, dans les salons littéraires de Paris, chez Mme du Deffand ou chez Mlle de Lespinasse, l'accueil le plus empressé. A ce prix-là que ne dirait-on pas, et comment ne pas dénigrer un peu sa patrie en présence d'un tel homme, qui, à première vue, vous juge et vous proclame digne de « faire un nouveau siècle[1] » ? Gardons-nous de prendre trop au sérieux ces jeunes diplomates et ces voyageurs de qualité dont la libre pensée, toute de forme et de tenue, ne devait pas résister longtemps aux cahots de la diligence ou du *coche de colleras* qui les ramenait en Castille.

Ainsi, sauf quelques adhésions aux idées sociales et économiques plutôt encore que philosophiques des novateurs français, il n'y a pas grand'chose de

1. Lettre de Voltaire au comte d'Argental, du 6 mai 1768, à propos de M. de Mora.

changé dans la vie morale et intellectuelle de l'aristocratie espagnole. Les Grands jouissent tranquillement du reste d'influence que leur assurent les principes de la monarchie absolue, la faveur du souverain et le respect dont les entoure le peuple. Mais, ne formant pas, à proprement parler, un corps dans l'État et n'ayant pas les moyens d'exprimer collectivement leur volonté et leurs aspirations, il est naturel de les voir s'énerver et s'étioler dans l'existence oisive et vide des résidences royales ou de la cour. A la fin du siècle, la Grandesse, qui reste toujours un ornement ou, si l'on veut, un bel attribut du pouvoir royal, perd toute importance politique; il ne lui reste que le prestige des titres et le prestige plus réel, plus efficace de ses richesses territoriales, puis quelques droits seigneuriaux. Le gouvernement institué par la nation pendant sa lutte contre Napoléon détruit ces deux derniers privilèges; en supprimant les majorats, il disperse les fortunes et divise les propriétés foncières; en abolissant les droits féodaux, il ôte aux seigneurs ce qui aux yeux du peuple les plaçait dans une catégorie à part, les élevait au-dessus du reste de la nation.

Et maintenant essayons de pénétrer, si possible, dans l'intimité de cette aristocratie espagnole dont les dehors et quelques traits saillants viennent seulement d'être esquissés.

Toute l'histoire de la société française au XVIII[e] siècle se trouve, ou peu s'en faut, dans les mémoires et les correspondances. Il n'en est pas de même pour l'Espagne. Ici, les mémoires nous manquent,

l'Espagnol n'aimant guère de parti pris se raconter aux autres; les lettres aussi, si par lettres on entend des correspondances semblables aux nôtres, de telles lettres n'existent pas, car cette littérature épistolaire suppose des salons et les salons supposent des femmes capables d'en être l'âme et le centre. Or, en Espagne, peu de femmes, assurément, eussent été en état, nous ne dirons pas de tenir bureau d'esprit, mais même de présider une réunion mondaine, d'y faire naître la causerie et de la diriger. Sans que l'art de converser soit étranger aux Espagnols, il n'en est pas moins sûr que leurs *tertulias,* au siècle dernier, avaient pour objet essentiel ou le jeu ou la danse ou la galanterie, et que, d'autre part, leurs réunions littéraires versaient tout aussitôt dans le genre de l'« académie » : on lisait, on déclamait chez la marquise de Sarria[1] ou chez ces grandes dames, qui, vers la fin du siècle, se piquèrent de philanthropie et hantèrent les sociétés économiques; mais l'on n'y causait pas. De là donc, chez nos voisins, absence complète de ces correspondances qui sont comme l'écho fidèle des propos échangés dans nos salons, la quintessence de notre esprit de société. Ils s'écrivaient pourtant, ne fût-ce que pour se donner des nouvelles, s'entretenir de leurs affaires ou de leurs plaisirs, et, à défaut d'autres, ce sont de telles lettres, lettres privées, tout intimes, sans

1. Présidente de l'*Academia del Buen Gusto,* vers le milieu du XVIIIe siècle (L. A. de Cueto, *Poetas líricos del siglo xviij,* t. I, p. LXXXIX).

apprêt ni prétention, qu'il faut rechercher et lire si l'on veut se rendre compte de l'état d'âme de cette Grandesse espagnole et discerner les mobiles de sa conduite. Le hasard nous ayant mis entre les mains des fragments importants d'une correspondance de ce genre, on nous permettra d'en profiter.

Le comte de Fernan Nuñez, auteur des lettres qui vont nous servir et qui sont adressées à un prince de Salm, son ami et, pendant un certain temps, son compagnon d'armes, appartenait à l'une des meilleures lignées du royaume de Cordoue qui remontent assez plausiblement jusqu'aux premiers temps de la conquête du pays sur les Maures. Quiconque en douterait n'a qu'à feuilleter le superbe *Catálogo historial y genealógico de los señores y condes de la casa y villa de Fernanuñez desde la conquista de Córdova, año de 1236, hasta este de 1682*[1], du fameux généalogiste D. Luis de Salazar y Castro, et trouvera là de quoi satisfaire sa curiosité et se convaincre de la haute antiquité de cette race. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, toutefois, la famille des *seigneurs,* puis, à partir de 1639, des *comtes* de Fernan Nuñez[2], reste à peu près confinée dans sa province d'Andalousie et ne joue aucun rôle important dans l'histoire politique ou militaire de la nation. Ce fut

1. Madrid, 1682, in-folio.

2. Au XVIIe siècle, on prononçait assez habituellement *Hernan Nuñez,* et ce qui le prouve est l'orthographe *Ernan Nuñez* employée par des étrangers comme Mme de Villars ou William Godolphin. Cependant le troisième comte signait *Fernan Nuñez,* et c'est cette forme qui a prévalu dès le commencement du XVIIIe siècle.

vraiment le troisième comte du nom, qui, par ses propres mérites aussi bien que par son très avantageux mariage, tira sa maison de l'obscurité relative où elle s'était maintenue et contribua pour beaucoup à l'amener à l'état florissant où nous la voyons apparaître au XVIIIe siècle et plus tard.

D. Francisco Gutierrez de Los Rios, troisième comte de Fernan Nuñez, débuta comme page (*menino*) de la reine Marie-Anne d'Autriche, et, en cette qualité, eut l'honneur d'escorter jusqu'à la frontière, en 1660, l'infante Marie-Thérèse, future reine de France. Dès qu'il eut ceint l'épée, on l'embarqua à bord de l'escadre de l'Océan où il fit ses premières armes pendant la guerre de 1667. Sans interrompre cette carrière militaire et navale, qui le porta successivement aux grades élevés de général de l'artillerie et de gouverneur de l'escadre de l'Océan, Fernan Nuñez sut remplir aussi avec succès quelques missions diplomatiques auprès de l'Empereur et des rois de Suède et de Pologne. La nouvelle dynastie, malgré tout ce qu'il pouvait devoir à l'ancienne, n'eut point d'avocat plus convaincu, de plus entêté défenseur; il fut des premiers à prendre parti pour Philippe V et à lui offrir ses services. Les Autrichiens le détestaient, et, lui appliquant le sobriquet injurieux donné par les Catalans aux Philippistes, l'appelaient « le plus grand *butifler* d'Espagne[1] ». Au contraire, les Français de l'entourage

1. Lettre de D. Juan Antonio Romeo à l'archiduc Charles. Barcelone, 15 septembre 1710 (*Revista de archivos, bibliotecas y museos*, t. III, p. 26). Le mot *butifler* signifie « joufflu ».

de Philippe V ne manquent pas une occasion d'exalter son zèle et son désintéressement. Louville le porte aux nues, tout en paraissant faire plus de cas de son caractère que de son jugement ; et en cela il se rencontre assez avec l'Anglais Stanhope qui, dans une lettre, le qualifiait de « punctilious, capricious, troublesome gentleman[1] ». Certes, ce n'était pas un esprit de grande portée ; mais un livre qu'il nous a laissé prouve qu'il n'était dépourvu ni d'idées ni de bon sens. Vers le milieu de sa carrière, et sans doute pour faire profiter ses compatriotes de l'expérience des hommes et des choses qu'il avait acquise dans ses campagnes ou ses missions, il composa une sorte de manuel du parfait gentilhomme, traité d'éducation, d'économie domestique et de vie mondaine, dans le goût de *L'honeste homme* de Faret, qu'il intitula *L'homme expérimenté*, en espagnol *El hombre práctico*[2]. Simplement et sobrement écrit, ce qui est un rare mérite pour l'époque, le livre en question n'évite pas, bien entendu, les banalités : c'est l'éternel écueil de ce genre d'ouvrages ; mais il se distingue heureusement par des vues intéressantes et qui témoignent d'une intelligence éclairée et ouverte. Détachons-en quelques-unes à titre de curiosités.

Don Francisco est religieux, non bigot ; il ne veut pas qu'on enseigne à l'enfant d'autres prières que

1. Lettre de Stanhope à l'amiral Sir George Rooke. Madrid, 14 février 1696 (*Spain under Charles the second, or extracts from the correspondence of the hon. Alexandre Stanhope*, Londres, 1840, p. 72).
2. Bruxelles, 1680.

celles que prescrit l'Église, il recommande de s'abstenir des oraisons « que tient pour pieuses l'igno-« rance des femmes et qui d'ordinaire sentent plutôt « la superstition. » Pour un contemporain du *Roi ensorcelé,* voilà qui n'est déjà pas mal. De même, sur une grave question sociale, celle des majorats, le comte, quoique chef de maison noble, *mayorazgo* lui-même, énonce des théories dignes d'un Campomanes ou de tout autre écrivain philosophe de la fin du XVIIIe siècle. L'institution des majorats est, dit-il, un produit de la vanité et de la manie d'« être considéré »; on frustre ainsi l'État de ses revenus les plus légitimes, les plus faciles à percevoir et les moins lourds : des droits sur les achats et les ventes. Et que de préjudices causés par cette fatale coutume aux vassaux et à l'agriculture ! Ne voit-on pas la plupart des maisons dépendant d'un majorat au bout de peu d'années tomber en ruines ? C'est que le possesseur, sitôt que la rente dont il jouit ne suffit plus à l'entretien de l'immeuble, le laisse s'effondrer. Un autre inconvénient du majorat est la disparité qu'il établit entre les cadets et l'aîné : de là tant de rancunes, de haines inextinguibles. Il faudrait donc, et c'est sa conclusion, restreindre la faculté de créer des majorats. Réduits à l'état d'exceptions, ils rendent quelques services ; multipliés à foison, comme ils commençaient à l'être au XVIIe siècle, ces privilèges sont pernicieux. — Pour passer à un autre sujet : l'étude des langues suggère au comte quelques réflexions judicieuses, aujourd'hui intéressantes à noter. L'homme bien élevé, dit-il, doit apprendre

le latin qui se parle dans les écoles de l'Europe entière, sert à rédiger soit les traités et actes publics, soit les inscriptions commémoratives de faits glorieux ou notables et qui, enfin, est la langue de notre sainte religion. Quant au français, il convient de le savoir « en perfection », tant à cause des livres excellents écrits dans cet idiome que parce qu'il se trouverait difficilement une capitale de monarchie ou de république où le français ne se parlât, sinon mieux, au moins aussi bien que la langue indigène. L'italien n'a cours qu'en Italie ; mais les bons auteurs de cette nation méritent d'être lus : l'*hombre práctico* l'apprendra donc tout de même que l'allemand, « peu nécessaire dans les cours, mais « très utile à la guerre et dans les camps où les « Allemands abondent ». — Citons encore une diatribe assez violente de Don Francisco contre le théâtre de son pays, surtout contre ces *comedias de capa y espada* « qui se réduisent la plupart du temps à des « aventures fantastiques de livres de chevaleries ou « à des amours illicites ». Son esprit discipliné et pondéré de militaire et de diplomate ne s'accommode pas du tout de ces galants qui rossent les alguazils, de ces *damas* qui courent les rues sous leurs mantes comme de simples prostituées, de ces pères et de ces frères bernés par les amants de leurs filles ou de leurs sœurs. Il lui répugne aussi que les auteurs dramatiques profanent les plus nobles noms d'Espagne, appelant, par exemple, Don Pedro de Mendoza ou de Guzman les ferrailleurs et les séducteurs de leurs comédies. « Les choses, dit-il gravement,

« ne se passent point ainsi dans la réalité. » En somme, ce livre, sans être ni bien original ni bien pénétrant, dénote toutefois chez son auteur une instruction et un amour du progrès fort rares chez les hommes de son monde et de son temps ; il méritait de ne pas tomber complètement dans l'oubli et l'on doit savoir gré à la piété filiale d'une duchesse de l'Infantado, petite-fille de ce Fernan Nuñez, d'en avoir rafraîchi la mémoire en prescrivant de le réimprimer [1].

Rendu, après tant d'années de vie active, aux paisibles occupations de grand seigneur terrien et à l'existence quasi champêtre de son manoir de Fernan Nuñez, situé au sommet d'une colline peu élevée et à pentes douces dans la belle campagne des environs de Cordoue, Don Francisco en profita pour améliorer le sort de ses vassaux. Ayant longtemps couru le monde et contemplé dans ses voyages l'énergie, l'activité et l'industrie des pays du nord, il tenta de fonder dans ses domaines quelques établissements industriels et de fournir au travail agricole des colons du lieu des instruments perfectionnés. Il fit venir des Flamands, construisit des fabriques de drap et de soie, des moulins à blé et à huile, des

1. Dª Maria Francisca de Silva, onzième duchesse de l'Infantado, fit faire à Madrid, en 1762, une première réimpression d'*El hombre práctico* qui ne fut pas mise en vente. Une seconde, destinée au public, porte l'adresse : Madrid, Ibarra, 1764. Il paraît que le sixième comte de Fernan Nuñez forma à son tour le projet de donner une nouvelle édition de l'œuvre de son grand-père (Espinalt, *Atlante español*, t. XII, p. 13).

fours et une auberge pour les passants, capta les eaux de la contrée et les distribua de façon à les mieux utiliser, créa foires et marchés, développa en un mot par tous les moyens la production du comté. Le bon exemple qu'il donna fut suivi plus tard par son petit-fils.

Don Francisco n'oublia pas non plus sa famille. Justement fier du nom qu'il portait et désireux de perpétuer le souvenir d'une maison qu'il avait tant contribué à grandir, il en fit écrire l'histoire par le plus savant et intègre généalogiste de l'époque, D. Luis de Salazar y Castro. Cette histoire, dédiée au fils aîné du comte et ornée d'un beau frontispice de l'habile graveur flamand Grégoire Fosman, passe, au dire des experts, pour l'une des meilleures généalogies de maisons particulières qui aient été publiées en Espagne[1].

En 1676, Fernan Nuñez avait épousé D[a] Catalina Zapata de Mendoza, Silva y Guzman, fille du troisième comte de Barajas et nièce du huitième duc de l'Infantado. Leur union ne fut point de longue durée; la jeune femme, âgée de vingt-deux ans, mourut de suites de couches en 1681, presque sous les yeux de M[me] de Villars qui fréquentait beaucoup dans la maison du comte, ami si décidé de la France et des représentants de son roi[2]. Cette première alliance, quoique rompue de bonne heure, en prépara une

1. C'est le *Catálogo* cité ci-dessus, p. 15. Il est dédié à D. Pedro Gutierrez de Los Rios, fils aîné de Don Francisco.

2. *Lettres de M[me] de Villars à M[me] de Coulanges*, éd. A. de Courtois, Paris, 1868, p. 166.

autre, fort honorable aussi, qui eut lieu plus tard, et consacra l'admission des Fernan Nuñez dans la haute aristocratie castillane ; nous entendons parler du mariage de la fille du comte, Marie-Thérèse de Los Rios, avec le dixième duc de l'Infantado, D. Juan de Dios Silva y Mendoza. Dès lors, il ne manque plus aux Fernan Nuñez que la Grandesse, distinction suprême qui fut enfin concédée, en 1728, au quatrième représentant du titre, D. Pedro Gutierrez de Los Rios, marin comme son père et qui mourut sans succession, à Cadix, le 10 février 1734, laissant à son frère cadet, Don José, l'héritage du titre et du majorat de Fernan Nuñez.

Non moins loyal serviteur des Bourbons, Don José, cinquième comte de Fernan Nuñez, élevé dès 1706 au grade de général des galères, se rapprocha encore plus de la France par son mariage avec Marie Armande de Rohan Chabot, fille de Louis Bretagne Alain de Rohan Chabot, duc de Rohan et prince de Léon, qu'il épousa en 1739. Il en eut deux enfants : Don Cárlos, notre Fernan Nuñez, un des héros de cette histoire, et Dª Escolástica, qui devint duchesse de Béjar. Il mourut en 1749, de chagrin, dit son fils, d'avoir vu sa charge de général des galères supprimée par les réformes du marquis de La Ensenada. Veuve, la comtesse de Fernan Nuñez, née Rohan, ne survécut qu'un an à peine à son mari ; ses enfants, tous deux en bas âge, l'aîné n'ayant que huit ans, furent recueillis par le roi Ferdinand VI qui leur choisit un tuteur et présida à leur éducation. Don Cárlos a lui-même raconté avec précision ses années

de jeunesse et ses débuts dans la carrière militaire. Laissons-lui la parole :

« Je demeurai orphelin de père et de mère à l'âge de huit ans, en 1750[1]. Ma mère avait disposé dans son testament qu'on me conduirait à Paris, au collège Louis le Grand, où elle désirait que je fusse élevé sous la tutelle de mon oncle et de son frère, le duc de Rohan Chabot. Mais le roi Ferdinand VI s'opposa à l'exécution de cette volonté, et, nous prenant ma sœur et moi sous sa protection, confia le soin de nos personnes au duc de Béjar, mari de la princesse Léopoldine de Lorraine, notre tante maternelle, et donna la tutelle de mes biens à D. Francisco Cepeda du Conseil Royal. Pour permettre à ce conseiller de procéder à leur dégrèvement, il fit entrer ma sœur au couvent royal de la Visitation, à Madrid, et moi au séminaire royal des nobles, moyennant une pension de huit cents ducats pour moi, de quatre cents pour ma sœur, sommes que les supérieurs de ces établissements jugèrent suffisantes et que le roi paya sur sa cassette. Ainsi élevé aux frais de Sa Majesté Ferdinand VI, le 18 avril 1758 je fus nommé enseigne aux Gardes Royales Espagnoles, où j'étais entré comme cadet le 18 mars 1752. Mon premier service d'enseigne fut de monter la garde à Aranjuez, avec ma compagnie, qui était celle du marquis de Rosalmonte, et là j'eus la douleur de voir mourir, le 28 août[2], la reine Barbe, épouse du Roi, qui, accablé de douleur, se retira au château de Villaviciosa, où il finit ses jours, après onze mois d'une cruelle maladie, le 10 août 1759.

Privé des deux souverains qui m'avaient tenu lieu de parents, il ne me resta que le regret de n'avoir pu, par mes services, leur prouver ma reconnaissance. Mais leur

1. Don Cárlos était né le 11 juillet 1742.

2. Le 27 août 1758, d'après Florez, *Reinas católicas*, t. II, p. 1040.

frère, Charles III, roi de Naples, ayant été appelé à la succession de la couronne d'Espagne, j'eus, en revanche, la bonne fortune de le recevoir à Madrid avec ma compagnie, qui fut la première à lui monter la garde au palais du Retiro, où il arriva le 9 novembre 1759, et je trouvai en lui un nouvel objet digne de toute ma tendresse et ma gratitude.

Le 15 mai 1760, Sa Majesté me nomma lieutenant en second de la compagnie du marquis de Torrenueva avec laquelle, cette même année, je me rendis à Barcelone. Le 22 août 1761, j'obtins mon brevet de premier lieutenant de la compagnie de D... de Sesma, que j'accompagnai, en 1762, à l'armée qui combattait au Portugal, dans les provinces de Tras os Montes et Beira, sous les ordres du marquis de Sarria et du comte d'Aranda. Ce fut moi qu'on désigna pour porter au Roi la nouvelle de la prise d'Almeida, qui se rendit le 25 août de cette année. Sa Majesté, après m'avoir adressé les paroles les plus flatteuses, me dit qu'il m'avait accordé le grade de colonel. Par l'entremise de D. Ricardo Wall, ministre de la guerre, je sollicitai d'être envoyé comme colonel agrégé à un régiment d'infanterie afin de m'instruire et de pouvoir obtenir le commandement effectif d'un régiment, car mon intention n'était pas de rester capitaine aux Gardes, emploi qui ne donne pas les mêmes moyens de s'instruire que le commandement d'un corps. Le ministre communiqua ma requête au Roi qui répondit : « Dis-lui que je le tirerai « de là et lui donnerai un commandement[1]. »

Fernan Nuñez narre ensuite comment le Roi le créa colonel du régiment de *Castille* — régiment dont le nom fut changé plus tard en celui d'*Immémorial du*

1. *Compendio histórico de la vida de Cárlos III.* British Museum, Ms. Add. 9943, fol. 5 et suiv.

Roi[1]; — comment, en 1763, il le gratifia d'une des meilleures commanderies de l'ordre d'Alcántara, celle de los Diezmos del Septeno; comment enfin, l'année d'après, il daigna lui accorder la clef de gentilhomme de sa chambre, avec exercice, accompagnant cette insigne marque de faveur d'un présent bibliographique, les *Antiquités d'Herculanum*, publiées sous les auspices de l'ancien roi de Naples : cadeau précieux, mais austère, et qui sans doute ne répondait pas parfaitement aux goûts un peu frivoles alors du jeune colonel. Deux ans plus tard, au printemps de 1766, Fernan Nuñez eut, pour la première fois, l'occasion de témoigner la reconnaissance qu'il devait à son bienfaiteur en se tenant à ses côtés et en protégeant sa personne insultée par la populace de Madrid dans la fameuse journée dite *des capes* ou aussi d'Esquilache (Squillace), du nom du ministre italien, victime expiatoire de cette émeute. Charles III, qui fit assez piètre figure en cette occurrence et mit beaucoup de temps à se réconcilier avec son peuple dont les brutales familiarités avaient froissé au plus haut point sa majesté royale, n'oublia jamais ceux qui, alors, par leur énergie et leur ferme contenance, réussirent à lui épargner quelques affronts. Comme

1. Parce que, lors du classement des régiments par ordre d'ancienneté, on admit qu'il avait été créé à une époque *immémoriale*, ce qui lui donnait le pas sur les autres. Ce changement de nom eut lieu en 1766 (*Gazeta* du 28 janvier de cette année) et non pas en janvier 1776, comme l'indique le comte de Clonard, *Historia orgánica de las armas de infantería y caballería españolas*, t. V, p. 287.

d'autres, Fernan Nuñez bénéficia de sa conduite exemplaire pendant le *motin;* le Roi lui en tint compte vraisemblablement lorsqu'il le promut bientôt au grade de brigadier. Cette promotion eut lieu au mois de juillet 1767, et voici dans quelles circonstances :

« En 1767, mon régiment étant en garnison à Madrid, Sa Majesté assista à une des manœuvres qu'il fit sur les hauteurs contiguës à l'ermitage del Angel. La manœuvre terminée, je me rendis au Palais pour faire ma cour au Roi et entrai dans ses appartements au moment même où il ôtait sa casaque et se disposait à se retirer pour dormir la sieste. Il n'y avait là que trois ou quatre gentilhommes et chefs du Palais dont aucun n'était militaire. Le Roi se tourna de mon côté et se mit à louer les manœuvres, en particulier mon régiment. Je lui en témoignai ma profonde gratitude. Un instant après, il dit : « Messieurs, je vous présente un nouveau brigadier. » J'étais si fatigué et distrait que je ne prêtai aucune attention à ces paroles. Alors le Roi, me prenant à partie, me dit : « Où donc es-tu ? Qui puis-je faire brigadier, sinon toi ? » Non seulement moi, mais le duc de Santistéban et toutes les personnes présentes lui baisèrent la main pour la faveur elle-même et le tour gracieux et flatteur qu'il avait su donner à l'expression de sa volonté [1] ».

Nous touchons à l'année 1768, année où commence entre Fernan Nuñez et le prince de Salm cette correspondance suivie qui deviendra désormais notre plus sûr guide. Quittons donc un moment le colonel de l'*Immémorial* pour dire qui était ce prince étranger,

1. *Compendio histórico,* etc. l. c.

expliquer sa présence en Espagne et ses relations avec la Grandesse.

Il n'est certes point un inconnu parmi nous, ce prince Emmanuel de Salm Salm dont la vie s'est partagée entre l'Espagne et la France. Ses succès mondains, son aimable nature, surtout sa tendre liaison avec la duchesse de Bouillon, Marie Edwige de Hesse Rheinfels, lui ont valu, dans nos mémoires de la fin du XVIIIe siècle, quelques allusions, quelques souvenirs pleins d'affectueuse sympathie [1]. Personne, toutefois, n'a encore raconté les incidents divers de son existence assez vagabonde et agitée.

Fils cadet du feld-maréchal Nicolas Léopold de Salm Salm, premier duc de Hoogstraeten (1701-1770), et de sa première femme, née Salm, qui donna au duc seize ou dix-sept enfants [2], le prince Emmanuel, chevalier de Malte de minorité, prit, comme cela se devait, la carrière des armes et servit d'abord, aux Pays-Bas, dans le régiment d'infanterie de son nom. L'une de ses sœurs aînées, Marie-Anne de Salm Salm, ayant épousé, en 1758, D. Pedro d'Alcántara de Toledo, douzième duc de l'Infantado, cet événement de famille engagea le prince Emmanuel à venir chercher en Espagne une fortune plus brillante et un

1. Malouet, *Mémoires*, éd. de 1868, t. I, p. 200; Mme Suard, *Essais de mémoires sur M. Suard*, Paris, 1820, p. 284.

2. Dans sa correspondance, le prince Emmanuel se dit une fois le quatorzième, une autre fois le dix-septième enfant du maréchal son père ; peut-être ne savait-il pas au juste son numéro d'ordre. Par contre, l'abbé Expilly (*Dictionnaire des Gaules*, Amsterdam, 1770) n'énumère que quinze enfants de Nicolas-Léopold et donne à Emmanuel le numéro treize.

avancement plus rapide. Ce fut en 1763 qu'il obtint de la Majesté Impériale de passer au service de la Majesté Catholique; et, incontinent, Charles III donna au jeune prince si bien apparenté, d'abord un emploi de capitaine au régiment de cavalerie du *Roi*, puis, à quelques semaines d'intervalle (15 février-13 mars 1764), et la clef de chambellan avec exercice et un bâton d'exempt dans la compagnie flamande des Gardes du Corps. Cela en attendant mieux ; car, trois ans après, le commandement du régiment de *Brabant* (infanterie wallone) étant venu à vaquer, Salm en fut pourvu et nommé colonel le 20 octobre 1767. Au moment où Fernan Nuñez lui adresse ses premières lettres, Salm avait vingt-cinq ans, étant né le 22 mai 1742, et il tenait garnison à Majorque.

L'amitié qui liait les deux jeunes colonels était sûre et sincère; il le faut, car Fernan Nuñez se déshabille complètement, ne cache rien à son ami, pas même son « voyage de Bavière » ni les ennuis qu'il lui causa et dont aujourd'hui on ne parlerait peut-être pas avec autant d'abandon et de désinvolture. Alors, il est vrai, et surtout en Espagne où ces accidents étaient fréquents, nul ne considérait qu'il fût mal porté d'en entretenir les autres, et, dans la maison royale même, c'était un sujet habituel de conversation que les mésaventures galantes de l'infant Don Luis, frère du Roi. Salm, de son côté, ne devait pas demeurer en reste de confidences — nous n'avons plus, malheureusement, ses lettres à Fernan Nuñez — et il n'est pas à présumer que ses causeries épistolaires fussent moins intimes que ceux de son

ami ni de nature moins délicate. Un autre sujet, qui, au début surtout de cette correspondance, tient une grande place dans les préoccupations des deux officiers, ce sont naturellement les questions militaires, questions d'organisation et de réforme, fort discutées à cette époque, et, comme ils ne s'oublient pas et soignent assez leurs intérêts, questions de grades aussi et d'avancement. A ce propos, quelques renseignements sur l'état de l'armée espagnole, soldats et chefs, et sur l'esprit qui l'animait ne paraîtront point déplacés.

Vers le milieu du XVIII[e] siècle et après l'avènement de Charles III au trône d'Espagne, l'armée espagnole comptait une quarantaine de régiments d'infanterie de ligne, à deux bataillons chacun, dont les trois quarts se composaient de troupes nationales, le reste de troupes étrangères : trois régiments irlandais, trois régiments wallons, quatre régiments suisses, deux régiments italiens et un de volontaires étrangers. Comme valeur numérique, cette infanterie représentait soixante-cinq mille hommes environ. La cavalerie, entièrement nationale, était formée de quatorze régiments de cavalerie de ligne et de huit régiments de dragons, en tout dix à douze mille hommes. Puis un régiment d'artillerie et quelques compagnies de génie. Indépendamment de ces forces régulières, deux autres forces grossissaient encore l'armée espagnole ; d'une part, des milices provinciales au nombre de trente mille hommes à peu près, d'autre part, un corps d'élite, la Maison du Roi (*tropas de casa real*). Dans ce dernier corps figu-

raient : 1° des compagnies particulièrement affectées à la garde du palais royal et au service du souverain, c'est-à-dire cent cinquante hallebardiers et trois compagnies de Gardes du Corps (espagnole, italienne et flamande); 2° la Garde Royale, troupe dont une partie tenait garnison soit à la cour même, soit dans les résidences, mais qui prenait part aux campagnes et combattait à côté de l'armée de ligne. La Garde se composait de deux régiments d'infanterie à six bataillons (Gardes Espagnoles et Gardes Wallones) : huit mille hommes ; puis d'une brigade de carabiniers : six cents hommes. Le recrutement de l'armée de ligne, sauf bien entendu les régiments étrangers, s'opérait par le moyen de la conscription ou *quinta ;* celui des troupes de la Maison du Roi par voie d'engagements volontaires.

Sur la valeur militaire et morale, les aptitudes physiques, l'instruction et la discipline de cette armée faite d'éléments très divers, les opinions varient assez. Cependant la plupart des auteurs compétents et, ce qui a son prix, les auteurs étrangers s'accordent à reconnaître que l'infanterie nationale conservait encore beaucoup des qualités essentielles qui avaient établi sa réputation au XVIe et au XVIIe siècle, mais qu'elle les conservait à l'état latent, la longue paix qui régna en Espagne, depuis l'an 1748 jusqu'aux guerres de la Révolution, ne lui ayant pas permis de les mettre à l'épreuve. En effet, la courte et facile campagne de Portugal, en 1762, les expéditions contre Alger et quelques faits d'armes en Amérique ne comptent guère. Le major anglais Dalrymple, peu

indulgent en général dans ses appréciations, loue, au point de vue militaire, le système espagnol de la *quinta* qui envoie aux régiments des paysans, et déclare qu' « en ce point l'armée d'Espagne « est supérieure à celle d'autres pays qui n'est com « posée que d'ouvriers ivrognes et de libertins sans « aveu »[1].

Au contraire, ces mêmes étrangers n'ont pas grande opinion des troupes étrangères au service d'Espagne et particulièrement de l'infanterie wallone : les *petits Wallons,* comme on les nommait pour les distinguer des *Gardes Wallones* et aussi peut-être à cause de leur petite taille, bon nombre de ces soldats étant originaires, non des pays wallons, mais des provinces méridionales de la France. Les agents recruteurs des trois régiments wallons, *Flandre, Bruxelles* et *Brabant*, n'y regardaient pas de bien près, tout ce qui s'offrait était pris et enrégimenté ; notamment tous les déserteurs de l'armée française qui pouvaient s'échapper par la frontière des Pyrénées trouvaient bon accueil dans cette troupe où les commandements se faisaient en français. « Les Wal-« lons, Irlandois, Italiens et Volontaires, dit « Dalrymple, sont tous déserteurs et vagabonds de « tous les pays de l'Europe et la plus méprisable « canaille[2] » ; jugement que confirment les lettres de Fernan Nuñez et de Salm. Des Suisses, le major anglais parle en meilleurs termes : ce sont, dit-il,

1. *Voyage en Espagne et en Portugal dans l'année 1774*, Paris, 1783, p. 88.
2. *Ibid.*, p. 91.

« de bonnes troupes » ; et, en effet, le mode de recrutement des Suisses, au moyen de capitulations, offrait plus de garanties que le vulgaire système d'embauchage des autres troupes étrangères. Toutefois la longue paix eut pour conséquence d'énerver aussi ces mercenaires, qui d'habitude joignaient au service militaire quelque petit métier plus lucratif ; leur garde montée, ils parcouraient volontiers les rues chargés d'une pacotille de mercerie ou de parfumerie qu'ils débitaient aux ménagères. Mais ils avaient un vice qui les rendait odieux aux Espagnols, même au bas peuple : l'ivrognerie. Quand après s'être soûlés de gros vin noir dans les cabarets du Canal, ils rentraient en titubant, se tenant par le bras et formant chaîne, à leur quartier de la porte de Tolède, c'était dans les rues de Madrid un sauve-qui-peut : *Los Suizos vienen !* et à ce cri les mères faisaient rentrer avec précipitation leur marmaille et barricadaient leur porte[1]. Vers la fin du XVIIIe siècle, les cantons catholiques ne suffisant plus à assurer le recrutement des quatre régiments suisses, leurs colonels embauchaient beaucoup d'Allemands : « Quant « aux soi-disans régimens suisses, écrit l'Allemand « Fischer, ils sont composés presque entièrement « d'Allemands, et il ne s'en trouve peut-être pas, si « l'on en excepte les officiers, vingt qui soient

1. *Spanien wie es gegenwärtig ist*, Gotha, 1797, t. I, p. 183. Un autre Allemand parle aussi de Gardes Wallones qui « offrent des marchandises en détail » à la Puerta del Sol (Chr. A. Fischer, *Voyage en Espagne aux années* 1797 *et* 1798, traduit par Cramer, Paris, 1801, t. I, p. 185).

« Suisses... Le commerce de recrues que font les pro-
« priétaires suisses de ces régimens, particulièrement
« les familles Reding, Betschart, Rütiman, etc., de
« société avec leurs embaucheurs, est aussi révoltant
« pour l'humanité que pour notre patrie[1]. »

Véritablement, de toutes ces troupes étrangères, les Gardes Wallones seules, assez mal recrutées aussi, mais mieux instruites et encadrées, possédaient une réelle valeur. Après avoir pris une part des plus honorables à toutes les campagnes de la première moitié du siècle, elles ne déchurent pas trop pendant la seconde. En 1766, lors du *motin* dont elles avaient été un des prétextes, les Gardes Wallones sauvèrent le roi Charles III qui leur en sut gré, comme l'on pense, et les favorisa beaucoup par la suite. A Alger, en 1775, elles se comportèrent bien, et, plus tard, pendant les guerres de la Révolution, elles rendirent encore, quoique minées par la propagande de nos agents, de bons services à la monarchie espagnole[2].

La direction et le commandement suprêmes de l'armée espagnole relevaient en 1768 du ministre de la guerre, D. Juan Gregorio Muniain, vieux militaire, passablement routinier, qui avait remplacé dans cette charge le Sicilien Squillace réduit à quitter le ministère et le pouvoir pour les causes qu'on sait. Sous ce ministre, fonctionnait un Conseil supérieur de guerre composé des officiers généraux de toutes les armes, le

1. Fischer, *Voyage en Espagne* t. II, p. 151. Voir aussi Chantreau, *Lettres écrites de Barcelonne*, Paris, 1792, p. 68.

2. Colonel Guillaume, *Histoire des Gardes Wallones au service d'Espagne*. Bruxelles. 1858.

comte de Priego, un Croy, comme colonel des Gardes Wallones, le comte de Gazola, Italien, commandant général de l'artillerie, le comte O'Reilly, inspecteur général de l'infanterie, etc. L'état-major était nombreux, à en juger d'après l'annuaire, trop nombreux vu les circonstances qui ne réclamaient pas tant de lieutenants-généraux, de maréchaux de camp et de brigadiers : à vrai dire, beaucoup de ces officiers n'exerçaient pas et n'avaient que rarement exercé de commandement effectif. Ici, l'élément étranger est encore plus fortement représenté que dans la troupe ; car, dans cet état-major, figurent non seulement des officiers supérieurs parvenus à ces grades par leurs services dans les régiments étrangers d'Espagne, mais aussi des officiers français que les arrangements du Pacte de famille autorisaient à servir dans l'une ou dans l'autre armée, comme par exemple Crillon. Après les Wallons, Flamands et Français, ce sont des Irlandais, des Italiens, puis des Suisses qu'on trouve le plus fréquemment cités dans les listes de l'*Etat militaire*. Ces officiers étrangers, dont quelques-uns s'étaient fort espagnolisés par des alliances ou par un très long séjour dans le pays, vivaient sur un pied d'égalité parfaite avec les officiers nationaux ; il est rare de surprendre chez ceux-ci quelque marque de défiance ou de jalousie à l'égard de leurs camarades d'outre-monts ou d'outre-mer. Mal vus, en revanche, aussi bien par les militaires que par la population civile, étaient les Gardes du Corps, officiers et soldats, des compagnies flamande et italienne, surtout de la dernière. La naissance seule

donnant accès dans cette troupe palatine, uniquement vouée au service de la cour et qui ne voyait jamais le feu de l'ennemi, on conçoit que ses privilèges considérables et plus que tout ses prééminences de grade exaspérassent les vrais militaires et éveillassent dans le peuple des haines violentes contre l'étranger sangsue de la pauvre Espagne. Voici quelles étaient les équivalences : un simple garde avait grade de lieutenant, un exempt grade de capitaine et le capitaine enfin, toujours un grand d'Espagne, grade de lieutenant général. C'est dans les pamphlets publiés contre le ministre Grimaldi, à la suite de la malencontreuse affaire d'Alger, qu'éclatent le plus vivement la haine et le mépris des Madrilènes à l'endroit des exempts italiens dont les mœurs, on peut le croire sans peine, laissaient à désirer : « Rien « à escroquer ? Point de filles, point de grades, point « de commanderies ? Mais, alors, que faisons-nous « ici ? Allons donc nous coucher. » Ainsi parle un Branciforte dans la saynète du *Marquis fort troublé* (Grimaldi)[1]. Beaucoup moins défavorable est le jugement qu'on portait dans le public sur les officiers des Gardes Wallones, quoique leur conduite pendant l'émeute de 1766 n'eût guère été de nature à leur concilier l'amour du peuple de Madrid. Mais ceux-là ne pouvaient pas passer pour des officiers d'antichambre et de parade, on les savait gens à se battre très bien et aussi leur accordait-on de l'estime, sinon

1. *El marqués mas conturbado*, pamphlet contre Grimaldi; Bibl. Nat., Ms. Esp. 424, fol. 289.

de la sympathie. Les prééminences, à la vérité, des Gardes d'infanterie n'atteignaient pas celles des Gardes du Corps; un sous-lieutenant aux Gardes Wallones ou Espagnoles avait seulement rang de capitaine, un lieutenant rang de lieutenant-colonel, un capitaine rang de colonel, etc.

Sans prétendre discourir ici sur l'histoire militaire d'Espagne, qu'il nous soit permis de rappeler, pour l'intelligence de cette correspondance, qu'au moment qui nous occupe l'officier supérieur le plus en évidence, le plus occupé de plans et de réformes, était le fameux Alexandre O'Reilly. Irlandais d'origine, comme son nom l'indique, et ayant débuté en Espagne dans le régiment d'*Hibernia,* il passa bientôt au service de France, pour revenir ensuite, à la fin de l'année 1760, en Espagne, où il continua et termina sa carrière. Très recommandé par le maréchal de Broglie, très appuyé par le marquis d'Ossun, notre ambassadeur à Madrid, O'Reilly reçut tout de suite de Charles III et de son ministre Wall, Irlandais aussi, des missions spéciales, et d'abord, au débotté presque, une sous-inspection d'infanterie. Cela le mit en goût. Fin, souple et insinuant, comme ceux de sa nation, de plus instruit et laborieux, il n'eut pas de peine à se distinguer d'officiers qui le valaient peut-être, mais qui ne savaient pas mettre à profit leurs aptitudes et leurs connaissances. Après avoir préparé la guerre contre le Portugal et commandé un corps pendant la campagne de 1762, il forma le projet de réorganiser l'armée espagnole, de l'habiller, de l'équiper et de l'exercer à la prussienne, puis de

lui constituer des cadres sérieux en créant une école militaire où les cadets recevraient une instruction théorique et pratique qui jusqu'alors leur avait fait défaut : ces projets, il réussit à les réaliser en partie. Il fit beaucoup manœuvrer de troupes aux environs de Madrid et obtint parfois du bon roi Charles qu'il sacrifiât quelques heures de chasse pour assister à un simulacre de bataille ; mieux encore, il fonda son école d'Avila, établissement utile et qui eut de bons résultats. La période de splendeur d'O'Reilly dure de 1770 à 1775 ; il devient inspecteur général de l'infanterie avec des pouvoirs très étendus ; il est créé comte (octobre 1771), il est nommé gouverneur militaire de Madrid et son district (octobre 1773), et un correspondant d'Aranda peut écrire, à la date du 23 mars 1774 : « le crédit d'O'Reilly augmente « tous les jours, il dispose de tout dans le dépar- « tement de la guerre, de la marine et des Indes[1]. » En un mot, c'est le militaire à la mode, le grand homme du jour, et ses succès font oublier les cruautés de son gouvernement de la Louisiane, en 1768, et contraignent ses subordonnés à subir en silence sa hauteur et sa dureté de parvenu. L'échec de l'expédition contre Alger, en 1775, dont il fut le promoteur et le chef principal, entrava la fortune de cet aventurier hardi et habile et qui peut-être méritait mieux, quoi que prétendent la plupart de ses contemporains. Mais nous reviendrons plus tard sur ces événements.

1. Affaires Etrangères ; Espagne, vol. 573, fol. 212.

Les soldats et les chefs étant ce que nous venons de voir, que doit-on penser de l'esprit militaire de l'armée et de la nation espagnole ? Sans doute, la nation aime la troupe, la gloriole, le plumet : « la troupe avant tout », dit une saynète : *La tropa es lo primero en todas partes.*[1] A ses heures même, elle est guerrière ; elle l'a bien prouvé à la fin du siècle et plus tard. Mais d'esprit militaire, pas l'ombre ; ni la classe moyenne ni le peuple ne savent ce que c'est. La partie la plus saine du peuple, le paysan, a horreur du service, parce que la *quinta,* qui vient l'arracher à sa terre, le distribue au hasard dans des régiments où il coudoie contrebandiers, vagabonds, souvent de pires coquins, que le gouvernement, périodiquement, ramasse sur les routes ou dans les rues et enrôle de force. L'homme de la classe moyenne, exempté du service, n'a pas à s'occuper des choses de l'armée ; il n'en connaît du reste que les inconvénients : depuis les billets de logement jusqu'aux jolis cadets sigisbées de sa femme. Quant aux gens de naissance, on les a dégoûtés d'offrir leur épée au roi, en rendant ingrate, intolérable la carrière d'officier par le mauvais choix et la mauvaise condition des garnisons, par le favoritisme éhonté qui préside à tout et rend incertain l'avancement le plus légitime. Seuls quelques Grands ont intérêt à servir, parce que leur situation personnelle peut leur assurer une plus brillante fortune. Mais ceux-là même manquent d'entrain ; ils ne sont pas soutenus, ils sentent trop que le souverain

1. *El sarao,* de Ramon de la Cruz.

n'a pas le goût du militaire et que ce n'est pas un bon moyen de lui faire sa cour que de lui parler soldats ou de lui présenter une belle troupe à l'attitude martiale et rompue à la discipline. Philippe V, par moments, aima les camps et connut l'ivresse de la bataille ; il fut guerrier, sinon franchement militaire. Ses fils et petit-fils Ferdinand VI, Charles III, Charles IV ne furent ni l'un ni l'autre. Et pourtant les qualités physiques, qui, chez ces deux derniers Bourbons surtout, l'emportaient tellement sur les capacités intellectuelles, auraient dû en faire des soldats, rien que des soldats. Charles III, ce chasseur intrépide et infatigable, au corps durci par toutes les fatigues, au visage tanné par toutes les intempéries, put s'amuser un instant des parades d'O'Reilly, mais ne sut jamais ni parler à ses troupes, ni les commander, ni montrer qu'il s'intéressait à leurs progrès. Son fils, sorte de colosse ou d'Hercule de foire, passionné dans sa jeunesse pour les exercices violents, à ce point qu'il aimait, dit-on, à éprouver ses forces en luttant avec les plus robustes gars de son royaume, bon cavalier et non moins chasseur que son père, manqua toutes les occasions qui s'offrirent à lui, dans diverses circonstances critiques, de montrer un peu de valeur et de tempérament militaire. « Passer des « revues, avoir des régiments à soi, établir un camp, « commander en persone, voilà ce qui ne vient à « l'esprit ni d'un roi ni d'un prince espagnol. Pen- « dant tout mon séjour ici, je n'ai jamais vu un « membre de la famille royale porter l'uniforme. » Et le voyageur allemand qui écrit cela, vers 1792,

conclut que « l'esprit militaire a presque entièrement « disparu de l'armée[1] ». Comment donc les Grands, en présence de cette abstention des personnes royales, auraient-ils réussi à maintenir les belles traditions de leurs ancêtres ? Quelques-uns se distinguèrent pendant les guerres d'Italie, les ducs d'Arcos par exemple, pour n'en pas nommer d'autres ; mais le gouvernement de la reine Barbe et les économies à outrance du marquis de La Ensenada découragèrent le plus grand nombre et étouffèrent « cet esprit militaire qui honorait les Espagnols[2] » et qui ne reprit un peu de vigueur qu'au cours de la lutte de la monarchie contre la Révolution française. Vers le milieu du règne de Charles III, un juge très compétent a pu écrire ceci qui résume bien l'opinion qu'on doit se faire des deux éléments de l'armée espagnole à cette époque : « l'espèce de l'officier est encore plus « rare que celle du soldat, naturellement patient, « soumis et brave, quoique sans chaleur et sans « gaîté[3] ».

La première missive de Fernan Nuñez à Salm, datée de Madrid, 27 janvier 1768, étant en français (quel français !), nous la transcrirons presque inté-

1. *Spanien wie es gegenwärtig ist*, Gotha, 1797, t. I, p. 591.
2. *Souvenirs de Charles-Henri baron de Gleichen*, Paris, 1868, p. 8.
3. Mémoire de Favier (1773), dans la *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, publ. par Boutaric, Paris, 1866, t. II, p. 232.

gralement afin de donner une idée du ton habituel de cette correspondance. Inutile de dire que l'orthographe du colonel de l'*Immémorial* est scrupuleusement respectée ; nous la recommandons aux partisans de la réforme orthographique :

Me vuala de retour, mon cher Salm, du voiage de Baviere. Il a été fort heureux et je l'ay pasé en fort bone compagnie, que vous regretes sans doute à Mallorque. Il y a hu de la musique tous les apre-diné. Je lisé quelque chose le matein ; et le soir il-y-avet un asamblé nombreuse de Villafranca, Baños et tout se bagage. Les jours de bale, ils venet masqué, et partet apres havoir gouté. J'ay u tout plein de visites, antre otres Catholica, Colorado é Frisendorph, qui voudret bien vous succeder, mais il comance à se detromper et randre justice à la fason de panser de M*. Elle ma acompagné tout les soirs, et n'a été qu'à deux balles. J'y fait ma premier sorti, le jour de S[t] Ildephonse, pour diner avec M[e] de l'Infantado et asister à son bal. Ier je suis alé au Pardo. Le Roi et tous m'on demandé des nouvelles de ma chambe, sans paser de là ; et se soir je conte aler au bale jusqu'à once eures, car je me porte bien et poin du tout afebli, quoique j'ay craché plus de quatre arrobe, mais sà a été sans la moindre violance ni pene ; cependent, je suis eprouvé pour l'avenir, et j'ay doné l'ordre de me faire uue cerrure à trois cles, donc l'une garderà M[e] de l'Infantado, l'otre vottre seur et l'otre Tavara ; vous ne dires pas que je ne suis pas sage.

Je vous felicite de la mort de Medinaceli.... On croi que la veuve partirà pour Paris, surtout si son pere i reste, come on le croit, malgré qu'on lui donne la presidance des ordres, qu'on croit lui avoir acordé vendredi passé. Vous saves que Medinasidonia est le succeseur de la grand ecurie et le chicho Ariza de celle du preince ; et vuala tout. On diset qu'Arcos le seret, et meme on

assure que les ministres lui parlerent, mais il s'excusa.... Vuala les nouvelles politiques, pasons à les militeres.

Muniain se porte bien (malgré O[1])... On cruoit que le premier tome des ordonances pourà etre imprimer pour abril ; il explique en detall le devoir de chacun, depuis l'ynspecteur jusqu'au soldat, la force et le manege interieur des corps donc la gratification sera en comun, et oaula la cose de l'ordre donc vous me demandies l'origine. Le secon tome sera du service de garnison et de guerre et les penes, et le truasieme de l'exercice et pas plus. On panse à lever de trouasieme batallons, mais la fason d'y reusir n'est pas encore decidé...

Je voudrais ettre plus long, car je me plai beaucoup à parler avec vous, mais je n'ay plus le temps. Je vous ecriré tout ce que je sores et soies sur de l'amitié que j'ay pour vous, avec laquel je vous embrase de tout mon ceur.

Charles.

Vottre seur suit heureusement sa grosese...

Dans une autre lettre, Fernan Nuñez dit que le français ne l'embarrasse pas parce qu'il l'écrit au courant de la plume, sans prétention. Il y paraît. Mais ne lui reprochons pas trop son orthographe, qui, après tout, n'est pas beaucoup plus capricieuse que celle de tant de nos femmes fort lettrées du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Il écrit comme il prononce et devance ainsi, sans le savoir, nos phonétistes qui ne condamneraient pas toutes ses *graphies*. Au surplus, la forme importe peu ; ce sont les faits seuls qui nous occupent.

Du « voyage » de Fernan Nuñez, il a été dit quelque chose plus haut ; glissons. — Quant aux autres nouvelles de cette petite gazette de la cour, il est

nécessaire de les commenter un peu ; aussi bien profiterons-nous des allusions qu'elle renferme pour présenter au lecteur certains personnages dont il retrouvera souvent les noms dans la suite de ce récit. — Le gros événement du jour, qui a fort ému nos courtisans, suscité des rivalités et des intrigues, c'est la mort du onzième duc de Medinaceli, D. Luis Antonio Fernández de Córdoba ; il laissait vacante la charge de grand écuyer et, comme cela devait être, les compétiteurs ne manquèrent pas. Ce fut le duc de Medina Sidonia, D. Pedro de Alcántara Perez de Guzman el Bueno, grand écuyer du prince des Asturies depuis 1765, qui l'emporta. Fort grand seigneur par sa naissance et ses alliances, il passait pour avoir l'esprit ouvert, orné, curieux. Casanova, qui allait à sa *tertulia*, le qualifie d' « homme de lettres, sage et solide[1] ; » et Beaumarchais, dans l'étonnant et effronté mémoire qu'il rédigea pour Choiseul lors de son séjour en Espagne (1764) et où il propose, entre autres extravagances, de procurer une maîtresse à Charles III[2], le recommande chaudement et s'applique

1. *Mémoires*, éd. Garnier, t. VII, p. 441. Qu'on ne s'étonne pas de nous voir invoquer ici le témoignage de cet auteur décrié. Plusieurs travaux récents ont démontré la parfaite exactitude des renseignements de Casanova sur les choses d'Italie et de France. Nous avons constaté qu'il n'était pas moins bien informé des choses d'Espagne : de celles, bien entendu, qui étaient de sa compétence.

2. Une fille de Charles de Jarente ou Gérente, marquis de Senas, mariée au franc-comtois Maximilien de La Croix, qui entra au service d'Espagne, fut inspecteur général de l'artillerie et du génie et mourut à La Corogne, le 11 avril 1768,

à démontrer combien il conviendrait que ce duc fût nommé ambassadeur en France à cause de ses talents et de ses sentiments très français. « Son enthou- « siasme pour tout ce qui vient de Paris, son goût « décidé pour la littérature qui luy fait mépriser les « usages et l'ignorance espagnolle, et surtout la « tournure de son caractère qui le rend si propre à « être séduit, enchanté et enchaîné par M. de Choi- « seul me l'ont fait rechercher plus qu'un autre et « l'heureuse découverte que j'ay faite de l'extrême « envie qu'il aurait d'être nommé à l'ambassade de « France m'a confirmé que j'avois très bien vu « d'abord [1]. » Choiseul dispensa Beaumarchais de lui trouver un ambassadeur agréable en coupant court à l'intrigue. Le futur auteur du *Mariage de Figaro* en fut pour ses frais et, en dépit de ses efforts, le duc ne vint point à Paris. La charge d'écuyer du Prince qu'il quitta en 1768 fut donnée, comme le dit Fernan Nuñez, à D. Joaquin Antonio de Palafox, sixième marquis d'Ariza. Voilà, en somme, d'intéressantes nouvelles pour nos deux jeunes chambellans, qui ni l'un ni l'autre n'avaient rien de si élevé à prétendre, mais qui, placés dans la coulisse et très au courant des ambitions et des manèges d'un

étant capitaine général de la Galice. Le baron de Gleichen donne sur la marquise de curieux détails dans ses *Souvenirs*, pp. 166 et suiv.

1. *Mémoire sur l'Espagne*. Comédie Française, Papiers mss. de Beaumarchais, t. III. Ce passage ne figure pas dans l'édition dudit mémoire publiée par Éd. Fournier, *Œuvres de Beaumarchais*, Paris, 1876, p. 745 et suiv.

chacun, n'en jouissent pas moins en spectateurs désintéressés de ces incidents de palais. — Don Cárlos nous parle aussi de deux grandes dames. En premier lieu de la veuve de Medinaceli, Dª Maria Francisca Pignatelli y Gonzaga, fille du comte de Fuentes, ambassadeur en France, et par conséquent sœur du séduisant marquis de Mora, première victime des feux de l'ardente Mlle de Lespinasse. L'autre, la duchesse douairière de l'Infantado, à qui le colonel de l'*Immémorial* compte remettre une des clefs de sa vertu, était sa cousine germaine. Femme d'âge déjà, puisqu'elle mourut à soixante-trois ans en 1770, Dª Maria Francisca de Silva avait, par son mariage avec le marquis de Távara, porté le duché de l'Infantado dans la maison de Tolède. Son fils, titré marquis de Távara, du vivant de sa mère, devint plus tard douzième duc de l'Infantado. C'est lui qui avait épousé la princesse de Salm, sœur de notre Emmanuel. — Parmi ses amis, Fernan Nuñez mentionne quelques diplomates : le prince della Cattolica, ambassadeur de Naples à Madrid, de 1761 à 1770, puis grand écuyer de la reine Caroline, « homme « dévoré d'ambition et qui se croit propre à tout... « peu délicat sur les moyens d'arriver à ses vues [1] ; » un autre prince, François de Paule Gundaccar, prince de Colloredo Mansfeld, ambassadeur impérial près la cour d'Espagne de 1767 à 1770, et le baron

1. Mémoire du baron de Breteuil sur la cour de Naples en 1773 (Aff. Etr. ; Naples. Mémoires et documents, vol. 1. fol. 100).

de Friesendorf, ministre plénipotentiaire de Suède ; enfin de hauts fonctionnaires, ou grands officiers de la cour : le comte de Baños, D. Joaquin Manrique de Zuñiga, qui avait été grand écuyer et grand maître de la reine Isabelle Farnèse et devint plus tard (1778) président du Conseil des Ordres ; le marquis de Villafranca, D. Antonio Alvarez de Toledo, et surtout un intime, le duc d'Arcos, D. Antonio Ponce de Leon, titré duc de Baños du vivant de son frère, Don Francisco, auquel il succéda, en 1763, dans le duché d'Arcos. Très magnifique seigneur, d'une générosité et d'une libéralité excessives qui causèrent l'admiration de Casanova [1], Arcos avait fait, dans sa jeunesse, les campagnes d'Italie et s'y était fort honorablement comporté ; il fut créé capitaine de la compagnie espagnole des Gardes du Corps et plus tard capitaine général. Charles III, qui ne prodiguait pas sa royale amitié, avait pour lui une affection toute particulière.

« Voilà pour les nouvelles politiques, passons à les militaires, » comme dit Fernan Nuñez. En fait de militaire, il n'était question alors que de la prochaine publication des *Ordonnances*, ces fameuses ordonnances qui depuis plus d'un siècle régissent encore l'armée espagnole et dont le principal rédacteur fut le colonel D. Antonio Oliver, secrétaire de la dernière junte chargée de les préparer [2]. L'œuvre, commencée sous

1. *Mémoires*, t. VII, p. 454 et 514.
2. *Ordenanzas de S. M. para el régimen, disciplina, subordinacion y servicio de sus exércitos.* Madrid. 1768. 2 vol. 4°.

Ferdinand VI par D. Sebastian Eslava, ministre de la guerre, le marquis de La Mina, le comte de Revillagigedo, D. Jaime Masones de Lima, D. Antonio Manso et d'autres, traîna vingt ans et passa par beaucoup de vicissitudes. Elle fut enfin terminée sous Charles III par Aranda, ses amis ou ses créatures, O'Reilly, le comte Gazola, Zermeño, etc. Au dire des connaisseurs, il paraîtrait que ces Ordonnances, remarquables par l'esprit élevé et libéral qui les a dictées, n'ont pas trop vieilli et que leurs dispositions essentielles restent parfaitement applicables à une armée moderne.

Déjà dans sa première lettre, Fernan Nuñez avait fait quelque allusion à l'exil de Salm à Majorque ; il y revient, en plaisantant son ami, le 6 février, dans un billet daté du Pardo. Le Pardo c'était la résidence où Charles III habitait du mois de janvier au printemps, ou pour mieux dire, car tout dans cette cour obéissait à de minutieux règlements, depuis le 7 janvier, lendemain des Rois, jusqu'au samedi veille des Rameaux. On ne s'y ennuyait pas en 1768 ; le carnaval y fut gai. « Les tentations ici sont nombreuses ; « pour te consoler, je t'envoie la liste des invités et « le compte de l'argent gagné jusqu'à ce jour, *et la* « *suite à la poste prochene* [1] ». Pour finir, un pompeux éloge du grand écuyer : « *Medina Sidonia est fort* « *bien reçu ; il va tous le jour à la chase avec le*

1. Les lettres de Fernan Nuñez sont désormais toutes en espagnol, mais mêlées de temps à autre de mots français, que nous soulignons.

« *Roi, il le disteingue et le fait tirer toujour ; il a fait* « *present à S. Mg*[d] *d'un fusil de Zegarra* [1] *dont le* « *Roi n'en avet poin.* Tout le monde le loue et je « pense qu'il se fera estimer. Quant à la table et au « reste de la magnificence, n'en parlons pas ; tu le « connais. »

Pendant que Fernan Nuñez mène joyeuse vie au *sitio,* Salm se morfond à Majorque où il était arrivé après une mauvaise traversée à la fin de l'année 1767. Un très vieux guerrier catalan, D. Antonio de Alós y Rius, marquis d'Alós, y commandait. Ce n'était pas précisément un boute-en-train, et le salon de la capitainerie générale de l'île n'inspirait guère d'idées folâtres, s'il en faut croire le marquis de La Romana, jeune colonel de cavalerie, ami des nôtres : « Hier je fus au Palais, « seulement jusqu'à dix heures. Le général dormait « et Madame tricotait des bas avec ses petites-filles, « et sa bru [2]. » Fernan Nuñez se moque donc agréablement de son ami quand il le met en garde contre les séductions de Majorque. « Tu ne me dis rien de « tes bals masqués ; tu n'en parles qu'à la marquise « parce qu'elle s'y connaît [3]. D'après ce que j'en « entends dire, je crois qu'elle n'éprouvera nul « scrupule de t'y laisser aller, car dans ce tourbillon « du monde tu n'as pas dû avoir le temps de céder

1. Miguel Zegarra, arquebusier du Roi de 1768 à 1783 ; voir J. Mª. Marchesi, *Catálogo de la Real Armería,* Madrid, 1849, 2e partie, p. 107.

2. La Romana à Salm, Majorque, 23 novembre 1768 (Bibl. Nat. Ms. Esp. 407 ter, fol. 23).

3. Aimable ironie : la marquise de Távara, sœur de Salm, vivant habituellement plongée dans ses dévotions.

« aux tentations. » Au reste Salm a des devoirs sérieux, il faut qu'il apprenne à connaître son régiment dont la composition est détestable, « infâme », dit Fernan Nuñez. Naturellement, Salm a formé des projets ; il arrive, comme tout nouveau colonel, avec d'excellentes intentions et un plan de réformes dans sa poche. Il voudrait recruter à Avignon, en terre papale ; il s'occupe aussi des cadets et rédige de longs et savants mémoires à l'adresse de Muniain. En même temps, il ne néglige pas ses intérêts et sollicite pour lui-même la première commanderie vacante d'un ordre militaire, qu'il charge Fernan Nuñez d'obtenir par l'entremise de Grimaldi, le ministre alors le plus en faveur.

Quelque temps s'écoule ; nous sommes en juin et bien loin de Madrid : à Fernan Nuñez. Avec ce déplacement, qui est une retraite forcée, les lettres du comte changent complètement de ton et de sujet. Plus de bavardages et d'indiscrétions sur les petits incidents de la cour, plus de courrier des résidences ni de chronique scandaleuse. Le grand air des champs et la vie saine de la province ont dissipé ces vanités folles ; le courtisan débilité condamne ses excès, fait acte de contrition et de profond repentir. « Certes, j'ai bien mérité les maux dont je souffre ; les « ayant contractés et m'en étant guéri une fois, j'ai « eu comme une révélation surnaturelle de la vérité « et du bien. Je n'en ai pas tenu compte et, quoique « parfaitement instruit de ce que je perdais, je me « suis enlizé une seconde fois dans les plaisirs dont « j'avais réussi à me dépêtrer. Jamais je ne payerai

« assez cette faute [1]. » Son peccavi récité avec l'accent de componction le plus sincère, Don Cárlos proteste au moins qu'il a, depuis sa rechute, vécu en sage et s'est conduit comme il le devait pour se guérir. Après les frictions du docteur Fernandez, il a observé deux quarantaines de diète qui l'ont mené jusqu'au 9 février. Aussi, pourquoi Salm lui reproche-t-il d'avoir soupé pendant les derniers jours du carnaval ? Une nourriture substantielle ne pouvait lui nuire alors. Pour se guérir complètement, il est venu à Fernan Nuñez avec le médecin du régiment. Voilà quarante-deux jours qu'on le frictionne et le baigne ; les douleurs qu'il ressentait à la jambe ont cessé et il ne désespère plus maintenant de son rétablissement. Il a pour société l'ami Caamaño que Salm connaît bien : Don José Caamaño, de famille noble galicienne, qui servait alors avec le grade de lieutenant au régiment du *Roi* et y commandait une compagnie. Protégé et ami de Fernan Nuñez, cet officier fit, grâce à l'appui du comte, une rapide carrière militaire et diplomatique. Major du régiment de *Majorque* en 1775, colonel en 1776, il suivit Fernan Nuñez à Lisbonne, en 1778, où il remplit les fonctions de secrétaire de l'ambassade d'Espagne ; Charles III, en 1785, le nomma brigadier, et Charles IV maréchal de camp, puis ministre d'Espagne en Suisse, en 1791, pour y négocier des levées de troupes et détacher, si possible, les Suisses de l'alliance française. Caamaño, c'est le familier, le fidèle, le

1. Fernan Nuñez, 4 juin 1768.

confident des peines et des plaisirs du comte, et, en même temps, à cause de sa situation subalterne, son secrétaire et son factotum.

La maladie n'empêche pas Fernan Nuñez de s'occuper avec sollicitude du militaire. Il apprend qu'on a présenté au Roi des troupes vêtues d'un nouvel uniforme, ce qui lui suggère des réflexions fort sensées. « Habillés comme on voudra, nous nous ferons « craindre si nos hommes sont de bonne qualité, pen- « sent à l'honneur et désirent l'accroître, et nous ne « vaudrons pas le diable avec les gens pris de force « et les vagabonds qu'on nous donne. J'entends dire « à plusieurs que l'armée est perdue parce que les « hommes de la *quinta* sont partis. Si ceux qui res- « tent les valaient, il n'y aurait pas de quoi se « lamenter, car les régiments ont assez de monde « pour le temps de paix, et l'on peut bien, par raison « d'économie, admettre cette diminution ; mais il « faudrait un système pour remplacer les libérés, si « tôt que le besoin s'en ferait sentir. Je n'espère « pas le voir, car bien d'autres qui l'espéraient ont « quitté ce bas monde emportant avec eux leur espé- « rance ». O'Reilly sans doute promet monts et merveilles, mais il a à lutter avec *Perruque* [1]. Fernan Nuñez est en bons termes avec l'un et l'autre et « se moque du reste ». Muniain toutefois était plus à ménager, parce qu'il avait la haute main sur l'armée, disposait des emplois, désignait les garnisons. Pour

1. C'est le sobriquet que nos amis donnaient au ministre de la guerre Muniain.

la présente année, rien à craindre, le régiment du *Roi* reste à Madrid ; mais plus tard que se passera-t-il ? « Si l'on nous change, dit Fernan Nuñez, je « demanderai, en premier lieu, Valence, en second, « Saragosse, et en troisième, Barcelone ; de cette « façon, nous ne manquerons pas de nous retrouver. » Quant à des projets de voyage à l'étranger dont Salm avait entretenu son ami, il n'y faut point songer en ce moment. « Mon administrateur a un découvert « de cinq cent mille réaux et ne sait comment payer ; « moi-même, j'ai perdu en première instance un « procès pour un majorat de six mille ducats de « rente que je sollicitais. Tel est l'état de ma fortune. « Vois s'il m'est permis de penser à des voyages, « en admettant même que mes jambes soient de force « à me porter. » En post-scriptum, Don Cárlos ajoute qu'il espérait pouvoir féliciter Salm pour sa commanderie ; mais la *Gazette* n'annonce rien.

Deux mois plus tard (mi-août), c'est aux bains sulfureux de Carratraca, dans la province de Málaga, qu'il nous faut aller chercher notre convalescent. « Ne t'effraye pas du nom de Carratraca, écrit-il à « Salm, et ne t'imagine pas que ma lettre t'arrive « du fond de quelque caverne de Pluton, car, bien « que le soufre et autres minéraux dont ces belles « eaux sont saturées indiquent qu'elles touchent aux « enfers, cependant par une étroite embrasure que « laissent les hautes et âpres montagnes qui envi- « ronnent l'endroit, j'aperçois un coin du ciel[1]. » Il

1. Carratraca, 16 août 1768.

est arrivé depuis peu dans ce séjour assez lugubre, après avoir traversé Antequera où il a passé quelques heures incognito. Le maître de chapelle de cette ville lui ayant trouvé un air de ressemblance avec le comte de Fernan Nuñez, « cela peut bien être », a-t-il répondu sans perdre contenance. Le soir, il s'est rendu chez le comte de Bobadilla où il a accompagné sur le clavecin deux violons qui jouèrent une sonate et un duo. A Carratraca, sa santé s'améliore tous les jours ; il ne ressent plus que de vagues douleurs et une certaine faiblesse dans les jointures : les bains vont dissiper tout cela. Mais quel pays et quelles gens ! « On n'y voit que des misérables cou-
« verts de plaies qui n'ont d'autre logis que la rue
« où ils demeurent exposés à toutes les intempéries
« du jour et de la nuit, en sorte qu'ils perdent le
« petit bénéfice du bain et contractent d'autres ma-
« ladies qui les emportent. » A ce spectacle navrant, la bonté naturelle et compatissante de Fernan Nuñez s'émeut, son esprit prompt aux réformes s'exalte :
« Je vais voir si je réussis à fonder ici quelque re-
« fuge, même modeste, pour remédier en une cer-
« taine mesure à ces misères continuelles et aussi au
« désordre qui résulte de la promiscuité des hom-
« mes et des femmes. Toutes les filles de Málaga se
« donnent rendez-vous ici pendant la saison des eaux,
« de façon que les plus sains ne tardent pas à être
« obligés de s'y baigner. » — Fernan Nuñez a reçu avec des transports de joie la nouvelle de l'heureux accouchement de la marquise de Távara et il a célébré comme il convenait la naissance du futur treizième

duc de l'Infantado, Don Pedro d'Alcántara de Toledo. Aussitôt informé, il a prescrit des réjouissances (*gala y fiestas*) qui ont fort réussi. Il en envoie à Salm une relation en vers et en prose écrite par un chanoine de Cordoue; lui-même, pour la première fois de sa vie, a composé deux sonnets. La fête a été superbe pour un bourg de treize cents habitants et le carrousel (*las parejas*), dirigé par Caamaño, des plus galants. — Mais ne perdons jamais de vue que nous avons un régiment dont il faut surveiller, même de loin, la discipline et les intérêts! Deux choses surtout préoccupaient le colonel: le *pas anglais*, qu'on tentait alors d'introduire dans l'armée espagnole, et l'avancement de ses officiers. « Le pas an-« glais me paraît préférable au nôtre, parce qu'il est « plus posé et naturel; mais je n'approuve en aucune « façon cette lenteur dans le changement de front et « la manière de former le carré ». La question des avancements est plus délicate et il y reviendra. Pour l'instant, il ne peut que se plaindre de l'insuccès de ses démarches; ses propositions ne sont jamais écoutées et n'aboutissent pas.

Sur ces entrefaites, Salm avait été enfin pourvu du bénéfice qu'il sollicitait; la *Gazette* du 5 juillet apporta à Majorque l'agréable nouvelle que le Roi venait de gratifier le colonel de *Brabant* de la commanderie de Culla[1] dans l'ordre militaire de Montesa,

1. La *Gazeta* porte *Cullar* et cette prononciation est, en effet, assez usitée; mais la vraie forme du nom de cette commanderie située dans le royaume de Valence (prov. de Castellon de la Plana) est *Culla*. Voir J. Villaroya, *Real maes-*

ce qui représentait une rente annuelle de huit mille réaux. « L'augmentation de mes royales finan-« ces est venue à point », écrit-il au comte de Ricla, capitaine général de Catalogne, plus tard ministre de la guerre, « mais ce n'est pas tout que d'avoir « une commanderie, on prétend qu'il faut encore « être chaste. Toi, qui mieux que personne connais « l'importance de cette obligation, tu voudras bien « me donner les lumières nécessaires pour que je « puisse m'y conformer [1]. » Les mémoires de Casanova et les renseignements qu'on y peut recueillir sur les fantaisies érotiques d'une drôlesse appelée Nina, qu'entretenait à Barcelone le capitaine général, prouvent que Salm s'adressait bien [2] : la chasteté de Ricla valait à peu près celle du colonel de *Brabant* qui ne valait pas non plus grand'chose, comme en témoigneraient, au besoin, certains débris qui nous ont été conservés de sa correspondance d'Espagne.

Ainsi qu'il était à prévoir, le nouveau commandeur, pénétré de reconnaissance, éprouve le désir de « baiser la main au Roi » pour la faveur insigne qui lui a été concédée ; excellente occasion, et qu'il saisit aussitôt, d'obtenir un congé et de reprendre l'air de la cour que les habitudes de la vie de garnison ont un peu défraîchi. Comme l'écrit de Cordoue Fernan Nuñez, voilà Salm devenu « señor cortesano », tandis

trazgo de Montesa, t. I, p. 171. Il y a une vue de Culla dans l'ouvrage de Cavanilles, *Observaciones sobre el reyno de Valencia*, Madrid, 1795, t. I, p. 80.

1. Bibl. Nat., Ms. Esp. 407 ter, fol. 14. Minute sans date.

2. Casanova, *Mémoires*, t. VII, p. 519 et 530.

que lui, le comte, se qualifie d' « honorable labou- « reur retiré dans son coin et sans nouvelles, mais « toujours attaché à la troupe où il a servi, quoique « mal [1]. » Il semble qu'à distance et dans sa solitude de Cordoue ou de sa terre de Fernan Nuñez, le colonel de l'*Immémorial* découvre mieux les graves défauts de l'administration de l'armée, parce qu'il a le loisir de penser et de repasser ses griefs. En tout cas, ses doléances deviennent de plus en plus précises, pressantes et, par moment, d'une éloquente amertume.

« Mon système est de faire en tout ce qui me paraît juste, de le proposer, de le soutenir et de ne rien céder, advienne que pourra. S'ils ne se rangent pas à mon avis, j'ai la satisfaction de penser qu'il n'en est pas moins juste, en tout bien et tout honneur. Pour que tu voies que j'ai souffert un peu plus que toi, écoute ceci :

Il y a quatre mois, la place de major de mon régiment vint à vaquer. Des trois capitaines les plus anciens, le premier avait été envoyé à mon régiment de celui de la *Couronne* pour avoir tiré l'épée et voulu provoquer ou tuer son colonel : sujet d'ailleurs de très médiocre capacité, arrogant, vaniteux, captieux et sans intelligence ; le deuxième, doué de réels talents militaires, était vieux et trop faible pour l'emploi ; le troisième, Ulloa, sot et incapable, comme on le sait et comme lui-même l'a prouvé il y a peu étant adjudant. C'est pourquoi je proposai le quatrième, qui, bien qu'il ait quelques défauts, n'en a pas de si graves et pourrait au moins remplir moyennement l'emploi. J'exposai tout cela à O'Reilly dans une lettre confidentielle et indiquai le nécessaire dans ma

1. Cordoue, 26 septembre 1768.

proposition officielle. Le résultat ? Ils ont nommé le premier, lui ont aussitôt après donné le grade de colonel et l'ont envoyé au Chili commander un bataillon. Qu'en dis-tu ? — Autre chose. Il y a quatre jours, j'ai proposé pour sous-lieutenant de grenadiers le numéro 1, plus ancien, et, sur un rapport que le frère du numéro 2, proposé contre le 1, fit tenir à l'inspecteur, on a nommé le 2. Je compte bien que la même chose m'arrivera pour une autre proposition de sous-lieutenant. J'ai proposé le troisième cadet, parce que les deux plus anciens ont des défauts que je leur ai déjà reprochés et dont il convient qu'ils soient exempts s'ils veulent avancer. Or, je sais que l'inspecteur a demandé un rapport sur tous les cadets au directeur de l'Académie qui a dit le plus grand bien de tous et rédigé un rapport d'une indulgence ridicule. Je m'attends donc à voir nommer le premier. Que signifie cela, sinon qu'on se défie des colonels et qu'on met en doute leur sincérité ? Y-a-t-il quelqu'un qui puisse souffrir avec indifférence les inconvénients qui résultent de la façon dont on pourvoit aux emplois ? Eh bien, tous les jours nous supportons cela et bien pis ! Donc, il faut tout planter là (ce qui ne serait pas impossible) ou s'en tenir strictement au système que j'ai dit, sans jamais céder. Et pour te donner une idée de mon entêtement, voici un cas. Dans une proposition, j'ai donné la préférence au cinquième cadet, qui la méritait, sur les quatre autres placés avant lui. On a nommé le plus ancien. Cela ne m'a pas empêché de continuer de même, dans les trois autres propositions, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à mon candidat. Le Roi est maître de choisir, mais moi je ne le suis pas de ne pas lui dire ce que je crois juste ou utile à son service... En résumé, mon ami : ou agir comme je fais, ou se pendre, il n'y a pas de milieu, et nous ne sommes pas gens à pouvoir porter remède à une situation aussi misérable. Tu me diras : quel respect auront pour leur chef des officiers qui voient qu'on traite ainsi ses propositions et qu'un bavardage ou une intrigue de leur part

peut plus que tous ses avis ? Et comment nous traitera-t-on maintenant, puisque, paraît-il, la nouvelle Ordonnance, avec la mécanique et le cérémonial qui nous sont imposés, fait de nous des subalternes ? Enfin, mon ami, ces choses ne devraient pas s'écrire, car la plume s'échauffe et ce qui est écrit ne s'efface plus. Il est vrai qu'avec toi, cela est sans inconvénient : tout reste entre nous. Mais aujourd'hui même j'écris au lieutenant-colonel de mon régiment qu'il veille sur les propos que pourrait susciter la nouvelle Ordonnance, qu'il mette à mes frais des espions dans les cafés et punisse exemplairement le premier qui se hasarderait à déblatérer[1] ».

L'officier qui a écrit ces pages portait, incontestablement, un vif intérêt à son métier et le prenait à cœur. Il est impossible de ne pas être frappé de la chaleur et de la conviction profonde avec lesquelles Fernan Nuñez, un privilégié pourtant, proteste contre l'arbitraire, la légèreté et l'incurie des chefs de l'armée. Pour qu'il sente si fortement les graves défauts du système, lui qui n'en souffre pas directement dans sa personne, il faut d'abord qu'il ait eu un cœur droit, un sentiment inné de la justice ; il faut aussi que ces défauts, ces abus aient été criants. Avions-nous tort de dire que les pratiques gouvernementales et administratives avaient dégoûté les classes nobles de servir dans l'armée ? Et si un grand d'Espagne, chef du premier régiment d'infanterie espagnole, est obligé de ronger son frein et de supporter en silence des affronts et des injustices, quelle devait être la situation de tant d'autres colonels, simples gen-

1. Cordoue, 24 octobre 1768.

tilshommes, sans protecteurs puissants et sans attaches avec la cour ?

Il ressort des véhémentes apostrophes de Fernan Nuñez que Salm, de son côté, avait aussi à se plaindre de la direction des affaires militaires ; le prince en voulait au ministre et à l'inspecteur de ne pas prêter une oreille assez attentive à ses projets de réforme dont, au demeurant, il ne nous est guère possible d'apprécier le mérite et l'importance. Quoique Salm ne mît pas, sans doute, la même généreuse ardeur à défendre ses idées et se résignât plus facilement à ne pas les voir triompher, rien n'empêche de croire qu'il sut être, à l'occasion, bon militaire, officier zélé et instruit. Et de ce qu'il vint en Espagne pour y vivre confortablement à l'ombre de son très opulent beau-frère, on ne saurait conclure qu'il ne vit dans le service du Roi Catholique qu'un moyen d'augmenter son mince pécule de cadet allemand et qu'il ne remplit pas avec ponctualité ses devoirs de colonel. La reine Marie Antoinette qui le protégea plus tard, lorsqu'il passa au service de France, a écrit de lui qu'il était « estimé dans le militaire ». Cette attestation de la gracieuse souveraine peut n'avoir pas grande valeur en soi ; elle n'est point contredite cependant par ce que nous savons de la carrière de Salm dans les armées espagnole et française.

Mais il y a temps pour tout. Quand on est jeune, de jolie tournure, fort bien apparenté et sûr de trouver dans l'entourage du Roi des protections efficaces, il faudrait être trois fois saint — et Salm ne l'était pas même une fois — pour ne pas profiter de

tant d'avantages et ne pas se faire rappeler le plus souvent possible, sous un prétexte ou un autre, de la garnison lointaine où les moins dissipés même sèchent d'ennui. En ce temps-là donc, dans les derniers mois de 1768, Salm est à la cour, en congé, tandis que Don Cárlos continue d'habiter ses propriétés d'Andalousie.

A l'approche du renouvellement de l'année, le colonel de l'*Immémorial* juge convenable de se rappeler au souvenir de ses parents de France ; mais craignant de ne pas savoir tourner assez correctement et dans les formes son compliment, il s'adresse à Salm plus au courant des usages français et plus maître aussi de notre langue. « Jusqu'ici, j'ai poussé « comme un champignon, ne connaissant, du côté « maternel, d'autres parents que la terre : c'est ce « qui m'a incité de demander au duc de Rohan une « liste de mes parents les plus proches. J'ai donc « résolu, à l'occasion de la nouvelle année, de me « faire connaître d'eux, et comme je tiens à ce que « mes lettres ne me fassent point connaître sous un « jour trop défavorable, je te prie de me corriger « les brouillons ci-joints et de me les renvoyer par « le retour du courrier [1] ». Don Cárlos ne s'était pas mis en frais d'imagination ni de style ; il n'avait rédigé qu'une lettre, une circulaire avec différentes adresses, ce qui lui valut quelques railleries de son ami Salm, auxquelles il répondit le 13 décembre, d'un ton un peu piqué : « Le motif qui m'a porté à

1. Cordoue, 1er décembre 1768.

« écrire des lettres identiques est que toutes ayant « pour prétexte le renouvellement de l'année (époque « où en France on a, je crois, coutume de s'écrire), « il ne m'a pas paru déplacé qu'elles fussent d'une « même teneur. Après tout, il ne s'agit que d'un « simple compliment qui ne comporte pas plus de « phrases qu'un faire part de mariage ou de mort. « Je n'ai jamais cru que cette correspondance, qui n'a « d'autre but que de me donner à connaître à des « parents et de me rappeler annuellement à leur « souvenir, s'étendrait à autre chose, puisque je n'ai « avec eux rien de ce qui peut alimenter une cor- « respondance : relations, intérêts ou amitié. Cela « posé, je m'incline bien volontiers devant ce que « tu jugeras le plus conforme aux usages et à la « façon de penser de ce pays. »

Fernan Nuñez, à peu près guéri, regagne Madrid au commencement de 1769 ; il y passe avec Salm un assez joyeux carnaval et s'applique consciencieusement à rattraper le temps perdu dans la pénitence et les macérations. Puis, les vieux amis se séparent.

A l'expiration de son congé, le colonel de *Brabant* va rejoindre son régiment en passant par Saragosse et Barcelone, et, pour se délasser des longueurs du voyage, se ménage d'agréables étapes et se pourvoit d'une Paquita. Don Cárlos, dans le premier billet qu'il adresse à Salm à Saragosse, le complimente de son compagnon de route et lui envoie ses meilleurs vœux : « La Paquita sera mieux traitée par toi qu'elle « ne l'eût été par moi, si nous nous étions trouvés « tête à tête dans une auberge ; voilà pourtant

« comme la fortune favorise qui ne la cherche pas! « Enchanté d'apprendre que tu es arrivé à Sara- « gosse, et que tu as soupé avec l'ami Flegny [1]. Je « désire que le reste du voyage ne soit pas moins « heureux et que Ricla te reçoive presque aussi bien « qu'il recevrait la Nina [2] ». Après quoi Fernan Nuñez passe à un sujet plus sérieux. C'est le moment de la réunion du conclave qui doit choisir le successeur du pape Clément XIII ; les Jésuites d'une part, les « Couronnes » de l'autre se remuent à qui mieux mieux pour gagner les cardinaux à leur cause. A Madrid, l'on se montre fort offensé des premières réunions de certains cardinaux romains, partisans des Jésuites, qui ont prétendu forcer l'élection du pape avant l'arrivée des cardinaux étrangers [3]. « Je « ne te parle pas de l'extravagance des cardinaux « parce qu'elle est trop publique ; leur conduite a « mécontenté tout le monde ici, à commencer par Sa « Majesté qui traite Leurs Éminences de *collones*. » Autres nouvelles : un grand mariage, celui du duc de Villahermosa, D. Juan Pablo de Aragon y Azlor avec Dª Maria Manuela Pignatelli, fille du comte de Fuentes ; et puis un examen militaire : « Lundi, après « midi, a eu lieu au quartier un examen de mes

1. Wolfang de Bournonville, comte de Bournonville et de Fleigny, grand d'Espagne de 1re classe, alors capitaine général d'Aragon, et qui, après la mort de son frère le duc de Bournonville, le remplaça comme capitaine de la compagnie flamande des Gardes du Corps (novembre 1769).

2. Madrid, 1er avril 1769.

3. Ferrer del Rio, *Histoire de Cárlos III*, t. II, p. 265.

« cadets, auquel ont assisté Aranda, Grimaldi,
« Losada, Huéscar, Béjar, Priego et la plupart des
« généraux, sauf *Perruque*. Ils s'en sont très bien
« tirés et les meilleurs seront nommés enseignes. »

Au cours de cette année 1769, la correspondance entre les deux amis devient plus active et fréquente. Fernan Nuñez, qui a repris ses fonctions de colonel et de chambellan, accompagne le roi dans les déplacements habituels de la cour, de Madrid à Aranjuez, d'Aranjuez à Madrid et à Saint-Ildephonse; aussi ses lettres à Salm sont-elles des bulletins de tous les menus faits qui peuvent piquer la curiosité du colonel de *Brabant :* divertissements et histoire galante des *sitios,* affaires militaires, nouvelles des amis et de la famille. Voici quelques extraits de cette chronique toute confidentielle :

Madrid, *19 avril.* — Don Cárlos a appris avec plaisir que Salm s'est saigné; ce remède vaut mieux que la Paquita pour calmer la nature agitée par la sève printanière. — Hier, le Roi a passé en revue le régiment de Dunant [1] et l'a trouvé fort à son goût, sans grand motif : les officiers sont mal tenus; puis, trop d'hommes vieux et peu de propreté. — O'Reilly s'en va; on voudrait qu'il ne fût

1. George Dunant, colonel d'un régiment suisse fourni à l'Espagne par le prince-abbé de Saint-Gall. En 1769, il avait le grade de maréchal de camp. Nommé lieutenant général en 1770, il fut pourvu successivement, en 1773 et en 1775, des gouvernements de Tarragone et d'Alicante (Abbé Girard, *Histoire abrégée des officiers suisses*, Fribourg, 1781, t. I, p. 198).

pas si indispensable en tous lieux, ici il manquera beaucoup.

Aranjuez, 31 mai. — Très glorieux de son crédit auprès de Muniain ; il n'a eu qu'à lui dire un mot pour obtenir le changement du régiment de Salm. « Je te félicite et me félicite d'avoir été le seul à te « servir en cette occasion. » — L'événement du jour est la permission accordée, sur sa demande, à Aranda de se retirer deux ou trois mois dans ses terres. Chacun jase, se demande ce que cela signifie et fait des conjectures en l'air. « Il y a là une seconde « intention, et j'incline à croire qu'Aranda ne pensait « pas que sa demande serait accordée. » Les biographes d'Aranda ne mentionnent pas cette passagère disgrâce que le comte s'était sans doute attirée par quelque intempérance de langage, brusquerie ou manque de tact chez lui si habituels. — Une autre grande nouvelle est l'élection de « l'ami Ganganelli », le pape Clément XIV. Tout le monde en est enchanté, surtout le confesseur du Roi, Fr. Joaquin Eleta, le nouveau pape appartenant à son ordre de saint François. — A Aranjuez, les opéras, surtout les comédies et les tragédies françaises jouées par une troupe de passage qui se rend à Cadix, font fureur. « J'y ai pris grand plaisir ; nous y allons ma sœur « et moi, et pensons à toi. » Ce que Fernan Nuñez ne dit pas, c'est que le Roi et le Prince n'assistaient pas à ces spectacles. Le Roi, depuis son départ de Naples et son avènement à la couronne d'Espagne, pour réagir peut-être contre le *farinellisme* du règne précédent, avait absolument condamné le théâtre ; il

n'en voulait pas même à Madrid. Toutefois, sur les instances de l'insinuant Grimaldi, ministre d'État de 1763 à 1776, Charles III consentit à laisser édifier, dans les résidences, de petits théâtres pour rompre un peu la lourde monotonie de ces séjours et procurer quelque divertissement aux courtisans et aux nombreux fonctionnaires des palais royaux qui y mouraient d'ennui [1]. Lui-même ne s'y montrait jamais. Son fils, le prince des Asturies, non plus, mais pour d'autres motifs : par patriotisme. Très anti-français, il prétendait ne rien voir ni rien écouter de la nation qu'il détestait le plus cordialement du monde. « Lorsqu'on vint proposer au prince des Asturies, « raconte James Harris, de laisser jouer au palais « une troupe de comédiens français qui, en 1769, « traversait Aranjuez pour se rendre à Cadix, le « Prince non seulement refusa, mais dit qu'il les « jetterait par les fenêtres s'ils y paraissaient [2]. » La troupe ne s'effraya pas de ces menaces et, quoique privée de l'auguste protection du futur Charles IV, n'en joua pas moins avec le plus grand succès et devant un public fort nombreux. Les danseuses du corps de ballet, en partie Italiennes, furent aussi bien accueillies que les comédiens. « La première « danseuse est très bien et a excité la jalousie de la « Chaseint. Il y a une masse d'intrigues... Moi, je « protège la Marcuci, autrement dit la Levrette (*la*

1. Pietro d'Onofri, *Elogio estemporaneo per la gloriosa memoria di Carlo III*, Naples, s. d., p. CXXXVII.

2. *Diaries and correspondence of James Harris, first earl of Malmesbury*, Londres, 1843, t. I, p. 57.

« *Galguilla*)... Je lui ai donné une robe et quelque « autre bagatelle, mais rien n'annonce qu'elle soit « près de se rendre. Aussi serai-je obligé de la « laisser, si sa conduite ne s'améliore pas. On dit « qu'il y aura cet hiver à Madrid des opéras aux « Caños del Peral. Viens, sous prétexte de la pro-« fession [1], et nous nous amuserons. » Le théâtre des Caños del Peral dont parle ici Fernan Nuñez avait été primitivement construit sur l'emplacement de lavoirs publics qui lui donnèrent son nom. Rebâti, en 1737, par le marquis Scotti, ministre de Parme près la cour d'Espagne, l'on y joua surtout, sous les règnes de Philippe V et de Ferdinand VI, des opéras italiens. De 1746 à 1787, il demeura à peu près constamment fermé à l'art dramatique, ne servant de temps à autre qu'à des bals masqués ou à des concerts. Plus tard, à l'époque joyeuse et folle de Marie-Louise et de *Manolito,* un vent de plaisir rouvrit ses portes à l'opéra italien. Les Caños eurent alors, de 1792 à 1795, un moment de grande vogue avec deux chanteuses célèbres, la Todi et la Banti, qui avaient chacune leurs partisans et leur protectrice attitrée : la Todi, la duchesse d'Osuna ; la Banti, la duchesse d'Albe [2].

Madrid, 12 juillet. — Félicitations à Salm d'avoir enfin quitté l'île de Majorque et d'être arrivé à Barcelone où la troupe et lui se trouveront infiniment mieux. —

1. La profession de Salm dans l'ordre militaire de Montesa.
2. Voir D. Luis Carmena y Millan, *Crónica de la ópera italiana en Madrid*, avec une importante introduction de D. Francisco Asenjo Barbieri, Madrid, 1878, p. XXVI et p. 23.

Peu de nouvelles politiques. A noter seulement la réunion, trois fois par semaine, de la junte chargée d'établir l'impôt unique (*la única contribución*) à la place des tributs multiples payés jusqu'ici par la nation espagnole. Cette substitution de l'impôt unique aux *rentas provinciales*, déjà décrétée en 1749 par Ferdinand VI, le fut à nouveau par Charles III en 1770, sans plus de résultats pratiques. Le bon et pauvre peuple continua de payer sous toutes les formes possibles et imaginables, et même un peu plus que par le passé ; seuls les économistes trouvèrent leur compte à cette réforme purement théorique, qui leur fournit l'occasion de beaucoup disputer et de s'invectiver comme de coutume [1]. — Aranda partira après le Roi ; il sera remplacé au Conseil par le doyen Colon et, au gouvernement militaire, par le maréchal de camp, D. Francisco Rubio, commandant en second de la place de Madrid, car, depuis l'échauffourée de 1766, Aranda cumulait les fonctions de président du Conseil de Castille et de capitaine général de la province. — La petite « cour », c'est-à-dire la famille des ducs de l'Infantado, est partie pour Chamartin, ce village près de Madrid où les ducs possédaient un palais qu'habita quelques jours Napoléon Ier en 1808. Tout le monde se porte bien, y compris la « vieille dame », la duchesse douairière. Fernand Nuñez a esquivé l'ennui du déplacement en prétextant des devoirs militaires et une

1. D. Manuel Colmeiro, *Historia de la economía política en España*, Madrid, 1863, t. II, pp. 574-75.

indisposition ; il reste seul à Madrid avec sa sœur, la duchesse de Béjar, et l'inséparable Caamaño. Ce nom de Béjar sollicite quelques éclaircissements.

Comme on l'a vu plus haut, Don Cárlos et sa sœur, Dª Escolástica, furent placés par le roi Ferdinand VI sous la garde de D. Joaquin Diego Lopez de Zuñiga, treizième duc de Béjar, personnage assez bizarre et dont l'histoire est curieuse. Né le 28 avril 1715, ce très noble seigneur, qui joignait à la gloire de porter l'un des plus anciens titres d'Espagne celle de descendre de ce valeureux duc de Béjar tué devant Bude le 13 juillet 1686, reçut, paraît-il, une solide instruction sous la férule du grammairien, humaniste et versificateur Juan de Iriarte [1]. Marié en 1733 à Léopoldine de Lorraine, fille du prince de Pons, il conquit l'estime de Ferdinand VI qui fit de lui son grand chambellan (*sumiller de corps*). Jusqu'ici rien que de très naturel et qui ne soit dans l'ordre des choses. Mais, en 1757, c'est-à-dire après vingt-quatre ans de mariage, voici que la cour et la ville furent, un beau jour, bien surprises d'apprendre ce que rapportent en ces termes les mémoires du duc de Luynes :

« Ce qui vient d'arriver à M. de Béjar fait ici beaucoup de bruit depuis deux ou trois jours, et il semble que l'on ne peut porter un jugement que l'on ne soit plus instruit, ce qui sera peut-être difficile. M. de Béjar, qui n'a pris ce nom que depuis la mort de son père, s'appeloit

1. *Noticia de la vida y literatura de D. Juan de Yriarte*, s. l. n. d., in-4°, p. 9.

Bella-Cazar [1]. Il est dans la grande dévotion. Il épousa le 1er mars 1733 la fille aînée de M. le prince de Pons, sœur de Mme la princesse de Turenne. Il a toujours bien vécu avec elle et s'est occupé à la rendre heureuse ; mais ce qui est très-singulier, c'est que, quoique couchant dans le même lit avec elle, il n'a jamais usé des droits du mariage, quoiqu'elle soit d'une figure très agréable. On prétend que c'est par un principe de dévotion, qui assurément seroit très mal entendu. Quoi qu'il en soit, après un si long espace de temps, il a voulu exercer ses droits ; il faut supposer que des avis plus sages et plus éclairés l'y ont déterminé. Mme de Béjar n'y a pas voulu consentir et s'est retirée dans une maison de campagne où elle a vécu dans la plus grande solitude. Elle est dame du palais de la reine d'Espagne. Le roi et la reine d'Espagne, instruits de la situation de Mme de Béjar, paroissent avoir pris son parti. Le cardinal de Cordoue s'est mêlé de cette affaire ; elle a été portée à Rome, et il est arrivé une bulle du Pape qui casse le mariage et le déclare nul. On prétend que M. de Béjar songe à se remarier et à épouser Mlle d'Arizza qui n'a que douze ans [2].

De fait, il épousa, non point Mlle d'Ariza, mais son ancienne protégée, Da Escolástica Gutierrez de Los Rios, à une époque que nous ne pouvons pas préciser beaucoup, entre 1757 et 1767. Il paraît avoir ménagé sa seconde épouse tout autant que la première, car le bon duc mourut le 10 octobre 1777, sans postérité, laissant ses états à sa nièce, Da Maria Josefa Pimentel, comtesse-duchesse de Benavente. Les contemporains sont unanimes à noter sa dévotion

1. Comte de Belalcázar.
2. Duc de Luynes, *Mémoires,* t. XVI, p. 227 (mercredi, 26 octobre 1757).

singulière, et les moins indulgents vont jusqu'à lui refuser l'instruction et l'intelligence. Un de nos ambassadeurs, le marquis d'Aubeterre, fait de Béjar ce portrait peu flatteur: « C'est un génie court et un « dévot outré. Il est capable de tout dez qu'il sera « échauffé par quelques moines et qu'on lui aura fait « entendre que sa conscience est intéressée ; chose fa- « cile à lui persuader, vu son ignorance profonde[1]. » Son beau-frère, Fernan Nuñez, le nomme presque toujours *el pobre Béjar,* ce qui donne à penser bien des choses. Pourtant, il devait posséder, outre ses vertus rares, quelque talent, ce duc si chaste et si timoré, et ce qui tendrait à le prouver, c'est que Charles III lui accorda toute sa confiance et le chargea de l'éducation des infants ses frères et du Prince son fils. Assurément, le duc leur enseigna la morale la plus austère et la plus pure, et, ce dont il faut lui savoir gré, il sut aussi inspirer à l'un d'eux, l'infant Gabriel, futur traducteur de Salluste, l'amour des études latines : c'est sur ses instances que Don Gabriel et son frère Don Antonio publièrent, à leurs frais, la grammaire latine en vers castillans de Juan de Iriarte, l'ancien précepteur du duc auquel ce dernier témoigna ainsi sa reconnaissance[2]. De temps à autre, il cherchait aussi à divertir, par d'honnêtes récréations, ses élèves, les invitant à sa maison de campagne de La Moraleja, près Madrid, où l'on

1. Aubeterre à Choiseul, 24 janvier 1759 (Aff. Étr.; Espagne, vol. 524, fol. 292).
2. *Noticia,* etc., p. 26.

chassait, collationnait et dansait [1]. Mais cette éducation n'était pas encore l'idéal qu'on pouvait rêver pour des princes, et Charles IV par la suite se chargea bien d'en faire paraître les lacunes. Fernan Nuñez, naturellement porté à atténuer les défauts de Béjar, excuse ainsi son insuffisance comme gouverneur des infants et du Prince. « Le duc aurait voulu que son « état de santé lui eût permis de diriger cette édu- « cation à son idée, mais dominé par une *profonde « mélancolie*, il ne pouvait pas faire bien des choses « qu'il voyait et jugeait être nécessaires [2]. » Tel était le triste mari qui échut à la sœur de Don Cárlos. Tout ce que la correspondance de son frère laisse entrevoir du caractère aimable et tendre de la jeune femme montre qu'elle fut sacrifiée et qu'elle méritait infiniment mieux que d'être associée à ce dévot hypocondriaque et continent.

Et maintenant, reprenons le fil de nos bavardages, ou, comme dit Don Cárlos, *hablemos un poco de collonerias.*

Les comédies sont toujours brillantes, parce que les impresarios d'Aranjuez ont prêté tous leurs danseurs afin d'obtenir, en retour, le droit de donner des concerts aux Caños. Ces mêmes impresarios ont fait des propositions très alléchantes à la ville pour installer l'opéra soit aux Caños, soit au théâtre du Prince, mais Aranda s'y est opposé. — Avec la Marcuci, dont

1. Voir le compte rendu d'une de ces fêtes champêtres dans la *Gazeta* du 1er mars 1768.

2. *Vida de Cárlos III*, 2e partie, fol. 44.

il est féru, Fernan Nuñez n'avance pas ses affaires, quoiqu'il ait déjà dépensé pour elle passé deux cents doublons. « Je ne reviens pas de tant de vertu, sur-
« tout après les relations qu'elle a eues à Majorque
« avec un marquis Dameto, officier de *Lombardie*, que
« tu connais. Je voudrais que tu cherchasses à savoir
« adroitement jusqu'où ont été les faveurs de la
« belle, car cela m'éclairera beaucoup. » — Petites intrigues. La marquise d'Almodóvar [1] revient fort délabrée de Portugal où son mari est ambassadeur.
« L'ami Laanty fait des mines à la dame, mais elle
« se montre cruelle, quoiqu'elle voie bien qu'à dé-
« faut de celui-là il lui serait difficile de trouver un
« autre *chichis* (sigisbée). Ton favori Arostegui [2] est
« parti de Madrid pour Espetaperro rejoindre la
« compagnie qui se trouve à Talavera. Amoureux fou
« de la Maceda, il avait eu une affaire avec un capitaine
« de *Victoria*, à qui la dame tenait tête aussi ; les ré-
« sultats de la querelle auraient pu être très fâcheux,
« vu le caractère de la dame, qui est aussi folle qu'il-
« lustre, si l'on n'avait pas fait partir les deux rivaux...
« J'oubliais de te dire que Cattolica s'est mis en tête de
« jouer au grand sultan et ne se contente plus de sa
« princesse ; il s'est attaqué à la Königsegg, mais
« Colloredo a vaincu. De là, il a passé à ton amie la

1. Dª Francisca Xaviera Fernandez de Miranda, mariée à D. Pedro de Góngora y Lujan, marquis puis duc d'Almodóvar. Elle mourut le 7 octobre 1769, âgée de trente-trois ans et demi.

2. Sans doute D. Tomás Arostegui, lieutenant de l'*Immémorial*, tué à Alger en 1775.

« Russe dont il jouit tranquillement en ton absence.
« Friesendorf a la Santiago qui est bien malade.
« Mais ma sœur t'informera par le menu de tous ces
« diplomates qui sont de sa coterie ».

Madrid, 14 juillet. — Raille beaucoup les inquiétudes jalouses de Salm à l'endroit de sa Russe. « Plus tôt s'écrouleront la Poste, la Douane, la Chine « (qui déjà menace ruine et dont la réparation coû- « tera cher), le Palais Neuf[1] et les colonnes d'Hercule, « qui ferment le détroit de Gibraltar, que la constance « et la fidélité de la reine non seulement du Barquillo[2], « mais des femmes fidèles. Elle tient bon et ne « recule pas d'une semelle devant les attaques furieu- « ses des pays ennemis. Témoins en sont les jardins « d'Aranjuez, la Casa de Campo et autres parages « écartés et solitaires où, avec l'aide du confident « Caamaño, elle méditait sur sa situation, tout en « suçant des oranges de Palma. » — Annonce des couches prochaines de la sœur de Salm. Fernan Nuñez rappelle à ce dernier qu'il réclame la faveur d'être parrain « de ce qui naîtra », car ses prétentions sont antérieures à celles de son ami [3]. — Encore la Russe! « Genaro a peint son portrait fort ressemblant « et, quoiqu'en ce moment ce portrait serait très

1. Les quatre grands édifices de Madrid construits ou continués sous le règne de Charles III. La *China* était la fabrique de porcelaine du Retiro que les Anglais détruisirent pendant la guerre de l'Indépendance.

2. Quartier de Madrid où sans doute habitait la « Russe ».

3. Le second fils des marquis de Távara reçut, en effet, au baptême, le nom de José, l'un de ceux que portait Fernan Nuñez. Ce Don José mourut très jeune.

« apprécié à Madrid, elle dit qu'il est destiné à sa « mère; mais quelqu'un prétend qu'il restera accroché « à Barcelone. »

Madrid, 19 juillet. — « La cour est partie à sept « heures et nous a abîmés de poussière .» Le régiment du *Roi* faisait sans doute la haie. « La Prin- « cesse, dit-on, doit voyager avec plus de précaution, « car il y a du nouveau dans sa santé : question de « jours seulement, et, chez une femme sujette à ces « retards, cela ne veut pas dire grand'chose. Hier et « avant-hier nous avons dîné ma sœur et moi avec « les Catholiques (princes della Cattolica) chez Pico « et l'Auditeur où nous avons été fort bien traités. « Aujourd'hui, j'ai invité Laanty, Bonavia, Colonna, « Imperiali et Caamaño pour tenir compagnie à ma « sœur, *a petit couver*. Ce matin, après le départ du « Roi, j'ai été prendre du café chez la Marcuci qui « me plaît d'autant plus qu'elle se défend. Et de « cette façon je passe mon temps, sans danger jus- « qu'ici. » Demain, anniversaire du *niño* [1], j'irai dîner à Chamartin. — Parmi ces Italiens que mentionne Fernan Nuñez, le plus connu est Alessandro Pico, le dernier des Pic de la Mirandole. Son cousin, le duc François-Marie, ayant été dépossédé de son duché de la Mirandole et de tous ses biens par les Impériaux, en 1708, se retira en Espagne ; Alessandro l'y suivit et habita dès lors constamment à Madrid où il mourut en 1787 [2]. Très

1. Le fils aîné des marquis de Távara.

2. Comte Pompeo Litta, *Famiglie celebri italiane*, t. I, art. *Pico della Mirandola*.

protégé, ami et conseiller intime de Grimaldi, qui faisait grand cas de son jugement, Pico fut pourvu d'une charge de conseiller au Conseil des Finances. Marié secrètement, il portait, sans être prêtre, l'habit ecclésiastique et remplissait aussi auprès de Charles III des fonctions d'aumônier (*sumiller de cortina*). Tout le monde à Madrid l'appelait l'*abbé Pico* ou simplement l'*Abbé*[1]. Pendant le ministère de Grimaldi, il fut l'un des chefs les plus marquants et les plus en vue du parti italien, qui se confondait alors avec celui des *golillas* (gens de robe), l'opposé du parti *aragonais* dirigé par Aranda et fort soutenu sous main par le prince des Asturies. « Homme d'esprit et vieillard vénérable », le nomme Casanova, qui, de passage à Madrid, en 1768, ne manqua pas de visiter ce compatriote [2]. Avec moins de brillant et de verve étincelante, moins d'humanités et d'érudition, mais autant de connaissances économiques et scientifiques, ce Pico fait pendant, en Espagne, à l'abbé Galiani, chez nous ; en lui s'éteignit, non sans quelque honneur et mérite, la famille illustre des Pic de la Mirandole. « L'auditeur », ami de Pico, se nommait le comte Vincenti ; tous deux récoltèrent une bonne part des quolibets et des injures dont les Madrilènes jugèrent à propos d'accabler les Grimaldistes après l'affaire d'Alger (1775). Les autres convives italiens de Fernan Nuñez sont des militaires :

1. « D. Alexandro Pico de la Mirandula, consejero de Hacienda, conocido por *el Abate* », dans la saynète d'*El marqués mas conturbado* (Bibl. Nat., Ms. Esp. 424, fol. 284).
2. *Mémoires*, t. VII, p. 457.

un Colonna, Lorenzo Philippo, exempt des Gardes du Corps, fils de Ferdinand, prince de Stigliano; puis Vincenzo Imperiali, qui commanda divers régiments italiens et, sous le règne de Charles IV, fut mis à la tête de la compagnie italienne des Gardes du Corps. Bonavia doit être Bonifazio Bonavia, créé brigadier en 1773, maréchal de camp en 1779; et quant à Laanty, peut-être faut-il l'identifier avec un Virgineo Lanti nommé brigadier en 1773.

Madrid, 29 juillet. — Inquiet et mécontent du silence de Salm qui dure depuis quatre courriers et qu'il ne saurait attribuer qu'à une bouderie d'enfant jaloux. « La dame est dans les dispositions que tu « peux penser et ne veut pas t'écrire. Ma foi, je ne « vois pas de raison pour qu'elle le fasse, puisque « tu te conduis ainsi envers elle. Mais ne va pas croire « que c'est moi qui lui en ai donné le conseil. Cela « posé, changeons de système à l'avenir et cessons ces « enfantillages ». — Clôture des concerts, au grand désespoir de tout le monde, car ils avaient fort réussi. Les danseurs vont à la Granja (Saint-Ildephonse) et à Valence. Le comte (Aranda) n'a pas voulu les autoriser à reprendre les représentations, d'octobre à Noël, comme ils l'avaient sollicité. Le 3 août commenceront les *zarzuelas*. Don Cárlos poursuit toujours sa « Levrette », qui lui échappe et va se rendre au *sitio*. Elle reviendra danser l'hiver à Madrid avec ses trois frères.

Madrid, 2 août. — Remercîments pour les exacts renseignements sur Dameto, cet officier majorquin

amant présumé de la Marcuci [1]. Fernan Nuñez est maintenant persuadé que ce rival n'a pas obtenu de grandes faveurs (*cosa mayor*); aussi est-il d'autant plus décidé à pousser sa conquête et à redoubler d'attentions. « Cela me coûtera quelque argent et de « la patience; mais, pendant ce temps, je ne pense « pas à autre chose et me porte bien. Mieux vaut « qu'elle prenne ce que me prendraient sûrement les « chirurgiens, si je ne la voyais pas ». — Départ d'Aranda, le dimanche à quatre heures. Toutes les troupes, y compris les Gardes du Corps qui n'étaient pas de service, se sont formées. Rubio, comme il a été dit, commandera les armes de la ville et de la province, à la place du comte. « On ne lui a pas « augmenté la garde de six hommes et d'un sergent « qu'il avait précédemment, et on ne lui a pas fait « d'autres honneurs. La comtesse d'Aranda conserve « ses honneurs et sa garde. Le duc d'Albe est allé « se présenter à Rubio, le soir même du départ du « comte; en sorte qu'après s'être retiré de la for- « mation, le gouverneur a rencontré à la porte de sa « maison le duc qui venait lui rire au nez: il n'en fait « jamais d'autres. » — Ce duc d'Albe, D. Fernando de Silva, rappelait par certains côtés son illustre aïeul, le grand guerrier d'Italie et des Flandres. Quoique le duché eût changé de famille, passant des Alvarez de Toledo aux Silva, et que les mœurs se fussent

1. Sans doute, D. Antonio Dameto y Dameto, septième marquis de Bellpuig, mort maréchal de camp en 1805 (J. Mª Bover, *Noticias histórico-topográficas de la isla de Mallorca*, Palma, 1864, p. 305).

singulièrement adoucies en Espagne depuis la fin du XVI[e] siècle, quelque chose de l'impitoyable rigueur et dureté de l'acolyte de Philippe II s'était continué chez le contemporain du débonnaire Charles III. Un écrivain familier de la maison d'Albe et qui en avait recueilli la tradition a écrit d'un corregidor du duc, affreux homme appelé Grima, qu'il était « plus « despote et plus féroce que le vieux duc Fernando « lui-même, ce qui n'est pas peu dire[1]. » Élève, comme Béjar, de Juan de Iriarte, le duc d'Albe passait pour instruit et lettré, et l'était en effet. Quand Ferdinand VI lui confia l'ambassade de Paris, en 1746, époque où il n'était encore qu'héritier présomptif du duché d'Albe et portait le titre de duc d'Huéscar, Don Fernando s'entoura bien ; il fit nommer secrétaire de l'ambassade le futur réformateur de la poésie espagnole dans le sens franco-italien, Ignacio de Luzán. Plus tard, sa réputation d'ami des lettres lui valut un fauteuil à l'Académie Espagnole dont il devint même directeur, de 1754 à sa mort (15 novembre 1776). Aucun de ses contemporains ne lui refuse, à côté de son solide savoir, un réel talent et de l'esprit. A Paris, on le prisa assez et l'on goûta ses belles manières et sa magnificence. « Il n'est pas « d'une taille ni d'une figure avantageuses... Il a la « vue extrêmement basse. D'ailleurs il a de l'esprit, « de la politesse, beaucoup d'usage du monde ; c'est « un grand seigneur, et l'on en juge aisément quand

1. José Somoza ; voy. L. A. de Cueto, *Poetas líricos del siglo xviii*, t. II, p. 459[a].

« on le connaît. Il paraît accoutumé à une grande « représentation ; il a quatre ou cinq grandesses et « quatre ou cinq cent mille livres de rente [1]. » Mais si tous lui accordent des dons naturels, — Fernan Nuñez, qui ne l'aimait pas, dit même *un gran talento* [2], — tous, en revanche, parlent fort mal de son caractère violent, fantasque et de sa morgue insupportable. Ferdinand VI fit de lui son grand-maître (*mayordomo mayor*), mais Charles III, plus jaloux de son autorité, moins distrait et inconscient que son frère, ne put supporter longtemps les manières hautaines et insolentes de ce Grand ; il accepta sa démission (décembre 1760), l'envoya pour quelque temps dans ses terres et le tint en disgrâce. Dès lors, quoiqu'il sentît son crédit fort entamé et son rôle politique à peu près fini, le duc chercha à plusieurs reprises à rentrer en faveur et, dans cette intention, s'appliqua à ruiner Aranda, mais n'y réussit point. Aranda, non moins arrogant que le duc d'Albe, était, en sa qualité d'Aragonais, plus obstiné et persévérant ; le Roi, sans l'aimer, appréciait son énergie et son activité dévorante, et, parfois, recevait en silence et avec une apparente bonhomie ses rudes coups de boutoir. Le grand-maître disgracié ne pouvait rien contre un tel rival qui s'était rendu indispensable et avait l'oreille, sinon le cœur, du Roi ; aussi chercha-t-il ailleurs à occuper son esprit d'intrigue et à re-

1. Duc de Luynes, *Mémoires*, t. VII, p. 228 (24 février 1746).
2. *Vida de Cárlos III*, 2e partie, fol. 46 v°.

paître son ambition déçue. Etant venu à Paris en 1771, pour faire traiter par nos chirurgiens un mal de vessie qui le tourmentait, il aurait eu des entrevues avec les princes du sang afin de favoriser leurs prétentions; des avis secrets ajoutent même qu'il aurait reçu à cet effet un pouvoir du roi d'Espagne, ce qui paraît douteux [1]. L'année d'avant, il avait perdu son fils unique, D. Francisco de Silva, duc d'Huéscar, lieutenant-général et commandant de la brigade des Carabiniers; ses immenses états passèrent à sa petite-fille, Marie-Thérèse de Silva, le délicieux modèle, dit-on, de la *maja* couchée de Goya [2], celle que ses caprices et excentricités ont rendue si célèbre sous le règne de Charles IV. — « Nos comédiens (espagnols), reprend « Fernan Nuñez, nous donnent demain aux Caños « un concert dans le goût des Italiens et nous feront « bâiller. C'est une vraie plaisanterie, car ils ne « savent pas lire une note et n'ont pas de voix; « voilà qui promet. »

Saint-Ildephonse, 29 août. — Changement de garnison. Le départ d'Aranda et sa disgrâce momentanée rendaient au vieux ministre de la guerre la liberté de ses mouvements; la bureaucratie reprenait le dessus et se vengeait des hauteurs de l'omnipotent capitaine général sur le dos de ses protégés. Nos deux colonels par leur naissance et leurs relations mondaines étaient bien de ceux-là; aussi eurent-ils

1. Aff. Etr.; Espagne, vol. 555, fol. 291 (18 octobre 1771).
2. Comte de la Viñaza, *Goya, su tiempo, su vida, sus obras*, Madrid, 1887, p. 286.

à pâtir de l'éloignement du comte. « Le régiment « (du *Roi*) va à Valence, comme ma sœur te l'a écrit; « l'ami Muniain a profité de l'absence d'Aranda pour « nous jouer ce tour (*pegarnosla*). » Cette destination du reste ne lui déplaît pas, c'est celle qu'il avait désirée. Il aurait toutefois préféré rester à Madrid pendant l'hiver, parce que « ces opéras » se rendent à Valence avec *la dame,* qu'il devra par conséquent entretenir, d'autant plus qu'elle se montre, à ce qu'il semble, satisfaite de lui. « Moi aussi, j'en suis « très satisfait et ne pense pas à autre chose. Mieux « vaut donc payer de sa poche que de sa santé. « Qu'en dis-tu ? » — Salm n'a guère à se louer non plus de Muniain qui ne se laisse pas prendre aux prétextes inventés par le colonel de *Brabant* pour s'échapper de Barcelone et courir à Madrid. « Je lui « ai parlé de ta permission. Il m'a répondu qu'il n'avait « pas encore informé le Roi et que tu étais venu à « Madrid il n'y a pas longtemps. J'ai répliqué en « invoquant ta profession. Il peut la faire, m'a-t-il « dit, dans n'importe quel couvent de Bernardins ou « de Bénédictins. J'ai riposté que tu avais d'autres « affaires, et, bien qu'il n'ait pas très envie de te voir « ici, j'ai bon espoir qu'il parlera au Roi et obtiendra « la permission. » — En terminant, une commission. « Réponds-moi par retour du courrier ce que coûte « un coffre à lit (*catricofre*) grand, bien fait, avec « rideaux d'indienne, matelas et paillasse ; il m'en « faut un. »

Saint-Ildephonse et Madrid, 13 septembre. — Canons de M. Maritz. Il s'agit d'un ingénieur du

nom de Maritz, envoyé par la cour de France en Espagne, sur la demande de Charles III désireux de réformer le matériel de son artillerie. Cet homme donna d'abord de grandes espérances et ses machines pour forer les canons à plein émerveillèrent le monarque qui se piquait de connaissances en mécanique. Charles III s'enticha de la méthode nouvelle au point de vouloir livrer à Maritz les fonderies de tout son royaume. Malheureusement, les essais ne répondirent pas à l'attente générale. Soit insuffisance de l'inventeur, soit mauvaise qualité du métal (cuivre du Mexique), ses pièces ne résistèrent pas aux épreuves[1]. A la cour, et surtout à l'ambassade de France, l'on fut fort contrit de ce résultat piteux. De son côté, le malheureux inventeur, perdu de réputation, parla de se retirer en France ; mais Charles III, qui n'aimait pas à se déjuger, le retint à son service pendant plusieurs années encore. Comme bien l'on suppose, l'aventure de Maritz suscita des polémiques interminables et alimenta longtemps la verve des nouvellistes. Encore en 1775, à propos de l'échec d'O'Reilly devant Alger, on chansonna fort ces canons,

qui éclatent de colère, et, furieux,
ne respectent ni Maures ni chrétiens.

Au moment des premières expériences, Fernan Nuñez, rendons-lui cette justice, ne partagea pas

1. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, 2e édition, Paris, 1797, t. II, p. 91.

l'engouement général et estima prudent de calmer l'enthousiasme de Salm. « Je suis enchanté « d'apprendre, écrit-il, que les canons de Maritz « semblent bons et supérieurs aux anciens ; l'habi- « leté de l'inventeur s'accréditera de plus en plus, « et, l'expérience faite, les plus prévenus même se « soumettront. Mais tu ne nieras point qu'il faut « attendre l'expérience avant de prendre parti pour « ou contre l'invention, en une matière qui nous « intéresse à ce point. » Quelque dissipé qu'il fût alors, Don Carlos ne manquait donc ni de bon sens, ni de prudence. — Il pensait aussi à l'avenir et à la vie plus sérieuse qu'il serait appelé à mener un jour ou l'autre. Témoin ce petit incident et les réflexions qu'il lui suggéra. Une légère indisposition de la princesse des Asturies avait provoqué de la part de ses familiers quelques manifestations courtoises et des protestations de fidélité. Fernan Nuñez n'a garde de manquer au baisemain du Prince. « Ce sont de pe- « tites choses, mais qui en préparent de plus grandes. « Ces princes nous gouverneront demain et, natu- « rellement, si nous devons être quelqu'un, nous le « serons sous leur règne. » En attendant, occupons-nous toujours un peu de la Marcuci. « Entre « nous, elle me paie de retour, et, à la façon dont « elle se comporte, je me persuade que l'ami Dameto « n'a pas été bien loin. » — Fernan Nuñez espère partir au commencement d'octobre avec son régiment dont la discipline hélas ! laissait à désirer. « La nouvelle qu'on allait envoyer un bataillon à « Alicante a produit une grande émotion. Ils ont cru

« qu'on les embarquerait pour les Indes. J'ai arrangé « l'affaire avec *Perruque*... Voilà ce qui s'appelle « avoir du crédit en cour. »

Madrid, 20 septembre. — Toujours au mieux avec la Marcuci; c'est une bonne fille. Le lit portatif est pour elle, à quoi bon le cacher? Il faut que les rideaux, à trente réaux la *cana,* dont il attend un échantillon le plus tôt possible, soient des plus galants, et que, sur le couvercle du coffre, on marque avec de petits clous son nom: *Gertruda Marcuci.* Le tout, bien emballé, devra être adressé à l'administrateur de Fernan Nuñez, à Valence. « Et ne crois « pas que nous en soyons au point d'avoir besoin « d'un lit pour passer notre temps, mais on doit « être prêt à tout. » — Il compte toujours partir le 1er octobre et retrouver Salm à Valence vers le 25. — Rien de nouveau, sauf l'annonce du retour prochain d'Aranda et la naissance du second fils des Távara. « J'ai tenu l'enfant sur les fonts ; il n'a pas « pleuré, quoique le curé et le sacristain aient fait « tout ce qu'il fallait pour cela. J'ai vu hier la mar- « quise, ma commère, qui est comme s'il ne lui « était rien arrivé de particulier. »

Madrid, 27 septembre. — La permission de Salm se fait attendre et Fernan Nuñez a beau insister, Muniain ne répond pas. Les deux amis ne se verront donc qu'à Valence. — Retour d'Aranda. « Dimanche « à 5 heures, la troupe s'est formée pour recevoir « Aranda, qui est entré en carrosse avec ses deux « aides de camp, et un autre (Franco) à cheval à la « portière. En avant, deux cavaliers d'*Algarve*, l'épée

« à la main, puis un adjudant de la place et, der-
« rière, huit cavaliers d'*Algarve* et un officier su-
« balterne. Beaucoup de foule et non moins de
« chaleur. Aranda est parti aujourd'hui pour le
« *sitio,* d'où il reviendra samedi ou vendredi. —
« Bournonville, qui a la goutte dans l'estomac, a reçu
« l'extrême-onction ; mais il va mieux, et Peralada
« aussi. » — Ce dernier personnage, D. Fernando de Boxadors y Chaves, comte de Peralada, passait alors, et non sans raison, pour un fort mauvais sujet : l'accueil empressé qu'il fit à Casanova et la camaraderie qui l'unit à l'aventurier italien suffiraient, au surplus, à nous le rendre quelque peu suspect. Fils de D. Bernardo de Boxadors y Sureda, qui fut ambassadeur à Lisbonne et mourut dans cette ville pendant le tremblement de terre de 1755, Don Fernando hérita du comté de Peralada avec la Grandesse attachée à ce titre. Comme son père et ses ancêtres, il affichait la prétention exorbitante de s'intituler « comte par la grâce de Dieu ». Malheureusement, sa conduite ne répondait guère à l'illustration de sa race et à la majestueuse qualification qu'elle trouvait bon de s'octroyer. Ce Peralada, prince de la jeunesse dorée d'alors, menait une existence des plus débraillées et scandaleuses. Casanova, qui le fréquenta beaucoup à Sarragosse et à Barcelone, en 1768, le décrit ainsi :
« Jeune seigneur, fort riche, joli de figure, mal bâti,
« grand débauché, aimant la mauvaise compagnie,
« ennemi de la religion, des mœurs et de la police ;
« violent et fort orgueilleux de sa naissance : il
« descendait directement du comte de Peralada qui

« servit si bien Philippe II que ce roi le déclara « comte *par la grâce de Dieu.* Ce fut la première « pancarte que je lus dans son antichambre, sur « un tableau couvert d'une glace. Elle était placée « là à dessein pour que ses visiteurs pussent la lire « dans le quart d'heure qu'il les faisait attendre[1]. » En cette même année, il fit une escapade qui attira sur lui l'attention des ministres et de la diplomatie de Charles III, comme le témoigne ce passage d'une lettre de Grimaldi au comte de Fuentes, ambassadeur en France : « Nous avons lieu de croire que le comte « de Peralada est actuellement en France et peut-« être à Paris, voyage qu'il a fait sans demander la « permission au Roi. C'est un seigneur de peu de « conduite, et il convient que vous tâchiez de savoir « s'il est effectivement à Paris et que vous le man-« diez chez vous pour le persuader de revenir en « Espagne[2]. » Quelque dix ans plus tard, nous le voyons figurer avec d'autres débauchés de son espèce[3] dans une association intitulée la *Bella Union* et consacrée, pour employer le langage qu'on y parlait, à la « vida putesca ».

Trabajos son de fortuna
Los de la vida putesca ;
Mucha bulla, broma y gresca
Y mucho andar á la tuna...

1. *Mémoires*, t. VII, p. 529.
2. Grimaldi à Fuentes, 19 octobre 1768 (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 555, fol. 90).
3. Entre autres Fonclara, mari de la comtesse de ce nom qui paraît avoir eu des bontés pour Beaumarchais.

Tel était, d'après ce dizain qui chante ses exploits et leurs suites, le programme de la *Bella Union*. On n'a d'ailleurs qu'à lire la liste de ses membres des deux sexes pour être fixé sur le genre de distractions auquel se livrait l'aimable compagnie. Femmes : La Candelaria, la Gertrudis, Mariquita la Andaluza, Rafaela grande, La Nardeta, Manuela, La Ramona, etc. Hommes : Peralada, Fonclara, un capitaine de la *Corona*, Cruz mayor, Conde Clavijo, El Indiano, El Platero, Melgarejo, cadet aux Gardes, etc.[1]. Il est probable qu'avec le temps Peralada devint sage, comme bien d'autres. Après cette période de vie dévergondée où il jeta surabondamment sa gourme, tout ce que nous savons de lui est qu'il épousa une fort noble dame, Dª Teresa de Palafox, veuve en premières noces du marquis de Mondéjar. Il mourut à Venise, le 29 janvier 1801. Fernan Nuñez n'ayant mentionné qu'une seule fois Peralada dans sa correspondance, il est sans doute permis d'en induire qu'il le fréquentait peu et ne comptait point au nombre des membres ordinaires de la *Bella Union*.

Madrid, 7 octobre. — *Perruque* continue à faire la sourde oreille et à ne pas répondre aux sollicitations de Fernan Nuñez en faveur de Salm. Il faut attendre et espérer. — Mort du duc de Bournonville, capitaine de la compagnie flamande des Gardes du Corps. La place qu'il laisse vacante est naturellement très disputée ; même les Grands qui n'ont ni chance ni envie de l'obtenir se mettent sur les rangs pour faire

1. British Museum, Ms. Add. 10252, fol. 86.

leur cour au souverain et témoigner ainsi du prix qu'ils attachent à cet emploi de si grande confiance. Don Cárlos, simple brigadier, mais grand d'Espagne et chef de sa maison, croit devoir, tout comme un autre, postuler la place [1], qui fut accordée, un peu plus tard, au comte de Bournonville, capitaine général d'Aragon et frère du défunt [2]. — Fernan Nuñez part décidément avec son premier bataillon le 9, puis reviendra seul coucher à Madrid et en repartira le 12 avec sa sœur et le deuxième bataillon. — Muniain s'est adouci quand Fernan Nuñez lui a dit que le motif sérieux de la demande de Salm était d'aller voir son père et, auparavant, de passer quelques jours auprès de sa sœur. La permission sera accordée; il suffit d'écrire par la voie officielle.

Dix-huit mois se passent, pendant lesquels diverses circonstances ont séparé les deux amis, que nous retrouvons, au commencement de 1771, l'un, Fernan Nuñez, avec son régiment, à Carthagène, l'autre, Salm, auprès de sa famille, en Allemagne et en France. Une lettre de Don Cárlos, datée de Carthagène, le 15 janvier 1771, rétablit la correspondance que l'éloignement et les voyages avaient rendue fort intermittente, sinon tout à fait suspendue. Après une courte saison aux bains d'Archena (province

1. La minute de sa pétition au ministre se trouve dans les papiers de Salm (Bibl. Nat., Ms. Esp. 407 ter, fol. 39).
2. *Gazeta* du 14 novembre 1769.

de Murcie), Fernan Nuñez a rejoint son régiment à Carthagène, avec d'autant plus d'empressement que les bruits de guerre prennent de la consistance et qu'on embarque force troupes pour l'Amérique. « Ton régiment a échappé (par considération pour « ta personne) comme le naufragé sur une planche, « mais il est resté semblable à un squelette à cause « des six cents hommes qu'il a dû fournir à *Irlande*. « Tu sais sans doute tout cela par ton lieutenant- « colonel. Le bataillon de *Murcie* et celui de *Flandre* « doivent s'embarquer dans notre port pour la Vera- « Cruz ; j'ai été commissionné par l'ami O'Reilly « pour les compléter et en faire l'inspection. A ce « propos, je t'ai saigné, car M. Andremon ayant « passé par ici avec cent recrues (médiocres) pour « ton régiment, je les ai fait débarquer et ai choisi « les vingt-quatre meilleures, auxquelles j'ai proposé « d'aller comme volontaires en Amérique. S'il ne « s'était pas agi de ton régiment, sois sûr que, « parmi ses soixante vieux soldats, j'aurais pris de « quoi compléter le bataillon de *Flandre*. Mais je « n'ai soufflé mot de ces hommes et me suis contenté « des vingt-quatre recrues. » — Nouvelles de quelques amis communs. « Mora a quitté l'armée et je « partage à ce sujet ton opinion. On me dit qu'il est « malade, qu'il a les nerfs attaqués et la tête faible ; « mais la plupart pensent que ce sont là des pré- « textes honorables. » Évidemment, il s'agit ici de D. José Maria Pignatelli, marquis de Mora, créé brigadier le 3 avril 1770 et déjà atteint de la maladie qui, quatre ans plus tard, devait l'emporter et l'arra-

cher à l'affection passionnée de Mlle de Lespinasse. Fernan Nuñez, qui fait une allusion fort discrète à ces relations, semble, tout en excusant Mora, le blâmer un peu de se dérober à ses devoirs militaires au moment où l'on pouvait croire l'Espagne menacée d'une guerre. Le 15 janvier 1771, en effet, le différend avec l'Angleterre au sujet des îles Malouines ou Falkland n'était pas réglé. Ce fut seulement le 22 janvier que le prince de Maserano, ambassadeur de Charles III à Londres, renonça officiellement à l'occupation de ces îles et donna satisfaction au gouvernement anglais : reculade qui était une conséquence de la chute du ministère Choiseul (24 décembre 1770) et de la volonté formelle de Louis XV de ne pas déclarer alors la guerre à l'Angleterre[1]. — Encore et toujours la Marcuci : « Je passe comme je peux mes « moments de loisir ; mais mon pays me déplaît et « je déplore l'absence de la *petite Marcuci*, qui m'est « fidèle comme on ne le croirait pas, malgré une « longue absence de six mois. Je ne sais si tu l'as été « autant pendant ton voyage, et je crains bien que tes « compatriotes ne te tentent plus que les miennes. »

Au printemps de 1772, nos deux amis se rencontrent en Andalousie, le régiment de Salm, comme nous le verrons tout à l'heure, ayant été envoyé tenir garnison sur la côte d'Afrique. Il est probable qu'à cette occasion Don Cárlos fit à Salm les honneurs de

1. Boutaric, *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, Paris, 1866, t. I, pp. 412 et 414 ; Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos III*, t. III, pp. 86 et suiv.

son *solar* de Fernan Nuñez ; c'est ce que laisse entendre cette lettre où le colonel de l'*Immémorial* donne l'itinéraire détaillé de son retour d'Andalousie à Madrid :

« Depuis notre séparation, je suis resté comme « une âme en peine et, après t'avoir perdu de vue, « je suis retourné *pian pian* dans mon château en- « chanté, où j'ai demeuré jusqu'au vendredi matin... « Le jour suivant, départ pour Andújar ; embourbé « en montant la còte. Heureusement qu'avec du « temps et de la patience nous avons réparé le mal. « Plus loin, les chemins étaient bons. Dîné, soupé « et couché à La Peñuela, le dimanche, pour voir par « le menu les progrès de la Colonie. Le soir, nous « avons eu un moment de musique ; deux *colones* « allemandes ont chanté en leur langue quelques « chansons gracieuses qui m'ont plu. » La Peñuela ou, comme on disait déjà, *La Carolina,* était un des villages des colonies allemandes de Sierra Morena, créées et dirigées par le fameux Olavide : beaucoup reçurent des noms nouveaux qui rappelaient ceux de membres de la famille royale ou de personnages influents qui s'étaient intéressés aux colonies, mais ces noms, pour la plus grande part, n'ont point survécu à la ruine à peu près complète de cette entreprise qui fut, dès l'origine, mal conçue[1]. Don Cárlos connaissait l'aventurier péruvien, surintendant de ces colonies, qu'il avait sans doute fréquenté à Cordoue ou aux environs, en 1768 et 1769 ; il connaissait aussi sa

1. Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos III*, t. III, p. 20.

maîtresse, une Doña Gracia[1], sur laquelle le baron de Gleichen donne quelques détails qu'a omis de recueillir le dernier biographe d'Olavide, Don J.-A. de Lavalle[2]. Olavide, dit le baron, bien qu'il dût beaucoup à sa femme qui s'était sacrifiée pour lui, « la traitait « avec le plus grand mépris, la forçait à vivre avec « une certaine doña Gracia, qui était sa maîtresse, « chose alors inouïe à Madrid, et dépensait ainsi « les richesses que son épouse avait abandonnées.[3] » On sait pourquoi et comment l'Inquisition, en 1778, se saisit d'Olavide et célébra en son honneur un auto-da-fé secret (*autillo,* disent les Espagnols) dont le pénitencié se tira avec huit années de réclusion dans un couvent et quelques autres menues peines, telles que la confiscation de ses biens et l'obligation de ne circuler qu'à pied ou monté sur un âne ou une mule. — « Repris le lendemain la poste à « 8 heures et suivi le chemin neuf (qui, avec deux ou « trois ponts qui lui manquent, sera admirable) jus- « qu'à Valdepeñas, où j'ai trouvé la voiture. Reparti le « lendemain à cinq heures et, malgré un arrêt de « plus de trois heures à Manzanares pour mettre un « essieu neuf, arrivé à Ocaña à huit heures. Le jour « suivant, parti à sept heures et arrivé une heure

1. « No tengo otra cosa que decirte : solo haver malparido la Gracia Olavide en la Parrilla y quedar su marido bien malo de tavardillo, y aliviado Olavide que estuvo antes aputado » (Lettre à Salm, de Cordoue, 1er décembre 1768).

2. *Don Pablo de Olavide. Apuntes sobre su vida y sus obras.* Lima, 1885, in-8.

3. *Souvenirs,* p. 13.

« après à Aranjuez, où ma sœur, Caamaño et Monte-
« hermoso sont venus me retrouver à midi. Nous
« avons beaucoup causé de toi et du voyage, et,
« après avoir dîné et fait une promenade, nous
« sommes arrivés tous ensemble ici, en bonne santé,
« le mercredi 8, à neuf heures[1]. »

Fernan Nuñez rentrait à Madrid, non pour y demeurer, mais pour y terminer les préparatifs d'un grand voyage à l'étranger, voyage qu'il désirait faire depuis longtemps et dont il avait déjà entretenu son ami. Comme beaucoup de jeunes gens de l'aristocratie espagnole, Fernan Nuñez tenait à changer d'air, voir du pays, connaître des mœurs et des institutions dont il ne réussissait pas à se former une idée juste dans la société peu éclairée où il vivait depuis son enfance. Le *correr córtes* (visiter les capitales) était devenu en Espagne une quasi exigence de la mode : point d'éducation complète et raffinée sans un séjour plus ou moins prolongé dans quelque pays voisin, d'où les médiocres et les sots rapportaient des coupes de vêtement et des attitudes, les plus sérieux et avisés des observations et des idées, bonnes ou mauvaises, mais de nature en tout cas à leur ouvrir l'esprit et à étendre un peu leur horizon intellectuel[2]. Aux motifs ordinaires qui portaient les

1. Madrid, 10 avril 1772.

2. La manie du « correr córtes » a été spirituellement critiquée par Clavijo dans son *Pensador* (pensée XIX) et par Cadalso dans ses *Eruditos á la violeta* ; voy., dans ce dernier ouvrage, la « Lettre d'un voyageur à la violette à son professeur ».

jeunes gens de son âge et de sa condition à sortir de chez eux, Don Cárlos joignait le très légitime désir de connaître ses parents, les Rohan Chabot.

Le départ est donc décidé ; Fernan Nuñez commencera par l'Italie pour continuer par l'Allemagne et finir par la France, où il compte demeurer plus longtemps auprès de sa famille maternelle. Sur les instances de sa sœur, il se décide à s'accompagner de Caamaño, encore bien qu'il ne soit pas très satisfait de ce camarade, quelque peu timide et gauche, sans doute, en un mot... *gallego*. « Quoique « je pense comme toi sur son compte, écrit-il à « Salm [1], les prières de ma sœur, qui tient à ce que « je l'aie avec moi, car on ne sait pas ce qui peut « arriver, m'ont décidé à le prendre. J'espère que « la nécessité l'obligera à se tirer d'affaire. » Don Cárlos compte partir le 10 du mois de juin pour Valladolid, peut-être avec sa sœur, qui l'accompagnera jusque-là. « Mon valet de chambre t'enverra « régulièrement la *Gazette;* quant au cheval, on le « cherche toujours à Fernan Nuñez et on te l'expé- « diera parAlgeciras. »

Dans l'intervalle de 1769 à 1772, qu'était devenu Salm ? Nous l'avons laissé à Barcelone, sollicitant un congé que les actives démarches de Fernan Nuñez ne réussissaient pas à lui faire accorder. Il l'obtint enfin au commencement de 1770, car, cette fois, la

1. Aranjuez, 26 mai 1772.

raison invoquée méritait qu'on la prît en considération. Salm devait se rendre en Allemagne et aux Pays-Bas où l'appelait le règlement de la succession de son père, mort le 4 février de cette année, dans son domaine de Hoogstraeten, près d'Anvers. Entre de si nombreux héritiers, l'accord n'était pas facile à établir, d'autant mieux que le père n'avait pas peu contribué de son vivant à semer la discorde dans sa famille. Vrai tyran domestique, il s'était arrogé le droit de régler à sa guise la succession de ses biens et de ses titres. Tous ses fils, sauf un, il prétendait les contraindre à entrer dans les ordres : « Procu- « rava il Principe nostro padre d'obligare tutti i « figli alla chiesa, perchè un solo rimanesse al se- « colo », écrit l'un d'eux, qui avait été envoyé à Rome pour se faire prêtre et n'avait échappé à l'Église qu'en contractant un mariage secret[1]. D'autres et notamment l'aîné, Louis Othon, que son père avait fait élever à Paris par une demoiselle Le Fèvre, chargée de surveiller ses moindres actions et de l'endoctriner, ne purent pas résister à cette pression constante et durent, bon gré mal gré, embrasser l'état ecclésiastique[2]. Après la mort de ce terrible

1. La lettre est datée de Rome, 3 avril 1775, et signée *Carlo Principe di Salm Salm* (Arch. Nat. T. 1541-3).

2. Louis-Othon ne payait pas de mine : « Ce petit abbé, dit le duc de Luynes, qui n'est ni bien fait ni d'une jolie figure et qui a le cordon rouge de l'ordre de Saint-Hubert de l'électeur palatin, est l'aîné du prince de Salm » (*Mémoires*, t. XIII, p. 1 ; juillet 1753). En 1771, il ne fut pas admis à la présentation dans le cabinet du Roi, sa qualité de prince héritier n'ayant pas été reconnue par nos ministres (Aff. Etr. ; France.

père et après de vives protestations de Louis Othon, qui entama plus tard un procès en cour de Rome pour faire annuler ses vœux et défendre son droit d'aînesse, un pacte de famille détermina à nouveau le droit dans primogéniture établi de la sérénissime maison de Salm par différents pactes antérieurs[1]. Louis Othon transigea ; ce fut son frère Maximilien qui prit le titre de duc de Hoogstraeten et devint ainsi le chef de la maison princière de Salm Salm, dont les possessions comprenaient, à cette époque, d'abord la principauté de Salm (ancien haut comté dans les Vosges et ancien bas comté dans le Luxembourg), puis le territoire d'Anholt, en Prusse.

Ses affaires de famille terminées, le prince Emmanuel put voyager pour son plaisir et songer à se distraire. En repassant par la France, il alla, en compagnie du comte de Crillon, porter ses hommages au châtelain de Ferney (août 1771). Voltaire reçut les deux jeunes officiers comme il avait coutume de recevoir les gens de naissance qui venaient lui faire leur cour : avec une politesse exquise mais nullement servile. Rendant compte de cette visite à D'Alembert, il combla d'éloges les deux voyageurs : « J'ai vu le descen-« dant du brave Crillon, qui est venu avec le prince « de Salm, tous deux instruits et modestes, tous « deux très aimables et dignes d'un meilleur siècle[2]. »

Mém. et doc., vol. 1859, fol. 123, 124 et 127). Le pape le dispensa du sous-diaconat en 1775; voy. la *Gazette de France* du 28 juillet 1775.

1. Arch. Nat. Y 61, fol. 437 v°.

2. Voltaire à D'Alembert, 19 août 1771.

Il dit mieux encore quelques jours plus tard : « Tâchez « que nous ayons une douzaine de comtes de Crillon et « de princes de Salm à la cour de France, et quelques « rois de Prusse à l'Académie, alors tout ira bien[1]. »

A l'expiration de son congé (fin de 1771 ou commencement de 1772), Salm rejoignit son régiment, qui de Barcelone avait été envoyé à Cadix et de là à Ceuta, c'est-à-dire dans la plus détestable garnison qu'on pût rêver. Alors, tout de même qu'aujourd'hui, le séjour dans ces présides de la côte d'Afrique était considéré comme un temps de supplice, un purgatoire anticipé, et chacun, suivant ses moyens, s'employait de son mieux à en abréger la durée. Fort de ses belles relations à la cour, de son crédit auprès de Ricla, successeur de Muniain au ministère de la guerre[2], et de son amitié avec l'inspecteur général O'Reilly, Salm en prenait à son aise. Pour échapper à l'ennui mortel de la vie de forteresse comme aussi à l'intolérable température du lieu, le colonel de *Brabant* quittait Ceuta en tapinois et venait chercher à Cadix du repos et quelques autres distractions. Ricla fut informé de ces escapades et dut rappeler sèchement son subordonné au respect de la discipline. Nous avons de ce ministre une dépêche du 3 septembre 1772 qui ordonne au prince de Salm de rejoindre immédiatement son poste, « si essentiel à l'honneur des armes[3] ». Cette fois, sans doute, le

1. Du même au même, 13 septembre 1771.
2. A partir du mois de février 1772.
3. Bibl. Nat., Ms. Esp. 407, fol. 193.

colonel ne se fit pas prier, mais il n'est pas défendu de supposer qu'il éprouva quelque mauvaise humeur à renoncer aux délices de la blanche ville andalouse. Comme lord Byron, le prince Emmanuel devait trouver un charme assez particulier au *meneo* des Gaditanes, et même nous en avons la preuve. Dans les papiers qu'il rapporta d'Espagne se trouvent quelques billets à lui adressés et qui ne brillent ni par l'orthographe ni par le style, mais qui n'en sont pas, pour cela, moins tendres. L'une de ces gentilles épîtres, écrite par une Manolita au *tocayito de su corazon*[1], nous montre que l'insipide vie de garnison offrait, en 1772, quelques compensations agréables aux Manolitos qui savaient se faire aimer et qui étaient princes. *Cuidado con las señoritas de Ceuta !* dit en terminant la Manolita : par acquit de conscience, sans doute, car on aime à croire qu'elle était assez avenante et avait laissé à son colonel d'assez doux souvenirs pour n'avoir point à redouter la concurrence des « demoiselles » de Ceuta. Au reste, où qu'il séjournât avec ses *petits Wallons,* les jolies filles eurent leur bonne part des loisirs du colonel, et les femmes occupent une assez grande place dans sa correspondance avec Fernan Nuñez pour qu'il ne soit pas permis de mettre en doute les aptitudes galantes du futur cavalier servant de Mme de Bouillon.

A force de harceler ses protecteurs, de les apitoyer sur son malheureux sort, Salm finit par obtenir d'être

1. Cadix, 29 septembre 1772. Bibl. Nat., Esp. 407 ter, fol. 42.

rappelé en Espagne : un ordre du 1[er] octobre 1772 assigna pour garnison au régiment de *Brabant* la vieille ville d'Ávila. Séjour peu plaisant, certes ; mais au moins n'y était-on pas trop éloigné de la cour et des résidences royales. Salm, il faut le croire, ne se montra pas beaucoup plus satisfait de cette garnison que des autres, puisqu'il se fit, l'année suivante, octroyer un nouveau congé. De 1773 à 1777, nous le perdons un peu de vue ; nous savons seulement par sa correspondance avec le duc de l'Infantado qu'il passa presque toute cette période hors d'Espagne. Ces absences si fréquentes, qu'elles fussent ou non justifiées par des raisons de famille et d'intérêts, nuisaient incontestablement à sa situation militaire et devaient mécontenter ses chefs ainsi que ses camarades. Salm le comprit bien ; aussi crut-il devoir adresser au Roi la démission de son emploi de colonel, au printemps de l'année 1774. La démission fut acceptée et il fallut beaucoup de peine à la duchesse de l'Infantado pour obtenir des ministres que le Roi conserverait, au moins, au prince par trop nomade son grade de colonel. Libéré de ses devoirs militaires, Salm se remet à voyager, visite l'Allemagne, la Suède et la Russie ; puis, en 1775, parcourt l'Italie et y rencontre l'empereur Joseph II qui l'attache pendant quelque temps à sa suite. De retour à Madrid, vers la fin de 1776, il en repart de nouveau, en avril 1777, toujours muni d'une permission du ministre, car, quoiqu'il n'exerçât plus de commandement, il appartenait néanmoins par son grade aux armées du roi d'Espagne.

Une circonstance que nous ne pouvons préciser, mais qui paraît être l'installation de la duchesse de l'Infantado à Paris, poussa Salm à quitter définitivement le service du Roi Catholique pour offrir son épée au Roi Très Chrétien. Comme on ne l'ignore pas, le Pacte de famille autorisait les officiers des deux armées à passer, sous certaines conditions, de l'une dans l'autre ; ce fut d'ailleurs avec la permission expresse de Charles III que le prince Emmanuel entra au service de France. De Paris, le 28 août 1778, Salm, qui depuis longtemps n'était plus que colonel à la suite (*coronel agregado*), adressa au roi d'Espagne une requête à l'effet d'être autorisé par lui à servir « une autre branche de la maison de Bourbon ». L'autorisation sollicitée ne se fit pas attendre ; déjà, le 21 septembre, Ricla pouvait répondre à son ami que, puisque ses intérêts l'engageaient à servir en France et que cette nation et l'Espagne ne faisaient qu'un (*por sangre y amistad somos unos*), le Roi accédait volontiers à son désir[1]. Un mois plus tard, M. de Montbarrey, ministre de la guerre en France, annonçait au prince de Salm que Louis XVI avait daigné lui accorder le grade de brigadier de dragons et que l'intention de Sa Majesté était que le prince fût mis « au nombre des officiers qui peuvent espérer des régiments étrangers[2] ».

1. Ricla à Salm, 21 septembre 1778 (Arch. Nat. T. 1541-2).
2. Montbarrey à Salm, 18 octobre 1778. Le brevet de brigadier de dragons délivré à Salm est du 5 septembre 1778 (Arch. Nat. T. 1541-3).

Reprenons Fernan Nuñez à Aranjuez, prêt à partir, en mai 1772, pour son voyage qui devait durer plusieurs années.

Comme c'était son intention, il commença par l'Italie et se rendit d'abord à Naples, où devaient avoir lieu de grandes fêtes, à l'occasion de la naissance de l'infante Marie-Thérèse, fille du roi Ferdinand[1]. Charles III ayant accepté d'être, avec l'Impératrice, parrain de la petite-infante, choisit, pour le représenter à Naples, le capitaine de la compagnie espagnole de ses Gardes du Corps, le fastueux et prodigue duç d'Arcos, qui déploya en cette occasion une si folle magnificence qu'il dut emprunter quatre millions de réaux sur ses biens pour faire face aux dépenses de son ambassade. Fernan Nuñez se rencontra à Naples avec le duc et sa suite, composée d'abord de trois jeunes gentilshommes, trois « aînés » de la Grandesse : les marquis de Cogolludo, Peñafiel et Guevara, héritiers des ducs de Medinaceli, d'Osuna et du comte d'Oñate; puis du frère du marquis de Santa Cruz, D. Pedro de Silva, alors colonel du régiment d'*Afrique* et qui, plus tard, entra dans les ordres, devint patriarche des Indes et joua aussi un important rôle politique au début de la guerre de l'Indépendance, comme membre de la Junte Centrale.

Les cérémonies du baptême terminées, le duc d'Arcos, suivi de sa brillante escorte et de son intime ami Fernan Nuñez, traversa l'Italie jusqu'à Turin,

1. Fernan Nuñez, *Vida de Cárlos III*, fol. 81 v°.

non sans s'arrêter dans quelques villes de la Péninsule. Don Cárlos nous rend compte du séjour de l'ambassade à Bologne et de la visite qu'elle fit au célèbre Carlo Broschi, dit Farinelli, l'ancien favori de Ferdinand VI, dont la voix de soprano, d'une extension prodigieuse (deux octaves et demie), d'une douceur et d'une flexibilité uniques, transportait le pauvre roi, suspendait ses esprits et réussissait, par moments, à atténuer sa bizarre frénésie. Très honnête homme, très modeste pour un ténor et très prudent, il n'abusa point de la faveur extraordinaire que ses talents lui avaient value, à la cour d'Espagne, auprès de Ferdinand et de la reine Barbe aussi éprise que son mari de cette divine musique. « Il n'a jamais « fait, dit le baron de Gleichen, qu'un bon usage de « son crédit et s'est tenu modestement à sa place, « tant qu'il a pu, évitant respectueusement les grands, « et vivant avec les gens de sa sorte et de son « pays[1]. » Lorsque Charles III succéda à son frère, Farinelli comprit qu'il n'était plus à sa place dans la nouvelle cour et qu'il n'y serait plus admis sur le même pied qu'auparavant. Et le Roi ayant un jour, par manière de plaisanterie, dit qu'il ne voulait plus de *chapons* que sur sa table, Farinelli ne se fit pas prier, prit congé du souverain et se retira près de Bologne dans une petite maison de campagne où il vécut encore de longues années avec ses souvenirs

1. *Souvenirs*, p. 2. Sur les débuts de Farinelli à la cour d'Espagne, voir les *Mémoires* du duc de Luynes, t. I, p. 365; t. V, pp. 145 et 427.

et uniquement occupé de son art. « Quand nous le vîmes », dit Fernan Nuñez, « il avait soixante-treize « ans[1]; malgré cela, après dîner, il se mit au cla- « vecin, et chanta un peu, comme il le pouvait à « son âge, et, vraiment, nous laissa entrevoir ce « qu'il avait été. Il suppléa d'ailleurs à l'insuffisance « de sa voix en nous disant que, s'il avait chanté, « c'était uniquement pour nous montrer qu'il n'ou- « bliait pas les origines de sa fortune et tout ce qu'il « devait à l'Espagne[2]. »

L'été suivant, Don Cárlos est à Vienne. Son premier bulletin adressé à sa sœur, la duchesse de Béjar, le 21 juillet 1773, parle surtout d'amis communs qu'il a retrouvés et de relations nouvelles qu'il vient de former à la cour impériale. En arrivant, il était en proie à un accès de fièvre qu'une dose de quinine a coupé, mais la faiblesse persiste : son médecin prétend le guérir avec du lait d'ânesse. Ses premières visites ont été pour le prince Colloredo et l'abbé Giuseppe Marchisio, envoyé de Modène à Vienne, précédemment ministre du même État à Madrid. « Ce dernier semble un homme de bien, ami de ses « amis et prêt à servir tout le monde ; je ne lui « savais pas ces qualités, mais notre Colloredo, in-

1. Un peu moins : Farinelli était né à Naples, le 24 janvier 1705.

2. *Vida de Cárlos III*, fol. 45. — Il faut lire, sur Farinelli et son chant, les intéressantes observations de D. Francisco Asenjo Barbieri dans son introduction à la *Crónica de la ópera italiana en Madrid* de D. Luis Carmena y Millan, Madrid, 1878, pp. XLI et suiv.

« génu et compétent en matière d'honnêteté, comme « tu sais, et qui n'entend pas plaisanterie sur ce « chapitre, m'a affirmé qu'il en était ainsi. » L'impératrice Marie-Thérèse jugeait différemment le personnage, qu'elle traite quelque part d'intrigant (*faccendone*), accuse de hanter la mauvaise compagnie et dont, en cette même année 1773, elle demanda officieusement le rappel à son fils, l'archiduc Ferdinand[1]. Mais laissons à Fernan Nuñez ses illusions. — Au Colloredo, nommé tout à l'heure, il a voué un culte. Ils s'étaient déjà beaucoup connus en Espagne, où le prince avait été ambassadeur impérial de 1767 à 1771[2]; mais cette nouvelle rencontre en fit des amis intimes.

« L'opinion que j'avais conçue de lui m'a été confirmée dans une conversation que nous eûmes ensemble, au sortir de mon accès de fièvre, la première fois qu'il est venu me voir. Jamais de ma vie je n'avais causé si longtemps ni d'une façon plus suivie avec homme ni femme. Notre entretien commença à six heures du soir, et, sans quitter nos chaises, tousser ni cracher, et nous coupant alternativement la parole, nous entendîmes sonner une heure après minuit, alors que nous croyions qu'il était à peine onze heures. Tu peux penser si nous avons passé un moment agréable. Je t'assure que je lui ai plus parlé pendant ces sept heures que pendant tout le temps qu'il a demeuré en Espagne; vraiment, il a fait ma conquête par sa manière de penser et son honnêteté (*hombria*

1. A. von Arneth, *Briefe Maria Theresa an ihre Kinder*, Vienne, 1881, t. I, pp. 148 et 238.

2. Il présenta ses lettres de créance le 10 juin 1767, et ses lettres de rappel en septembre 1771.

de bien). Il est revenu me voir l'autre jour, et il n'est pas de maison à Vienne où il ne publie les obligations qu'il a envers toi et ne me fasse faire mille politesses. Il m'a présenté à sa femme, qui n'est point laide et qui paraît avoir un excellent caractère. Elle est enceinte de huit mois et a déjà un enfant. Ils vivent dans la plus grande paix et harmonie, et sont plus à envier que tous les rois et les présidents de Castille. Lui a un emploi à Wetzlar, près de Francfort, fort mauvais et très délicat à remplir ; aussi n'en est-il pas content. Il m'a chargé d'un million de choses pour toi ».

Après quoi, Don Cárlos rend compte à sa sœur d'une audience de l'impératrice Marie-Thérèse qui a duré trois quarts d'heure. « Son amabilité et sa « bonne grâce dépassent tout ce qu'on peut imaginer « et son talent de mettre immédiatement les gens à « leur aise est sans égal. Je me sens tout à fait épris « d'elle. » Pour l'Empereur, il n'a pu le voir, parce qu'il est en Pologne et n'en reviendra qu'au mois de septembre. Entre temps, Fernan Nuñez se propose d'aller à Berlin et d'assister aux manœuvres de Silésie, annoncées pour le 15 août. Il sera de retour à Vienne en septembre, verra l'Empereur et puis se rendra, par la Bavière, à Francfort, Bruxelles, etc.

Il a vu le ministre d'Angleterre, qui lui a rendu un excellent témoignage de « notre Harris ». Fernan Nuñez et sa sœur avaient fort cultivé l'amitié de James Harris, futur comte de Malmesbury, qui, de 1767 à 1772, avait rempli à Madrid les fonctions de secrétaire d'ambassade, puis de chargé d'affaires et de ministre plénipotentiaire d'Angleterre. Malgré les

dissentiments politiques qu'avait fait naître entre Espagnols et Anglais la malencontreuse affaire des îles Malouines et brouillé pour un temps les deux nations, Harris n'encourut pas l'animosité de ses amis de Madrid; il paraît même avoir été à cette époque l'un des membres les plus fêtés et goûtés du corps diplomatique. A dire vrai, il y mettait du sien et savait arrondir, dans son propre intérêt et pour complaire à ses amis, les angles assez aigus de la diplomatie britannique. Dans sa *Vie de Charles III*, Fernan Nuñez nous met au courant, à mots un peu couverts, d'une intrigue amoureuse que Harris avait nouée à Madrid: circonstance qui, naturellement, portait ce ministre à ne pas trop tendre les rapports entre son gouvernement et celui d'Espagne, afin de demeurer aux pieds de sa belle[1]. En 1772, il fut appelé au poste de ministre d'Angleterre à Berlin[2]. Fernan Nuñez, qui comptait l'y aller voir, lui avait écrit:

« Je n'ai pas encore de réponse de notre Harris, dont tous ici me font mille éloges, entre autres le ministre d'Angleterre qui m'a dit qu'il était fort bien vu de son gouvernement et qu'il ne doutait pas que cet ami n'obtînt de retourner, selon son désir, en Espagne, comme ambassadeur; que, grâce à son talent, son crédit, sa naissance et l'état de sa fortune, *il etet fait pour ça, donc je vous felicite. Plesanteries apart,* j'ai été très heureux de le lui entendre dire. Toutes sortes de choses aimables sur

1. Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos III*, t. III, p. 86.

2. Il présenta ses lettres de rappel à Charles III au mois de février 1772 et eut sa première audience à Postdam, le 27.

son compte m'ont été dites aussi par la princesse Legnoschi [1], récemment arrivée de Berlin et à laquelle il m'a fort recommandé ; en effet, cette dame me comble de prévenances. L'autre soir, j'ai soupé chez elle, dans sa maison de campagne de Schœnbrunn ».

En somme, Fernan Nuñez est enchanté du séjour de Vienne ; l'aristocratie du lieu aussi bien que le corps diplomatique se disputent le gentilhomme espagnol et rivalisent de politesse. Il dîne chez le ministre de Gênes et chez le comte Mahony, ambassadeur d'Espagne [2] ; il compte passer trois jours en Hongrie, chez le prince Esterhazy, qui donne des fêtes superbes « où se rend la moitié de Vienne » ; il est invité chez le ministre Kaunitz et a rencontré l'un de ses fils, *el chico Kahonitz*, qui a été en Espagne et avec qui il a parlé de Salm [3]. La lettre se

1. Il s'agit de la princesse Charlotte Lichnowsky, née comtesse Althann.

2. D. Demetrio Mahony, comte de Mahony, était un militaire irlandais né en France ; il dut sa fortune en Espagne à son compatriote le ministre D. Ricardo Wall. On le représente comme « un homme d'esprit et d'un commerce sûr, peu versé dans les affaires, mais fort habile dans les petites intrigues ». Il tenait à Vienne table ouverte, « abondante et délicate, qui lui fournit les moyens d'être bien instruit de ce qui se passe ». (*Tableau* et *Portraits de la cour de Vienne*, vers 1770, dans l'*Archiv für œsterreichische Geschichte*, t. LXII, pp. 220 et 233.) Nommé lieutenant général le 3 avril 1763, il mourut à Vienne, le 26 décembre 1777.

3. Dominique de Kaunitz Rietberg, troisième fils du grand Kaunitz. Il vint à Madrid au mois de mai 1764 pour apporter à Charles III la nouvelle de l'élection de Joseph II à la dignité de roi des Romains (*Gazeta* du 8 mai 1764).

termine par ce portrait du prince Louis de Rohan, ambassadeur de France à Vienne, que ses extravagances et ses débordements allaient faire rappeler au mois d'août de cette année :

« Nous avons ici, pour ambassadeur de France, le prince de Rohan, frère de la Masserano et coadjuteur de son oncle, l'archevêque de Strasbourg. Grand, beau garçon et vif en diable. Tout lui sied, sauf l'archiépiscopat. Si tu le voyais sautiller en habit de campagne et une canne à la main ! Nous n'avons pas idée de ça chez un archevêque. Les femmes se pendent à son bras et sont folles de lui, car il est fort aimable. Mais, je l'avoue, voir un archevêque se comporter ainsi m'a fait rire ».

Trois jours plus tard (24 juillet), Don Cárlos commence par rassurer la duchesse de Béjar sur sa santé. Le lait d'ânesse a fait merveille ; il se sent mieux et mange de meilleur appétit. Il compte partir le lendemain pour la Hongrie, et, après les fêtes du prince Esterhazy, ira voir le régiment de carabiniers du comte Michel Antoine Althann, parent du marquis de Rubí. Cet Althann, général de cavalerie et colonel propriétaire du 2° régiment de carabiniers (devenu le régiment de cuirassiers *Kaiser Franz-Joseph*, n° 1), était le plus jeune fils du comte Michel Jean Althann, l'un des confidents de l'empereur Charles VI, et de la belle et spirituelle Marianne Pignatelli, *die spanische Althann,* comme on l'appelait à Vienne. Espagnole, en effet, et fille d'un D. Domingo Pignatelli, gouverneur de Navarre et de Galice, le comte, qui l'épousa, l'avait, pendant

le siège de Barcelone de 1706, rencontrée dans un couvent où elle était pensionnaire et où le bombardement avait obligé le futur empereur, alors prétendant à la couronne d'Espagne, de se réfugier avec quelques personnages de sa suite. Très amie des arts, on lui attribua des relations intimes avec Métastase, relations qui auraient abouti à un mariage secret ; à tort ou à raison, elle passa aussi pour avoir eu quelque part aux bonnes grâces de Charles VI. — Après cette excursion militaire, Fernan Nuñez partira pour Berlin et ira voir manœuvrer le roi de Prusse.

A la fin d'août, il est à Neisse, en Silésie, au beau milieu des camps et des manœuvres de Frédéric. Pendant quelques mois, l'homme du monde et l'homme de cour vont faire place à l'officier. A l'aspect de ces belles troupes, si exercées et entraînées par la présence et l'attention constante du souverain, — tout le contraire de ce qui avait lieu en Espagne — les instincts et les goûts militaires du colonel de l'*Immémorial* se réveillent ; il regarde, compare, admire ; il est émerveillé de cette discipline et de cette précision. Même à sa sœur, il ne saurait, en ce moment, parler d'autre chose que d'exercices et de manœuvres militaires.

« J'ai vu toutes les manœuvres du Roi qui m'ont di-

1. *Biographisches Lexicon des Kaiserthums Oesterreich* de C. von Wurzbach, t. I, p. 18 ; A. von Arneth, *Maria Theresia und Joseph II*, Vienne, 1867, t. II, p. 43 ; Du même, *Briefe Maria Theresia an ihre Kinder*, Vienne, 1881, t. I, p. 299 ; et M. Landau, *Geschichte Kaiser Karls VI als König von Spanien*, Stuttgart, 1889, p. 508.

verti, instruit et saisi d'admiration : plus que tout le reste, la cavalerie, ce que je n'aurais pas cru. Que ne ferait-il pas s'il avait nos chevaux ! Aujourd'hui, il est parti pour Breslau où je dois aller le rejoindre, car, auparavant, je vais rendre visite à un comte allemand qui m'a invité et dont la maison de campagne mérite, dit-on, d'être vue. Nous nous sommes associés [1] avec deux colonels français, bons garçons, l'un surtout, qui est fort intelligent ; nous mangeons, vivons ensemble et avons conclu un « pacte de famille »..... Amitiés à Borghesi [2] et à Revillagigedo [3]. Dis au premier que je pense à lui, surtout quand je vois deux lignes de cavaliers en bataille, l'une de deux mille chevaux, l'autre de quatorze cents, charger au grand galop à travers un mauvais terrain et faire halte tous à la fois, aussi bien alignés que la meilleure infanterie. Villadarias [4] n'a pas idée de cela, ni moi non plus je ne l'avais pas. Que ne ferait pas ce Frédéric s'il avait une douzaine de régiments de *Montesa!* A Revillagigedo, dis-lui que j'essayerai, si j'en trouve le temps, de lui donner une idée de cette armée qui est tout autre que ce que j'avais pensé, car à la *petit-mattrise* et aux minuties elle a très heureusement substitué la solidité et l'intrépidité » [5].

L'un des colonels français mentionnés dans cette

1. Don Cárlos et son alter ego Caamaño.

2. Le brigadier Orazio Borghese, qui commandait, depuis 1764, le régiment de cavalerie de *Montesa*. Il atteignit le grade de lieutenant-général en 1782 et fut plus tard ministre d'Espagne à Berlin.

3. D. Juan Vicente Guemes, deuxième comte de Revillagigedo, fut vice-roi du Mexique et capitaine général des armées du Roi.

4. D. Francisco del Castillo, marquis de Villadarias, alors brigadier et lieutenant de la compagnie espagnole des Gardes du Corps.

5. Neisse, 27 août 1773.

lettre n'était autre que le comte de Guibert, plus connu chez nous par l'amour violent qu'il inspira après Mora et même du vivant de ce dernier à Mlle de Lespinasse, que par ses talents militaires, fort distingués d'ailleurs et fort appréciés des contemporains. Guibert avait rencontré Fernan Nuñez à Vienne et le retrouva à Breslau dans la première quinzaine d'août. A la date du 15 de ce mois, il écrit, à ce propos, dans son journal : « Rencontre « d'un grand d'Espagne, colonel d'un régiment « d'infanterie, que j'avois vu à Vienne et qui venoit « aussi aux revues : un capitaine de son régiment « l'accompagnait ; liaison formée fort vite, nos objets « étant communs ; j'étois bien aise de voir comment « les Espagnols observent [1]. » Fernan Nuñez et Guibert ne se quittèrent pour ainsi dire pas tant que durèrent les manœuvres et firent très bon ménage ensemble. Tous deux, invités par Hoditz, le comte allemand dont parlait tout à l'heure Don Cárlos, se rendirent à Rosswalde, en Moravie, résidence de ce curieux personnage. Séparé de sa femme et sans aucun goût pour le militaire, quoique Frédéric l'eût nommé commandant d'un régiment de hussards, le comte Albert Joseph de Hoditz s'était retiré dans son domaine de Moravie qu'il avait orné, embelli et attifé à sa façon. Admirateur fanatique de Frédéric, il l'y recevait quelquefois et l'y fêtait comme un dieu ; mais sa fortune ne put résister longtemps à un

1. *Journal d'un voyage en Allemagne fait en* 1773, Paris, 1803, t. II, p. 122.

tel train de dépenses. Hoditz, ruiné et désemparé, reçut du roi — qui compatit à une misère dont il se sentait en quelque manière responsable — une pension et une maison à Potsdam, où il mourut le 18 mars 1778, dernier de sa race[1]. Fernan Nuñez prit grand plaisir à cette excursion qui le délassa de la vie fatigante qu'il menait depuis plusieurs semaines, et il s'amusa fort de ce bizarre personnage. « Je fus passer « un jour chez un comte qui a autant de génie que « d'extravagance..... Il y a trente ans qu'il s'est re- « tiré à sa maison de campagne, dans la Silésie au- « trichienne, où il vit en petit prince, avec comédie, « opéra, orchestre et jardins : le tout dirigé et « ordonné par lui, car il instruit ses paysans et leur « fait apprendre trente mille métiers. »

Dans une autre lettre du 27 août, adressée à un ami, Don Cárlos rend compte de l'audience que lui a accordée Frédéric à Neisse. « J'ai été présenté à Sa « Majesté par un général qu'Elle avait député à cet « effet, car il n'y a ici ni cérémonial ni chambellans. « Le roi me reçut fort bien et me causa plus d'une « demi-heure, me questionnant sur l'Espagne, dont « il s'est formé une bonne idée par milord Maréchal; « il traite fort honnêtement les Espagnols. » Suit une longue description des manœuvres qu'il est intéressant de comparer aux notes du *Journal* de Guibert et que nous reproduirons dans le texte original, en appendice, pour éviter les contre-sens que

1. *Allgemeine deutsche Biographie*, t. XII, p. 540. Sur Hoditz, voir aussi les curieux détails du *Journal* de Guibert (t. II, p. 181).

l'ignorance de la langue technique militaire nous ferait sans doute commettre. La fin de la lettre est plus accessible aux profanes ; c'est un tableau de Vienne et de la société viennoise, assez curieux, et qui révèle chez notre Fernan Nuñez quelques qualités d'observateur.

« Vienne est situé dans une vallée, bornée au couchant par quelques collines qui sont à environ trois quarts de lieue de la ville. La terre ne produit guère que du blé, comme la Castille, et, par conséquent, l'aspect en est peu agréable. La ville est petite, mais les faubourgs ont une grande extension : le tout contient deux cent mille âmes.

Noblesse nombreuse et fort riche. La maison Esterhazy a six cent mille florins de revenu (le florin vaut dix réaux), et celle qui n'en a que cinquante mille ne passe pas pour riche. Et cependant ils payent énormément, car ils payent à proportion de leurs rentes et ne sont pas exempts des logements de cour dont je parlerai tout à l'heure. Ils sont très jaloux de leur réputation, et, à la vérité, c'est une noblesse fort distinguée. Dans les états de la maison d'Autriche, il y a quelques seigneurs qui portent le titre de prince, bien que leurs fiefs ne soient pas des principautés. Ceux-là réclament l'Altesse, et on la leur donne officiellement ; mais les étrangers et les autres membres de la noblesse évitent, dans les relations ordinaires, de leur donner ce titre, en se servant du français. L'Empire ne les reconnaît pas pour princes et, à la diète, ils vont s'asseoir aux bancs des comtes.

Les dames s'habillent à la française et, habituellement, portent des diamants dont elles se parent avec beaucoup de goût. Presque toutes se fardent. Quand elles sortent à pied, elles sont en corps et sans rien sur la tête, même quand elles vont à l'église. Je parle ici de l'été, car, en hiver, je suppose qu'elles prennent d'autres précautions. Les maisons sont tenues avec magnificence et la table y

8

est soignée et abondante. Les voitures ne sont pas en général du meilleur goût, mais les chevaux sont excellents. En hiver, il y a deux ou trois maisons ouvertes et puis de petites réunions. En ce moment, nous n'avons que celle du secrétaire d'État, car les autres personnes qui reçoivent habitent la campagne. L'habitude d'aller à la campagne n'est pas aussi répandue qu'en Italie, sans doute parce qu'ici les chaleurs sont moins fortes. Ordinairement, l'on dîne à deux heures et les réunions se terminent avant minuit.

Le théâtre commence à sept heures et demie ; la première noblesse ne fait nulle difficulté d'aller au parterre, et même les dames vont s'asseoir au milieu du public. L'entrée avec place assise coûte quatorze réaux. Les jours de fête, il y a des combats de bêtes et, de temps à autre, de nuit, des feux d'artifice. Ces spectacles coûtent bon marché. Les promenades sont spacieuses et même vastes, mais assez pauvrement ornées. Il y a cependant trois jardins à l'Empereur et quelques autres à des particuliers, dans les faubourgs, où l'on peut se récréer l'esprit assez agréablement : toute personne décemment vêtue y est admise.

De toutes les maisons construites dans l'enceinte de la ville, l'Empereur possède le deuxième étage et, si la maison en a quatre, il lui en revient deux. Toute la noblesse supporte cette charge, mais elle en atténue les inconvénients en payant une somme une fois pour toutes ou une rente annuelle, et de cette façon le propriétaire jouit de son immeuble entier.

Après le coucher du soleil, on sonne une cloche à toutes les portes de la ville, et celui qui, après ce signal, entre ou sort, paye une monnaie appelée *creutzer* qui vaut six maravédis : c'est un impôt général. Dans la ville, on trouve des courriers à pied pour porter les lettres, billets, etc., et si la course a lieu dans l'intérieur des murs, le prix est de trois sous ; pour le dehors, on paye à proportion de la distance.

La cour a supprimé tous les jours de gala, sauf le premier jour de l'an. Il n'y a que deux résidences royales : Schœnbrunn et Laxenburg. La première est à une demi-lieue de Vienne ; on s'y rend par un très bon chemin bordé presque partout d'habitations et éclairé la nuit. Jusqu'ici, je n'ai été à Schœnbrunn que de nuit et ne puis pas parler du site. Le palais est neuf et assez grand ; les jardins, dit-on, sont fort beaux. Laxenburg est à deux lieues : je ne l'ai pas vu.

Jamais ni les ambassadeurs ni les ministres étrangers ni même, chose plus extraordinaire, les secrétaires ne suivent la cour. Et jamais ces derniers ne travaillent personnellement avec l'Impératrice ; ils lui envoient le portefeuille des dépêches fermé à clef. Sa Majesté les examine et signe. Si Elle a quelque affaire à consulter, Elle les appelle, mais habituellement Elle leur écrit de sa main. Je me reprends : chaque secrétaire a cependant son jour de travail avec l'Impératrice et, quoiqu'il soit certain qu'ils envoient le portefeuille fermé, cela doit s'entendre des expéditions prêtes à être signées. Je me suis mieux renseigné après avoir écrit ce qui précède.

Avant la réforme des dépenses, il y avait vingt-quatre pages ; on les a réduit à douze qui vivent à l'Académie et coûtent ainsi beaucoup moins à l'Empereur ; ils ne viennent au Palais que les jours de cérémonie. Pour les carrosses de la famille royale et le service de l'Empereur, il y a huit cents chevaux dont la garde est confiée à trois cents valets. La livrée compte en tout cinq cents personnes, y compris les trois cents palefreniers.

L'arsenal contient des armes pour cent mille hommes ; on dit que c'est un des meilleurs de l'Europe, mais je ne l'ai pas encore vu. La fabrique de porcelaines à la charge de la cour est excellente ; le magasin comprend six pièces toutes pleines d'étagères où sont exposés les objets à vendre. Le trésor du Palais qu'on montre aux étrangers renferme des joyaux de grand prix ; il y a aussi une galerie de beaux tableaux. C'est Charles VI qui a construit

la bibliothèque publique dont l'édifice est de bonne architecture et contient trois cent mille volumes et dix mille manuscrits de choix. Les églises sont ornées dans le goût de celles d'Espagne, mais je n'en ai vu que deux qui puissent rivaliser avec celles de Rome ».

Tout à la fin du mois d'août, nos militaires allèrent rejoindre Frédéric à Breslau pour assister à de nouvelles manœuvres ; là encore Don Cárlos eut une entrevue avec le Roi, au cours même des exercices et dans le temps qu'un épais brouillard avait suspendu le mouvement des troupes. La conversation fut cette fois moins agréable et moins courtoise, à en croire Guibert qui note le malin plaisir que Frédéric semblait prendre à embarrasser Fernan Nuñez « par « les questions les plus étranges sur les colonies « espagnoles, sur le Chili, sur le Paraguay, etc. » Ce qui inspire au colonel français la réflexion suivante : « Persiflage ou questions embarrassantes « sont la récréation favorite du Roi, surtout vis-à-vis « des étrangers. [1] »

Le dernier jour des manœuvres, Fernan Nuñez eut à subir une petite mortification. Frédéric mangeait toujours, dans ces occasions, avec ses généraux, mais n'admettait pas d'étrangers à sa table. Notre Espagnol, convié par Anhalt, qui présidait la deuxième table, hésitait et se demandait si son *punto* lui permettait d'accepter l'invitation. Le colonel de l'*Immémorial* disait oui, mais le grand d'Espagne

1. *Journal d'un voyage en Allemagne*, t. II, p. 205 (2 septembre 1773).

disait non. Écoutons Guibert : « Invité par M. d'Anhalt « à la deuxième table du Roi, qu'il tient en qualité « de premier adjudant.... Grand d'Espagne invité « comme moi à cette table : nous étions prévenus « que le Roi l'avoit ordonné à M. d'Anhalt, en de- « mandant pourquoi cela n'avoit pas toujours été. « — Embarras de l'Espagnol : — il ne savoit s'il « iroit, s'il n'iroit pas ; il trouvoit la dignité de sa « Grandesse compromise : enfin il y vint. — Étran- « gers ne sont jamais, dit-on, admis à celle du Roi... « Convives étoient les officiers supérieurs des régi- « ments ; mon Grand d'Espagne ne desserroit pas « les dents : se trouvoit déplacé ; c'étoit peut-être « vrai : moi, qui me trouvois fort bien, je mangeai « comme un diable[1]. »

Sur un séjour que Fernan Nuñez fit à Varsovie, où il passa le mois de septembre, nous ne savons rien de particulier. Il nous échappe jusqu'au mois d'octobre. A cette époque, il est à Berlin, fort satisfait de Potsdam et de Sans-Souci, qu'il a été visiter, et très bien accueilli de Milord Maréchal (George Keith), une ancienne connaissance. Fernan Nuñez s'était rencontré plusieurs fois avec ce personnage, à Madrid, en 1759 ou 1760, chez la marquise de Casteldorrius, qui passait pour avoir été, en d'autres temps, vers 1744, la maîtresse du Maréchal[2]. Défini-

1. *Journal*, etc., t. II, p. 217.

2. « Mad. de Castelrios (*sic*), sœur de M. le prince d'Yacci, est dame du palais de la Reine douairière (Isabelle Farnèse). Elle est, à ce qu'on m'a dit, fort intrigante. Cette dame, dans sa jeunesse, a été la maîtresse de M. Marschall ». (Marquis

tivement établi à Berlin, depuis 1763 environ, et très choyé par Frédéric qui goûtait sa « douce philosophie, » George Keith gardait un bon souvenir des années heureuses qu'il avait passées en Espagne, comme militaire d'abord, puis comme diplomate officieux, agent non accrédité du roi de Prusse. « Il « est extrêmement attaché à notre nation, écrit Don « Cárlos à sa sœur, et parle toujours de notre pays. « Il en fait venir du vin, des *garbanzos* (pois chiches) « et mille produits qui lui servent à faire son *olla* et « autres mets de chez nous qu'il se plaît à donner à « goûter à tout le monde. Nous nous étions proposé, « Harris et moi, de venir manger de tout cela ; mais « le prince de Prusse, que je vis ainsi que le Roi à « la parade, m'invita à dîner. En sorte que Harris « dîna seul avec Milord, et pas très bien, car ces « plats-là ne lui vont guère [1] ».

Plan de voyage. Fernan Nuñez voudrait se rencontrer avec Salm [2]. Il va lui proposer de se trouver à Calais au commencement de mars 1774 ; de là, tous deux se rendront en Angleterre et y séjourneront jusqu'à la fin de mai. Si Don Cárlos obtient alors une prolongation de congé d'un an, il en profitera pour visiter la Hollande, la Suisse, et, par Strasbourg et Lyon, arriver en octobre à Paris, où il passera

d'Aubeterre à Choiseul, 9 juillet 1759. — Aff. Etr.; Espagne, vol. 525, fol. 105 v°.)

1. Berlin, 12 octobre 1773.

2. Salm passa par Berlin en décembre 1773 avec son ami le comte de Crillon (*Lettres de Mlle de Lespinasse*, éd. Eug. Asse, p. LVI.)

l'hiver et le printemps de 1775, jusqu'au mois de juin, date de l'expiration du congé. « Voilà mon nou-« veau plan, maintenant que j'ai renoncé au premier « qui devait me conduire en Russie et dans d'autres « pays du Nord ».

Mais Fernan Nuñez modifia encore ce second plan et renonça momentanément au voyage d'Angleterre et de Hollande. Nous le rejoignons à Strasbourg au mois de mars 1774. Arrivé dans cette ville, il ne peut résister à l'envie de pousser une pointe jusqu'à Paris. Ses voyages en Autriche et en Prusse, qui lui ont donné l'occasion de frayer avec la première aristocratie de ces pays et d'approcher de souverains tels que Marie-Thérèse et Frédéric, n'ont rien laissé du goût de terroir qu'il pouvait avoir emporté d'Espagne. Il est maintenant tout à fait cosmopolite et dégrossi, digne d'affronter la société et la cour les plus raffinées du monde et de s'y mouvoir à l'aise. Le sentiment de la famille agit aussi en lui : cet orphelin aspire à connaître le frère de sa mère ; il pressent à Paris des amitiés, des sympathies autres que celles qu'il a connues jusqu'ici, et il a hâte d'en jouir.

Paris, 14 mars 1774.

« Ma chère sœur, me voici à Paris depuis hier à cinq heures. C'était bien tentant, et comme mon fort n'est pas de résister aux tentations, aussitôt après t'avoir écrit de Strasbourg et remis ma lettre au courrier, je me suis décidé à partir. J'avais annoncé à notre oncle[1] mon

1. Louis-Marie-Bretagne-Dominique de Rohan Chabot, duc de Rohan et prince de Léon, né le 17 janvier 1710, mort

arrivée pour le 16, mais, comme les postes d'ici marchent autrement que celles d'Allemagne, je suis arrivé ici deux jours plus tôt; à cinq relais seulement de Paris, j'ai avisé l'oncle afin qu'il n'eût pas le temps de se déranger pour venir à ma rencontre. Il ne l'a pas eu, en effet, et j'ai pris une *remis* (remise) pour me conduire chez l'oncle, où j'ai été reçu par notre tante[1]; son mari est venu une demi-heure après. De l'un et de l'autre je te parlerai par le menu dans une autre lettre, sachant combien tu aimes les détails de toutes choses, surtout de celles qui t'intéressent à ce point. Lui, cela se voit aussitôt, est la bonté même. Elle, avec plus de brillant et beaucoup d'aménité, possède, dit-on, les mêmes bonnes qualités. Il y a auprès d'eux un abbé La Fontaine qui est dans la maison depuis sept ans et qui fait l'effet d'un homme aimable et intelligent. Il m'a l'air d'être quelque chose comme jadis le Torres[2] de la maison de l'Infantado. Mais je garde cela pour un autre courrier. Je t'assure que c'est pour moi une grande satisfaction de me voir chez de si bons parents; j'en éprouve une consolation et un plaisir inexprimables. Nous avons beaucoup parlé de toi et regretté de ne pouvoir te faire partager ces agréables moments.... Je t'écris cette lettre de chez Aranda, qui dîne aujourd'hui chez notre oncle; je te l'envoie par un extraordinaire avec le portrait que j'avais depuis longtemps et n'avais pas pu t'envoyer plus tôt. Les plumes d'Oquendo[3] ne valent pas cher et son encre n'est

à Nice, le 28 novembre 1791. Il était alors maréchal de camp des armées du Roi.

1. Charlotte-Emilie de Crussol d'Uzès, mariée le 23 mai 1758 au duc de Rohan.

2. S'agirait-il du fameux Diego de Torres Villaroel? Il est vrai de dire, cependant, que, dans son autobiographie, Torres ne nomme pas, parmi ses protecteurs, les ducs de l'Infantado.

3. D. Joaquin Oquendo, jeune officier qu'Aranda avait peut-être mené avec lui à Paris. En 1775, il était capitaine

pas plus noire que la mienne : je n'y puis rien. Caamaño se met à tes pieds ; il est tout abasourdi de se voir à Paris plus tôt qu'il ne pensait..... Je regrette que tes diamants soient partis sans que j'aie pu les voir. Mes habits sont du meilleur goût ; je t'en remercie et te prie de me continuer tes bons offices. En voilà assez pour aujourd'hui..... Je ne puis assez te dire quel plaisir c'est pour quelqu'un qui ne s'en doutait pas de se trouver au milieu des siens quand ils sont si bons. Le cœur est dans son centre et goûte vraiment tout le bonheur qu'il est capable d'éprouver. Je regrette beaucoup, beaucoup de ne pas t'avoir ici ; mais je forme des projets pour plus tard, pour quand, du moins, j'aurai plus de papier à ma disposition. »

Cinq jours plus tard (19 mars), Don Cárlos est encore sous le charme de l'accueil cordial qu'il a reçu des Rohan ; mais il se rend mieux compte maintenant de ses premières impressions, il peut les analyser avec plus de précision et les dépeindre avec plus de nuances. Il a eu le temps aussi d'étudier de près son oncle et sa tante, au physique et au moral, et de composer les portraits que sa sœur attend avec une si vive impatience.

« Chaque jour je suis plus content de nos parents, et je crois qu'ils le sont aussi de moi. Dès le premier abord, je les ai traités avec la plus grande franchise et confiance ; cela m'a gagné la leur, en sorte que je sens bouillonner dans mes veines le sang français qui, à la vérité, y dormait depuis longtemps : il me semble que je suis né ici. La tante, qui a dû être fort jolie femme et qui maintenant est un peu flétrie, à cause de la petite vérole qu'elle a prise l'an dernier avec l'inoculation, a la taille de la

de l'*Immémorial* et prit part à l'expédition contre Alger, comme adjudant d'O'Reilly. Nommé lieutenant général en 1795.

Benavente[1], avec quelques doigts de plus et un *en bon puoint* raisonnable : ni trop forte ni trop maigre. Elle a beaucoup d'esprit et l'a très bien employé, car elle a appris la physique, la géographie, etc. En ce moment, elle s'occupe de chimie. Mais ce qui fait son grand mérite est de ne point se vanter de ses études. Elle s'exprime bien, avec un ton de voix agréable et une manière franche. Elle est vive, aime à dire ce qu'elle pense, sans blesser personne, et prise ceux qui font de même. Parfois, il lui arrive de mettre un peu de piment dans ses propos, sans cependant s'acharner à son opinion, ce qui serait contraire à la dévotion qu'elle professe sincèrement, mais pas avec autant de rigueur que M[me] de l'Infantado. L'oncle est plus sévère, toutefois sa dévotion n'incommode personne. Son premier principe est de laisser les autres vivre à leur guise, pour vivre, lui, à la sienne ; il n'est jamais plus content que lorsqu'il peut faire plaisir à quelqu'un, dût-il lui en coûter quelque gêne. Il est grand comme Santiago, moins gros, et marche le dos incliné, la tête un peu basse, mais vite. Il porte une perruque blonde et de petits talons. Il n'a pas autant d'esprit que sa femme, mais on ne trouverait pas au monde d'homme plus honnête ni dont la physionomie exprimât mieux le caractère ; il a d'ailleurs toute l'intelligence nécessaire. Je l'aime de tout mon cœur. Il a soixante-huit ans[2]. L'abbé de Fontaine dont je t'ai parlé a beaucoup d'esprit et de douceur; je crois qu'il est fort honnête homme et que l'amitié seule l'unit à la duchesse et au duc également. Notre tante la maréchale de Lautrec[3], avec qui j'ai dîné hier,

1. La douzième comtesse de Benavente, D[a] Maria-Josefa Pimentel, qui épousa, en 1771, le marquis de Peñafiel, plus tard neuvième duc d'Osuna. Sa vie se prolongea assez avant de ce siècle-ci : elle mourut le 5 octobre 1834.

2. Don Cárlos vieillit un peu son oncle, né, d'après le P. Anselme, le 17 janvier 1710.

3. Louise-Armande-Julie de Rohan Chabot, mariée à

ressemble au duc, quoiqu'on lui attribue un esprit plus vif, qu'elle tempère, au reste, par la piété et la retraite auxquelles elle s'est vouée. On la dit janséniste, comme les pères de l'Oratoire, ses voisins, et un vieil abbé qui habite sa maison. Nous y avons dîné hier ; c'est la chose la plus charmante du monde. Situé dans un faubourg, rue d'Enfer, l'hôtel a un délicieux jardin et l'on y rencontre tout Paris. Elle est fort *recherchée* en toutes choses, et la maison, le jardin, les équipages, la table sont à l'avenant. Nous avons bu deux fois à ta santé. L'autre soir, j'ai soupé chez le comte de Chabot[1], qui m'a conduit à l'Opéra, et, jeudi, chez Mme de la Ferté-Imbault, fille de Mme Geoffrin, dont tu as peut-être entendu parler. Vendredi, grand souper de trente couverts chez notre oncle ; Aranda, avec qui j'ai dîné mercredi, y assistait. La veille, il m'avait présenté au duc d'Aiguillon et lui avait annoncé ma présentation au Roi pour mon retour ».

Fernan Nuñez mentionne encore d'autres personnes connues de sa sœur qu'il a rencontrées ou visitées : le comte de Viri, ambassadeur de Sardaigne et qui l'avait été précédemment à Madrid ; D. Luis Pignatelli, frère du marquis de Mora ; Berwick ; Priego, etc.

Quoiqu'il ne comptât d'abord passer que huit jours à Paris, son dessein étant de se rendre le plus tôt possible en Angleterre, Don Cárlos dut retarder un peu son départ afin de remplir, comme il convenait, ses devoirs de famille et de société. On le

Daniel-François de Gélas d'Ambres, dit le comte de Lautrec, maréchal de France.

1. Louis-Antoine-Auguste, comte de Chabot, cousin germain du duc de Rohan auquel il succéda en 1791.

fêtait beaucoup : les Rohan d'un côté, l'ambassade et la colonie espagnole de l'autre rivalisaient d'attentions, il était en quelque sorte le héros du jour dans cette société hispano-française. Un accueil si empressé ne pouvait que flatter son amour-propre, sans compter que les distractions de tout genre que lui offrait la vie de Paris n'étaient point pour déplaire à ce qui persistait encore en lui du libertin d'antan. Mais, d'autres sentiments plus sérieux, plus élevés lui rendaient aussi le séjour de Paris particulièrement agréable et lui faisaient désirer, quand il serait revenu d'Angleterre, d'y demeurer longtemps. Il venait de se découvrir une famille ; pour la première fois de sa vie il se voyait entouré de vrais parents, simples, affectueux et confiants, de parents français, ce qui est tout dire, et il en éprouvait une satisfaction profonde. Lui, dont l'enfance avait été sevrée de caresses, se sentait revivre dans ce milieu qui, à ses yeux, représentait ce qu'aurait pu être le foyer paternel. Charmé et un peu troublé par cette existence nouvelle et si pleine de surprises agréables, son cœur déborde par instants ; il pense à sa sœur et s'en veut presque de goûter seul ces joies intimes dont elle aurait le droit de réclamer sa part. Il faut donc qu'elle vienne.

« L'oncle voudrait t'avoir ici aussi. Tu pourrais préparer doucement le duc[1] à te laisser faire ce voyage le dernier hiver que je compte passer ici, qui sera celui de 1775. J'irais te chercher à Bayonne : avec une soubrette,

1. Le duc de Béjar, son mari.

un valet de chambre et un laquais, tu aurais tout ce qu'il te faudrait. Nous passerions l'hiver ici ensemble et retournerions en Espagne pour la fin de la saison d'Aranjuez. Mon intention n'est pas de revoir Madrid avant cette époque. L'été et l'automne prochains, je les emploie à voyager en Angleterre, Flandre et Hollande, et, en novembre, je reviens ici. Pense à ce projet, prépare la chose et vois si elle est faisable. L'oncle dit qu'il te donnera son appartement et nous passerons un bon hiver. »

Comme tout étranger de passage, Don Cárlos n'omet pas de payer son tribut à l'industrie parisienne. Il a été chargé de diverses emplettes et a des cadeaux à faire ; et, en bon Espagnol qui n'aime guère à enrichir le fisc de son pays, il prend des précautions pour que les objets qu'il doit expédier à Madrid échappent aux droits de douane.

« Sorti avec l'oncle pour visiter diverses boutiques où l'on vend des bronzes et autres garnitures de table et de cheminée. L'oncle ayant vu une pendule et des candélabres que j'avais achetés pour toi, m'a dit de les renvoyer et que nous irions ensemble dans une meilleure maison. Nous y fûmes et lorsque j'eus choisi les objets qui me convenaient, il les a payés et m'en a fait cadeau, disant qu'il n'osait pas te les donner à toi, puisqu'il ne te connaît pas. Il serait bien, je crois, que tu lui écrivisses une lettre très aimable dont il te saura beaucoup de gré et que tu t'y montrasses instruite de tout ce que je t'ai écrit à son sujet, de la bonté qu'il me témoigne et du désir qu'il a de te connaître, sans omettre de dire quelque chose pour sa femme, qui certainement le mérite. Je puis t'assurer que cette lettre sera des plus opportunes et que tu leur feras, en l'écrivant, très grand plaisir. Je fais adresser la pendule et les deux pendants à

Muzquiz[1] pour qu'ils ne payent pas de droits ; c'est un valet de chambre du comte de Miranda qui les emportera avec lui à Madrid. Je t'aviserai du moment de son départ. Avertis Muzquiz pour qu'il ne s'en formalise pas et soit prêt au cas où il y aurait quelque accroc à la douane ».[2]

Encore des invitations, des dîners, des soupers: Fernan Nuñez est de plus en plus couru. Chez la duchesse de Berwick, il a rencontré la bru de celle-ci, Charlotte Augustine de Stolberg, marquise de la Jamaïque et sœur de la célèbre comtesse d'Albany. « C'est une jolie femme, avec un air très noble et « beaucoup de grâce dans le visage qui n'a d'autre « défaut que d'être fort marqué de la petite vérole ; « elle a un enfant adorable. » Le soir même où il écrit (21 mars), il a soupé « avec toute l'Espagne » chez Aranda, souper splendide de quarante couverts: « donné en mon honneur et à la gloire de mes parents et compatriotes ». Mais quelque distrait qu'il soit par tant de fêtes et de festins, Don Cárlos n'oublie pas qu'il est chambellan du roi d'Espagne et que rien de ce qui se passe à la cour de Madrid ne doit le laisser indifférent. Un tout jeune infant, petit-fils du roi, venait d'y mourir[3] ; aussi, par l'entremise de sa sœur, charge-t-il le duc de Béjar de le « mettre aux pieds du Prince et de « l'assurer de la part qu'il prend à son malheur. »

1. D. Miguel de Muzquiz, ministre des finances depuis 1766 ; créé comte de Gausa en 1783. Mort le 21 janvier 1785.
2. Paris, 21 mars 1774.
3. L'infant Charles-Clément, né le 19 septembre 1771, mort le 7 mars 1774.

Du voyage en Angleterre de Fernan Nuñez, nous n'apprenons rien par sa correspondance qui ne reprend qu'à son retour à Paris, au printemps de 1775 ; c'est à Salm, non plus à sa sœur, qu'il communique ses impressions et fait ses confidences. A son grand regret, il vient d'apprendre que Salm, en ce moment en Italie, ne le rejoindra pas à Paris. « Non, mon ami, ce tour-là, je ne te le pardonne « pas, et si tu veux t'éloigner de moi et passer en « Espagne, je m'en irai en Russie. Oui, ou très loin, « ou très près : je n'aime pas la médiocrité. Il y a « quelques jours que j'ai achevé la lecture de ton « petit recueil de lettres sur ce dernier pays qui a « tellement chauffé ma cheminée et exalté ma cu- « riosité que mon cerveau est perpétuellement tra- « versé par toutes sortes de projets[1] ».

Fernan Nuñez se propose, en effet, de passer de Rennes, où l'appellent les Rohan, en Hollande, de là à Hambourg et en Russie, et de revenir à Paris à la fin de décembre. Il ne lui resterait plus que la Suisse à visiter, et cela il pourrait le faire au printemps de 1776, car, quand bien même il dépasserait de deux ou trois mois le terme de son congé, comme il compte n'avoir plus alors de régiment à commander, peu lui importe. La fin de sa lettre est triste. De mauvaises nouvelles lui sont parvenues de Madrid : un enfant des ducs de l'Infantado — peut-être Don José qui mourut en bas âge — est gravement malade. Ce fâcheux incident joint à d'autres motifs plus in-

1. Paris, 20 mars 1775.

times de chagrin l'ont assombri et jeté dans une noire mélancolie. Le brillant gentilhomme, que nous n'avions pas connu encore si désenchanté et si morose, se met à philosopher et sa philosophie frise le pessimisme.

« Pour une bonne nouvelle qui vous réjouit, combien en ce monde, et quand on a le cœur sensible, n'en reçoit-on pas de douloureuses? Vraiment, mon ami, il faut une forte dose d'abnégation pour résister à ces peines qui vous surprennent alors que l'on y pense le moins. Je ne nie pas que les principes de la religion ne prêtent un puissant secours dans de telles occasions, mais qui aujourd'hui use de ces moyens-là? Bien peu ; aussi y a-t-il peu d'heureux, peu de gens qui cherchent à se résigner à leur sort : la plupart s'acharnent à lutter à bras le corps avec la fortune et vivent malheureux... Je te vois d'ici faire des gestes de surprise et t'écrier : où veux-tu en venir, mon cher Nuñez? Je n'en sais rien ; appelle-moi fou, mais je n'efface pas ce qui est écrit. Peut-être la pensée qu'en ce moment tu causes avec mon amie, que je considère comme morte pour moi, a-t-elle éveillé ces réflexions? De toutes façons, elles sont bonnes et vraies, et ne peuvent faire de mal. Il suffit de ne pas brûler la lettre pour les avoir toujours, si l'occasion s'en présente, sous la main. Il vaut mieux qu'elle ne se présente pas... J'attends avec impatience des nouvelles de Bologne, car rien que les paroles que tu m'écrivais avoir l'intention de dire au petit m'ont tiré des larmes. Tâche d'être bon et n'oublie pas ton ami qui t'aime de tout cœur ».

Qu'étaient cette « amie », ce « petit », qui causent une telle émotion au pauvre Fernan Nuñez et lui inspirent de si touchants regrets? Nous ne

saurions le dire explicitement, car aucune de ses lettres à Salm ne permet de lever le voile qui nous cache cette mystérieuse intrigue. Peut-être bien s'agit-il encore de la Gertruda Marcuci, qui se serait retirée en Italie, et d'un enfant né de ses relations avec le comte. Mais ce n'est qu'une conjecture.

Fort heureusement pour Fernan Nuñez, un événement assez considérable et imprévu vint le tirer de l'état d'abattement et de découragement où les souvenirs de la vie passée, compliqués d'autres sujets de tristesse, l'avaient peu à peu conduit. La guerre, à la veille d'éclater entre l'Espagne et les États Barbaresques, rappelle tout à coup Don Cárlos à son poste de combat. Le 8 mai, il annonce à Salm que les préparatifs contre le Maroc vont bon train et que, si cette puissance n'accède pas aux conditions imposées par l'Espagne, l'envoi d'un corps expéditionnaire sur un point quelconque de l'Afrique aura lieu sans tarder. Plus d'humeurs noires ni de vague dans l'âme : le colonel de l'*Immémorial* reprend le dessus et ne songe qu'à remplir son devoir de soldat, comme l'exigent l'emploi qu'il occupe dans l'armée, les liens qui l'attachent à la personne même du Roi et les obligations de son sang. Il a informé Ricla, par l'intermédiaire d'O'Reilly, que le fait de se trouver en congé régulier ne l'empêche pas de se tenir à la disposition du Roi et qu'il est prêt à partir au premier avis. O'Reilly ne lui a rien répondu officiellement, mais lui a fait dire par la duchesse de Béjar qu'il l'engageait à partir sur-le-champ pour

Barcelone, et que cet empressement, quoi qu'il arrivât, lui ferait grand honneur et le recommanderait beaucoup auprès du souverain. Il quittera donc Paris le soir même. Au surplus, son premier bataillon a reçu l'ordre d'être prêt ; il faut le rejoindre. Quant à l'expédition en soi, Fernan Nuñez n'a pas l'air de la prendre très au sérieux, ou peut-être affecte-t-il à dessein l'indifférence. Comme s'il était sûr d'en revenir sain et sauf, il annonce avec la dernière précision ce qu'il compte faire à son retour d'Afrique :

« S'il y a expédition, nous ne pourrons guère débarquer, au retour, qu'à Cadix. En ce cas, je fais une visite à Fernan Nuñez, je passe un mois avec ma sœur et reviens, chargé de lauriers, passer l'hiver à Paris et y chercher une femme riche et honnête, ce qui est l'essentiel pour vivre heureux et en bonne amitié. S'il n'y a pas expédition, comme d'une façon ou d'une autre je puis compter d'être fait maréchal de camp à la première promotion, de Barcelone je me rends à Madrid pour *baiser la main*, je passe quelques jours à Fernan Nuñez et reviens ici, libre enfin de la servitude du régiment. Puissé-je te rencontrer et avoir désormais plus de chance avec toi dans mes voyages » !

Avant de suivre Fernan Nuñez sur le terrain de ses exploits et de l'observer dans son nouveau rôle de militaire combattant l'ennemi héréditaire, occupons-nous de décrire un peu cette société espagnole de Paris sur laquelle les lettres du comte nous ont déjà ouvert quelques aperçus.

Paris, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, était, tout autant que maintenant, l'un des séjours préférés de l'aristocratie espagnole; c'était aussi la station obligée de tous les diplomates que l'Espagne entretenait auprès des puissances du Nord et qui, à l'aller ou au retour, y prenaient langue, s'y instruisaient ou s'y divertissaient, selon leurs goûts et leurs capacités. Tout naturellement, l'ambassade du Roi Catholique servait de centre à la colonie. Là venaient, sitôt débarqués, les voyageurs de distinction qui désiraient être présentés à la cour ou simplement introduits dans le monde, promenés et amusés. L'ambassadeur, toujours un grand d'Espagne et choisi parmi les plus riches, à cause des lourdes charges qui lui incombaient à ce titre, considérait comme sa première obligation de recevoir splendidement ses compatriotes de qualité identique ou équivalente à la sienne, de les produire avec avantage dans la société parisienne et de tenir chez lui table ouverte. Surtout depuis la conclusion du Pacte de famille (1761), qui donnait à l'ambassadeur une situation privilégiée sur tous les autres membres du corps diplomatique, on exigeait de ce haut fonctionnaire qu'il fût particulièrement fastueux et même prodigue : les qualités essentielles au diplomate ne venaient qu'en seconde ligne, tellement les souverains et les ministres des deux alliés se croyaient sûrs de marcher toujours d'accord. Pendant la période dont nous traitons, trois ambassadeurs occupèrent successivement ce poste de magnificence : le comte de Fuentes, Aranda et notre Fernan Nuñez, qui fut le

dernier ambassadeur espagnol accrédité auprès de Louis XVI.

D. Joaquin Atanasio Pignatelli de Aragon, seizième comte de Fuentes[1], avait été ambassadeur à Londres avant de représenter l'Espagne à Paris. C'était un fort honnête homme, mais d'une intelligence moyenne, pour ne pas dire médiocre. De très haute naissance et de très illustre maison, il ne paraît pas avoir possédé non plus, à un degré éminent, l'art de plaire ni de briller à son rang. On le trouvait un peu ennuyeux et lourd : *a dull man*, disaient les Anglais, *pesado*, diraient les Espagnols[2]. Ossun, notre envoyé, qui voyait très clair et connaissait à fond tout le personnel de la cour de Charles III, parle, en 1760, de « la longue, droite et « silencieuse figure de cet ambassadeur », qui, à son avis, devait en imposer au ministère britannique[3]. Nommé ambassadeur près la cour de France en octobre 1763, à la place de Grimaldi, rappelé en Espagne pour succéder comme ministre d'État à D. Ricardo Wall, il ne prit possession de son poste

1. Il faut éviter de confondre le comté de *Fuentes en Aragon*, créé, en 1488, au profit d'un Fernandez de Heredia et qui passa plus tard à une branche de la famille Pignatelli, avec le comté de *Fuentes de Val de Opero, en Castille*, dont fut investi, par Philippe II, D. Pedro Enriquez de Acevedo.

2. Sur la lourdeur du comte de Fuentes, voyez des documents anglais cités par M. E. Asse, *Mlle de Lespinasse et la marquise du Deffand*, Paris, 1877, p. 102.

3. Ossun à Choiseul, 10 mars 1760 (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 527, fol. 380).

qu'au mois de février 1764[1]. Tout ce que l'on peut dire de lui est qu'il remplit son rôle avec dignité, sinon avec éclat. Comme il convenait, le comte dépensa beaucoup à Paris, y ébrécha son patrimoine et s'y serait même ruiné, si Charles III, en 1768, pour le tirer de peine, ne l'avait pas nommé président du Conseil des Ordres avec un beau traitement. « Je crois, écrit l'abbé Beliardi à Choiseul, que « M. le marquis de Grimaldi fera tout son possible « pour faire pousser la gratification jusqu'à quarante « mille livres ; cette nouvelle grâce achèvera de « dissiper le noir que font à Paris M. et Mme de « Fuentes, car il n'y a rien de mieux pour tranquil- « liser les esprits que de se voir sans inquiétude « dans les moyens de subsister[2]. » Il semble aussi que le soin de sa santé et diverses affaires domestiques aient contribué avec les embarras d'argent à aigrir son caractère et à lui faire prendre en dégoût son emploi d'ambassadeur. Il y renonça en 1773, étant à Madrid, et dut s'excuser, par écrit, auprès de Louis XV, de ne pas venir en personne lui pré-

1. Il présenta ses lettres de créance à Louis XV le 26 février.

2. Lettre du 21 mars 1768 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 551, fol. 395). Cet abbé Beliardi, romagnol de naissance, sut s'introduire auprès de Choiseul, qui le nomma consul général de France en Espagne et le chargea de la partie commerciale du Pacte de famille (Galiani à Tanucci, Compiègne, 16 juillet 1764; *Archivio storico italiano*, IVe série, ann. 1878, t. I, p. 25). Il intrigua, malversa et fut brusquement rappelé en 1771 (Clément, *Journal de correspondances et de voyages d'Italie et d'Espagne*, Paris, 1802, t. II, p. 91 ; et Aff. Etr.; Espagne, vol. 564, fol. 238, 309 et 321).

senter ses lettres de rappel, « à cause des circonstances malheureuses de l'état de sa famille[1] ». Fort malheureuses, en effet, et qui le devinrent encore plus. Le 12 octobre, le comte de Fuentes perdait sa femme, Dª Maria Luisa Gonzaga y Caracciolo ; et, le 27 mai 1774, expirait à Bordeaux son fils aîné, D. José Maria Pignatelli, marquis de Mora, le seul membre de la famille des comtes de Fuentes dont la mémoire se soit conservée en France.

Le père, lui, n'est plus connu chez nous que par le fils, et sa physionomie effacée aurait à peine laissé de faibles traces dans l'histoire diplomatique si, à propos des amours du marquis de Mora et de sa romanesque liaison avec Mˡˡᵉ de Lespinasse, les biographes de la grande amoureuse n'avaient eu à s'enquérir aussi des parents de ce Pignatelli et à en parler avec quelque détail. En revanche, Mora était jusqu'à ces derniers temps des plus ignorés en Espagne, où le recueil des lettres de Mˡˡᵉ de Lespinasse et les autres écrits des amis français du marquis, ceux par exemple de D'Alembert, n'ont guère de lecteurs. Il nous serait difficile d'ajouter beaucoup aux renseignements que M. Eugène Asse, avec un soin et une persévérance admirables, et, plus tard, M. Charles Henry, ont su grouper autour de ce nom cher aux admirateurs fervents de la femme le plus ardemment et sincèrement passionnée du xvɪɪɪᵉ siècle. Pourtant nous avons recueilli dans les documents contempo-

1. Lettre à Louis XV du 21 juin 1773 (Aff. Etr. ; Espagne 570, fol. 398).

rains quelques indications, notamment sur la carrière militaire de Mora, qu'on ne nous saura peut-être pas mauvais gré de faire connaître. Ainsi, la *Gazeta* du 20 mai 1760 annonce la promotion, au grade d'enseigne du cadet aux Gardes Espagnoles d'infanterie D. José Maria Pignatelli, marquis de Mora [1], qui, deux ans plus tard, en novembre 1762, est nommé colonel et *agrégé* au régiment de *Majorque;* le 3 avril suivant, il est pourvu du commandement du régiment de *Galice* [2]. Il a été dit déjà, quand il fut promu brigadier, dans quelles circonstances et pour quels motifs il crut devoir quitter l'armée. A l'égard de son mariage avec la fille du comte d'Aranda, Dª Maria Ignacia Abarca de Bolea [3], le témoignage d'Horace Walpole, cité par M. Asse, prouve qu'il était déjà accompli en 1760, puisqu'à cette époque le marquis de Mora et sa femme accompagnèrent le comte de Fuentes en Angleterre [4]. Walpole fait, d'ouï-dire, ce portrait enchanteur de la marquise : « On « prétend qu'elle n'est point laide et que ses dents

1. Rappelons que le titre de marquis de Mora fut créé, en 1643, au profit du onzième comte de Fuentes, D. Juan Miguel Fernandez de Heredia. Dès lors, ce titre fut porté par le fils aîné des comtes de Fuentes.

2. *Gazeta* du 2 novembre 1762 et du 5 avril 1763.

3. Ce nom figure dans l'acte de décès de Mora, voy. Ch. Henry, *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse*, Paris, 1887, p. 269. Le texte publié par M. Henry porte *Bolca* au lieu de *Bolea*, simple faute de transcription.

4. Il résulte d'une lettre d'Ossun à Choiseul du 5 mars 1760 que ce mariage dut se faire très peu de temps avant le départ du comte et du marquis pour l'Angleterre. (Aff. Etr.; Espagne, 527, fol. 358.)

« sont aussi bien que peuvent l'être celles d'une per- « sonne qui n'en a que deux et qui les a noires[1]. » Après cela, qui en voudrait beaucoup au marquis d'avoir cherché quelques consolations ailleurs? De cette séduisante épouse, décédée sans doute avant 1768, le marquis de Mora, ce qui n'était pas connu jusqu'ici, eut un fils, qui mourut jeune et avant son père[2]. Quand commença entre le marquis et M[lle] de Lespinasse cette intimité qui, selon l'expression du peu jaloux Guibert, épuisa pour Mora « tout le « bonheur que le ciel peut accorder aux hommes sur « la terre »? M. Asse a pensé pouvoir fixer l'origine de ces relations au commencement de l'année 1767 ou 1768, et il doit être dans le vrai. Toutefois, et pour n'omettre aucun détail propre à éclairer la vie de Mora, il convient de marquer qu'il vint une première fois à Paris en 1764: sa présence y est signalée dans un billet de D. Fernando Magallon, secrétaire de l'ambassade d'Espagne, à Choiseul: « Comme je suis obligé de partir demain matin pour « Paris, pour revenir dans deux ou trois jours avec « M. le marquis de Mora.... », écrit-il de Fontainebleau à la date du 28 octobre 1764[3]. Sur les amours brûlantes, équatoriales du marquis et de l'ancienne *complaisante* de M[me] Du Deffand, la correspondance

1. E. Asse, *M[lle] de Lespinasse et M[me] Du Deffand*, p. 102.
2. « M. le comte de Fuentes a perdu *le fils de M. le marquis de Mora*, son fils aîné. Il a perdu M. le marquis de Mora. » (Mémoires du comte d'Egmont du 4 septembre 1788; Aff. Etr.; Espagne, vol. 625, fol. 161.)
3. Aff. Etr.; Espagne, vol. 541, fol. 190.

de Fernan Nuñez est muette ; à peine y surprend-on une allusion très discrète et très voilée qui a été produite en son lieu. Nulle part non plus Don Cárlos ne parle de la mort prématurée de Mora, due à l'implacable maladie de poitrine qui avait emporté la comtesse sa mère.

Après Mora, le comte de Fuentes eut quatre autres enfants : deux fils, Don Luis et Don Juan, et deux filles, qui furent mariées, l'une, Dª Maria Francisca, au duc de Medinaceli, l'autre, Dª Maria Manuela, au duc de Villahermosa. Ce dernier, D. Juan Pablo de Aragon, fit partie un temps de la colonie espagnole en qualité d'attaché à l'ambassade du comte de Fuentes. En 1768, il était allé, avec son futur beau-frère Mora, voir Voltaire, ce qui ne veut pas précisément dire qu'il fût du petit groupe des « éclairés ». Comme tant d'autres, il n'allait à Ferney qu'en curieux. Voltaire, semble-t-il, ne s'y trompa point, et s'il fut très sensible au « mérite rare » de Mora, dont les propos lui parurent révéler un adepte sincère et très convaincu de la philosophie, il ne marque point que Villahermosa lui ait produit une impression si favorable[1]. Par son illustre extraction, son origine aragonaise et ses relations avec Aranda, le duc appartenait naturellement, en politique, au

1. Voyez les lettres de D'Alembert à Voltaire, des 5 et 23 avril 1768, et celles de Voltaire au marquis de Villevieille et au comte d'Argental, des 1er et 6 mai 1768. On peut se faire quelque idée des opinions de Mora d'après un billet assez déclamatoire et humanitaire qu'il écrivit à Condorcet (Ch. Henry, *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse*, p. 265).

parti *aragonais*. D'allures assez déplaisantes, on le disait dévoré d'une ambition insatiable et peu regardant sur le choix des moyens. Le très perspicace Bourgoing, à l'occasion de la nomination du duc à l'ambassade de Turin, en 1778, le dépeint « fier, « dissimulé, taciturne, mais rempli, dit-on, d'éner« gie et de connoissance [1]. » L'ambassadeur M. de Montmorin renchérit encore sur cette appréciation et dénonce certaines intrigues de Villahermosa qui, certes, ne sont point de nature à le rendre sympathique.

« Vous verrez bientôt arriver à Paris M. le duc de Villa-Hermosa, qui est destiné à l'ambassade de Turin. M. de Fuentes étoit son beau-père et il a habité longtemps à Paris avec cet ambassadeur. Il ne nous en aime pas davantage pour cela. C'est un autre homme que M. d'Almodovar. M. de Floride Blanche le regarde comme le chef des intrigues qui se trament dans l'appartement du Prince, et c'est ce qui a déterminé ce ministre à l'éloigner... Il a accepté avec peine la place qu'il va occuper. Il ne désespère pas de remplacer un jour M. de Floride Blanche, et il craint que son absence ne lui fasse tort. Si l'on n'eût pas appréhendé d'irriter la Princesse, on l'auroit éloigné d'une manière moins honorable. Le Roi Catholique est fortement prévenu contre lui. En effet, il y a un trait sur le compte de M. de Villa-Hermosa qui ne lui fait nullement honneur, s'il est prouvé, comme on me l'a assuré. Il avoit les plus grandes obligations à M. le marquis de Grimaldi et il n'en a pas moins été à la

1. Lettre à M. de Rayneval, du 25 mai 1778 (H. Doniol, *Participation de la France à l'établissement des Etats-Unis d'Amérique*, Paris, 1888, t. III, p. 44).

tête de toutes les intrigues qui ont enfin forcé ce ministre à la retraite. M. de Grimaldi, fort peu courageux naturellement, redoutoit singulièrement le peuple de Madrid. En conséquence, un des moyens dont on se servoit pour l'obliger à se retirer étoit de lui faire parvenir des lettres anonimes de tous les cotés, dans lesquelles on le menaçoit de l'assassiner. Ces lettres ne produisant pas encore leur effet, on mit le feu à sa maison. Or, si j'en crois ce que l'on m'a assuré, ce dernier moyen étoit de l'invention de M. de Villa-Hermosa, et c'étoit lui qui l'avoit fait exécuter[1]. »

Ce politique vindicatif et peu scrupuleux avait de la littérature. Sans doute, il devait se piquer d'écrire correctement notre langue, puisqu'il présenta à l'Académie Française une traduction du *Criticon* de son compatriote Balthasar Gracian, cet auteur si prisé en France au XVIIIe siècle par les théoriciens du *vrai orné*. L'Académie Espagnole aussi accueillit avec empressement le patricien et lui ouvrit toutes grandes ses portes ; lors de l'avènement de Charles IV, Villahermosa fut chargé de haranguer le souverain au nom de la compagnie[2]. Il mourut à Madrid, le 19 septembre 1790, à l'âge de soixante ans et demi.

Des deux derniers fils du comte de Fuentes, le plus âgé, Don Luis, eut une triste destinée. Marié, en 1768, à la fille unique de Casimir Pignatelli d'Egmont, comte d'Egmont, lieutenant général en

1. Lettre à Vergennes, 1er septembre 1778 (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 590, fol. 320 v.).
2. Marquis de Molins, *Discursos leidos ante la R. Academia Española en la recepcion pública del duque de Villahermosa*, Madrid, 1884, p. 87.

France et grand d'Espagne, il obtint, sur la demande de son beau-père, de se fixer en France : le comte d'Egmont, en effet, prévoyant qu'il n'aurait plus d'enfants de sa seconde femme, tenait à assurer, par ce moyen, sa succession. Charles III approuva cet arrangement ; il créa une Grandesse personnelle pour Don Luis, à l'occasion de son mariage et à la condition que cette Grandesse subsisterait jusqu'au moment où sa femme hériterait de celle dont jouissait la maison d'Egmont. Don Luis entra au service de France, fut nommé colonel du régiment de dragons de Schomberg et continua de résider à Paris. Atteint de folie et enfermé, sa femme, puis, après la mort de celle-ci, son beau-père furent successivement nommés par les autorités judiciaires de France et d'Espagne curateurs des biens du malade et tuteurs de ses enfants. La famille des comtes de Fuentes, qui, d'abord s'était peu souciée de réclamer un parent si piteux, contesta plus tard la « francisation » de Don Luis et demanda que le comte d'Egmont fût déchargé de la curatelle et de la tutelle qu'il exerçait. Pendant quelques années, les Pignatelli d'Espagne et ceux de France se disputèrent le pauvre fou, qui fut enfin rendu à son pays d'origine[1].

Le second fils, Don Juan, n'eut pas le sort malheureux de ses deux frères aînés. Affilié au parti *aragonais* et à la camarilla du prince et de la prin-

1. Mémoires et correspondances des années 1788 et 1789 (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 625, fol. 161, et vol. 626, fol. 100, 130, 131, 180 et 214).

cesse des Asturies qui poursuivait de sa haine le ministre Grimaldi, les Italiens et les *golillas,* Don Juan s'employa surtout à servir les intérêts de son oncle, le fameux chanoine D. Ramon Pignatelli, recteur de l'université de Saragosse et protecteur du canal d'Aragon, l'homme le plus grand d'Espagne[1], dont l'ambition était, paraît-il, de succéder à Grimaldi et de livrer le pouvoir aux *Aragonais*[2]; ambition qui fut complètement déçue, puisque Charles III, quand il dut renoncer à Grimaldi, eut recours à un autre *golilla,* D. José Moñino, que l'histoire connaît sous le nom de Floridablanca.

Rien ne ressemblait moins au comte de Fuentes, à ce diplomate ennuyé, taciturne et chagrin, que son successeur, l'arrogant, bruyant et encombrant Aranda. Aragonais d'origine, de naissance et de tempérament, Aragonais pur sang, bien plus Aragonais que Fuentes, dont la famille était à demi italienne, D. Pedro Pablo Abarca de Bolea, dixième comte d'Aranda, présente un amalgame singulier de dispositions et de tendances très opposées et qui semblent, à première vue, tout à fait inconciliables. Il y a en lui, à la fois, du *ricohombre* d'Aragon, avec

1. Il avait plus de six pieds et l'expression hautaine de son visage ajoutait encore à l'effet de cette taille gigantesque (Comte de Sástago, *Elogio del muy ilustre señor D. Ramon Pignatelli,* Saragosse, 1796, avec un portrait de Don Ramon gravé par Mateo Gonzalez). Casanova, dans ses *Mémoires* (t. VII, p. 509), donne sur les mœurs du chanoine des renseignements fort épicés.

2. Fernan Nuñez, *Vida de Cárlos III,* fol. 93vo.

toutes ses intransigeances, ses rudesses, ses hauteurs, et un philosophe à la mode, un impie, le seul véritable impie peut-être de son milieu, ajoutons aussi un galantin des plus intrépides, sinon des plus heureux, et pour cause. Comme ces divers penchants ne pouvaient vivre toujours côte à côte et faire bon ménage, il en résulta dans sa conduite des heurts, des contradictions et des inconséquences qui l'exposèrent à bien des mésaventures et des mortifications, et lui préparèrent une fin triste, presque humiliante, et qu'il n'avait pas entièrement méritée. Disons ce que fut la carrière de cet homme très particulier, qui, aujourd'hui encore, jouit du privilège d'exciter la passion de ses détracteurs comme de ses panégyristes [1].

Né le 1er août 1719 au château de Siétamo, à deux lieues d'Huesca, en Aragon, D. Pedro Pablo de Abarca fut dès l'âge de dix ans élevé et instruit à Bologne et à l'École militaire de Parme, d'où il sortit pour prendre du service dans l'armée du Roi Catholique. En 1740, Ferdinand VI le nomma capitaine de grenadiers au régiment de *Castille* (plus tard *Rey*) dont son père était colonel-propriétaire. La nature n'avait pas beaucoup gâté le jeune officier: nez gros et recourbé, teint bistré, cheveux châtain foncé, grands yeux gris dont le droit louchait [2], tels

1. La meilleure biographie d'Aranda est celle qu'a publiée D. Jacobo de la Pezuela dans la *Revista de España*, t. XXV, (1872), pp. 30 à 49 et 341 à 367. Nous lui avons fait quelques emprunts.

2. « *Ojos de Presidente* Tiene mi amante : — uno mira

étaient les traits essentiels de sa physionomie, que ne rendait pas plus avenante une voix rauque et forte qui paraissait le prédestiner au commandement. Il eut bientôt l'occasion de l'exercer, comme colonel du régiment de *Castille* où il remplaça son père mort en 1742, puis, pendant les campagnes d'Italie, qu'il fit avec distinction sous les ordres de Montemar, de Gages et de l'infant Don Philippe. Marié, en 1749, à sa cousine Dª Ana Maria del Pilar Fernández de Hijar, sœur du neuvième duc de Hijar, il en eut un fils, D. Luis Augusto (né à Saragosse, le 26 août 1750 et mort en bas âge) et une fille, qui, plus tard, devait épouser le marquis de Mora.

Puis il voyage, assiste en Prusse aux manœuvres de Frédéric et, en dernier lieu, s'arrête en France où il se crée de nombreuses relations, qu'il retrouvera par la suite quand ses fonctions d'ambassadeur l'auront rappelé chez nous. En 1753, ayant fait un assez long séjour à Paris, il y voyait souvent Mr. Berryer, avec qui il s'entretenait de la police que dirigeait alors ce personnage[1]. La chute du marquis de La Ensenada le rappela en Espagne. C'est alors que sa carrière se dessine et qu'il commence à sortir du rang. Nommé lieutenant général, le 28 mai 1755, en même temps que le comte de Priego, colonel des Gardes Wallones,

al cierzo — y otro al levante », chantait le peuple de Madrid, quand Aranda, en 1766, lors du *motin*, fut nommé président de Castille (A. Puigblanch, *Opúsculos gramático-satíricos*, t. I, p. 28, et *Corecciones i adiciones*).

1. Notice manuscrite sur Aranda datée du 16 juillet 1773 (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 572, fol. 64).

et que le duc de Baños, ses compagnons d'armes d'Italie, il fut envoyé comme ambassadeur à Lisbonne, à la place du comte de Peralada, mort pendant le tremblement de terre de 1755. Là, son caractère fougueux et sa raideur lui jouèrent déjà quelques mauvais tours ; il ne put pas s'entendre avec Pombal, qui ne passait pas non plus pour fort accommodant. Bref, Aranda donna sa démission et revint à Madrid pour y recevoir la Toison d'or, sur la proposition du ministre Wall (13 avril 1756). Ce fut un an après que le Roi le nomma directeur général de l'artillerie et du génie, place créée pour lui (30 mai 1757) et qu'il ne conserva pas longtemps, car, ayant prétendu découvrir, au sujet de la fourniture du matériel d'artillerie, des marchés préjudiciables au Trésor, il en exigea la résiliation, faute de quoi il demandait d'être relevé de ses fonctions, même de celles de lieutenant général[1]. On tomba d'accord à Madrid qu'il avait très probablement raison pour le fond, mais certainement tort dans la forme. Le Roi, pour ménager et le principe d'autorité et son secrétaire d'État de la guerre, accepta la démission d'Aranda, qui, à la suite de cette incartade, souffrit un exil de deux années environ, dont le tira seulement le nouveau souverain, lors de son passage par Saragosse, en mars 1760. Comme première grâce de joyeux avènement, le roi Charles le rétablit dans son emploi de lieutenant général et le nomma ambassadeur en

1. Duc de Luynes, *Mémoires*, t. XVI, pp. 366 et 419 (janvier et avril 1758).

Pologne (12 mai 1760). Pour n'en point perdre l'habitude, Aranda trouva moyen, à Vienne, où il ne passa que quelques jours, de créer des embarras à son gouvernement en refusant de rendre la première visite au comte de Choiseul, ambassadeur de France. Charles III, qui avait le sentiment de la justice et des convenances, désavoua complètement Aranda [1]; mais, comme il avait bonne mémoire, il est probable qu'il se souvint plus tard de la petite mortification que lui avait infligée bien gratuitement le trop pétulant ambassadeur.

Sur ces entrefaites et pendant qu'Aranda représentait l'Espagne à la cour de Pologne, éclata la guerre contre le Portugal. Le Roi, qui manquait d'officiers comme il manquait de bien d'autres choses pour mener à bout cette campagne [2], rappela Aranda et l'adjoignit au vieux marquis de Sarria, commandant en chef des troupes espagnoles. Aranda quitta Varsovie le 18 mai 1762, arriva à Madrid le 28 du mois suivant et, de là, se rendit aussitôt à l'armée. Le 30 août, après la prise d'Almeida, le marquis de Sarria était relevé de son commandement, qu'il échangeait contre la Toison, et Aranda prenait sa

1. Aff. Etr. ; Espagne, vol. 529, fol. 232, et vol. 530, fol. 26 v°.

2. Voir le mémoire de Favier, dans Boutaric, *Correspondance secrète de Louis XV*, t. II, p. 216. Le P. Isla, témoin du départ pour l'armée des nobles de Galice, qui, paraît-il, se faisaient prier, écrivait ceci : « Todo es ordenes y contraordenes, bulla, confusion y reboltijo, *et praeterea* nada ». (Lettre inédite, datée de Pontevedra, 1er octobre 1762. Communication du R. P. Gaudeau).

place. Les talents militaires du nouveau commandant en chef n'eurent pas l'occasion de se déployer et de briller beaucoup pendant les derniers mois de cette piètre campagne ; mais il n'en remporta pas moins l'honneur de l'avoir conduite à bonne fin, et, l'année suivante, le Roi mettait le comble à ses faveurs en élevant Aranda au grade suprême de la hiérarchie militaire, grade jusqu'alors peu prodigué, celui de capitaine général (3 avril 1763). Il avait à cette date à peine quarante-quatre ans. Pour donner quelque aliment à l'activité dévorante d'Aranda et aussi peut-être pour l'éloigner de Madrid, où il commençait à devenir gênant, Charles III l'envoya gouverner Valence (10 mars 1764 . Il y demeura environ deux ans, jusqu'à la fameuse émeute de 1766, qui rendit sa présence indispensable dans la capitale. Le Roi, dont l'autorité absolue avait été foulée aux pieds, dont la vie même avait couru quelques risques, ne put que s'adresser à celui que son entourage lui désignait comme la plus forte tête et la main la plus ferme de son royaume. A contre-cœur peut-être, car Charles III n'aimait pas trouver sur sa route des volontés si opiniâtres, mais contraint par la nécessité, il appela en toute hâte Aranda, de Valence, et lui confia, à la fois, la présidence du Conseil, la charge administrative et judiciaire la plus considérable de la monarchie, et la capitainerie générale de la Nouvelle-Castille[1]. On sait comment Aranda, par sa vigueur

1. Sa nomination de président du Conseil de Castille est du

et son habileté, sut réprimer en peu de jours la révolte, comment il sut se rendre sympathique aux Madrilènes, qui s'empressèrent de baiser la main qui les châtiait, et comment il rétablit sur ses anciens fondements le pouvoir royal, que de bons juges avaient pu croire un instant sérieusement compromis.

Les années pendant lesquelles Aranda exerça les hautes fonctions de président de Castille marquent l'apogée de sa fortune politique. Jamais il ne réussit mieux à appliquer ses rares aptitudes d'homme de commandement, d'administrateur énergique et réformateur, jamais aussi il ne réussit à conquérir à ce point la faveur populaire. Il était l'homme du moment et l'emploi lui convenait. Ne pouvant être roi d'Espagne, puisque la place était prise et par quelqu'un qui n'eût pas consenti à partager, Aranda au moins occupait, dans l'État, le poste qui de tout temps a passé en Espagne pour le plus voisin de la majesté royale. Et de fait, il s'acquitta avec la plus grande dextérité de ses difficiles fonctions. Tout en se montrant sévère, inflexible même, lorsqu'il s'agit de faire rentrer dans l'ordre une populace déchaînée et affolée, il gagna la masse par ses manières franches et ouvertes, sa bienveillance envers les humbles et la facilité de son abord. Il donnait audience, nous apprend Fernan Nuñez, jusqu'à six fois par jour et souvent plus, et il recevait tout le monde, même les plus misérables, qu'il laissait s'expliquer librement

11 avril 1766. Il lui fut enjoint de partir pour Madrid le jour suivant (*Gazeta* du 29 avril 1766).

sans jamais les interrompre : « Ces heures d'audience « étaient, disait-il, les meilleures de sa journée[1]. » Quand l'effervescence des premiers moments fut calmée, il se porta garant auprès du roi des sentiments des Madrilènes et obtint de Charles III, retiré à Aranjuez où il boudait son peuple, qu'il consentît à oublier le passé et à rentrer dans sa capitale. Ce retour fut salué par des transports de joie et le mérite de l'avoir déterminé fut entièrement rapporté à Aranda, ce qui, comme on peut croire, augmenta encore sa popularité.

Tout cela, il est vrai, ne dépassait pas l'horizon national. Aux yeux des étrangers, Aranda ne devint célèbre que l'année suivante, quand on sut en Europe la part considérable qu'il avait prise dans la grande affaire de l'expulsion des Jésuites. Pour Voltaire, nos philosophes et encyclopédistes, Aranda est dès lors l'homme qui a écrasé l'infâme, rogné les ongles du monstre, — l'Inquisition, s'entend, à laquelle d'ailleurs il ne toucha jamais, — enfin, le type parfait du ministre éclairé et libérateur de sa patrie plongée dans les ténèbres de la superstition et de l'erreur. Il complète la trinité avec Pombal et Choiseul. Aujourd'hui que de telles passions ne nous agitent plus guère, ce genre d'exploit produit moins d'effet et l'expulsion de quelques milliers de religieux, en général paisibles et instruits et dont la participation au *motin* de 1766 reste problématique, pour ne pas dire invraisemblable, cette expulsion ne

1 *Carta de Fernan Nuñez á sus hijos*, Paris, 1791, p. 51.

semble pas une victoire digne d'un capitaine général des armées du Roi Catholique : on voudrait qu'il en eût remporté de plus glorieuses. Néanmoins, cette mesure violente, qui n'avait pas même le mérite de l'originalité, le sacra dans l'opinion publique des pays civilisés de l'Europe et, par contre-coup, rehaussa d'autant son importance dans son propre pays. Elle la grandissait même trop, au gré du roi Charles qui supportait impatiemment les allures hautaines et les vivacité de ce subordonné. Un petit dialogue qu'on cite souvent, entre le souverain et le ministre, donne le ton exact de leurs relations quotidiennes. « Aranda, lui dit un jour le Roi, tu es « plus têtu qu'une mule aragonaise. — Que Votre « Majesté me pardonne, je connais quelqu'un de « plus têtu encore. — Et qui donc ? — La Majesté « sacrée du seigneur Don Cárlos III, roi d'Espagne « et des Indes[1]. » A la vérité, Charles III se trouvait vis-à-vis du président de Castille dans une situation assez délicate et gênée ; il lui devait de l'avoir sauvé d'une révolte qui aurait pu prendre de grandes proportions et aussi d'avoir rapidement terminé l'affaire épineuse des Jésuites. De tels services comptent. Mais Aranda dépassa si souvent la mesure, se permit des intempérances de langage si blessantes que le Roi ne put s'empêcher de lui manifester, à plusieurs reprises, son très vif déplaisir. A la fin de 1770 déjà, la situation était des plus tendues entre Aranda, d'une part, le Roi et le mi-

1. Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos III*, t. III, p. 105

nistre d'État Grimaldi, de l'autre. A propos des négociations qui avaient lieu alors avec l'Angleterre, Ossun nous apprend qu' « Aranda a été assez em-« porté et assez imprudent pour écrire ces jours « derniers une lettre au marquis de Grimaldi, qui « contient, à ce que l'on m'a assuré, une critique « amère et satirique de la conduite du Roi Catholique « et de ce ministre dans la négociation présente. « Le monarque en a été offensé au dernier point « et il a défendu que M. le comte d'Aranda fût « consulté à l'avenir sur aucun objet politique et « étranger à la place qu'il occupe[1]. » Le Roi patienta trois ans encore, mais il fallut enfin se décider à éloigner pour un temps ce censeur importun et gênant. Vu la situation considérable du personnage et son crédit toujours intact auprès du populaire, on y mit de grand ménagements et l'on colora la disgrâce en l'envoyant à l'ambassade de Paris remplacer le comte de Fuentes, qui, rappelé en Espagne par ses malheurs de famille, ne demandait qu'à se démettre de ses fonctions diplomatiques.

Voici donc Aranda sur un nouveau théâtre où il apparaît revêtu d'un assez grand prestige : à la fois recommandé à la cour par sa naissance et ses charges antérieures, et puis prôné par les philosophes, qui, ayant flairé en lui un disciple, le réclament pour un des leurs, prétendent accaparer un si puissant personnage. Nommé au mois de

1. Ossun à Choiseul, 24 décembre 1770 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 561, fol. 475 v°).

juin 1773, il partit en août et eut sa première audience le 12 septembre. Se trouvant trop petitement logé dans l'hôtel de Soyecourt, rue de l'Université, où habitait le comte de Fuentes, il alla s'installer rue des Petits-Champs, dans la maison du marquis de Brunoy [1]. Ses débuts à la cour ne répondirent pas à l'attente générale du public très surexcité par tout ce qu'il savait du nouvel ambassadeur. Le tact n'était point la qualité dominante d'Aranda; de plus, il ne parlait sans doute pas assez couramment le français pour se produire avec aisance dans cette société si sensible aux moindres peccadilles contre l'usage et le bon goût, si impitoyable pour ceux qui y contrevenaient. La lettre suivante, adressée au comte de Périgord par une femme qui dîna avec Aranda à Versailles, le jour même de son audience, trahit l'impression peu favorable qu'il produisit dans ce milieu :

Versailles, ce 12 septembre 1773.

Je me suis toujours promise, Monsieur le Comte, de vous mander l'effet que me feroit M. d'Aranda. Vous vous ressouvenés que bien des fois vous m'aviés dit que vous désiriés le voir avec M. de Kaunitz, de Pombal et d'Aiguillon, comme les hommes qui avoient ou qui devoient avoir la plus grande existence dans l'Europe.

M. d'Aranda est loin de sa réputation. J'ai dîné avec lui aujourd'hui ; non seulement il n'a pas dit une chose spirituelle, mais il a été dans le plus lourd et dans le

1. *Correspondance complète de la marquise Du Deffand*, éd. de Lescure, Paris, 1865, t. II, p. 348.

plus commun : il est vrai que je le crois un peu sourd et qu'il n'y voit pas. Ajoutés-y de se trouver avec beaucoup de monde qu'il ne connoit pas. Il a l'air faux. Je suis arrivée à dîner comme de raison ; il ne m'a rien dit. J'ay pris ma place ordinaire auprès du ministre. Après dîner, il n'a eu rien de plus pressé que de se faire présenter à moy. Je me suis mise en fraix avec un peu de peine, mais je lui ai fait de grands compliments sur l'avantage que nous avions sur lui de le connoître de réputation. Mes louanges lui ont plu, et, quoique sourd, il m'a fort bien entendu... Il m'a dit que le travail sans considération et sans crédit, après celui qu'il avoit eu, le fatiguoit et l'ennuyoit, qu'il avoit eu une trop grande existence pour devenir particulier ne se mêlant de rien, qu'il avoit préféré de venir icy à aller dans ses terres. Il ne me l'a pas dit, mais sa grande raison sont les femmes. On dit qu'il veut faire tourner toutes nos têtes. Je répons qu'il aura les filles qu'il voudra, car il est fort riche, mais il est bien laid, bien jaune, point de dents, l'air vieux, quoiqu'il n'ait que cinquante-quatre ans, un dragon dans l'œil : je trouve qu'il ressemble au duc de Laval. A son audience chez Mme la comtesse de Provence, il luy a dit pour toute harangue : « Madame, comment vous portez-vous » ? Elle luy a parlé du roy d'Espagne. Il luy a dit : « Il vous assure de son respect » ; à M. le comte de Provence : « de son attachement ». Chez Mme la Dauphine, rien ; on dit qu'elle ne lui a pas laissé le tems. Ce sont les princes et les princesses qui m'ont dit à moy ce que je vous dis là. Il paroît qu'on s'est servi de lui pour détruire les Jésuites comme du Parlement qu'on a cassé après. Je commence à croire que son arrivée, à laquelle on supposoit de grandes suites, n'est autre chose que la crainte qu'il a eue de se voir exiler. Il m'a assuré que ce n'étoit pas s'expatrier que de venir icy[1].

1. Aff. Etr. ; Espagne, vol. 572, fol. 79.

S'il plut donc médiocrement à Versailles et aux délicats de la cour, le faste extraordinaire que, grâce à ses quatre cent mille livres de rente, il se mit à déployer aussitôt et qui contrastait si heureusement avec le train médiocre de son prédécesseur, lui valut l'estime et l'admiration du monde de la ville. Au printemps de 1774, il fit sensation à la promenade de Longchamp. « M. le comte d'Aranda, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, a surtout attiré « les regards par la magnificence de son train », disent les *Mémoires* de Bachaumont[1]. Mais auprès de Vergennes, le nouveau ministre que Louis XVI, à son avènement, chargea des affaires étrangères, Aranda ne réussit pas beaucoup mieux qu'à la cour : le caractère difficile et pointilleux, à la fois obstiné et emporté de l'Espagnol, ses tracasseries et ses réclamations incessantes rendant la moindre négociation des plus laborieuses. Ossun, qui avait prévu tout cela, mais n'avait pas l'autorité nécessaire pour s'opposer à l'envoi d'Aranda à Paris, chercha à atténuer le mal en avertissant Vergennes des défauts de l'ambassadeur et en lui donnant à entendre qu'à Madrid même l'on s'attendait à bien des maladresses de la part d'un ministre si impropre aux fonctions diplomatiques[2]. L'événement confirma, et plus d'une fois, ces prévisions. A la date du 6 décembre 1774, Vergennes écrivait à Ossun : « Nous avons eu le

1. Tome XXVII, p. 192. 1er avril 1774.
2. Lettre à Vergennes, du 29 mai 1774 (H. Doniol, *Participation de la France à l'établissement des Etats-Unis d'Amérique*, t. I, p. 50).

« 2 de ce mois une conférence avec M. le comte « d'Aranda au sujet des limites de Saint-Domingue ; « le 9 nous en aurons une seconde. Si elle doit être « du ton de la première, certainement nous ne « terminerons pas ; mais ce sera un miracle si nous « ne nous brouillons pas. J'ai connu bien des hom- « mes d'un caractère très difficile, j'ai manié dans « ma vie plusieurs affaires épineuses, *j'ai négocié avec « les Turcs, c'est tout dire, mais je n'ai rien vu de « pareil à cet ambassadeur.*[1] » A quelques mois de distance, Vergennes formule les mêmes plaintes, bien qu'il reconnaissé à Aranda, malgré son tempérament colérique, un fonds de bonhomie. « Vous « connoissés cet ambassadeur et la chaleur de son « caractère, mais peut-être n'avés-vous jamais « éprouvé combien il est dur et quelquefois déso- « bligeant en affaires, quoique dans le fond il soit « assez bonhomme[2]. »

Des deux côtés donc, à Madrid aussi bien qu'à Paris, on s'entendait pour ne pas faire grand cas des lubies ou des emportements de l'ambassadeur espagnol : les mémoires et les projets dont il accablait, à tout propos, les secrétaires d'État, tombaient dans les cartons des ministères où ils gisent encore sous une respectable couche de poussière. Néanmoins, les violentes sorties d'Aranda déconcertaient souvent le cabinet espagnol et surtout indisposaient de plus en plus Charles III, obligé, tout en contre-

1. H. Doniol, *l.* c., t. I, p. 64.
2. H. Doniol, *l.* c., t. I, p. 65. — 16 mai 1775.

carrant les vues de son ambassadeur, de le ménager par convenance et un peu par crainte : car en Espagne la popularité de l'ancien président de Castille ne diminuait aucunement. Ce fut bien pis en 1775, après l'expédition d'Alger, dont l'insuccès fut attribué, et non sans raison, au général commandant, O'Reilly, et au chef du cabinet, Grimaldi. Il n'y eut alors qu'une voix à Madrid, parmi les chansonniers, pour réclamer la présence d'Aranda :

Si O'Reilli no muere,
Aranda no viene
Y Cevallos no va,
España se perderá.[1]

Le changement de ministre dirigeant, l'arrivée au pouvoir de Floridablanca, successeur de Grimaldi, n'améliorèrent pas les rapports de l'ambassadeur avec son gouvernement et ne produisirent aucun apaisement. Le nouveau ministre, très versé dans les deux droits, homme pondéré et prudent, mais empesé et solennel, eut le don d'exaspérer encore plus le *ricohombre* aragonais. D'abord, Floridablanca était *golilla*, de cette classe ou de cette clique qu'exécrait par-dessus tout Aranda et que dans ses conversations il rendait volontiers responsable des maux qui affligeaient l'Espagne. « Ce n'est plus le peuple qui est « à craindre, dit-il un jour à un ecclésiastique « français, mais le *légiste*, dont l'esprit est gâté, et

1. Ms. de l'Arsenal, nº 8329, fol. 14vº.

« le bourgeois raisonneur, qu'on dit ici homme à « perruque.[1] » Puis, José Moñino manquait de naissance, — ce qui n'empêchait pas ses flatteurs de lui fabriquer de pompeuses et ridicules généalogies — il se trouvait donc être un bien petit personnage pour servir d'intermédiaire entre Aranda et le Roi. L'antagonisme des deux ministres devait se manifester bientôt.

A plusieurs reprises lors de la rupture des alliés avec l'Angleterre, en 1778 et 1779, Aranda, qui présentait impérieusement des plans de campagne et prétendait tout diriger, adressa à Floridablanca des « dépêches de douze pages pleines de sarcasmes « et d'ironie[2] », que celui-ci, par modération sinon précisément par grandeur d'âme, essaya d'abord de cacher à son souverain, mais qu'il fut enfin obligé, pour sa propre justification, de mettre sous les yeux du Roi et aussi du prince des Asturies, fauteur, comme on sait, du parti *aragonais*. Charles III, bien entendu, donna raison au ministre de plume sur le ministre de cape et d'épée, et eut, à ce propos, une conversation avec l'ambassadeur de France, M. de Montmorin, où il avoua sans réserves tout ce que depuis longtemps il avait sur le cœur. « Mandés « à M. de Vergennes de ma part qu'il prenne garde « de se livrer aux idées d'Aranda ; il a la tête

1. Clément, *Journal de correspondances et de voyages d'Italie et d'Espagne*, t. II, p. 120.

2. Montmorin à Vergennes, 16 novembre 1778 (H. Doniol, *l. c.*, t. III, p. 586).

« pleine de projets et, à force d'en changer, il ne « vient à bout de rien. C'est ce qui nous est arrivé « en Portugal où il commandoit mon armée. Que « ceci reste entre le roi, votre maître, M. de « Vergennes et vous, continua S. M. Catholique, « mais soyés persuadé qu'Aranda est capable par « amour propre de vouloir tout changer pour pou- « voir dire après que tout allait de travers, lorsqu'il « n'était pas consulté, et qu'on n'a formé des projets « raisonnables que depuis que ses avis sont suivis. « Croyés qu'il le dira, et qu'on y prenne garde chés « vous[1]. L'année d'avant, Charles III avait déjà déclaré que, même en ce qui concernait les affaires militaires, il ne voulait pas s'en remettre à Aranda, « qu'il chercheroit plutôt un général chez les Turcs.[2] » C'était dans l'intimité que le Roi parlait ainsi et quand, exaspéré par quelque dépêche insolente, il ne pouvait contenir son dépit; mais la conversation rapportée plus haut et les précautions dont il s'entoura en s'ouvrant à Montmorin montrent assez qu'il ne se risquait pas à manifester publiquement son mécontentement et qu'il redoutait plus que tout une démission qui eût ramené la « mule aragonaise » en Espagne. Donc il temporisa; il chercha à lasser le fougueux ambassadeur, à énerver son action en négociant par des voies détournées et en le laissant, à

1. Montmorin à Vergennes, 21 août 1779 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 595, fol. 168 v.).
2. Du même au même, 5 octobre 1778 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 591, fol. 17).

dessein, hors des affaires importantes et délicates. Le fait est que l'autorité d'Aranda alla déclinant à partir de 1780 environ, tandis que montait toujours le crédit de son rival : la plume enfin l'emporta sur l'épée, le robin sur le gentilhomme. En 1784, Bourgoing peut annoncer à Vergennes le triomphe de la politique de Floridablanca. « Le crédit de M. de « Floride Blanche se consolide de plus en plus, « sans être contre-balancé par quoi ce soit, et moins « encore par M. le comte d'Aranda que par aucun de « ceux dont le ministre principal pourroit redouter « la concurrence ; car, malgré ce qu'en ont dit les « gazettes, cet ambassadeur n'a pas la moindre part « à l'administration. [1] »

Un événement qui se produisit alors dans sa vie privée et qui fut rendu très public porta, il faut bien le dire, quelque atteinte à la considération d'Aranda et fit le jeu de ses ennemis. S'étant rendu en Espagne vers la fin de 1783, la nouvelle de la mort de sa femme vint l'y surprendre à deux journées de Madrid. [2] « Sans cette disgrâce écrivit Aranda, « à Vergennes, j'aurais été au comble de ma joie « par les bontés dont le Roi, mon maître, m'a « honoré. [3] » L'impression de la « disgrâce » ne dura

1. Bourgoing à Vergennes, 29 mars 1784 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 612, fol. 265).

2. La comtesse d'Aranda, Dª Ana Maria del Pilar Fernandez de Hijar, sœur du neuvième duc de Hijar mourut le 24 décembre 1783.

3. Lettre à Vergennes du 1er janvier 1784 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 612, fol. 3).

pas longtemps. Ce mari de soixante-cinq ans n'a pas plus tôt perdu sa première femme qu'il se choisit une autre compagne, et quelle compagne bien assortie! une toute jeune fille, sa petite-nièce.[1] Mais laissons-le conter lui-même à Vergennes, et dans son style aragonais, l'histoire de ce second mariage.

A Madrid, le 2 février 1784.

Mon sort et mon existence, M. le Comte, seront bien differentes à mon retour à Paris, puisqu'ayant vecu plus de dix ans isolé des miens, je retournerai en compagnie, et telle que je me promets meritera l'aprobation de V. Excellence. La circonstance d'etre le dernier de mon nom a conjuré tout le monde pour me remarier. Le Roy meme en fut de l'opinion générale, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que tous, sans exception pas d'un, ont donné leur suffrage pour Mademoiselle d'Hijar, fille de mon propre neveu et héritier, vraiment douée d'un caracter et de qualités personelles dont je ne pouvais mieux desirer. Ne devant plus balancer sur un parti pareil, je le pris, et je compte le consommer vers la fin d'Avril et aux aproches de mon depart pour Paris. Je suis sur que Madame votre epouse aplaudira mon choix; et je lui annonce que la nouvelle ambassadrice ne se refusera pas autant que l'ancien ambassadeur ni au lotto, ni a diner a sa campagne sur l'allée de Versailles. En lui presentant mes respectueux hommages, comm' aussi à Madame la vicomtesse, je prie V. Excellence d'obtenir leur bontés pour la nouvelle connoissance....[2]»

1. Elle se nommait Dª Maria del Pilar Silva y Palafox et était petite-fille du beau-frère d'Aranda, D. Joaquin Diego, neuvième duc de Hijar.

2. Aff. Etr.; Espagne, vol. 612, fol. 97.

On peut penser si les nouvellistes s'en donnèrent à cœur joie aux dépens du barbon dont les agréments naturels et, entre autres, l'énorme nez toujours barbouillé de tabac[1] étaient bien pour captiver une si jeune femme. Aucun ridicule ne manqua à la fête, pas même une « églogue épithalamique » en l'honneur des nouveaux époux, œuvre d'un poétereau quelconque de l'époque.[2] Floridablanca et son maître purent se réjouir d'une aventure qui compromettait l'homme et ne rehaussait pas non plus le prestige de l'ex-président de Castille. Bourgoing, toujours sagace et bien informé, note, dans sa correspondance diplomatique, l'irrémédiable déchéance du ministre jadis si puissant. « Je crois que le séjour de M. d'Aranda en Espagne « y a plutôt nui qu'ajouté à sa considération. Dé« pouillé de cet éclat dont on l'y avoit vu entouré, « d'un crédit qu'il étendoit à tout, sans rôle à côté « de ceux qui jouent le principal et qui ont été « jadis ses subalternes, il a paru un peu au-dessous « de l'idée qu'on avoit conservée de lui... D'ailleurs « le choix d'une compagne dont l'âge est si peu pro« portionné au sien et la manière presque puérile « dont il lui témoigne ses sentiments ont rendu pour « ainsi dire ridicule aux yeux du public cet ambas« sadeur d'ailleurs si respectable à tous égards.[3] »

1. « La continua destilacion que producía el rapé en su abultada nariz » (J. de la Pezuela).

2. L. A. de Cueto, *Poetas del siglo xviii*, t. I, p. CLXIII.

3. Lettre à Vergennes du 21 avril 1784 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 612, fol. 353).

Le mariage consommé, Aranda retourna à Paris; mais il n'y fit pas grande figure. Presque uniquement occupé de la santé de sa femme dont le tempérament délicat ne s'accommodait pas de notre climat, et souvent obligé de l'accompagner aux eaux, il ne résida plus à Paris que d'une façon intermittente. Vers la fin de 1786, persuadé que sa femme ne se rétablirait complètement qu'en Espagne et, sans doute aussi, assez fatigué de son ambassade qui ne lui procurait plus les mêmes jouissances d'amour-propre qu'autrefois, il résolut de demander son rappel, qui lui fut accordé. Nous ne savons pas quel accueil lui fit sa cour ; mais, à Paris, il ne paraît pas qu'on l'ait vu partir avec regret. « M. d'Aranda nous « quitte enfin », disent des nouvelles à la main du temps, « après avoir tourmenté nos ministres par « des prétentions ridicules et par une volonté tenace « et impérieuse. [1] »

L'ambition qu'avait toujours nourrie Aranda de devenir premier ministre ne se réalisa qu'après la mort de Charles III, en 1792, dans des circonstances fort périlleuses pour l'Espagne et sous le triste règne de celui qui, prince des Asturies, avait, par esprit d'opposition à son père, favorisé Aranda et les *Aragonais*. Au reste, les moyens assez peu dignes employés par le comte pour renverser Floridablanca ne lui portèrent pas bonheur. Simple jouet de la

1. *Correspondance secrète*, publ. par M. de Lescure, Paris, 1866, t. II, p. 112. Aranda ne prit officiellement congé de Louis XVI que le 23 septembre 1787 (*Gazette de France* du 28 septembre 1787).

nymphomane Marie-Louise, qui voulut ce changement de ministère seulement pour préparer les voies à son amant Godoy, le fier Aranda, sans qu'il s'en doutât, servit pendant quelques mois de paravent aux manœuvres des deux complices. Après avoir donné tête baissée dans le panneau, il ne sût même pas conserver l'amitié de Charles IV en ménageant l'orgueil de ce souverain d'autant plus infatué de son pouvoir qu'il était la plupart du temps incapable d'en user. Par ses brusqueries, ses propos blessants et son obstination, Aranda s'aliéna l'esprit du fils comme il s'était aliéné celui du père. « Avec « mon père tu t'es montré têtu et emporté, mais tu « n'avais pas été jusqu'à l'insulter en plein conseil », lui dit un jour Charles IV, après une discussion orageuse où le comte avait passé toute mesure[1]. Lors donc que Marie-Louise jugea le moment venu et comprit que le coup d'audace qu'elle projetait serait approuvé par le Roi, vu l'antipathie croissante qu'inspiraient à ce dernier les procédés d'Aranda, elle fit signer à son royal époux le décret du 20 novembre 1792 qui relevait le comte de ses fonctions, « à cause de son grand âge », et créait Godoy premier secrétaire d'État. Le major des Gardes du Corps chassait de la place le capitaine général.

Si, depuis son retour de Paris, la faveur populaire s'était fort refroidie à l'endroit du vieux ministre dont les Madrilènes avaient fait un moment leur dieu, on laisse à penser quel effet dut produire une

1. Godoy, *Memorias*, Paris, 1839, t. I, p. 165.

chute si humiliante parmi ses ennemis et même parmi ses prosélytes. Déjà, pendant son ministère, notre diplomatie avait eu l'occasion de noter chez le comte, non seulement la diminution de l'autorité et du pouvoir, mais encore l'affaiblissement du caractère. « M. d'Aranda, dit Bourgoing, n'est plus « cet ancien président du Conseil de Castille qui « dominoit tout par la force de son caractère. Son « âge, sa position lui prescrivent une marche lente « et circonspecte, lui donnent même une sorte de « faiblesse dont il étoit bien éloigné alors. [1] » Après la catastrophe, ceux qu'avaient retenus jusqu'alors le respect et la crainte du pouvoir s'acharnèrent sur lui. D'abord le clergé, qui depuis longtemps épiait cette proie, poursuivit d'une haine implacable l'ami de Voltaire et l'auteur de l'expulsion des Jésuites; les prêtres contaient de l'impiété d'Aranda des choses horribles que les aveugles des rues, réciteurs de complaintes, se chargeaient de propager dans les masses. L'Inquisition, de son côté, la toute bénigne Inquisition du XVIIIe siècle, se réveilla du sommeil léthargique où elle était plongée — car l'occasion lui parut belle de faire rougir un tant soit peu ses tenailles, — et se mit à remuer les liasses où figuraient des papiers compromettants qui mêlaient le nom d'Aranda au procès du péruvien Olavide; c'est ce que nous apprend Godoy, qui se vante, à tort ou à raison, d'avoir tiré son rival des griffes du Saint-

1. Bourgoing à Dumouriez, 4 juin 1792 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 633, fol. 118 v°).

Office.[1] Relégué à l'Alhambra de Grenade, séjour que bien des prisonniers lui eussent envié, Aranda fut ensuite autorisé à se retirer en Aragon, dans ses terres. Son rôle est fini; il meurt à Epila, le 9 janvier 1798, dans sa soixante-dix-neuvième année. Ajouterons-nous qu'il mourut dans l'impénitence finale, comme le veulent certains dévots, malgré les assertions contraires de l'acte de décès ? Aux théologiens de s'entendre, s'ils le peuvent, et de tirer au clair une question qui, sans doute, paraîtra insoluble à de simples laïques. Si l'accusation est fondée, il faudrait en conclure qu'Aranda a été jusqu'au bout conséquent avec lui-même et qu'en bon Aragonais il ne voulut pas, en face de la mort, démordre de son opinion. Quoi qu'on en pense, rien ne serait moins banal.

Tel fut l'homme public et politique; reste à faire voir quelle idée l'on peut se former de l'homme privé, des qualités comme des faiblesses de son esprit et de son caractère. Comme il arrive pour quiconque a tenu des emplois considérables et a été sans cesse sur la sellette de la vie publique, — alternativement porté aux nues et conspué, — les jugements, souvent dictés par la passion, des contemporains d'Aranda sont difficiles à mettre d'accord. L'on s'est entendu toutefois sur quelques points. Instruction peu commune pour son temps et son pays, puissance extraordinaire de travail, ténacité inébranlable : voilà les mérites que lui attribuent sans

1. *Memorias*, t. I, p. 165.

hésiter amis et ennemis, ces derniers atténuant, il est vrai, l'éloge en faisant observer que son instruction vaste, mais mal ordonnée, restait le plus souvent stérile[1]; que son activité fébrile se dépensait généralement, faute d'objets sérieux, en puérilités, et enfin que sa ténacité le rendait intraitable, souvent odieux. En France, où l'aptitude au travail et la diligence ne sont pas des qualités bien rares, on fut moins sensible à cette activité soutenue qui émerveillait si fort les compatriotes d'Aranda; on en nota seulement l'exagération inutile, comme, par exemple, cette habitude d'avoir toujours un carrosse attelé dans sa cour pour ne pas perdre une minute. D'autre part, son entêtement et sa fierté d'Aragonais toujours monté sur ses ergots et qui jamais ne lâchait prise, quelque bonnes raisons qu'on eût à lui donner, ses protestations et ses lourdes réclamations pour des griefs le plus souvent imaginaires, tout cela fut jugé de fort mauvais ton à Paris, ne tarda pas beaucoup à indisposer les esprits contre ce ministre et fit rire à ses dépens. Un exemple, entre mille, de sa gauche insistance dans les plus petites choses, de sa susceptibilité maladive et un peu sotte est fourni par sa correspondance presque journalière avec le comte de Vergennes. Il s'agissait d'une première loge au théâtre de la Cour que le prince de Poix, pour assurer le service de Madame, de la comtesse d'Artois et des princesses

1. Un puits profond dont l'ouverture serait trop étroite, disait de l'intelligence d'Aranda le marquis Caracciolo.

du sang, avait dû refuser au comte d'Aranda, tout en lui en offrant une autre, mais moins bien située. Or, voici en quels termes Aranda jugea indispensable de revendiquer les droits de l'ambassadeur catholique qu'il croyait sérieusement lésés par cette substitution.

Paris, 8 juin 1784.

« J'ai eu aujourd'hui l'honneur d'instruire V. Excellence de ce qui s'étoit passé ce matin entre M. le Prince de Poix et moi relativement à la loge de la grande salle pour le spectacle annoncé ; et, en arrivant chez moi, de retour de Versailles, mon suisse m'a présenté le billet de la copie ci-jointe en date du 6, et remis à lui pendant mon absence. Dans celui-ci vous verrez comprouvé le changement de loge et d'étage, et que M. le Prince de Poix par sa seule opinion se croit l'arbitre de ses mesures. Je répète à V. Excellence que l'honneur distingué de la loge et de son emplacement, je les crois tenir de la grace et bonté de S. M. T. C. et point de la faveur de ceux qui les distribuent... M. le Prince de Poix me demande la note des dames que je compte placer, ce que pour la première fois j'entends exiger. Je dois supposer qu'il ne s'en doute point de leur qualité, comme de toutes celles qui précédemment m'ont honoré. S'il veut savoir le nombre pour disposer à son gré des places de reste dans la loge, il ne se vérifieroit point la grâce d'une loge entière qui toujours a été remplie en dames et hommes comme il faut. Si M. le Prince, par le moyen de savoir celles qui seroient priées, vouloit s'en dispenser de leur accorder séparement d'autres places pour pouvoir fournir à quelques autres dames, ce seroit une demande amicale à laquelle je me preterois très volontiers ; mais je laisse à V. Exce juger du ton du billet pour que je puisse me flatter de l'amitié de M. de Poix ni de quelqu'égard à l'Ambassadeur de Famille, quand il est déjà celui-ci le second cas de prétendre le déplacer. Tel

qu'il soit le plaisir de S. M. de me placer au quatrième, je serai exact et également reconnoissant à sa suprême volonté ; mais il y a une grande différence pour les ambassadeurs de famille de dépendre de celle de ceux qui n'ont eu nulle part à la grâce. Par la voie de V. E., je regarderoi toute résolution comme émanée de la source qui peut la dicter[1]. »

Une autre fois, c'est son carrosse dont la portière a été un peu brusquement ouverte par des gabelous trop consciencieux qui tenaient à s'assurer de la qualité des personnes qui l'occupaient. Le moindre accroc à l'étiquette le jetait dans des fureurs inexprimables et, chose plus grave, lui mettait la main à la plume. Les archives des Affaires Étrangères sont pleines de poulets d'Aranda tous rédigés dans l'aimable langage du papier que nous citions tout à l'heure.

Cet homme si prompt, impérieux, et irritable, et qui s'observait si peu, devait avoir des manies. Il en avait et qui firent la joie de notre société spirituelle et moqueuse. L'un de ces tics consistait à commencer toutes ses phrases à la Belge, par un « entendez-vous ? comprenez-vous ? » Le duc de Lévis conte à ce propos une plaisante anecdote :

« Un jour qu'il jouait au pharaon chez la princesse de Lamballe, le banquier, voyant qu'il se trompait, refusait de lui payer un coup qu'il avait gagné, l'ambassadeur soutenait sa prétention avec toute la fierté castillane ; enfin, voyant que le banquier ne se rendait pas, il saisit

1. Aff. Etr.; Espagne, vol. 613, fol. 129.

le grand chandelier qui était au milieu de la table, en lui disant : « Comprenez-vous que voilà un chandelier et qu'il est pour vous jeter à la tête, comprenez-vous »? Le banquier le comprit si bien qu'il se sauva de la chambre et qu'on eut beaucoup de peine à le ramener. Ce n'est pas une des moindres preuves de la force de caractère du comte d'Aranda que de s'être corrigé tout à coup, sur une seule plaisanterie de M[me] de Beauvau, de son éternel « comprenez-vous » [1].

Dans les mémoires du comte de Ségur est aussi rapportée, au sujet de cette manie d'Aranda, un entretien assez divertissant. Le comte de Ségur, sur le point d'aller ambassadeur en Russie, crut devoir avant son départ demander des conseils à un diplomate rompu au métier et se rendit à cet effet chez Aranda, qui le reçut avec la familiarité brusque et narquoise qui lui était si habituelle. « Ah ! me dit-il en sou-« riant, vous êtes effrayé des études qu'exige la « diplomatie? *Entendez-vous? comprenez-vous?* Vous « croyez devoir longtemps sécher sur des cartes, « des diplômes et de vieux livres ? vous voulez que « je vous donne des leçons sur la politique? Eh « bien, j'y consens : nous commencerons quand vous « voudrez. *Entendez-vous? comprenez-vous?* Tenez, « venez chez moi demain à midi. » Le comte vint le lendemain, et Aranda, après avoir étalé une carte, fit observer à l'apprenti diplomate qu'aucun des pays qui s'y trouvait figuré ne représentait « une enceinte bien régulière, un carré complet, « un parallélogramme régulier, un cercle parfait »,

1. Duc de Lévis, *Souvenirs et portraits*, Paris, 1815, p. 169.

mais que tous offraient à la vue « quelques saillies, « quelques renfoncemens, quelques brèches, quel- « ques échancrures ». Aranda promena les regards étonnés de son élève sur toute l'Europe orientale, en commençant par la Russie et en finissant par l'Autriche. Puis, se tournant vers lui. « Allons, je « crois pour une fois en avoir dit assez. *Entendez-* « *vous ? comprenez-vous ?* Vous sentez bien à présent « que toutes ces puissances veulent conserver leurs « saillies, remplir leurs échancrures et s'arrondir « enfin suivant l'occasion. Eh bien, mon cher, une « leçon suffit; car voilà toute la politique. *Entendez-* « *vous ? comprenez-vous?* » La leçon, pour être courte, n'en était pas moins très claire; Ségur s'aperçut qu'il avait affaire à un diplomate de l'école pratique et positive, et répondit non sans malice: « *J'entends* « et *comprends* d'autant mieux, que je jette à « présent mes regards sur l'Espagne et que je vois « à sa partie occidentale une longue et belle lisière « ou échancrure, nommée le Portugal et qui con- « viendrait, je crois, parfaitement, au cadre espa- « gnol. — Je crois que *vous entendez*, que *vous* « *comprenez*, » riposta Aranda, « vous voilà tout aussi « savant que nous dans la diplomatie.[1] »

Tout philosophe et « éclairé » qu'il était, Aranda ne dédaignait point de rappeler à l'occasion sa très noble naissance et d'étaler ses innombrables titres, de même qu'il estimait le grand train de sa vie à

1. Comte de Ségur, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, Paris, 1826, t. II, p. 98.

Paris et le luxe de sa maison un accompagnement obligé de la charge importante qu'il remplissait. On peut juger de ce qu'était ce long chapelet de titres par la formule des passeports délivrés en son nom: « Don Pedro Pablo Abarca de Bolea, Ximenez de « Urrea, etc., Conde de Aranda y Castelflorido; « marqués de Torres, de Villanant y Rupit; vizconde « de Rueda y Yoch; Baron de las baronías de « Gavin, Siétamo, Clamosa, Eripól, Trasmóz, la « Mata de Castilviejo, Antillón, la Almolda, Cortes, « Jorva, San Genis, Rabovillet, Orcau y Santa « Coloma de Farnés; señor... » Faisons grâce des seigneuries, et continuons: « Rico-Homme de natura- « leza en Aragon, Grande de España de primera « clase, cavallero del insigne Orden del Toyson « y del Sancti Spiritus, Gentilhombre de cámara « de S. M. con exercicio, Capitan General de « los Reales Exercitos, y su embajador al Rey « Christianisimo.[1] »

D'autres goûts du personnage dont s'accommodait également sa philosophie sont un peu plus délicats à explorer. Appelons à notre aide Casanova qui vit Aranda à Madrid au début de son règne de Président de Castille, et, en fin connaisseur, démêla tout de suite le côté faible, le péché mignon de l'inflexible Aragonais. « Grand épicurien, mais sauvant à « merveille les apparences, il faisait dans son inté- « rieur tout ce qu'il défendait aux autres et n'avait « nul souci qu'on en parlât.[2] » Casanova avait raison,

1. Aff. Etr.; Espagne, vol. 610, fol. 221.
2. *Mémoires*, t. VII, p. 382.

et divers rapports de police, annexés à la correspondance diplomatique d'Espagne que conservent les archives des Affaires Étrangères, nous découvrent dans Aranda un viveur de qualité qui, certes, n'avait pas grand'chose à apprendre de nos débauchés les plus fameux.

« Avec des connoissances et des talens aussi rares, le comte d'Aranda n'a pas été exempt de la passion décidée pour les femmes, par tempérament. On dit même qu'il en a usé avec aussi peu de ménagement que de délicatesse dans le choix ; il n'a cherché qu'à satisfaire cette passion dominante.

Lors de son premier voyage à Paris, plusieurs femmes étoient occupées à lui procurer de petites ouvrières introduites tous les matins par Saint-Jean son laquais de confiance, jamais deux fois la même. On assure aussi que cette passion n'a jamais influé sur son travail dans la recherche des connoissances qu'il désiroit acquérir, ni sur ses affaires domestiques. On dit même qu'il s'est contenu pendant l'exercice de sa présidence de Castille par les travaux qu'elle exigeoit, pour y établir l'ordre et la police, et qui ont en quelque façon altéré sa santé, prétexte qu'on donne de la démission qu'il a fait de cet employ entre les mains du Roy son maître pour être son ambassadeur à la cour de France...[1] »

Comme beaucoup d'hommes fort graves, mais dont les nerfs surexcités par un labeur intellectuel constant ont besoin de temps à autre d'une brusque détente, Aranda interrompait soudainement son travail pour courir au plaisir : il y courait en homme

1. Rapport de police, du 16 juillet 1773 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 572, fol. 64).

pressé et qui ne choisit pas. Son physique, à vrai dire, l'excusait aussi de ne point porter ses hommages en meilleur lieu et de se contenter de femmes très faciles. Les rapports de police signalent la demoiselle Lolotte, danseuse à l'Opéra, et la demoi-Morin, « une brune piquante », comme jouissant particulièrement de la protection de M. l'ambassadeur d'Espagne.

Vendredi, 14 février 1774.

« Les alentours tant de la demoiselle Lolotte, danseuse à l'Opéra, que de sa famille, n'ayant point été du gout de M. le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, il l'a quittée il y a peu de tems, après lui avoir fait quelque bien.

Ce ministre ne pouvant avoir le cœur oisif, a envoyé son valet de chambre chés la femme Aubert de qui il a été fait mention dans un des rapports précédens, pour lui dire de lui aller parler et de lui chercher une jeune personne comme elle savoit qu'il la lui faut pour s'i fixer ; mais l'officieuse Aubert, retenue au lit depuis près de quinze jours par la goute, n'a pu jusqu'à ce moment remplir l'un et l'autre objet de Son Excellence.

Le valet de chambre de M. l'Ambassadeur a rapporté confidemment à la dite femme Aubert que l'intrigue de son maître avec la demoiselle Lolotte étoit parvenue à la cour ou on l'en avoit plaisanté et que cela avoit paru ne lui point faire plaisir. La première, tant pour se disculper que pour se venger de la jeune danseuse qui n'a pas été fidèle dans le décompte, a répliqué que c'étoit par l'imprudence de celle-ci qui avoit donné de la publicité à sa bonne fortune dans le foyer de la danse[1]. »

La demoiselle Lolotte mise en disgrâce comme

1. Aff. Etr.; Espagne, vol. 573, fol. 97.

trop compromettante, ce fut à la Morin, plus secrète, qu'incomba l'honneur de charmer les loisirs de l'ambassadeur catholique.

Vendredi, 1er avril 1774.

« Depuis les plaisanteries qui ont été faites à Versailles à M. le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, sur les passades qu'il a eues avec la demoiselle Lolotte, danseuse à l'Opéra, dont il a été rendu compte, ce ministre a retiré entièrement la confiance qu'il avoit en la femme Aubert. Celle-ci s'étoit toujours flattée, lors de son indisposition, qu'après son rétablissement elle parviendroit à la ravoir, mais ses démarches et tentatives ont été vaines : Son Excellence n'a point voulu en entendre parler, quoique le nommé Pommier, son valet de pied, son agent et même son confident, se soit vivement intéressé pour la dite femme Aubert.

Cette dernière a appris ces jours derniers que sur les détails avantageux qu'on a fait à M. l'Ambassadeur des charmes de la demoiselle Morin, demeurant rue Jacob au coin de celle des Saints-Pères, il y a envoyé son grison un soir pour demander si une personne de la plus grande considération, qui ne vouloit point être connue, pouvoit se présenter. La place étant prise par quatre Anglois qui y soupoient, il a été répondu que cela ne se pouvoit pas ce jour-là. M. l'Ambassadeur, à qui il a été rendu compte du motif de refus qui a été fait à son message, n'i a point renvoyé. — La demoiselle Morin est une brune piquante, petite, ayant de très beaux yeux et de belles dents, la bouche et le rire de la volupté dont l'ensemble forme une figure aussi jolie qu'intéressante.

Cette Laïs a beaucoup de célébrité parmi les jeunes gens tant par son libertinage que par le long séjour qu'elle a fait chez la dame Gourdan[1]. »

1. Aff. Etr.; Espagne, vol. 573, fol. 238. Voir aussi les *Mémoires* de Bachaumont, t. VII, p. 154, et t. XXI, p. 95.

Ces indications suffisent et il est inutile d'insister sur ce sujet scabreux. — La modestie n'étant pas son fort, il se pourrait bien aussi qu'Aranda eût eu la prétention de réussir auprès des femmes du monde ; certains billets à Vergennes le donneraient à entendre : « J'espère vous voir mercredi, mais non « pas profiter de votre soupe, parce qu'il y a des « dames qui me grondent sans cesse et m'accusent « de ne vouloir profiter des bontés dont elles « m'honorent.[1] » Tel que nous le connaissons, il était bien capable de prendre au sérieux ces agaceries ; aussi, quelle joie pour les belles dames appartenant aux cercles de la cour de faire danser devant elles cet ours aragonais !

Plus innocente, mais tout aussi ridicule, était la fantaisie qu'il avait d'écrire en français, non pas seulement le jargon diplomatique que tout ministre étranger, au XVIIIe siècle, fût-il russe, suédois ou espagnol, maniait fort convenablement, mais le français familier, courant. Il n'est pas douteux qu'il ne mît de la coquetterie à écrire du premier jet les épitres dont il accablait le ministre des Affaires Étrangères, et il semble non moins évident qu'il se croyait parfaitement maître de notre langue. Par les extraits de sa correspondance qui ont été produits déjà, on a pu juger de la correction de son style et de la qualité de son badinage. Voici quelques autres spécimens encore plus précieux. Il s'agit d'un déménagement :

1. Aff. Etr.; Espagne, vol. 588, fol. 87.

A Paris, le 14 août 1782.

« ... Peut-être que demain je passerai à Versailles pour faire ma cour au Roy en premier lieu, et pour savoir en second de M. le duc de Villequier s'il voudrait avoir pitié de moi pour m'accorder la jouissance de l'hotel en ce qu'il n'aurait pas besoin pour la vente des meubles et loger ses gens destinés à leur garde.

Il n'y a que la bibliotèque au second que je lui demande, avec 101 marches à monter assiduement, dont le transport des livres ne serait pas un ouvrage inconu, puisqu'il se fait fort souvent à Paris ; et je lui ai proposé qu'en ce cas là je prendrai à l'estimation d'experts la boiserie, qu'autrement il devrait avilir avec perte considérable par son déplacement. Je payeray aussi le loyer de la partie qui me ṣerait cédée à proportion de son mérite et rien empêcherait la vente, ni aucun autre service des héritiers.

Voilà, M. le comte, le contraste des corps morts de la bibliotèque, qui ne diront pas un mot, et celui de tous les vivants de ma maison, moi le premier, qui ne cesserons de maudire mon sort.

Si tout ce qui se passe avait dépendu de moi, je mériterai tout ; mais la notoriété me sauve, et votre Excellence scait le tout.

J'ai respecté les loix du pais, j'ai délogé, je me suis procuré à droit et à gauche où me placer sans épargne. J'eusse par interim ou mettre à couvert ma tete, et tout le reste du corps de ma maison ecartelé par ci, par là. Je dois encore quiter à l'automne, pour me refugier à une auberge dans la ville plus grande de l'Europe, dans la cour qui a tant des egards pour les représentants des autres, dans celle si liée avec la mienne, sans trouver une protection qui me favorise pour me tirer de l'embarras, quand je me contente d'etre encore très incomodément ? Je réclame l'amitié de V. Excellence ; la prudence et honeteté de M. de Villequier ; et tous les

droits d'hospitalité pour mon caractère et pour ma personne, dont la reconnoissance sera éternelle... [1] »

Ou bien encore, cette petite consultation culinaire, à propos de langues de bison, mets fort à la mode en ce temps où notre aristocratie ne rêvait qu'Amérique.

Paris, 7 février 1786.

« Je vous envois, M. le Comte, les langues de la Louisiane dont je vous ai parlé hier. Nous les appelons des *cibolo*, mais je crois qu'en françois se disen bisons, ou buffles, ou bœufs sauvages. Elles exigent une cuisson de 6 ou 7 heures, et on les mangent froides, ou aussi chaudes avec quelque sauce ; et il n'en faut point y metre du sel, parce que d'elles memes sont assaissonées. C'est l'affaire du cuisinier de leur trouver le point convenable pour la cuisson et l'appret. Avec tout cela nos langues de bœufs en valent autant, quoique les autres sont très bonnes surtout pour les chasseurs, et boire un coup après. La rareté a quelque mérite dans nos fantaisies... [2] »

Tant d'autres étrangers ont eu la même audace et ne s'en sont pas mieux trouvés, qu'il y aurait quelque mauvaise grâce à reprocher à Aranda des billets tout intimes et dont il ne pouvait prévoir, à un siècle de distance, l'indiscrète exhumation. Malheureusement pour sa réputation littéraire, il commit une imprudence plus grave en prétendant un jour écrire pour le public et imprimer sa prose.

1. Lettre à Vergennes (Aff. Etr.; Espagne, vol. 608, pièce 123).
2. Lettre à Vergennes (Aff. Etr.; Espagne, vol. 619, fol. 92).

La brochure, on l'accorde, est anonyme, mais les contemporains et les bibliographes compétents désignent Aranda, et il est permis, croyons-nous, de la lui attribuer sans la moindre hésitation : tout au plus l'a-t-il fait retoucher, et par quelqu'un qui y aura mis de la discrétion, car le style du mémoire est bien de la même venue que les billets à Vergennes.

Cette brochure, intitulée *Dénonciation au public du Voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne, par le véritable Figaro*[1], et qui porte l'épigraphe « currente flagello », vise et tend à réfuter le fameux *Voyage de Figaro en Espagne*, de Fleuriot de Langle, dit le marquis de Langle, dont la première édition parut à Saint-Malo en 1784. Il est facile de se rendre compte pourquoi Aranda crut devoir répondre à ce libelle indécent et insultant pour l'Espagne. Outre qu'il blessait certainement le patriotisme et le « punto » du comte, ce méchant écrit compromettait aussi l'homme public, l'ambassadeur du Roi Catholique, qui devait à son caractère et à ses fonctions de repousser toute attaque injurieuse contre l'Espagne. Et Fleuriot de Langle compromettait d'autant plus Aranda, qu'il avait jugé à propos de l'accabler d'éloges, le nommant par exemple « le seul homme de qui la monarchie espa« gnole puisse s'enorgueillir à présent », et lui attribuant toutes sortes de projets ridicules ou insensés, comme de faire graver sur le frontispice de tous les temples d'Espagne, « dans le même écusson, « les noms de Calvin, de Luther, de Confucius, de

1. A Londres (Paris), 1785, in-12° de VIII et 184 pages.

« Mahomet, de Prêtre Jean, du dieu Xaca, du grand « Lama, de Guillaume Pen », et de faire vendre les bijoux des saints, la garde-robe et le mobilier de la Vierge pour construire des ponts et des canaux. Qu'allaient dire en Espagne ses ennemis acharnés, déjà très au courant de ses relations avec Voltaire et les encyclopédistes, quand ils liraient .de l'impie Aranda un tel éloge et dans un tel livre ! Quel triomphe pour le parti politique qui mettait tout en œuvre, particulièrement les passions religieuses et le fanatisme des masses, pour ruiner son crédit ! Aranda devait parer ce coup. Il écrivit donc, sous le voile de l'anonyme, une réfutation du *Voyage* de Fleuriot destinée au public des deux nations, mais surtout à ceux de ses compatriotes qui pouvaient avoir eu connaissance du livre français ; et puis, comme ministre d'Espagne, directement atteint par ce pamphlet, il adressa à Vergennes une protestation indignée dont on lira avec intérêt les principaux passages :

Paris, le 12 octobre 1785.

MONSIEUR,

« J'ai l'honneur d'adresser à V. Ex[ce] un exemplaire d'un ouvrage en deux volumes in-12, portant pour titre: *Voyage en Espagne par M. le marquis de Langle,* à Neufchatel, de l'imprimerie de Fauche fils ainé et compagnie, 1785.

Cet ouvrage, Monsieur, n'est autre chose qu'une troisième édition du misérable libelle intitulé *Voyage de Figaro en Espagne,* qui parut vers la fin de l'année dernière en un volume in-18, comme imprimé à *Saint-Malo.*

Il y en a une seconde édition, grand in-8°, suppo[sée] faite à *Séville* en 1785, sans changement ni augmentati[on]

La troisième, dont il s'agit ici, renchérit sur les deux autres, non seulement par la manière dont certains articles ont été retouchés, mais encore par l'augmentation d'une soixantaine d'autres nouveaux, qui tous respirent le même esprit d'outrage et de mépris contre la Nation Espagnole. De plus, l'Auteur encouragé peut-être par des exemples récens, a mis son nom à la tête de cette dernière édition, ce qu'il n'avoit pas osé faire dans les précédentes.

V. Ex^ce peut se rappeler que j'eus l'honneur de lui parler de ce libelle, il y a déjà plusieurs mois, en lui remettant un exemplaire de l'édition in-18 ; et qu'elle voulut bien écrire à M. le lieutenant général de police, pour en arrêter la distribution à Paris.

Une personne instruite a depuis entrepris de relever dans un petit écrit les écarts révoltans et les faussetés grossières qui forment le tissu de cette étrange production. Elle a soumis son ouvrage à la censure ordinaire et ce n'est qu'avec la permission du gouvernement qu'il a été imprimé et mis en vente chez un libraire de Paris. Cela s'est fait en mon absence, et pendant mon séjour à Bagnères.

C'est précisément dans le même tems qu'a été publiée la troisième édition du Voyage en Espagne. Quoique la réfutation n'ait pu embrasser tous les articles de cette dernière édition, qui n'existait pas encore, elle suffira néanmoins pour détruire les nouvelles impostures qui s'y trouvent ; parce qu'en voyant de quoi l'auteur a été capable dans les deux premières éditions, on saura s'en tenir sur tout ce qu'il se permet de plus dans la troisième.

Il faut que V. Ex^ce prenne la peine de parcourir cette troisième édition pour se convaincre par elle-même de la licence et de la témérité de l'écrivain. Il n'est point d'objets ni d'ordres de personnes dont il ne fasse le suget de ses sarcasmes. Le Militaire par exemple, cet ordre si délicat sur l'honneur, à quel point ne le dégrade-t-il pas, et dans les deux éditions anonimes et dans le second vo-

lume de celle qui paroit sous son nom ? Ne faut-il pas qu'il soit, ou bien ignorant, ou bien inconsidéré, pour réduire, comme il le fait, les troupes espagnoles à trois régimens d'infanterie nationale, tandis qu'il y en a au moins trente deux, indépendament des régiments étrangers dont il fait mention ? Il manque même au respect dû à la personne sacrée du souverain par la manière indécente dont il parle, dans son second volume, des habits de Sa Majesté. Mais mon dessein n'est pas de relever ici toutes les impertinences de l'auteur, que V. Ex[ce] verra mieux dans l'Ouvrage même.

Je suppose que la troisième édition a été faite à *Neufchâtel,* comme le frontispice l'annonce. Mais si l'édition est étrangère, la personne de l'Auteur ne l'est point. M. de Langle est un gentilhomme françois. On prétend même qu'il est officier de dragons. Il paroit qu'il va librement dans le royaume où il lui plaît, puisque, suivant la première édition de son voyage, page 263, il a demeuré quelque temps à Lyon. Il est vrai que dans la dernière en deux volumes, pages 116 et 117, il ne dissimule pas qu'il a été enfermé dans le chateau de Lourdes...

Je sais qu'il y a en France beaucoup de gens sensés qui méprisent comme il convient les contes absurdes et les sarcasmes indécens du sieur Masson et du marquis de Langle. Mais je sais aussi par expérience qu'il y en a un bien plus grand nombre qui sont différement affectés. Je suis même souvent confondu par les doutes que l'on a la simplicité de me témoigner, et par les questions singulières que j'ai à essuyer ; principalement de la part de ce sexe aimable et respectable, qui, inspiré sans doute par ses adhérens, a le droit de manifester plus librement ses sentimens. D'ailleurs, Monsieur, les impostures les plus grossières, à force d'ëtre répétées et répandues, acquièrent enfin une consistance quelconque. Elles produisent à la longue une impression confuse et générale qui ne s'efface point.

Je crois donc devoir recourir par l'entremise de V. E[ce]

à l'autorité de Sa Majesté Très Chrétienne pour qu'Elle veuille bien réprimer par des mesures efficaces la licence et la témérité des écrivains françois....

Je dois au reste prévenir V. Exce que loin de demander la suppression de l'ouvrage de M. de Langle, je désire au contraire qu'elle n'ait point lieu ; parce que la suppression sembleroit attribuer quelque valeur à une production qui ne peut manquer de tomber d'elle-même dans le mépris qu'elle mérite..... C'est l'impunité personnelle qui enhardit ces écrivains audacieux, dont la plume ne respecte rien ; il n'y a qu'un châtiment exemplaire qui puisse contenir les coupables et servir de frein à ceux qui seroient tentés de les imiter[1].

Le gouvernement du Roi fit droit à la réclamation de l'ambassadeur de famille ; sur un violent réquisitoire de l'avocat général Séguier, le livret, qui nous paraît aujourd'hui fort insignifiant et qui, même alors, emprunta la plus grande part de son succès au nom fortuné du barbier de Séville, fut publiquement brûlé par la main du bourreau.

Si la *Dénonciation,* qui suit pas à pas le *Voyage* et en réfute un peu lourdement les sottises et les impertinences, ne donne pas la vraie mesure du talent d'Aranda, s'il eût mieux valu pour lui ne pas entamer une polémique avec un barbouilleur tel que Fleuriot, on doit convenir cependant qu'il était difficile au comte de rester coi et muet, et que son silence, en cette occasion, eût été fort mal inter-

1. Aff. Etr. ; Espagne, vol. 618, fol. 154. — Divers passages un peu remaniés de cette lettre furent insérés, sous la gnature *Le V. F.* (Le Vrai Figaro), dans le *Journal de* ris du 14 novembre 1785.

prêté. Mais il aurait pu charger de la besogne quelque secrétaire plus habile et se borner à lui fournir la matière de la réfutation [1].

Quoi qu'il en soit, Aranda, à ses heures, ne manquait ni d'esprit ni de verve : en espagnol, s'entend. Les lettres qu'il écrivait à Floridablanca sont remarquables par leur ton sarcastique et un certain genre d'humour dont les propos de table ou autres de M. de Bismarck peuvent donner quelque idée. Godoy dit qu'Aranda parlait mieux qu'il n'écrivait et remarque, avec à propos, que l'impétuosité de son caractère, qui prêtait une certaine force à ses discours, nuisait au contraire à ses écrits où les phrases mal construites et avec trop de précipitation n'exprimaient jamais clairement ni complètement ce qu'il prétendait faire entendre. [2]

En somme, Aranda est bien le type le plus intéressant et le plus original de la grandesse « éclairée » du XVIII[e] siècle. Nous l'avons indiqué déjà : cet homme, à divers égards, semble un tissu de contradictions ; l'on ne voit pas nettement comment certains traits de son caractère ont pu coexister, comment cet aristocrate imbu de tous les préjugés de sa caste, comment cet Aragonais intraitable et bilieux ont pu vivre côte à côte si longtemps avec ce réformateur, cet épicurien et ce libre penseur. Et de même, dans sa manière d'être et ses allures, il

1. Aranda se trahit surtout dans la *Dénonciation* par ce qu'il y dit de Saragosse (p. 9-19), des troupes espagnoles (p. 87-98) et du Comte ***, c'est-à-dire de lui-même (p. 149).
2. *Memorias*, t. I, p. 137.

étonnait et déconcertait : « Sa vivacité était grave, « sa gravité ironique et presque satirique », dit le comte de Ségur.[1] Au demeurant, bonhomme, nous assure Vergennes, qui avait certes quelque mérite à le reconnaître ; ajoutons : serviable, compatissant aux faibles, généreux. Tout cela forme un ensemble qu'il serait instructif et curieux de démêler et d'analyser par le menu ; souhaitons qu'on le fasse[2].

Pour compléter cette revue de la colonie espagnole à Paris, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, il nous faut encore parler de deux familles qui tenaient de près à Fernan Nuñez et à Salm. D'abord des Infantado. On sait ce que représente dans l'histoire d'Espagne ce titre illustre, créé en 1475 par les Rois Catholiques au profit de D. Diego Hurtado de Mendoza, deuxième marquis de Santillana, et qui, des Mendoza, passa successivement aux Sandoval, puis aux Silva, qui le gardèrent plus d'un siècle, et enfin aux Toledo. A l'époque dont nous nous occupons, le duc de l'Infantado est encore à moitié Silva; par sa mère il se rattache à cette prodigieuse famille qui étend ses ramifications sur toute la Péninsule, Espagne et Portugal. Si l'on peut dire que le XVI[e] siècle appartient aux Mendoza, qui, par le nombre, le prestige et les charges

1. *Mémoires ou Souvenirs*, t. II, p. 97.

2. D. Antonio M[a] Fabié, auteur du remarquable article *Aranda* dans le *Diccionario general de política y administración* (Madrid, 1868, t. I), se propose d'écrire la biographie du comte d'après les documents conservés aux archives d'Alcalá et les papiers de famille des ducs de Hijar, héritiers du titre d'Aranda.

l'emportent alors sur les autres Grands, le XVIIe aux Sandoval et aux Guzman, à cause des premiers ministres Lerma et Olivares, qui imposent leur alliance à l'aristocratie castillane, il ne serait pas moins vrai de prétendre que le XVIIIe siècle appartient aux Silva.

D. Pedro d'Alcántara, douzième duc de l'Infantado et, comme il a été dit, beau-frère du prince de Salm, eut pour grand-père le duc D. Juan de Silva dont parlent nos diplomates de la fin du XVIIe siècle et nos historiens de la Succession d'Espagne. Partisan de l'Autriche, mais sans se compromettre beaucoup pour assurer le succès de l'Archiduc, ce Don Juan, chef de la maison, louvoya entre le roi légitime et son compétiteur jusqu'au triomphe définitif du Bourbon. En 1706, Philippe V avait dû par précaution le faire enfermer au château de Ségovie. Rendu à la liberté, en août 1707, à l'occasion de la naissance du prince des Asturies, il ne fut pas admis toutefois à rentrer à la cour et demeura exilé dans ses terres, ce qui ne lui déplut aucunement. Il boudait encore quand Saint-Simon vint en Espagne, en 1721. « Il s'approcha rarement de la « cour, vit peu le roi et ses ministres, ne prit à rien, « ne demeura à Madrid qu'à courtes reprises, vécut « en grand seigneur peu content qui n'a besoin « de rien, se mit à prendre soin de ses affaires et « de ses grandes terres, vint à bout bientôt de « payer toutes ses dettes et de devenir le plus grand « et le plus riche seigneur d'Espagne, jouissant « d'environ deux millions de revenu, et s'amusant à

« l'occupation la plus triste, mais où il avait mis « son *punto :* ce fut de se bâtir une sépulture aux « capucins de Guadalajara... et de la faire exacte« ment sur le modèle et la magnificence de la « sépulture des rois à l'Escurial, excepté que le « panthéon de Guadalajara est beaucoup plus « petit. [1] » Gendre du troisième comte de Fernan Nuñez, Don Juan eut de sa femme, Dª Maria Teresa Gutierrez de Los Rios, trois filles dont l'aînée, Dª Maria Francisca, lui succéda et, comme il a été dit plus haut, fit entrer le duché de l'Infantado dans la maison de Tolède par son mariage avec le neuvième marquis de Távara, D. Miguel de Toledo. Cette Dª Maria Francisca, cousine germaine de notre Fernan Nuñez, était veuve vers 1768, et son fils, Don Pedro, portait alors le titre de marquis de Távara[2], qu'il n'échangea qu'après la mort de sa mère (5 février 1770), et lorsqu'il fut devenu chef de la maison, contre celui de duc de l'Infantado.

Complètement rallié aux Bourbons ainsi que les autres membres dissidents de l'aristocratie espagnole, dont l'hostilité ouverte ou sournoise au début du nouveau régime n'avait plus, depuis longtemps, ni raison d'être ni point d'appui sérieux, ce Don Pedro, douzième duc de l'Infantado, ne joua cependant aucun rôle politique sous les règnes de Charles III et de Charles IV. Il ne remplit même aucune de ces

1. *Mémoires*, éd. Chéruel, Paris, 1874, t. XVII, p. 428.
2. Dans des documents officiels, on le trouve aussi nommé duc de Lerma, autre titre recueilli par les Silva.

grandes charges de cour réservées aux personnes de son rang; il fut, comme tous les Grands, gentilhomme de la chambre et ne fut que cela. On se l'explique par ce fait que, depuis son second mariage avec la princesse Marie-Anne de Salm Salm, il passa une partie de sa vie à l'étranger, à Paris principalement où il habita plusieurs années. Le duc de Béjar l'appelait « un Espagnol à l'antique greffé sur un « Français moderne ». Il mourut à Francfort-sur-le-Mein, le 2 juin 1790, à l'âge de soixante ans et demi. En premières noces, il avait épousé la fille du duc de Frias, Dª Francisca Javiera de Velasco y Tobar, qui ne lui laissa pas d'enfants ; en revanche, il en eut quatre de sa seconde femme, la princesse de Salm : Don Pedro, qui succéda dans le duché et qui a un nom dans l'histoire d'Espagne du commencement de ce siècle, Don José, mort en bas âge, Don Manuel, qu'on appelait à Paris le chevalier de Tolède, et Dª Maria Leopoldina, l'aînée de la famille, mariée d'abord au marquis del Viso, fils aîné du marquis de Santa Cruz, et, en second lieu, au duc de Beaufort Spontin.

Dans le courant de l'année 1777, les Infantado vinrent s'établir à Paris, très probablement pour y compléter l'éducation de leurs deux fils, qu'accompagna d'ailleurs un précepteur espagnol, le botaniste valencien Antonio Cavanilles.[1] Peut-être aussi la duchesse tenait-elle à se rapprocher de certains membres de sa famille, entre autres de sa

1. Fustér, *Biblioteca Valenciana*, Valence, 1830, t. II, p. 257.

sœur, Marie Françoise de Salm, mariée à George Adam, prince de Starhemberg, ministre plénipotentiaire aux Pays-Bas et précédemment ambassadeur impérial à Paris. Sur la vie bien calme, bien austère même, que menaient les Infantado dans l'hôtel de la rue d'Enfer où ils s'installèrent tout d'abord, nous trouvons des renseignements dans quelques lettres du duc Don Pedro au prince Emmanuel de Salm Salm. Le duc, après avoir conduit sa famille à Paris, était rentré en Espagne pour y séjourner quelque temps, et c'est de Madrid qu'il correspondait avec son beau frère nouvellement entré au service de France. L'intérêt de cette correspondance, qui roule sur de tout petits faits de l'existence journalière, réside dans le ton et le tour que ce grand seigneur donne au récit qu'il fait de sa vie fort monotone ou aux questions qu'il pose sur sa très pieuse épouse, ses enfants ou la colonie espagnole de Paris. Qui désirerait entendre parler un grand d'Espagne, très brave homme et tendre père, aussi plein de sollicitude pour ses « petits » que de respect et de déférence envers sa femme dont il confesse humblement la supériorité au point de la nommer sa « souveraine », trouvera sans doute quelque plaisir à parcourir ces billets dont nous produirons quelques extraits.

A l'hôtel de Salm, avons-nous dit, la vie s'écoulait un peu terne. La duchesse, livrée à sa dévotion ou occupée de l'éducation de ses fils et d'œuvres de charité, ne se laissait point distraire par les dissipations de la vie parisienne ; sans doute elle ne devait pas

non plus paraître à la cour, où elle eût pris cependant, par son rang, sa parenté avec l'ancien ambassadeur d'Autriche et sa grande fortune, une place très enviée. Mais rien ne pouvait l'enlever à ses devoirs de femme pieuse et de mère dévouée. Les grandes réjouissances dans ce milieu, c'était quelque cérémonie religieuse: par exemple une bénédiction de cloches dont les Infantado avaient accepté d'être parrains, comme celle qui eut lieu, le 2 décembre 1778, en l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas. « Il me semble, « écrit le duc, que je vois d'ici nos deux bambins « à la cérémonie des cloches, mon pauvre Manolin « tout préoccupé, comme c'est naturel, du bruit que « va faire le carillon, et Perico, l'espiègle, fourrant « sa tête sous la cloche, pour voir s'il ne trouvera « pas à y embrouiller quelque chose. J'ai bien ri « d'apprendre que mon nom a été cité dans le *Jour-* « *nal de Paris* [1], quoique je n'aie figuré que sur le « papier ; mais Madame ta sœur et ma souveraine « me considérait sans doute, à distance, pendant « qu'elle présentait mille compliments à M. le Pré- « sident et à Mme la Présidente [2]. Nous recauserons « de tout cela quand je viendrai là-bas [3]. »

Dans cet intérieur, gouverné par une femme si timorée et si austère, les plaisirs mondains n'avaient

1. Voir le *Journal de Paris*, du 1er décembre 1778. De cette bénédiction, il existe aussi une relation imprimée à part (Bibl. Carnavalet, nº 12, 241).

2. Le président Pierre Gilbert de Voisin, marquis Vilennes, et sa femme Anne-Marie-Henriette de Merle.

3. Infantado à Salm, Madrid, 21 décembre 1778.

pas accès et les bruits du dehors ne pénétraient guère. Seul Emmanuel de Salm, le brillant colonel du régiment de son nom au service de France, le causeur répandu dans les salons et les ruelles et qui aimait à taquiner sa sœur sur son extrême dévotion, tentait d'égayer l'hôtel de la rue d'Enfer par ses propos enjoués et sa belle humeur ; lui seul rompait la monotonie de cette existence retirée et morne. Un Espagnol de mérite, D. José de Viera y Clavijo, attaché à la maison de Santa Cruz comme Cavanilles l'était à celle de l'Infantado, dépeint, dans une lettre à ce dernier et en termes aimables, quoique précieux, les habitants de l'hôtel de Salm.

« Je te salue, oh ! rue de l'Enfer, célèbre non pas tant par ta trinité de Feuillants et ton délicieux Luxembourg que par ton respectable hôtel de Salm Salm. Dis-moi si tu possèdes toujours cette illustre princesse, ennemie irréconciliable des chats et amie aussi tendre que passionnée du genre humain ; ce duc sans pareil ; cette marquise tout aimable et douce[1] ; ce comte de dix ans et douze jours[2] et ce chevalier de Tolède, tous deux délices du monde, gloire de leurs parents, espérance de leur nation et de leur siècle. En même temps, je te salue, je t'embrasse autant qu'il m'est permis de le faire d'ici, oh ! grand, oh ! estimable Emmanuel, le désiré des gens, le chéri des sœurs et de celles qui ne le sont pas, le promis aux nations ! Il me semble te voir à cette heure, soit au cul-de-sac de la rue Saint-Dominique, soit au Palais-Royal, prêter l'oreille à la musique nocturne ou,

1. La marquise del Viso, fille des ducs.
2. Le fils aîné des Infantado qui portait alors le titre de comte de Saldaña.

appuyé à la cheminée fleurie et sans feu, imprimer tes lèvres spirituelles et fortunées sur la main qui porte la bague aux fins poils de chien aussi immaculés que ton cœur[1]... »

L'année 1779 est marquée pour les Infantado par un douloureux événement : le très jeune marquis del Viso, qui, gravement atteint dans sa santé, avait dû laisser sa femme à Paris et rentrer en Espagne, meurt à Valence, le 4 janvier, âgé seulement de vingt-deux ans. Salm reçoit de son beau-frère la mission de consoler la « pitisilla viudilla » qui perdit si vite un mari qu'elle avait à peine eu le temps de connaître. Le duc lui-même, fort affligé, ne dissimule pas son ennui ; le désespoir du marquis de Santa Cruz et du frère de ce dernier, D. Pedro de Silva, le navre et il se sent impuissant à les calmer. Puis, d'autres fâcheuses nouvelles s'ajoutent encore à ces chagrins de famille. On vient d'apprendre à Madrid la mort du duc de Medina Sidonia, grand écuyer, qu'un accident épileptique a enlevé subitement au cours d'un voyage en Catalogne : il a expiré dans une auberge près de Villafranca del Panadès, le 6 janvier. Voilà de quoi broyer bien du noir. Dans une de ses lettres, il revient sur le sujet qui l'attriste particulièrement:

« Je suis, dit-il, très préoccupé de l'impression qu'aura causée à notre pauvre petite la mort de Frazquito (le marquis del Viso) ; il faut maintenant que tu inventes

1. Lettre écrite de Bayonne, le 1er août 1778, au moment de franchir la frontière pour rentrer en Espagne (Bibl. Nat., Ms. Esp. 407ter, fol. 290).

mille amusements pour la distraire beaucoup, beaucoup, et empêcher qu'elle ne tourne à la mélancolie. Je regrette infiniment qu'elle dorme peu ; ce qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant, car, lorsqu'on pleure beaucoup, la tête s'échauffe et le sommeil fuit. Pense quel tourment c'est pour moi de contempler dans mon imagination, indolente il est vrai, mais fort peu gaie, la tristesse de la petite et la douleur de sa mère qui dissimule et se maîtrise pour ne pas l'attrister davantage. J'en ai le cœur très pénétré, me sentant si loin, à trois cents lieues de distance, et d'autant plus qu'en sus de mon procès d'*alcabalas,* qui doit être jugé le 25 de ce mois, je vais avoir maintenant à régler avec Santa Cruz le testament du défunt et le veuvage de la petite, prendre les mesures nécessaires pour que sa situation soit assurée, recueillir tout ce qu'elle a apporté, sans parler de mille autres affaires ennuyeuses qui ne manquent jamais de divers côtés, grâce aux tracasseries des vassaux, surtout dans les circonstances actuelles : tout cela dans ma solitude et sans autre société que la pauvre duchesse de Béjar [1], qui, malgré le mauvais temps et sa fluxion aux yeux, vient dîner souvent et souper quelquefois avec moi [2]. »

Nous ne savons pas exactement quand le duc vint rejoindre sa famille en France ; peut-être dès l'année suivante, en 1780, peut-être seulement plus tard. Sans doute il se trouva à Paris, au printemps de 1783, pour assister au mariage de sa fille, la veuve du marquis del Viso, avec Frédéric-Auguste-Alexandre duc de Beaufort Spontin, mariage qui eut lieu le 5 mai, en l'église de Saint-Sulpice, et où,

1. Elle avait perdu son mari le 10 octobre 1777.
2. Infantado à Salm, Madrid, 21 janvier 1779.

entre autres témoins, figurèrent Emmanuel de Salm Salm, sa sœur la princesse de Starhemberg, la duchesse de Bouillon et Aranda[1]. L'année d'après, et en raison peut-être de certaines obligations mondaines que leur créait ce mariage de leur fille avec un des plus grands seigneurs des Pays-Bas autrichiens, les Infantado quittèrent le faubourg Saint-Germain, où ils se trouvaient trop à l'étroit, pour s'établir dans le superbe hôtel de la rue Saint-Florentin, construit en 1767 par Chalgrin et qui appartenait alors aux Fitz James. Le contrat de vente, du 5 septembre 1784, porte que l'acquisition fut faite par la princesse Marie-Anne de Salm Salm, avec l'autorisation de son mari[2]. Les nouveaux propriétaires ne se contentèrent point d'acheter cet hôtel, ils l'agrandirent et le complétèrent par des écuries somptueuses, mais d'un goût assez singulier, que construisit en 1786 l'architecte Cellerier[3].

La Révolution chassa ces grands d'Espagne qui avaient élu domicile à Paris et dont les immenses richesses se répandaient comme une manne bienfaisante sur nos industriels et nos pauvres. En 1789, la duchesse quitta définitivement Paris, non sans emporter les regrets des gens raisonnables et con-

1. Goethals, *Miroir des notabilités nobiliaires de Belgique, des Pays-Bas et du nord de la France*, Bruxelles, 1862, t. II, p. 297.

2. Communication du baron Alphonse de Rothschild, propriétaire actuel de l'hôtel.

3. Krafft, *Plans, coupes, élévations des plus belles maisons et des hôtels construits à Paris et dans les environs*, Paris, s. d. (1795 à 1801), pl. 54.

scients du dommage que cet exode d'opulents étrangers allait causer à la population parisienne. « Les « inquiétudes données à tous les citoyens, dit un « écrit de l'époque, ont causé des émigrations infi- « nies qui ont prodigieusement diminué le produit « des impôts sur les consommations. Ainsi, des in- « sultes faites à Madame l'Infantado, qui consommoit « en France environ 800,000 livres, dont plus de la « moitié appartenoit aux pauvres, viennent de lui « faire quitter le royaume et l'ont ramenée dans sa « patrie[1]. » L'hôtel de la rue Saint-Florentin, abandonné par ses hôtes, fut vendu une douzaine d'années plus tard (20 frimaire an 9) par la duchesse, alors veuve, à D. José Martinez de Hervas, marquis d'Almenara ; mais l'illustre nom d'Infantado lui resta longtemps encore attaché, même après qu'il fut devenu la demeure de Talleyrand[2].

Les Infantado, en quittant Paris, ne se rendirent pas directement en Espagne ; ils durent séjourner quelque temps dans les Vosges[3], et ensuite en Allemagne, car c'est, comme il a été dit, à Francfort-sur-le-Mein que le duc mourut, le 2 juin 1790.

Son fils aîné, nommé aussi Don Pedro, qui lui succéda dans tous ses majorats, se couvrit comme

1. *Adresse aux provinces ou Examen des opérations de l'Assemblée Nationale*, 1789, in-8°.

2. Victor Hugo, *Choses vues*, Paris, 1888, p. 1.

3. Nous avons une lettre du duc à son beau-frère Emmanuel de Salm, datée de Senones (chef-lieu de la principauté de Salm Salm), le 21 décembre 1789 (Bibl. Nat., Ms. Esp. 407ter, fol. 61).

grand d'Espagne et duc de l'Infantado, le 18 juillet 1791. Lorsqu'éclata la guerre entre l'Espagne et la République Française, il leva et équipa à ses frais un régiment de volontaires dont le Roi le nomma colonel. L'histoire ne parle pas de prouesses qu'il aurait accomplies au cours de la campagne; mais elle connaît ses intrigues politiques. Familier de Ferdinand VII, quand ce souverain n'était encore que prince des Asturies èt conspirait contre son père, Infantado, cela au moins soit dit à son honneur, fut un des très rares grands d'Espagne qui ne se prosternèrent pas devant Godoy. L'abdication de Charles IV et l'avènement de Ferdinand, en mars 1808, le portèrent tout naturellement aux plus hauts emplois. Il fut nommé coup sur coup colonel des Gardes Espagnoles et président du Conseil de Castille ; ce qui ne l'empêcha pas, quelques mois plus tard, de féliciter Napoléon à Bayonne et de faire sa soumission à Joseph, qu'il se hâta d'ailleurs d'abandonner aussitôt après la défaite des Français à Bailen. Très infatué de ses minces talents militaires, il se fit nommer général en chef par le gouvernement provisoire, le 10 décembre 1808, perdit un mois après (12 janvier 1809) la bataille d'Uclés, qui eut des suites désastreuses, et fut relevé de son commandement. Pendant la dernière période de la guerre de l'Indépendance, il se tint plus à l'écart, attendant le retour du roi légitime, qui, en 1814, lui rendit ses deux emplois de colonel des Gardes et de président du Conseil dont il avait été dépossédé par la guerre et la révolution. Esprit confus et chimérique, caractère

sans énergie et incapable d'application, cet Infantado ne sut se montrer, en aucune circonstance, à la hauteur de ses devoirs de chef d'armée ou de magistrat suprême. Ce que pensaient de lui les libéraux espagnols est résumé dans cette recette d'un pamphlet de 1822 : « Prenez une dose d'orgueil aristo« cratique et une dose équivalente de cette morgue « que donnent les richesses, ajoutez-y quelques « grains d'extravagance et vous obtiendrez un com« posé très semblable au duc de l'Infantado[1]. » A la mort de ce grand d'Espagne, ses biens énormes, en vertu de la loi de *desvinculacion* du 11 octobre 1820, furent partagés entre son fils naturel légitimé, qui prit le titre de duc de Pastrana, et son petit-neveu, D. Pedro Tellez Giron, duc d'Osuna.

C'est par Marie Léopoldine de Tolède, sœur de ce treizième duc de l'Infantado, dont il vient d'être parlé, que le duché passa dans la maison d'Osuna. Des deux enfants, fils et fille, qu'elle eut de son second mari, le duc de Beaufort, la fille seule, Doña Francisca, lui survécut. Ce fut elle qu'on maria au dixième duc d'Osuna, D. Francisco de Borja Tellez Giron. De cette union naquirent deux fils, dont le cadet, D. Mariano Tellez Giron, héritier, après la mort de son aîné Don Pedro, de biens immenses et de titres innombrables, a, par de folles prodigalités et une administration déplorable, anéanti pour toujours

1. *El tuti li mondi y la cosa bonita ; obra utilísima para conocer á los pícaros que hacen la guerra en España á las instituciones liberales,* Bordeaux, 1822, p. 74.

ce patrimoine princier, dû à la réunion sur une seule tête de plusieurs des plus riches et des plus célèbres majorats de la vieille Espagne. Ce douzième duc d'Osuna est mort en son château de Beauraing (Belgique), le 2 juin 1882[1].

L'autre famille dont il y a lieu de parler ici après les Infantado, parce qu'elle appartint aussi, un temps, à la colonie espagnole de Paris, est celle des marquis de Santa Cruz de Mudela. Les Santa Cruz, primitivement Bazan, comme chacun sait, étaient alors Silva. Déjà apparenté à la maison de l'Infantado par sa première femme[2], le neuvième marquis, D. José Joaquin de Silva, resserra encore les liens qui l'unissaient aux ducs en mariant son fils unique, Don Francisco, marquis del Viso, à leur fille aînée, Marie Léopoldine. On a vu que cette union fut brisée de fort bonne heure par la mort du jeune homme. Son père, le marquis de Santa Cruz, représente dans la Grandesse une variété assez rare. C'est non seulement un grand « éclairé », ami du progrès, philanthrope très décidé et agissant, c'est encore un amateur passionné de sciences exactes et expérimentales ; il avait particulièrement le goût de la physique, de la chimie et des manipulations. Paris donc l'attirait parce qu'il lui offrait un laboratoire,

1. Don Mariano avait épousé, en 1866, Marie Eléonore de Salm Salm, arrière-petite-nièce d'Emmanuel, qui s'est remariée, en 1884, avec le duc Rodolphe de Croy Dülmen.

2. D[a] Maria de la Soledad de la Cueva, fille du duc d'Alburquerque et petite-fille de Don Juan de Dios, dixième duc de l'Infantado.

celui de Sigaud Lafond, où il venait très régulièrement assister à des expériences et s'approvisionner d'instruments de toutes sortes qu'il fit porter à Madrid. Le précepteur de son fils, D. José de Viera y Clavijo, dont le nom a déjà été prononcé ici, partageait les goûts scientifiques du marquis qui lui donna la direction du cabinet de physique installé dans son palais, d'où, un beau jour, les Madrilènes ébahis virent s'élever dans les airs l'un des premiers aérostats qui furent lancés en Espagne [1].

Riche propriétaire terrien, le marquis de Santa Cruz avait ses « états » dans la Manche, le pays du bon chevalier Don Quichotte. Il les visitait souvent, s'enquérait des besoins de ses vassaux, cherchait à améliorer leur condition, à soulager leurs infortunes et leurs misères, et ne s'en remettait pas entièrement du soin de les gouverner à des intendants toujours plus ou moins injustes et rapaces. Économiste et savant, il croyait de bonne foi, comme la plupart de ses contemporains, à la possibilité de créer de toutes pièces des industries, d'établir dans cette contrée, où la nature est peu clémente, la terre assez stérile, des métiers mécaniques et de transformer des bergers et des laboureurs en ouvriers de fabrique. En un mot, il partageait toutes les illusions généreuses dont se nourrissaient alors les sociétés économiques, il était dans toute la force du terme un « ami du pays ». Mais ce que d'autres faisaient par mode ou

1. J. Sempere y Guarinos, *Ensayo de una biblioteca española de los mejores escritores del reynado de Cárlos III*, Madrid, 1785 à 1789, t. VI, p. 156.

même par fausse honte pour ne pas mériter l'épithète d' « arriérés », lui le faisait par conviction : aussi semble-t-il avoir été véritablement aimé de ses vassaux, qui sentaient en lui un maître indulgent et soucieux de leurs intérêts. Tandis que le duc d'Albe, Don Fernando de Silva, est le type du seigneur dur et sans pitié, qui laisse pressurer ses tenanciers par des corregidors avides et cruels, le marquis de Santa Cruz, autre Silva, nous représente celui du seigneur bienfaisant et sensible. Nous possédons au reste un témoignage contemporain de la popularité dont jouissait ce dernier dans ses terres de la Manche[1] : c'est le récit d'une tournée qu'il y fit en 1774, accompagné de son fils, le *señorito*, comme on nommait l'aîné du seigneur. Ce récit fort plaisant, et que l'on doit sans doute à D. José de Viera, est, à notre connaissance, si l'on excepte quelques pièces de théâtre, le seul document de l'époque qui nous renseigne sur les relations du grand seigneur du XVIII[e] siècle avec ses vassaux et la vie qu'il menait au milieu d'eux quand, par hasard, il consentait à les visiter. A ce point de vue seulement et sans même tenir compte de sa valeur littéraire, le morceau mérite qu'on lui accorde quelque attention.

Le départ de Madrid a lieu le 9 du mois de septembre, mois bien choisi, après les ardeurs de l'été, pour traverser les plaines arides de la Manche. La compagnie, qui se compose du marquis, de son fils, d'un abbé, sans doute Viera, et de quelques

1. Bibl. Nat., Ms. Esp. 424, fol. 187 à 207.

familiers et domestiques, s'installe dans deux voitures de poste attelées de mules aux grelots retentissants, voitures que le loustic de la bande baptise, l'une, la *Rôtissoire,* l'autre, le *Caga-fogo*, à l'exemple d'un fameux navire portugais ainsi nommé.

Partis à trois heures et demie de l'après-midi, les voyageurs vont d'une traite à Aranjuez. Jusque-là rien à noter, si ce n'est, au passage du Jarama, sur le pont neuf construit en 1761 par Marcos de Bierna, « les nymphes du lieu, demi nues et pareilles à des « bacchantes avec leurs cheveux emmêlés et des « torches allumées dont elles éclairent la route, qui « assiègent les voitures et quémandent des piécettes. » Après Aranjuez, qui n'est pas le divin « Aranjuez de « mai et des carrousels (*parejas*), mais l'Aranjuez « des fièvres et des mouches », la compagnie brûle Ocaña, ancienne résidence des grands maîtres de Saint Jacques, La Guardia, bourg en ruines, remarquable seulement par l'ermitage dédié à un *niño* qu'ont crucifié les Juifs et son couvent de Trinitaires, puis arrive à Tembleque, où elle visite en détail la raffinerie de salpêtre et assiste au sermon d'un père Augustin Récollet, que le pauvre homme, pour briller devant une si belle assistance, farcit de son mieux des fioritures obligées de « l'autel aux res« plendissantes fulgueurs qui offusquent », de la « bulle sabbatine » et de l' « oiseau phénix ».

De Tembleque à Camuñas, c'est l'affaire de trois heures. Camuñas est en proie à la désolation, car il a perdu la señora Vicenta. Il faut, bon gré mal gré, prendre sa part du deuil public et pleurer avec les

braves gens de l'endroit ; aussi bien le spectacle d'un enterrement villageois mérite d'être vu.

« Pendant qu'on chante le dernier *miserere*, tous les paroissiens viennent à leur tour baiser le bout de l'étole de Monsieur le curé et lui présenter, qui un quart, qui un double. Le sacristain leur mouille le bout du nez avec son goupillon et dit *amen*. Cela fait, le curé quitte ses vêtements sacerdotaux, sort de l'église en soutane, la canne à la main et remercie. Tant que Sa Grâce demeure là, personne ne bouge. Puis, le cortège se rend à la maison mortuaire. Le veuf se plante près de la porte, au dehors ; ses cheveux lui pendent sur son visage résigné, ses yeux sont battus et tristes. A cette place et dans cette posture, il reçoit les condoléances de tous les hommes compatissants, tandis que les bonnes femmes montent dans la salle pour se condouloir avec les parentes. Nous demandons à quelqu'un du cortège : qui est la défunte ? — C'est la maîtresse de la maison, la dame Vicenta, morte à la fleur de l'âge, car elle n'avait que cinquante ans. Sauf le privilège dont elle jouit de ces « fleurs de l'âge », Camuñas semble une bourgade misérable ».

Après avoir assisté à cette lugubre cérémonie, les *coches* se remettent en route, franchissent Puerto Lapiche, « moins fertile maintenant en aventures chevaleresques qu'en jardins et en norias », et atteignent Villaharta. Le lendemain, départ de Villaharta pour Manzanares et arrêt de quelques heures à la venta de Quesada, « digne d'éternelle mémoire, car « c'est là qu'eut lieu le bernement de Sancho. « L'hôtelière n'a même jamais entendu parler de Don « Quichotte, quoiqu'elle soit sûrement, à en juger

« par sa figure, arrière-petite-fille de Maritornes. » Un peu plus loin, voici qu'apparaît une berline ou *belrine*, comme disent les gens du lieu, attelée de deux mules. C'est M. le gouverneur de Valdepeñas, D. José Caballeria, qui vient au devant de Son Excellence. Après Manzanares, les éclaireurs de la troupe crient encore : une berline ! comme en pleine mer l'on crierait : une voile ! C'est la solennelle députation de la ville de Valdepeñas, composée de trois respectables membres de son très Illustre Conseil. Ils mettent pied à terre et l'un des trois, avocat et officier municipal, récite le discours de bienvenue. « Excellentissime Seigneur, votre fidèle ville de « Valdepeñas se met aux pieds de Votre Excellence « et lui offre la bienvenue, ainsi qu'au *señorito*, « votre fils, avec beaucoup de remercîments pour la « bonté que Votre Excellence a de donner à ses vas« saux cette consolation. » Le marquis répond : « J'apprécie l'attention de la Ville et désire lui être « agréable. » A quelque distance de la ville, les illustres voyageurs rencontrent des groupes de braves gens qui sont venus assister à la fête de l'endroit et saluer leur seigneur. Les chars de campagne et les *galères* encombrent la route, les enfants gambadent en soulevant des nuages de poussière, les femmes avancent leurs bras, les lèvent et les baissent jusqu'à terre en s'écriant : « Le voici, le voici, notre père ! » Puis, au moment où l'on découvre les premières vignes et les oliviers qui rompent agréablement la monotonie de tant de lieues de terre sèche et aride, voici une troisième berline qui amène la députation des pères

Trinitaires Déchaussés représentée par deux religieux chauves. Et ceux-ci n'ont pas plus tôt débité leur compliment, qu'il arrive encore une nouvelle députation : trois vénérables prêtres, au nom du chapitre ecclésiastique. Celui qui porte la parole a quatre-vingt-cinq ans, mais il est encore rose et frais et solide. « Hé, hé, » dit le vieillard au marquis qui le félicite sur sa bonne mine, « je me sens « encore la force de monter à cheval et de taquiner « un taureau ; et ce ne serait pas la première fois « qu'avec deux coups de lance, j'en aurais mis un « à mes pieds. » L'entrée en ville est un triomphe. Tous les habitants qui n'avaient pas pu s'avancer sur la route sont dans les rues. Chacun quitte son travail pour prendre part à la joie universelle ; les visages s'épanouissent, les yeux brillent, les mains se tendent vers le ciel. « Vive Son Excellence et le « *señorito* qui est déjà aussi grand que son père ! « Qu'il est donc joli ! » Le clergé attend le marquis dans la maison qu'il doit occuper et forme la haie de la porte d'entrée jusque dans ses appartements. Après une abondante distribution de cuartos et d'ochavos, lancés par l'écuyer et le fourrier sur la multitude qui s'écrase pour les ramasser, le marquis et son fils, suivis d'un nombreux cortège, se rendent à la paroisse et assistent à l'office aux places qui leur sont réservées comme seigneurs de la ville.

Et enfin l'on dort ; c'est la première bonne nuit depuis le départ de Madrid. A neuf heures le lendemain, le marquis descend dans la grande salle et y reçoit les députés de sa bonne ville d'El Viso.

Ensuite, messe à la paroisse et, au sortir de la messe, visite aux fabriques de l'endroit : une fabrique de drap et une fabrique de savon. « Tous jusqu'aux « estropiés y gagnent leur vie et évitent ainsi l'oisi- « veté et la mendicité. Quel bienfait pour une ville, « pour la civilisation ! » s'écrie ici le narrateur enthousiasmé. La tournée se termine par les caves ou lieux saints de Valdepeñas : longues galeries meublées d'immenses fûts au nombre de cent quatre-vingt où se conserve le précieux nectar qui a donné un si grand renom à la ville. On dirait un inextricable labyrinthe ou mieux une bibliothèque royale riche en tomes et atlas in folio maximo. Rien n'y manque, pas même la réserve des livres prohibés, c'est-à-dire d'énormes jarres d'eau-de-vie. L'après-midi, autre visite à l'auberge que le marquis fait construire dans la grand'rue et qui sera une des mieux installées de la route d'Andalousie. Après l'on va voir le couvent des Trinitaires et l'ancien ermitage de Saint-Nicaise. Le soir, opéra : une heure de seguédilles, et musique d'un orchestre composé d'un violon, de deux guitares et d'un ténor.

La matinée du second jour est consacrée à l'inspection des écoles fondées par le marquis de Santa Cruz. D'abord les petites filles, que leur maîtresse fait ranger bien en ordre, mettre à genoux et qui récitent gentiment, sous la direction d'une « grande », une partie du catéchisme de Ripalda. Puis les garçons, au nombre de cent vingt-huit, qui, deux par deux, juchés sur des tables, s'interrogent et se répondent sur les cérémonies de la messe, le catéchisme de

Fleury, etc. Au moment de passer devant la prison, le marquis de Santa Cruz se souvient qu'il est seigneur de Valdepeñas et seigneur justicier avec toutes les prérogatives attachées à ce titre, notamment le droit de grâce pour certains délits. Des deux prisonniers qui s'y trouvaient, il en fait relâcher un, le moins coupable. Les journées suivantes se passent en excursions aux alentours de Valdepeñas; il faut aussi assister à des processions de pieuses confréries, recevoir l'école des garçons qui recommencent le petit exercice du cathéchisme de Fleury et cette fois le débitent d'un bout à l'autre, enfin recueillir une avalanche de pétitions. « Grande dépense de « papier ; les écrivains publics font leurs affaires, « car toutes les fois que Son Excellence sort, Elle « ramasse des rames de pétitions ».

Mais il est temps de quitter cette première étape et de reprendre la route de Santa Cruz de Mudela, chef-lieu de l' « état », situé à deux lieues de Valdepeñas.

L'arrivée à Santa Cruz, les ovations que ses habitants font à leur seigneur, les réceptions, les visites, les dévotions, les promenades et les chasses aux environs, tout cela n'est guère que la répétition de ce qui a eu lieu à Valdepeñas. Dans le bon peuple de la Manche, l'enthousiasme ne fait que croître, au dire de l'historiographe du voyage, et plus le marquis avance dans l'intérieur de ses domaines, plus il reçoit de témoignages d'affection, plus il se sent entouré, fêté par sa grande famille. Et qui voudrait mettre en doute cet amour et ce respect des vassaux

envers leur seigneur ? Tous les habitants, par une délicate attention pour le *señorito*, ne nomment-ils pas leurs filles et leurs garçons Camille [1] ? Parmi les curiosités de l'endroit, la seule à noter est « le collège des étalons, c'est-à-dire des ânes, pères « des incomparables mules manchoises : terribles « animaux qui vivent dans des cellules obscures et « isolées, où ils étudient beaucoup et ne sortent que de « rares instants dans la cour pour prendre leurs ébats. « Et voilà comme on peut garder clôture sans pra- « tiquer la chasteté. Peut-être pour ces deux raisons « ne souffrent-ils point de la goutte ».

El Viso, capitale de l'autre marquisat qui est l'apanage de l'aîné de la maison de Santa Cruz, se trouve encore deux lieues plus loin sur le chemin d'Andalousie. C'est le terme du voyage. Ici, le nom de Santa Cruz n'est plus de mise. On n'entend crier que : « Vive le marquis del Viso ! » et malheur à qui dirait autre chose. Comme ailleurs, tous les âges, toutes les classes rivalisent d'entrain pour acclamer les deux marquis et célébrer joyeusement leur entrée : jusqu'aux religieuses, qui, des fenêtres du couvent où elles sont enfermées, « agitent tant de « mouchoirs blancs qu'on dirait de loin un lavoir « quand souffle le vent d'est ». El Viso, au reste, était la vraie résidence des Santa Cruz ; c'est là qu'avait été construit par le premier marquis, le fameux homme de mer D. Alvaro de Bazan, un

1. Camille était un des prénoms de Marie Léopoldine de Tolède, alors sans doute fiancée au marquis del Viso,

palais somptueux, qui, au XVIII[e] siècle encore et malgré beaucoup de dégradations, passait pour une merveille. Là se trouvaient réunis les trophées du grand Bazan et de quelques-uns de ses successeurs qui avaient eu des commandements dans l'armée navale. On y admirait surtout le salon dit de Portugal dont les peintures représentaient l'histoire de la conquête de ce pays sous Philippe II, le portrait des chefs qui la dirigèrent, les vues des villes, des ports, des forteresses, etc.

Le temps que les marquis séjournèrent à El Viso se passa tout de même qu'à Santa Cruz à festoyer, à recevoir, à visiter et surtout à chasser sur les pentes giboyeuses de la Sierra Morena. Enfin, sur le point de prendre congé de leurs fidèles sujets, nos deux marquis n'oublièrent pas de se montrer galants envers les religieuses qui passaient de longues heures dans le campanile du couvent à sonner les cloches. Le jour de la saint François, ils allèrent collationner au parloir où les pauvres nonnains purent satisfaire leur curiosité. « Elles demandaient « au marquis, tantôt la clef de chambellan pour la « toucher, tantôt la Toison ou la Croix pour l'ad« mirer, tantôt la montre de poche pour la voir « marcher toute seule... » Plus d'une, sans doute, avait aussi les yeux fixés sur le *señorito*.

Voilà donc comment, en Castille et en 1774, un grand seigneur traitait ses sujets, et comment il était reçu par eux. Assurément, cet unique exemple ne doit pas suffire pour juger des rapports qui existaient alors, même entre un seigneur généreux, humani-

taire, instruit, et les habitants de ses « états », et il serait peu judicieux de prétendre trouver dans ce récit visiblement trop bien intentionné une peinture tout à fait véridique du régime seigneurial tel qu'il fonctionnait en Espagne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. L'auteur de cette relation ne nous montre en effet que le beau côté des choses et laisse discrètement dans l'ombre, parce qu'il n'avait d'ailleurs pas à s'en occuper, ce qui pourrait être de nature à ne pas rehausser le prestige de son maître ou à présenter son administration sous un jour moins favorable.

Quoi qu'il en soit du *Voyage à El Viso* et de ses tendances louangeuses, dont il convient de se méfier un peu, il ne paraît pas douteux cependant que le marquis de Santa Cruz ne rentrât bien dans la catégorie du « bon seigneur », et nous n'avons pas lieu de croire que ses vassaux fussent, en aucun cas, plus pressurés, plus malheureux que ne l'étaient les sujets directs du Roi dont généralement la condition était tenue pour meilleure que celle de l'habitant des *señorios*. « En terre de seigneur ne fais pas ton nid », dit l'adage espagnol, et presque toujours, il est vrai, les petites gens avaient moins à souffrir des juges ou corregidors royaux, fonctionnaires éprouvés et examinés, que des intendants, mal choisis, mal contrôlés, et souvent plus mal payés encore des seigneurs. Mais, n'exagérons rien. Tout dépendait, en somme, de la valeur morale et intellectuelle du maître, du soin qu'il prenait de gouverner et d'administrer le plus possible par lui-

même, de se débarrasser des intermédiaires et des parasites et de visiter souvent ses états pour y recueillir l'expression sincère des griefs des habitants : tant valait l'homme, tant valait le système. Sans pousser l'esprit d'équité et d'abnégation aussi loin que le bon comte d'Oropesa, D. Juan Alvarez de Toledo, qui, au temps de Philippe II, nommait chaque année des théologiens et des juristes pour entendre les plaintes de ses vassaux et se soumettait entièrement à la décision de ces juges quand ils prononçaient contre lui[1], Santa Cruz, tout au moins, prenait au sérieux ses devoirs de seigneur, sentait qu'il avait charge d'âmes et, dans la mesure où il le pouvait, pourvoyait au bien-être de ses administrés en les appliquant à diverses industries, puis, chose plus nécessaire encore, tentait de les policer et de les instruire.

Et nous penserons avoir à peu près épuisé ce qu'il y avait à dire de cette colonie espagnole à Paris, à laquelle ont été mêlés un temps Fernan Nuñez et le prince de Salm, quand nous aurons cité le nom du duc d'Almodóvar, D. Pedro de Gongora y Luján[2], qui fut ministre en Russie, ambassadeur à Lisbonne, où Fernan Nuñez le remplaça, puis ambassadeur à Londres. Ses fonctions l'appelèrent et le retinrent parfois à Paris, où il fréquenta, avec quelque cir-

1. Castillo de Bobadilla, *Política para corregidores*, Partie I, livr. II, ch. 16, § 18.

2. Fils de Dª Ana Antonia de Góngora, cinquième marquise d'Almódovar del Rio, il reçut la grandesse en 1779 et fut créé duc en 1780.

conspection, nos philosophes. C'était un « éclairé », mais un prudent; les habitudes de la diplomatie corrigeaient ce que les idées ou, comme on aimait à dire alors, le « système » du penseur indépendant pouvaient avoir d'un peu aventureux. Il traduisit, en l'émendant, ce dont on doit le louer, l'*Histoire philosophique des établissements des Européens aux Indes*, de l'abbé Raynal[1], et il écrivit une « Décade épistolaire sur l'état des lettres en France », qui n'est point un panégyrique sans réserves; le censeur y met parfois à nu certaines faiblesses et légèretés de nos grands hommes. Il paraît que le livre eut quelque succès en Espagne, quoiqu'il ne possédât ni le mérite ni la nouveauté des « Mémoires littéraires de Paris », publiés, en 1751, par l'intelligent critique Ignacio de Luzán[2].

Après cette longue digression, il est temps d'aller retrouver en Espagne notre Fernan Nuñez, redevenu pour un moment militaire, guerrier même, puisque, à l'exemple de ses aïeux, les bons seigneurs de la *casa* de Fernan Nuñez, il vient mettre son épée au service de son Roi et fourbit ses armes pour combattre l'Infidèle. A vrai dire, les Maures n'occupaient plus la terre d'Espagne, que les Rois Catholiques, Ferdi-

1. Cette traduction parut à Madrid, de 1784 à 1786, sous le pseudonyme d'Eduardo Malo de Luque.

2. J. Sempere y Guarinos, *Ensayo*, etc, t. IV, p. 1, et M. Menéndez Pelayo, *Historia de las ideas estéticas en España*, Madrid, 1886, t. III, 1re partie, p. 372.

nand et Isabelle, Philippe II et Philippe III avaient successivement purgée de tout ce qu'elle contenait de musulman. Mais les Maures étaient encore bien près, ils garnissaient toute la côte nord de l'Afrique, de Tunis jusqu'à Tanger. Leurs pirates infestaient la mer, rendaient presque toujours périlleuse la traversée d'Espagne en Italie dans un temps où les communications par mer entre les deux pays étaient bien plus fréquentes qu'aujourd'hui ; en outre, les Barbaresques harcelaient sans cesse les garnisons qu'entretenait l'Espagne sur plusieurs points de la côte et essayaient de récupérer les places conquises sur eux, telles qu'Oran, Ceuta, Melilla et le Peñon de Vélez. En 1774, une tentative du sultan du Maroc pour déloger les Espagnols de ces postes fortifiés avait échoué, grâce à l'énergie des militaires chargés de les défendre. Après quelques démonstrations plus bruyantes que véritablement dangereuses, le sultan avait dû battre en retraite et signer un traité de paix assez honteux pour lui, où il se reconnaissait tous les torts et acceptait les conditions qui lui étaient imposées. Un tel résultat semblait de nature à satisfaire l'amour-propre espagnol, et certainement le pacifique et scrupuleux Charles III n'en demandait pas davantage. Mais il avait compté sans le fanatisme religieux qui veillait toujours, prêt à prendre sa revanche et guettant une occasion propice où il pourrait se couvrir du manteau du patriotisme pour agir plus énergiquement sur l'opinion publique et le gouvernement. L'occasion se présenta. Un moine, qui avait résidé à Alger et se donnait pour connaître

par le menu l'état des forces de la Régence, réussit à convaincre le confesseur du Roi, Fr. Joaquin Eleta, de la possibilité d'enlever, par un coup de main hardi, la place d'Alger aux Infidèles : œuvre pie, au premier chef, en même temps que très profitable aux intérêts du Roi. Charles III, moins têtu cette fois et moins méfiant que de coutume, se laissa trop facilement fléchir par les prières de son confesseur et par les conseils de Grimaldi, qui crut aussi, malgré sa prudence et son flair, à la réussite du projet ; l'expédition fut donc décidée en principe.

Restait à en nommer le commandant. Le Roi pensa d'abord à D. Pedro Ceballos, qui avait fait ses preuves en Amérique ; mais cet officier général ayant exigé pour tenter l'aventure un nombre de troupes trop considérable et qu'on ne voulut pas lui donner, le Roi lui préféra O'Reilly, qui prit l'affaire au rabais et s'engagea à la conduire à bonne fin, moyennant une vingtaine de mille hommes, tout compté. Rien de plus naturel de sa part : il y avait si longtemps qu'il alignait ses soldats, les faisait marcher et manœuvrer, changeait leur armement, leur équipement et leur uniforme, qu'un jour devait venir fatalement où il tiendrait à honneur d'éprouver sa méthode, non plus aux alentours des *sitios*, mais sous le feu de l'ennemi. Sans doute O'Reilly possédait quelques qualités indispensables au chef d'une telle entreprise ; il avait l'énergie, l'ambition, l'audace, mais il manquait de perspicacité, d'esprit de suite et de patience, qualités non moins essentielles au rôle qu'il prétendait remplir : surtout, il se lança dans cette aventure

sans savoir comment il la conduirait ni jusqu'où il irait. Avant même le départ de l'escadre, il commit deux fautes capitales : d'abord, en n'approvisionnant pas de vivres, en quantité suffisante, le corps expéditionnaire, qui, au bout d'un mois de campagne, devait forcément ou mourir de faim ou vivre sur l'ennemi ; secondement, en n'étudiant pas par avance le terrain où il se proposait d'opérer, en ne fixant pas le point précis où le débarquement pourrait se faire dans les meilleures conditions. Pour mettre aussi toutes les chances de son côté, il eût fallu ne rien ébruiter, se préparer en silence et surprendre le Dey par une attaque soudaine. Or, le contraire eut lieu. Dès la fin de mai 1775, tout le monde en Espagne et ailleurs savait que l'escadre, en train de se former à Carthagène, était destinée à combattre les Algériens, et de Marseille divers émissaires avaient prévenu le Dey des projets qui se tramaient contre lui[1] : aussi eut-il le temps d'appeler des secours et de mettre sa ville en état de défense. Le penaud fut O'Reilly, quand, du pont de son navire le *Velasco* et armé de sa lunette, il constata que son projet avait été éventé et que les Maures s'apprêtaient à le recevoir de leur mieux. « Ma foi, le vin est tiré, il faut le boire, » dit-il en français à Fernan Nuñez, que cette parole insouciante inquiéta quelque peu. « Cela n'indiquait « pas, observe le comte, qu'il eût de grandes espé- « rances dans le succès ni qu'il eût rien préparé pour

1. Fernan Nuñez, *Vida de Cárlos III*, fol. 87 et suiv.

« le cas où la surprise, sur laquelle il comptait « aveuglément, n'aurait pas pu avoir lieu. »

Partie dans les derniers jours de juin de Carthagène, l'escadre espagnole mouillait en vue d'Alger le 1er juillet 1775, et, dès ce moment, commencèrent les hésitations, les tâtonnements, les contre-ordres et aussi les tiraillements entre O'Reilly, commandant en chef de l'expédition, et D. Pedro de Castejon, commandant de l'escadre [1]. Le jour même, des ingénieurs de la flotte explorèrent la côte nord-ouest, entre la place d'Alger et la Pointe Pescade, mais ne purent en lever qu'un croquis insuffisant qu'ils s'appliquèrent à rectifier et à compléter le 2. Aucune reconnaissance ne fut tentée ni dans la grande baie de l'est ni sur la côte occidentale, au delà de la Pointe Pescade.

Dans le conseil de guerre tenu également le 2 juillet, les officiers généraux décidèrent, sur la proposition d'O'Reilly, que le débarquement aurait lieu le lendemain 3, sur un point de la baie situé entre la place et la rive gauche de la rivière l'Harrach. Mais les ordres ayant été communiqués trop tard aux commandants des navires, l'opération fut différée et renvoyée au 4. Sur ces entrefaites, c'est-à-dire pendant la journée du 3, le vent fraîchissant, un ordre intervint de tout suspendre. O'Reilly saisit alors le conseil d'un autre projet : cette fois, il s'agissait de

1. D. Pedro González de Castejon, marquis González de Castejon, qui fut ministre de la marine et mourut le 19 mars 1783.

débarquer, non plus sur la grande plage de l'est, mais à l'ouest, dans la baie nommée par les Espagnols de la *Mala Muger,* qui se trouve comprise entre le cap Caxine et le Ras Acrata. Quoi qu'on ait pu dire, le plan consistant à débarquer à l'ouest d'Alger, sur une plage qui n'était défendue par aucun ouvrage, et à s'emparer ensuite des hauteurs de la Bouzaréa qui dominent la ville et le Fort l'Empereur, pendant qu'une partie de la flotte ferait une diversion entre l'Harrach et le cap Matifou, ce plan était bon en soi, et c'est à peu près celui qui a été suivi en 1830, sauf que le point de débarquement a été reporté encore plus à l'ouest, sur la plage de Sidi Ferruch. Un calme plat, survenu tout à coup, détruisit ce second projet et l'on revint au premier, qui ne put être mis à exécution que dans la nuit du 7 au 8.

L'opération du débarquement s'effectua dans le plus grand désordre ; les chaloupes, chargées des troupes qu'elles avaient prises à bord des navires, arrivèrent toutes en même temps à terre. Il en résulta que les divers détachements, environ huit mille hommes, débarquèrent lentement et bruyamment, qu'ils se mêlèrent d'une façon inextricable et que les officiers perdirent un temps précieux à reconnaître leurs hommes ; il en résulta en outre que ces détachements, au lieu de se former en colonnes, comme l'avait prescrit O'Reilly, se massèrent instinctivement en bataille. Si les Algériens avaient su profiter de ces premières heures de confusion, ils eussent très facilement rejeté dans la mer toute la première division de l'armée espagnole, qui, dans la situation

où elle se trouvait, n'aurait pu être ni secourue ni même appuyée par les feux de l'escadre. Mais les Algériens restèrent postés sur les hauteurs qui couronnent la baie et, plus près aussi du rivage, dans des jardins, tapis derrière des haies d'aloès ou des monticules de sable, d'où ils tiraient avec de mauvaises armes, mais à coup sûr, sur les Espagnols, qui enrageaient d'être ainsi fusillés sans même pouvoir discerner leurs ennemis : les seuls qu'ils réussirent à voir furent quelques groupes de cavaliers qui vinrent attaquer leurs flancs et furent promptement dispersés par les canons de la flotte.

O'Reilly, quoi qu'il eût pu constater dès son arrivée sur le terrain que ses ordres n'avaient pas été exécutés, ne fit rien pour former ses troupes en colonnes : soit qu'il eût changé d'avis, soit qu'il reconnût l'impossibilité d'opérer si tardivement cette manœuvre. Pour déloger les Algériens des jardins où ils se tenaient cachés, il fit avancer quelques compagnies de chasseurs. Cette troupe légère fut bientôt décimée par le feu de l'ennemi et dut se replier. Il ne restait plus qu'à tenter une attaque générale. C'est ce qui eut lieu ; les tambours battirent la charge et toute la ligne se porta vivement en avant, baïonnette au canon. Qui commanda cette marche ? Les relations plus ou moins inspirées par O'Reilly dégagent sa responsabilité et donnent à entendre que le mouvement, qui commença par la gauche, où se trouvaient les Gardes Wallones, s'effectua sans aucun ordre de sa part. Fernan Nuñez ne paraît pas très disposé à accepter cette version : « Tout ce que

« je sais, dit-il dans son Journal[1], c'est que la ligne « avança au son du tambour et que les officiers « avancèrent avec la ligne. Or, il n'est pas vraisem- « blable que les tambours aient battu la charge sans « ordre ni que les officiers se soient portés en avant « s'ils n'avaient pas de motif sérieux de le faire. « Comme l'opération n'a pas réussi, personne ne « veut s'en reconnaître l'auteur. Pour moi, j'avoue « que je ne doutai pas alors que le mouvement en « avant ne fût ordonné par le général, puisqu'en « fin de compte il ne s'y opposa pas. Maintenant, si « le général en chef ou les autres généraux ne veu- « lent pas confesser que l'ordre est venu de lui ou « d'eux, parce qu'en réalité ni l'un ni les autres ne « l'ont donné, peu m'importe. Le fait positif est « qu'on n'a nullement recherché l'auteur du mouve- « ment, qui, s'il a procédé sans ordre du général, « serait coupable d'un crime énorme. »

L'attaque générale par toutes les forces espagnoles, augmentées des réserves qu'avaient amenées sur la plage un second et un troisième débarquement, ne produisit pas de meilleur résultat que les attaques isolées des compagnies de tirailleurs. Les ennemis, toujours invisibles, se retiraient vers la montagne, mais en faisant éprouver des pertes très sensibles aux Espagnols, qui, à cause de leur formation et de leur ignorance du terrain, n'arrivaient pas à se frayer un passage à travers les aloès et les abris construits par

1. *Diario de la expedicion contra Argel con algunas reflexiones* (Bibl. de l'Université, Ms. 1311, § 101).

les Algériens. Ceux-ci, qui pendant les premières heures de la journée ne s'étaient pas départis de leur tactique prudente, se décidèrent enfin à prendre l'offensive. D'une part, l'infanterie du bey de Constantine, de l'autre, les troupes campées sous le fort Babazoun vinrent attaquer en même temps la gauche et la droite du corps expéditionnaire. Le bey, croyant qu'il aurait à combattre de la cavalerie, avait imaginé de munir le front de sa petite armée d'un certain nombre de chameaux ; on sait en effet que ces paisibles animaux, par leur taille et leur répugnante odeur, effrayent et repoussent les chevaux. Ce stratagème était bien inutile, car les Espagnols n'avaient point encore songé à débarquer leur cavalerie ; les pauvres chameaux servirent seulement de cibles et tombèrent tous, en victimes expiatoires, sous une grêle de balles de l'infanterie espagnole. Mais cette hécatombe de bêtes innocentes n'avança pas beaucoup les affaires d'O'Reilly; ses troupes, fatiguées, énervées et déconcertées par un combat inégal, contraire aux principes de tactique qu'on leur avait inculqués et, en somme, fort meurtrier, commencèrent, surtout sur la gauche, à faiblir. Voyant cela, le général en chef fit sonner la retraite. Les détachements les plus engagés se retirèrent avec quelque précipitation sur les réserves qui n'avaient pas pu prendre part à l'action. Ce mouvenent exécuté — selon Fernan Nuñez à huit heures du matin ; selon d'autres, à dix heures et demie seulement, — il fallut songer à se défendre sérieusement contre une attaque en masse, très probable, de toutes les forces

algériennes. Un retranchement fut élevé à la hâte où tout le corps expéditionnaire s'entassa pêle-mêle.

Par une étrange aberration, les ingénieurs avaient construit la tranchée sur le rivage et parallèlement à la mer : c'était l'exposer au feu des batteries ennemies de droite qui l'enfilaient dans toute sa longueur. Ces batteries, qui d'abord avaient canonné l'escadre, ne pouvant pas tirer sur les troupes espagnoles de peur d'atteindre en même temps la cavalerie algérienne, dirigèrent leur feu sur la redoute. En cette occasion encore se manifesta l'hostilité qui, dès le début de la campagne, régnait entre les commandants de l'escadre et de l'armée. O'Reilly, malgré ses demandes pressantes, ne put obtenir de Castejon qu'il fît avancer des navires afin d'éteindre le feu des batteries. Aussi, pour parer aux ravages qu'elles causaient, ne lui resta-t-il d'autre ressource que de faire élever tant bien que mal quelques ouvrages perpendiculaires à la tranchée principale, de manière à abriter un peu ses hommes qui continuèrent cependant à être fort éprouvés. A six heures du soir, le général exposa la gravité de la situation aux officiers généraux réunis autour de lui, leur laissa entendre qu'il considérait lui-même l'expédition comme manquée et, avec leur assentiment unanime, décida le rembarquement des troupes qui commença à huit heures et se continua toute la nuit.

Les Espagnols perdaient environ trois mille hommes, tant tués que blessés, et abandonnaient à l'ennemi quelques canons, des chevaux de frise, des outils, des sacs et beaucoup de fusils. Pendant la

dangereuse opération du rembarquement, qui ne s'accomplit pas, comme on peut penser, avec plus d'ordre et de méthode que le débarquement, les Algériens n'inquiétèrent en aucune manière leurs ennemis ; ils ne firent même pas mine d'avancer vers la mer. Sans doute, ils ne crurent pas à une retraite définitive et purent supposer que les Espagnols retranchés allaient avec de nouveaux renforts tenter une seconde attaque ; tout le bruit et les clameurs qu'ils entendirent dans la nuit du 8 au 9 les confirmèrent dans la croyance que l'escadre envoyait des secours au corps débarqué. C'était le contraire qui se passait. Grande fut donc leur surprise quand le lendemain ils purent constater l'abandon complet de la redoute de la plage ; leur joie brutale se traduisit par des transports et des actes de cruauté de leur façon. Les morts et même les blessés laissés sur le terrain par les Espagnols eurent la tête tranchée, et, munis de ces trophées, les Algériens, fiers à juste titre d'avoir mis en déroute une si forte armée, rentrèrent en triomphateurs dans la ville.

Du côté espagnol, il ne restait que deux partis à prendre : essayer un bombardement ou retourner incontinent en Espagne. Le dernier parti prévalut pour divers motifs dont le principal fut que les vivres commençaient à devenir rares. On fit observer aussi que, pour bombarder utilement la place avec des canons qui ne portaient pas beaucoup plus loin que ceux des Algériens, il eût fallu s'en approcher au point de mettre l'escadre sous le feu des batteries de terre. Le départ fut donc décidé. Un premier

convoi, commandé par le général suisse Félix de Buch, quitta le 12 juillet la rade d'Alger et ramena à Alicante les blessés, la cavalerie et une partie de l'infanterie. Le reste de l'escadre avec deux frégates du roi de Naples, qui avaient très efficacement cooporé à l'action, suivit le 15 et rejoignit le premier convoi à Alicante où les troupes débarquèrent et prirent leurs cantonnements.

Tel fut le résultat lamentable de cette expédition, acceptée au début avec tant d'enthousiasme par la cour et la nation, mais aussi mal préparée que mal conduite.

Dans son très intéressant journal, Fernan Nuñez résume son opinion sur le désastre dont il a été témoin et dont il rend responsables à la fois le général et les troupes ; il classe les fautes commises sous plusieurs rubriques. Fautes du général en chef: ses hésitations touchant le point le plus favorable pour atterrir qui retardèrent le débarquement de huit jours, hésitations qu'on ne saurait attribuer qu'à son ignorance à peu près complète du terrain. Fautes qui incombent à la troupe, au général et aux ingénieurs : formation en bataille au lieu de la formation prescrite en colonnes ; marche en avant sans but déterminé et ensuite retraite précipitée ; mauvais emplacement et construction défectueuse de la redoute. Enfin, deux imprudences inconcevables et qui sont imputables à la fois au général et aux troupes : tenter le débarquement d'une armée de vingt mille hommes en plein pays ennemi et prévenu de longue date, à la barbe de ses défenseurs accourus en

grand nombre et sous le feu de ses batteries fort bien armées ; puis, se retirer dans des conditions telles qu'on ne peut y penser sans frémir.

Parmi les charges qu'il est juste de faire peser sur O'Reilly, Fernan Nuñez en oublie une des plus graves : l'insuffisance notoire des approvisionnements. Il semblerait véritablement que le général ne se fût jamais demandé ce qu'il adviendrait de ses troupes une foi débarquées, si elles avaient à soutenir une lutte de quelques semaines avec les Algériens. Vivre sur l'ennemi était aussi impossible en 1775 qu'en 1830, de sorte que le corps expéditionnaire eût été affamé avant même de pouvoir s'emparer des forts qui dominaient la place. En tout état de cause, et même en supposant que les premiers engagements eussent tourné à l'avantage des Espagnols, l'expédition se trouvait gravement compromise et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, eût abouti à un désastre complet. Rien donc ne saurait diminuer la culpabilité d'O'Reilly en tant qu'organisateur du coup de main ; tout dépose contre son imprévoyance et sa légèreté dont il semble d'ailleurs avoir eu conscience : son mot à Fernan Nuñez, avant l'action, l'indique. Sur le terrain montra-t-il au moins de la présence d'esprit et des qualités militaires ? Point. Ses ordres, au début, ne sont pas exécutés : il n'a pas l'air de s'en apercevoir ; et, pendant toute la première partie de la journée, il semble comme absent, tellement qu'on n'a pu décider si lui-même ou un autre officier de l'état-major avait ordonné la marche en avant et la retraite. Les adjudants aussi se dérobent ; Fernan Nuñez fait

observer qu'il n'y eut parmi eux qu'un tué et deux blessés[1] et que tous les ordres du général furent portés par des officiers de la troupe. « On se demande « où étaient Messieurs les adjudants et ce qu'ils ont « fait ». O'Reilly ne reprend un peu le commandement effectif de ses soldats que lorsqu'il se sont retranchés, mais c'est pour ordonner leur renvoi à bord des vaisseaux de l'escadre.

Ainsi le général irlandais, que la fortune avait gâté jusqu'alors et qui tomba de haut, fut, sinon l'unique, tout au moins le principal auteur de cette fâcheuse aventure, et quoi qu'on puisse imputer à la conduite assez louche en plusieurs circonstances de D. Pedro Castejon et aux sentiments de jalousie qu'il devait nourrir contre son collègue de l'armée de terre, il n'est que juste de faire porter sur O'Reilly la part la plus grande dans l'insuccès de l'expédition[2].

1. L'un des blessés fut D. Joaquin de Oquendo, cet officier que Fernan Nuñez avait rencontré à Paris chez Aranda.

2. Sur l'affaire d'Alger, outre le *Journal* de Fernan Nuñez, les ordres à l'escadre ou à l'armée réunis par lui (Bibl. de l'Université, ms. 1311 et Bibl. Nat., Ms. Esp. 424, fol. 208 et suiv.) puis un chapitre de la *Vida de Cárlos III* (fol. 87 et suiv.), nous avons encore consulté les documents d'origine espagnole publiés dans les tomes VIII et IX de la *Revue Africaine* d'Alger et le récit sommaire, mais bien fait, de l'expédition de 1775 qui se trouve dans l'*Aperçu sur l'État d'Alger rédigé au Depôt de la Guerre*, Paris, 1830, 3e édition, p. 50 à 70. On peut consulter aussi le mémoire de D. Léon Galindo y de Vera sur l'histoire des possessions espagnoles en Afrique, paru dans le tome XI des *Memorias de la R. Academia de la Historia* (Madrid, 1884), p. 319 à 325.

Dès qu'on apprit à Madrid l'avortement de l'entreprise qui avait donné de si grandes espérances et réveillé, après tant d'années de paix, l'esprit belliqueux de la nation, la colère du peuple et des classes élevées se déchaîna et contre O'Reilly et contre Grimaldi, les deux auteurs responsables, mais inégalement, de l'affront infligé aux armes espagnoles par les pirates barbaresques. L'indignation de la masse se donna d'autant plus librement carrière qu'elle atteignait deux étrangers dont un Italien : le patriotisme froissé trouvait son compte dans cette explosion de haine. Ce fut pis encore lorsque les troupes rapatriées contèrent leurs infortunes, en les exagérant, comme il arrive toujours, et que le grand public, avec la compétence et l'équité qui lui appartiennent, se mit à discuter le détail des opérations et à peser la part des responsabilités encourues. Les libelles, les chansons, les saynètes tombèrent dru comme grêle sur les deux victimes et, pendant plusieurs mois, ces publications anonymes et diffamatoires, l'équivalent de certaine presse de nos jours, ne s'occupèrent que d'instruire le procès du général et du ministre, traîtres au Roi et à l'État, et de les désigner à la vindicte publique[1]. Par contre, on prônait Aranda et Ceballos, de vrais, de purs Espagnols ceux-là et qui n'auraient fait qu'une bouchée d'Alger et de tous les Maures de Barbarie.

1. Les pamphlétaires, comme bien l'on pense, ne manquèrent pas d'insister sur un défaut physique et assez apparent d'O'Reilly qui boitait d'un pied. De là les épithètes de *pata galana*, *diablo cojuelo*, *general de pie quebrado*, etc.

Il faut bien dire qu'O'Reilly s'y prit fort mal pour prévenir les accusations et détourner les injures. Le rapport qu'il fit insérer le 18 juillet dans la *Gazette de Madrid* contenait une phrase malheureuse sur « l'ardeur excessive et inconsidérée » de la première division, qui, s'étant engagée à fond, avait, suivant lui, compromis le succès de l'opération[1]. Ce blâme, motivé ou non, mais très vivement discuté, aussitôt après la rentrée des troupes, et naturellement repoussé avec indignation par ceux qu'il visait, donna un nouvel aliment aux nouvellistes qu'inspirèrent sans doute de nombreux officiers mécontents de leur chef. O'Reilly fut pendant quelque temps la personne la plus détestée d'Espagne. Le Roi, qui estimait ses services et qui eut la fermeté très louable de ne pas céder au mouvement populaire, dut cependant le maintenir éloigné de Madrid et, après lui avoir confié une mission sur la côte d'Afrique, le nomma gouverneur de Cadix.

Comment se comporta Fernan Nuñez au cours de cette campagne peu glorieuse et qu'advint-il de lui? Son journal et les pages qu'il a consacrées, dans sa *Vie de Charles III*, à l'expédition contre Alger permettent de le suivre pas à pas. Embarqué à bord du *San José*, où se trouvait également le prince Camille de Rohan Rochefort, chevalier de Malte, qui

1. « Por un *excesivo inconsiderado ardor* llegó á empeñarse demasiado el primer cuerpo que desembarcó, á pesar de las ordenes y persuasiones de sus comandantes » (*Gazeta* du 18 juillet 1775).

était venu offrir ses services au Roi Catholique[1], Fernan Nuñez arrivait le 1er juillet en vue d'Alger, et prenait part à la première et sommaire reconnaissance de la côte; puis, le 6, il assista à la canonnade que le *San José* dirigea contre un fort d'Alger et qui coûta six morts et treize blessés à l'équipage de ce navire. Le brigadier Don Cárlos, placé sous les ordres du maréchal de camp, marquis de La Romana, commandait la brigade du *Roi*, formée de quatre bataillons des régiments *Imemorial del Rey*, *Lisboa*, *España* et *Príncipe*, environ deux mille sept cents hommes; cette brigade appartenait à l'aile droite de l'armée expéditionnaire. A peine débarqué sur la plage d'Hussein Dey, il eut le chagrin de voir décapiter par les Algériens le lieutenant des Gardes Espagnoles, D. José de Landa, son ancien mentor, sous les auspices duquel il avait fait ses premières armes dans la carrière. Également au début de l'action, il perdit son chef immédiat et son ami, le marquis de La Romana, qui fut tué à la tête de ses hommes[2]. Pendant les divers engagements de la matinée, Don Cárlos remplit bien son emploi et lorsque la première ligne, imprudemment engagée, dut battre en retraite,

1. Ce Rohan eut pour aide de camp, en cette occasion, le poitevin Jacques de Liniers, qui fit plus tard une brillante carrière au service d'Espagne et y trouva une mort tragique et glorieuse. Voyez la *Biographie de Jacques de Liniers, comte de Buenos-Ayres et vice-roi de la Plata* (1753-1810), par Jules Richard, Niort, s. d., in-8°.

2. D. Pedro Caro y Fontes, deuxième marquis de La Romana, maréchal de camp et précédemment colonel du régiment de dragons d'*Almansa*.

retraite, il eut l'heureuse idée de former un « marteau » avec les réserves pour faire front à la colonne ennemie qui attaquait l'aile droite espagnole, et cette manœuvre fut couronnée de succès. En résumé, il se tira de la bagarre sans autre mal que des contusions peu graves et revint à Alicante avec le gros de l'armée. Son journal, qui fait grand honneur à sa perspicacité et à ses connaissances techniques, prouve qu'il suivit avec l'attention la plus soutenue et en militaire consommé les diverses péripéties du débarquement et du combat. Il raconte et il juge, et son récit aussi bien que les « réflexions » ou critiques très approfondies qui l'expliquent et le commentent, dénotent une parfaite bonne foi et une stricte impartialité. De toutes les relations de la descente des Espagnols à Alger, le journal de Fernan Nuñez est celle qu'on consultera avec le plus de sécurité ; c'est celle aussi où l'on apprend le plus de détails curieux et où l'on peut le mieux saisir la suite des événements et discerner les fautes commises par le général en chef.

Des cantonnements d'Alicante, Fernan Nuñez n'attendit pas longtemps pour informer son ami Salm des résultats de la triste équipée d'O'Reilly.

« Quelle chance tu as eue de ne pas t'être trouvé à cette expédition aussi courte que malheureuse ! Sans vouloir parler du vrai motif de notre échec, il est certain que la plus grande partie du rapport publié dans la Gazette inspire des doutes et qu'il y a à dire, à ce propos, beaucoup plus que je ne pourrais le faire dans une lettre. Un jour viendra où nous nous verrons et où je pourrai te conter con-

fidentiellement ce qui s'est passé ; alors tu jugeras en plus complète connaissance de cause. Toi qui connais notre pays et son système et sais les mobiles qui le font agir, tu devineras bien des choses qu'il m'est impossible de te dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la troupe s'est comportée avec une grande constance et qu'*on nous a mis bien à l'épreuve*. J'ai eu la chance de m'en tirer avec une contusion peu grave dans la poitrine, dont je suis remis, quoiqu'on m'ait saigné deux fois et fait absorber beaucoup de calaguala[1], parce que d'abord j'ai eu des crachements de sang ; mais cet accident ne s'est pas répété et aujourd'hui je n'éprouve plus qu'une certaine fatigue en marchant : cela se passera avec le temps. Nous ne savons pas encore notre destination ; toutefois il n'est plus possible qu'on entreprenne une autre campagne cette année, et maintenant qu'on s'est rendu compte du terrain et de la position, je doute qu'on s'y risque à nouveau. Les navires et galères de Malte et deux frégates de Naples sont venus ici depuis notre arrivée et attendent comme nous les ordres de la cour. La troupe est casernée, car il y a des détachements qui ont déjà près de quatre mois de mer. Je rejoins demain ma garnison d'Onteniente[2]. Une fois là, je verrai ce qu'il adviendra de moi et s'il me sera possible de réaliser mes projets qui me tiennent de plus en plus à cœur, car je me sens chaque jour moins d'ambition et me rends mieux compte du *vuide* de tous les objets qui la pourraient nourrir[3] ».

Doit-on attribuer ces vélléités de renoncement et cette manière de découragement aux fatigues et aux ennuis d'une campagne manquée, ou Don Cárlos

1. Plante sudorifique originaire du Pérou, introduite en Europe depuis 1745 et d'abord en Espagne.
2. Ville au sud de la province de Valence.
3. Alicante, 29 juillet 1775.

avait-il d'autres raisons pour souhaiter une existence plus retirée et plus calme ? Il semble en tout cas que la mystérieuse amie d'Italie dont il a été parlé tînt encore une grande place dans ses pensées et fût un peu cause des désillusions et de la sensation de vide dont il fait l'aveu à Salm. « Tâche de la « voir en passant par Bologne et dis-moi ce qu'elle « t'aura dit de moi, car nous sommes maintenant « sur le pied de l'amitié ; mais n'aie l'air de rien, si « elle ne te questionne pas. » Il demande aussi à Salm de lui communiquer ses projets, parce qu'il craint que les faveurs et l'éloquence persuasive de Joseph II n'éloignent le prince et ne le « mènent ailleurs » ; et, en finissant, il lui donne des nouvelles de quelques camarades qui ont pris part à l'échauffourée d'Alger : Borghese, revenu avec les frégates de Naples et qui est malade à Carthagène ; D. Pedro de Silva, frère du marquis de Santa Cruz, qui commandait à Alger son régiment d'*Afrique,* sous les ordres du brigadier marquis de La Cañada, à l'aile gauche de l'armée ; puis l'inséparable Caamaño, dont le régiment de *Majorque*, représenté par un bataillon, fut placé dans le corps de réserve. Tous trois ont sauvé leur peau.

A un mois de là, Fernan Nuñez réside à Valence où sa sœur, la duchesse de Béjar, est accourue pour lui tenir compagnie et le soigner.

« Devine, écrit-il à Salm, devine qui m'a remis une lettre du 8 courant dans la même chambre où tu te coiffais quand tu es venu me rendre visite ici ? Il est im-

possible que tu trouves, si je ne te le dis pas... Ma sœur, qui, inquiète de ma santé et désireuse de profiter de cette occasion pour voyager un peu, a réussi à extorquer un oui au duc et s'est rendue ici en quatre jours par le chemin long. *A ce trai, je reconois*..... n'est-il pas vrai? Elle est arrivée le dimanche 20 et je pense qu'elle restera jusqu'au milieu du mois prochain. Je l'accompagnerai jusqu'à Belmonte, passerai de là à Fernan Nuñez, rentrerai à Madrid pour y demeurer jusqu'à la fin de l'année au plus, puis me rendrai à Paris, si rien ne m'en empêche[1] ».

Il revient ensuite sur l'affaire d'Alger. De faux bruits et des calomnies répandus dans le public par les chefs intéressés à se blanchir et à attribuer toutes les fautes à ceux qui ne sont plus là pour se défendre excitent l'indignation de notre brigadier; il les relève vertement.

« C'est une canaillerie que Ricardos[2] ou tout autre mette sur le compte de La Romana le malheur qui nous est arrivé. Quand je débarquai avec mes grenadiers, qui furent des premiers à mettre pied à terre, je ne le vis pas. Je formai mes hommes et le cherchai, parce qu'il commandait ma division. Au bout d'un quart d'heure et demi, je rencontrai son aide de camp à l'arrière-garde de son bataillon et lui demandai des nouvelles du général. Il me répondit qu'il venait d'être tué. A ce moment, nous n'avions pas encore bougé de l'endroit où nous nous étions formés. Vois donc quelle faute on peut reprocher à ce malheureux, en admettant qu'il y ait eu faute dans le

1. Valence, 29 août 1775.

2. D. Antonio Ricardos, lieutenant-général et inspecteur général de la cavalerie qui commandait à Alger l'aile droite de l'armée. Il mourut le 13 mars 1794, étant capitaine-général des armées du Roi et du principat de Catalogne.

mouvement en avant et dans tout ce qu'on nomme l'*ardeur inconsidérée*. Tout cela, cher ami, ce sont des prétextes. L'ardeur, l'inconsidération et la témérité sont le fait de ceux qui ont tracé le plan de l'expédition sans la connaissance voulue du pays et des forces de l'ennemi. Et ce qu'on ajoute sont des prétextes et des mensonges qui aggravent la faute de ceux qui cherchent à se disculper et à louer en même temps *à tor y à traver* les personnes qui pourraient faire du tapage. Je plains comme personne O..., si, halluciné par son ambition, il s'est laissé convaincre *mal à propos ;* mais je ne puis lui passer de ne pas dire sincèrement les choses et de vouloir quand même soutenir une absurdité. Toute la nation crie contre lui et Madrid est plus rempli que ne pourrait être Londres de pasquins qui demandent satisfaction et qu'on le traduise devant un conseil de guerre, comme le prescrit l'Ordonnance, dont je te transcris l'article, à la lettre, car il est singulier qu'O... soit le premier qui l'ait transgressé. Sa femme[1], dit-on, a été insultée à La Soledad, de sorte que Grimaldi, quelque désir qu'il en ait, n'ose pas le laisser venir à Madrid. Il lui a donné l'ordre de rembarquer et d'aller avec Ricardos, Castejon, Abarca[2] et quatre autres ingénieurs reconnaître les îles Chafarinas, sur la côte d'Afrique, où il y a un port abandonné qu'on a l'intention d'occuper après avoir rasé les petits présides..... Quand nous nous verrons, je te ferai lire mon journal et les réflexions que m'a suggérées la conduite d'O.... Nous causerons de tout ce que je ne puis mettre par écrit, quoique j'en aie dit déjà beaucoup ».

Après avoir ainsi rétabli les faits, vengé la mémoire du pauvre La Romana et avoir donné avec

1. Da Rosa de Las Casas.
2. D. Silvestre Abarca, maréchal de camp ; il appartenait au génie et fut quartier-maître général pendant l'expédition d'Alger. Mort, lieutenant-général, le 3 janvier 1784.

une louable modération, mais avec fermeté, son opinion sur la conduite d'O'Reilly, qui, en cette occurrence; manqua totalement de grandeur d'âme, Don Cárlos passe à l'autre sujet qui lui donnait le plus à penser et lui causait le plus de tourment d'esprit. Il remercie Salm d'avoir renseigné et rassuré son amie sur ce qui s'est passé en Afrique; il compte que le prince lui fera savoir comment il l'a trouvée et ce qu'elle lui a dit. La lettre se termine par un post-scriptum de la duchesse de Béjar, en français.

De votre toilette, ce 29 aoust.

« J'ai reçu, mon chèr ami, vos deux lettres de juillet et du 1er aoust, la première à mon départ de Madrid, la seconde à mon arrivée ici ; il ne me reste rien à ajouter au sujet de mon frère, vous ayant écrit tout de suite après son malheur. J'ai d'abord pensé à vous dans ce moment là, comme ma lettre vous l'aura déjà prouvé, j'espère. Voilà ma manière de vous maltraiter; vous ne vous plaindrez jamais de moi plus raisonnablement que cela. Quand aurez-vous une belle-sœur abbesse, et quand hériterez-vous des pensions de M. l'Abbé? Instruisés-moi bien de tout ce qui vous intéresse, je vous fais grâce du reste. Votre présent pour la petite-nièce doit être arrivé, mais, étant ici, je n'ai pu le voir, ni mon ami le porteur non plus. Sylva[1] est logé chez nous, nous menons une vie unie et tranquille. Amusés-vous et ne nous oubliez pas. Je ne vous dis rien du plaisir que j'ai eu d'embrasser mon frère ».

On sait que le désastre d'Alger eut pour conséquence politique la chute du premier ministre de

1. D. Pedro de Silva, frère du marquis de Santa Cruz.

Charles III. Grimaldi cependant ne tomba pas tout de suite. Le rusé et intrigant Italien essaya d'une savante manœuvre pour rétablir son crédit fort ébranlé ; il pensa faire un coup de maître en persuadant au Roi d'admettre dans son conseil d'État son fils aîné, le prince des Asturies, qui avait été jusque-là soigneusement tenu à l'écart de la politique : il était grand temps, disait-il, que le Prince qui devait régner un jour fût initié aux secrets de l'État. En réalité, Grimaldi cherchait par là à réduire un ennemi, à amadouer le futur Charles IV, accaparé et dominé par les *Aragonais* qui travaillaient depuis longtemps à ruiner le ministre italien pour s'emparer de la direction des affaires. La manœuvre de Grimaldi ne réussit pas. Comme auparavant, le Prince n'agit que sur les insinuations de sa femme et de sa camarilla, et continua son opposition au ministre. En sorte que ce dernier mécontenta le père, fort jaloux de son pouvoir absolu et qui n'aimait pas à le partager même avec ses proches, et ne gagna pas non plus le fils. Dans ces conditions, la place devenait intenable et le moindre incident devait décider une retraite que tout le monde considérait comme forcée. Une question d'étiquette quelconque amena Grimaldi à donner sa démission, qui fut acceptée en novembre 1776[1]. Pour reconnaître ses services, le Roi le nomma ambassadeur à Rome ; puis, l'année d'après,

1. Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos III*, t. III, p. 149.

le créa duc et grand d'Espagne. Le parti *aragonais* crut triompher, mais se réjouit trop tôt : ce ne fut pas lui qui recueillit la succession du ministre renversé. Charles III avait bien consenti à se séparer de Grimaldi, dont, malgré cette maladroite affaire du Prince, il goûtait les habitudes d'esprit et la manière de négocier, mais il n'entendait nullement donner à ce ministre pour successeur Aranda qui lui était insupportable ; il n'entendait pas surtout qu'on lui forçât la main et lui imposât le choix d'un personnage si encombrant qu'il l'avait envoyé à Paris pour s'en débarrasser. Grimaldi fut remplacé par un fonctionnaire de la carrière, D. José Moñino, comte de Floridablanca[1], qui, à cette heure, remplissait les fonctions de plénipotentiaire auprès du Saint-Siège ; il y eut un simple chassé-croisé entre les deux ministres : Floridablanca prit à Madrid la succession de Grimaldi qui prit à Rome celle du nouveau secrétaire d'État. La *golilla* l'emportait donc encore sur la cabale des grands seigneurs, des Aranda et des Pignatelli.

Fernan Nuñez, quoiqu'il fût bien en fait affilié aux *Aragonais*, n'épousait pas avec une très grande chaleur leurs querelles et ne partageait pas toutes leurs préventions. Il s'occupait d'ailleurs peu de politique militante et se mêlait le moins possible aux petites conspirations qui se tramaient journellement dans les appartements du Prince. Il se conten-

1. Ce titre avait été créé, au profit de Moñino, au mois d'octobre 1773.

tait de plaire au Roi, qui lui inspirait un dévouement sans bornes, et de remplir avec la ponctualité requise par ce souverain méthodique ses fonctions de chambellan. Charles III lui en sut gré. Pour récompenser ses bons services militaires à Alger, il avança Fernan Nuñez au grade de maréchal de camp (mars 1776), l'attacha à l'état-major de la Vieille Castille, le choisit comme gentilhomme de la chambre pour suivre la cour à Saint-Ildephonse et à l'Escurial, et lui conféra la grand'croix de son ordre « royal et distingué » (7 décembre).

Pendant cette année de 1776, Don Cárlos reprit à peu près le genre d'existence qu'il menait avant son long voyage, mais avec moins d'entrain et de bonne humeur. Le comte a beau écrire à Salm qu'il a « faim d'Aranjuez », après quatre années passées loin de ces lieux enchantés, il est visible que les plaisirs des *sitios* lui reviennent moins qu'autrefois. Ses voyages et sa dernière campagne l'ont en quelque sorte assagi et lui ont inspiré des pensées assez sérieuses. Mais si les manèges des partis et les incidents de la politique intérieure ne l'intéressent guère, il ne laisse pas cependant de suivre avec attention ce qui se passe au dehors et se prépare déjà à remplir, le cas échéant, quelque poste diplomatique, si les sollicitations qu'il avait adressées antérieurement à Grimaldi doivent être, comme il y compte, favorablement accueillies par le nouveau ministre. Il s'inquiète surtout des mouvements des Portugais à propos de certaines délimitations de frontières en Amérique. « Les Portugais, écrit-il à

« Salm, continuent de se moquer de nous à Buenos « Aires, et nous nous présentons l'autre joue comme « de bons chrétiens. Mais Carvalho (Pombal), qui ne « l'est pas à ce point, tire parti de notre façon d'agir. « Je ne sais ce qui résultera de tout cela[1].» Il n'en résulta rien de mauvais pour l'Espagne, qui, l'année suivante et grâce à l'énergie du général Ceballos, obtint du Portugal plus qu'elle ne pouvait espérer: en Amérique, la colonie du Sacramento ; en Afrique, les îles de Fernando Po et d'Annobon ; acquisitions complétées et couronnées par un traité de paix qui rapprocha et réconcilia les deux puissances péninsulaires, aux dépens, il est vrai, du Pacte de famille, ou du moins aux dépens de certains intérêts de la France[2]. Ce fut précisément sur Fernan Nuñez que Charles III jeta les yeux pour inaugurer auprès de l'État voisin la politique nouvelle, conséquence de l'accord si heureusement établi. Sa nomination au poste d'ambassadeur à Lisbonne date du 26 février 1778, et l'on peut voir par les dépêches de l'ambassade de France à Madrid que ce choix fut fort approuvé. Bourgoing, qui regrette les relations de Fernan Nuñez avec le parti *aragonais* dont il semble d'ailleurs exagérer les tendances anti-bourbonniennes et anti-françaises, se plaît à reconnaître au nouveau diplomate de très bonnes qualités. « Il a « les mœurs plus douces (que Villahermosa), un « caractère plus ouvert, et c'est, sans contredit, un

1. Madrid, 15 avril 1776.
2. Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos III*, t. III, p. 254.

« des Espagnols les plus polis par ses voïages[1] ». Fernan Nuñez arriva à Lisbonne, où il remplaçait le marquis d'Almodóvar, le 17 octobre 1778 et eut sa première audience le 22.

Mais quoi ? Ambassadeur et célibataire ? Non pas. Don Cárlos n'aurait jamais commis pareille inconvenance : il avait très heureusement profité de l'année 1777 pour se chercher une femme et se marier. Non seulement les exigences de la carrière diplomatique, mais tout autant peut-être la rupture définitive de cette liaison irrégulière dont parlent quelques-unes de ses lettres le poussaient ou le prédisposaient au mariage. Déjà, en 1775, il avait eu l'intention de dénicher à Paris l'épouse « riche et honnête » qu'il pouvait souhaiter. Pris de court, il dut renoncer à ce projet, et, au lieu de la Française telle qu'auraient pu lui en trouver une fort aisément ses parents de Rohan, Don Cárlos se rabattit sur une simple Galicienne, Dª Maria de la Esclavitud Sarmiento y Quiñones, fille du comte de Villanueva de las Achas, D. Diego Sarmiento y Saavedra. A première vue, l'on s'étonne que Fernan Nuñez, puisqu'il renonçait à la France, n'ait pas recherché en Espagne même une alliance plus brillante dans le monde de la Grandesse où il était si bien vu et si choyé. Quel motif engagea donc le protégé de Charles III, le parent des ducs de l'Infantado, à s'allier à la fille d'un gentilhomme

1. Bourgoing à Rayneval, 25 mai 1778 (H. Doniol, *Histoire de la participation de la France à l'établissement des Etats-Unis d'Amérique*, t. III, p. 44).

du fond de la Galice ? Nous ne le voyons pas clairement. L'ami Caamaño y fut-il pour quelque chose ? Ou serait-ce que la fortune du père aurait surtout séduit le nouveau diplomate, tenu de par ses fonctions à épouser une femme riche, sa fortune à lui étant plutôt médiocre ? Cette considération a pu peser, en effet, sur sa détermination ; mais, sans compter que nous le verrons peu après son mariage se débattre au milieu d'embarras d'argent — ce qui ne tend pas à prouver que la jeune *Gallega* fût très richement dotée, — il faut reconnaître, à l'honneur de Fernan Nuñez, que l'intérêt ne décida pas son choix et que le futur ambassadeur à Lisbonne et à Paris chercha dans le mariage autre chose qu'un moyen d'augmenter son train et sa fortune. Il put faire un mariage de convenance, mais non pas un marché, et le soin avec lequel il s'appliqua à étudier le caractère de sa fiancée et à s'enquérir de ses qualités ou de ses défauts montre qu'il cherchait dans cette union mieux que des avantages pécuniaires et se faisait du bonheur conjugal une idée plus élevée, disons-le sans hésitation, que la plupart des Espagnols de son éducation et de son milieu. Mais il faut lui laisser conter à lui-même ses fiançailles, car dans aucune de ses confidences au prince de Salm Don Cárlos n'a si complètement dévoilé le fond de sa nature.

Madrid, 2 juin 1777.

« Cher ami, mon sort est décidé ; ma future et moi sommes tout à fait d'accord, et voilà pourquoi j'avais entrepris ce voyage. Il a été heureux, quoique pénible,

comme je m'y attendais ; mais, pour tirer les choses au clair, rien ne devait me coûter, et qu'importent les cent trente lieues de mule et les cent vingt lieues de voiture, quand, au bout du trajet, il y a heureux échange de sympathies ? La peinture que t'a faite Caamaño est exacte ; aussi n'ai-je rien à y ajouter, sinon que je crois pouvoir dire que la personne ne te déplaira pas. Ce n'est pas une beauté romaine, mais une gracieuse Espagnole dont le piquant peut compenser avec quelque avantage les perfections des beautés accomplies. À la dent noire, on ne peut guère remédier, et, par malheur, c'est celle du milieu de la rangée supérieure ; une autre, du côté droit, qui avance hors du rang comme les officiers à la parade (si tu t'en souviens encore), est moins apparente. Les autres sont bien à leur place. Le naturel m'a paru facile ; il est de ceux qui, quoique tout à fait dénués d'idées, dénotent une prédisposition à faire le bien et à le connaître. Elle a un air noble et doux, et danse mieux que la plupart des dames de son entourage. Ses parents sont de braves gens, mais chez eux l'intelligence n'est pas à la hauteur de la bonté. La jeune fille promet plus, et encore qu'elle soit dépourvue de vivacité brillante, on surprend en elle des habitudes de réflexion et d'attention qui peuvent offrir de grands avantages. Nous sommes tous très contents les uns des autres, et ma future et moi entretenons une correspondance franche et amicale que j'ai tenu à lui faire commencer pour qu'elle s'y accoutume, ainsi qu'au nom d'ami : ce sera le moyen d'assurer notre bonheur. Elle m'écrit des lettres si bien tournées que j'hésite, entre nous, à les croire d'elle seule ; et, malgré ce que m'affirment diverses personnes auprès desquelles je me suis renseigné, je conserve mes doutes, car ces lettres sont rédigées avec une facilité et un style que ne peut guère avoir, même douée de beaucoup de talent, une jeune fille qui n'a jamais entretenu de correspondance sur un ton si étranger à son éducation. La noce n'aura lieu qu'en octobre, à cause du départ de



ton beau-frère et de sa famille, qu'en ce moment je regrette fort et qui me donne les occupations que tu peux croire ».

Il s'agit des Infantado, qui se préparaient à se rendre à Paris et avaient sans doute confié à Fernan Nuñez le soin d'administrer beaucoup d'affaires en leur absence. La fin de la lettre traite de la Galice, ce pays perdu dont Salm a demandé une description à son ami, puis des événements politiques du jour.

« Tu désires que je te parle de la Galice et de ses habitants. Le pays ressemble beaucoup à l'Angleterre par ses rivières et sa culture, mais, étant plus accidenté, il est aussi plus agréable et offre des points de vue plus variés et beaux : je le préfère infiniment au terrain plat de notre Valence. Les villes sont vieilles et mal bâties, sauf la partie neuve du Ferrol et de la Corogne, qui sont d'un autre goût, quoiqu'on y puisse apporter encore des améliorations. Les paquebots courriers ont donné à ce dernier port et à tout le royaume un développement qui augmentera chaque jour. Les femmes sont en ce pays de vraies esclaves rivées au travail comme dans tout le nord de l'Espagne, et, pour un homme qui pioche, on y voit huit femmes. L'émigration au Portugal et en Castille et ce que prélève la conscription maritime font que le royaume semble moins peuplé qu'il ne l'est. Pour parer à l'émigration, il y aurait bien des choses à faire, et, certainement, si l'on développait le commerce, l'industrie du tissage et d'autres qui conviendraient au pays, si les maisons des paysans n'étaient pas des tanières et les habitants des pourceaux, ce serait la plus belle province d'Espagne et une des plus productives : aujourd'hui même, elle ne l'est pas peu, puisqu'elle fournit neuf régiments de milices et 11,345 hommes à la marine de l'État.

Le papier ci-joint t'instruira de ce qui s'est passé à

Sainte-Catherine[1]. L'affaire est aussi heureuse pour nous que honteuse pour les Portugais dont la conduite est incompréhensible. Le Roi a nommé Ceballos capitaine général et a avancé d'un grade ceux qui ont apporté la nouvelle et qui sont : le fils de Muzquiz (déjà colonel à vingt ans), un certain Rodriguez, page de Ricla depuis quatre ans et de plus lieutenant-colonel, et notre Imperiali[2], qui sera brigadier... Ceballos marchait sur le Rio Grande, où il devait se réunir à Vertiz[3] et aux deux mille hommes au moins qu'il commande ; il y a lieu de croire qu'ils conduiront bientôt l'entreprise jusqu'à son terme, et peut-être ont-ils déjà pris les places enlevées par les Portugais et la colonie du Sacramento. Le Roi, malgré son contentement, n'a pas fait ostentation de cette conquête ; il s'est arrangé à recevoir les officiers l'après-midi, au moment où il sortait et où il n'y avait ni cour ni public. Jamais en sa vie le bon souverain n'a remporté une victoire plus conforme à ses goûts, puisqu'il a obtenu ce qu'il voulait, sans verser une seule goutte de sang, et peut espérer que, loin d'avoir des conséquences funestes, elle contribuera à régler le différend selon ses désirs. Milord[4] n'est pas content ; mais *o Embaxador*[5] n'a été malade qu'un jour, et maintenant il est calme, *rasuré* et satisfait, quoique un peu penaud pour ses compatriotes.

1. Prise de l'île Ste Catherine (Brésil) sur les Portugais par D. Pedro Ceballos, en février 1777 (Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos III*, t. III, p. 253). L'île fut rendue au Portugal par le traité de 1778.

2. D. Vincenzo Imperiali, plus tard marquis d'Oyra et capitaine de la compagnie italienne des Gardes du Corps, fut en effet promu brigadier en juin 1777.

3. D. Juan José Vertiz, nommé lieutenant-général en 1777.

4. Thomas Robinson II, baron Grantham of Grantham, ambassadeur d'Angleterre à Madrid de 1771 à 1779.

5. L'ambassadeur de Portugal, D. Francisco Innocencio de Souza. Nommé en décembre 1774, il mourut à Madrid, le 6 février 1780.

Le bon Colonna, transporté de joie, donna la nouvelle toute chaude à Milord, dans le grand escalier. Tu vois d'ici la figure qu'ils ont faite tous deux : Milord en apprenant la chose, et Colonna après le premier moment d'*etourderi*.... »

Dans la lettre suivante, qui est du 14 août 1777, Fernan Nuñez s'occupe beaucoup moins de son prochain mariage que de questionner Salm sur les faits et gestes des Infantado et de la colonie espagnole de Paris. Il s'intéresse infiniment, dit-il, aux succès de la duchesse en France ; il a appris qu'elle a assisté avec plaisir à un dîner à Lyon, il la voit bientôt en *petite coterie* au milieu des élégantes de Paris qui la considéreront comme une femme descendue du ciel. « Il serait à propos que notre grosse La Trémoille[1] « et sa suite s'appliquassent à l'imiter et à mettre la « dévotion à la mode ; mais cela ne leur revient « guère. Fais mes compliments à toutes ces bonnes « gens et à notre Gerningham[2]. Dis à ta sœur que « son souvenir de Lyon m'a véritablement touché et « augmenterait encore, si c'était possible, la recon- « naissance et l'affection que je lui ai vouées. » Le mariage du comte est toujours fixé au mois d'octobre et se fera probablement par procuration en

1. Marie Maximilienne, princesse de Salm Kirbourg, femme de Jean Bretagne de la Trémouille, duc de Thouars.

2. Charles Jerningham, appelé à Paris le chevalier de Jerningham ou le chevalier de Barfort, était fils cadet du cinquième baron de Stafford et frère du poète Edouard Jerningham. Il fut nommé colonel en second du régiment de Dillon, au service de France, en mai 1776. En 1784, il fut promu maréchal de camp.

Galice où Fernan Nuñez ira chercher sa femme, les parents de celle-ci ne devant pas venir en Castille. En attendant, Don Cárlos a reçu un portrait de sa fiancée, « horriblement mal peint et nullement ressemblant ». Puis il passe la plume à sa sœur :

« Mon ami, vous aurez trouvé à Paris une lettre qui ne vous aura appris rien de fort nouveau, mais qui vous aura prouvé que vos amis sont toujours les mêmes pour vous, quoiqu'ils ne vous le disent pas plus souvent. Vous ne m'en demandez pas, dites-vous, la raison. C'est ce que vous auriez grand tort de faire; ce seroit oublier que nous sommes convenus que vous n'aurez jamais des doutes sur ce qui regarde ma constante amitié. La façon incommode dont j'écris cette lettre en est une bonne preuve. C'est un petit livre, qui par-dessus le papier suit ma plume, qui me sert de table; je suis dans mon lit, pas fort malade, mais souffrant de la tête, à mon ordinaire. Continuez de nous parler en détail de la colonie, cela m'intéresse, m'amuse et me fait grand plaisir. Je suis charmée de celui que vous avez eu en les voyant tous bien portants; portez-vous de même et embrassez votre sœur de ma part le plus tendrement qu'il vous sera possible. N'abusez pas de sa complaisance pour vous en l'obligeant trop souvent à quitter sa solitude, car vous lui donnerez l'envie de retourner à San Andres[1]. Si je ne pensois qu'à moi, je vous prierois du contraire. Mille choses à mon bon Tabara[2] et à toute la famille ».

Enfin, le pas difficile a été heureusement franchi; Fernan Nuñez est marié et, en somme, satisfait de

1. La paroisse, à Madrid, des ducs de l'Infantado.

2. La duchesse de Béjar conserve au duc de l'Infantado son premier nom de Távara.

son sort. Voici, au reste, en quels termes il décrit ses premières impressions de vie conjugale et définit le genre de bonheur qu'il compte trouver auprès de sa femme :

« Certainement, je serai heureux avec la *parienta* qui m'est échue et dont chaque jour je suis plus content. Si elle était venue au monde dans un pays où l'on élève les gens en les instruisant, elle serait parfaite ; mais elle n'a pas eu cette chance. Il lui manque tout ce que l'instruction aurait pu lui donner, et j'ai lieu de craindre que l'habitude qu'elle a de ne rien faire ne rende difficile l'application du remède qui corrigerait ce défaut. Sauf cela, il n'y a qu'à louer, et je voudrais que tu la visses pour me dire ton avis [1] ».

Passant à un autre sujet, il prie Salm de le rappeler au souvenir du duc de Bragance qui se trouvait alors à Paris où on le fêtait beaucoup et où son commerce agréable, sa conversation si nourrie de tout ce qu'il avait vu d'intéressant dans ses lointains voyages lui assuraient un grand succès dans nos salons. Mme Du Deffand elle-même, si exigeante et à bon droit, fut gagnée par la causerie facile du prince portugais [2] ; de son côté, Aranda le produisait dans la colonie espagnole et le faisait dîner chez lui avec un autre personnage fort à la mode alors, Benjamin Franklin [1]. Tenu à l'écart des affaires et mis en

1. Madrid, 9 janvier 1778.
2. *Correspondance complète de la marquise Du Deffand*, éd. de Lescure, t. II, p. 631.

suspicion par son cousin Joseph Ier, Jean de Bragance ou le duc de Lafões, comme on le nommait dans son pays[2], avait pris le parti prudent de quitter le Portugal et s'était mis à voyager en Europe et en Asie pour se distraire et s'instruire. Pendant un temps même, il entra, comme volontaire, au service de l'Autriche et, au cours de la guerre de Sept Ans, commanda un corps de l'armée de Marie-Thérèse. Sans doute ce fut à Vienne que Fernan Nuñez le rencontra et lia connaissance avec lui ; nous savons, en effet, que Bragance s'y trouvait en 1774[3]. Venu à Paris à la fin de l'année 1777, il fut aussitôt présenté à la cour par l'ambassadeur portugais ; on parla même un instant de le marier à une princesse française. Mais l'avènement de Doña Maria (24 février 1777) et la chute de Pombal lui rouvrirent les portes de sa patrie où il rentra en octobre 1778. Le duc de Lafoens appartenait, bien entendu, au groupe des « ilustrados », mais, doué d'un grand sens pratique et instruit par ses voyages, il ne faisait point parade d'irréligion ni ne formait de projets chimériques. En Portugal, il rendit de bons services à l'instruction publique et fonda l'Académie des sciences de Lisbonne ; sa mémoire est encore très vénérée parmi ses compatriotes. On conçoit que Fernan

1. *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI,* publiée par M. de Lescure, Paris, 1866, t. I, p. 188.

2. Il fut « déclaré » duc de Lafoens au mois de mai 1777 par la reine Doña Maria.

3. Garat, *Mémoires historiques sur M. Suard,* Paris, 1820, t. II, pp. 220 et suiv.

Nuñez tînt à rester en bonnes relations avec ce Bragance qu'il avait connu dans l'exil et qu'il allait retrouver à la cour de Portugal très en faveur et rétabli dans ses prérogatives de prince du sang.

C'est sans grand entrain que Don Cárlos s'apprête à se rendre à Lisbonne ; mais il le faut... Quelques mots d'une lettre qu'il écrit à Salm, le 9 janvier 1778, indiquent en effet que l'état peu florissant de sa fortune l'aurait, en dernier ressort, contraint d'accepter ce poste diplomatique. « L'emploi me convient et « même m'est indispensable en ce moment, comme « je l'ai dit à ta sœur en lui exposant les raisons qui « m'obligent à l'accepter ; et toutefois j'y tiens mé- « diocrement, n'étant ni ambitieux ni laborieux, « mais au contraire assez philosophe pour me con- « tenter des choses qui donnent le vrai bonheur ; « mais, mon ami, ma situation me commande de « faire ce qui, à certains égards, me dérange beau- « coup. » D'où il appert, semble-t-il, que la Doña Esclavitud n'apporta pas du fond de sa Galice un bien lourd trésor ; peut-être, en sa qualité de fille unique, n'avait-elle que des « espérances ». En outre, d'autres sujets d'ennui ou de préoccupation s'ajoutaient aux tracas momentanés d'argent de Fernan Nuñez et rendaient nécessaire sa présence à Madrid. Son beau-frère, le « pauvre Béjar », venait de mourir, le 10 octobre 1777, sans enfants de Dª Escolástica Gutierrez de Los Rios, qui se trouva sans doute, par ce fait, engagée dans des procès ou, tout au moins, dans une situation gênée et que devait rendre difficile le règlement d'une si grosse succession.

« Le pauvre Béjar est parti pour l'autre monde, emportant avec lui le désir qu'il avait de voir Infantado au retour de ses voyages, à cause, disait-il, du singulier mélange, qu'il s'attendait à trouver chez son ami, d'un Espagnol à l'antique greffé sur un Français moderne ; mais il est parti avec cette curiosité et bien d'autres. Je passe mon temps entre ma sœur et ma femme, attendant le moment de mon exil, qui m'est aussi pénible pour la première qu'indispensable pour la seconde. Mais même si l'on me fixe le mois de mars pour rejoindre mon poste, comme je le suppose, j'espère qu'on ne m'obligera pas à quitter Madrid avant l'automne qui sera le moment du départ de la reine [1]. Alors aussi je pourrai remettre au duc ses affaires, car je suppose bien qu'il sera de retour avant la fin de l'année. Heureux Salm, qui passes ton temps agréablement distrait et content, qui as *plus d'argent qu'il ne t'en faut* et, par-dessus tout, la bonne humeur, qui est ce qui me manque le plus maintenant ».

En post-scriptum, l'annonce d'un mariage assez imprévu dont on parlait beaucoup et plaisantait un peu à Madrid, celui du duc d'Arcos, âgé alors de cinquante-deux ans, avec D[a] Mariana de Silva, sœur du marquis de Santa Cruz et deux fois veuve, du duc d'Huescar et du comte de Fuentes. « Que me dis-tu « d'Arcos ? Ils sont comme deux tourtereaux dans « leur nid. La dame, à vrai dire, est singulière » ; ce qui signifie, sans doute, quelque peu précieuse et pédante. Comme son frère, qui fut directeur de l'Académie espagnole, D[a] Mariana de Silva cultivait les lettres et les arts ; elle possédait aussi, paraît-il,

1. La reine-mère de Portugal, Marie-Anne de Bourbon, sœur de Charles III, qui était venu passer plusieurs mois à la cour d'Espagne.

un certain talent de dessin. L'Académie de San Fernando l'élut, en 1766, membre et directrice honoraire dans la section de peinture, « en considé-« ration de ses vertus, de sa naissance et *aussi* de « l'habileté et du talent qu'elle a montrés dans des « dessins exécutés de sa main qui ont été présentés « à l'Académie[1]. Le mariage ne réussit pas beaucoup au prodigue et magnifique duc, qui mourut à Aranjuez, deux ans plus tard, le 13 décembre 1780, fort pleuré par son roi.

Comme rien ne pressait, le ministre n'exigea pas de Fernan Nuñez qu'il se rendît immédiatement à Lisbonne; il put encore passer l'été à la cour d'Espagne et ne partit qu'à la fin de septembre 1778. Nous avons une lettre de lui à Salm, datée du 23, veille de son départ. Don Cárlos y adresse quelques reproches amicaux au prince, qui, parce qu'il n'a pas voulu suivre les conseils de son ancien compagnon d'armes, vient de manquer une excellente occasion de s'établir définitivement en Espagne et d'y créer une famille, ce qui eût comblé de joie ses amis et parents espagnols; l'occasion, c'était la démission du comte de Priego, colonel du régiment des Gardes Wallones (6 septembre 1778)[2]. L'emploi, effectivement, pouvait convenir à Salm, qui appartenait à ce groupe d'officiers étrangers parmi lesquels le Roi était appelé à choisir le successeur de Priego.

1. Cean Bermudez, *Diccionario de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*, t. IV, p. 379.
2. Colonel Guillaume, *Histoire des Gardes Wallones au service d'Espagne*, pp. 187 et 391.

Mais le prince depuis longtemps avait d'autres projets, il était même déjà, comme on l'a vu, à demi engagé en France ; peut-être aussi, ayant tant abusé des congés et n'ayant point pris part à l'expédition d'Alger, éprouva-t-il quelque scrupule à solliciter en Espagne un commandement si important. Bref, il ne postula pas la place, qui demeura vacante jusqu'en 1789 et fut alors donnée à Théodore François de Croix, cadet d'une famille de la Flandre Wallone très honorablement représentée dans le service d'Espagne. Fernan Nuñez ne put que regretter de n'avoir pas, en temps utile, réussi à convaincre son ami dont l'éloignement lui causait une véritable tristesse. Pourtant il ne désespère pas de le voir bientôt en Portugal, Lisbonne étant la seule capitale de l'Europe que Salm n'ait point encore visitée. Le « si digne ami Bragance » est une autre attraction et les circonstances politiques, très favorables, invitent aussi à séjourner dans ce pays. Don Cárlos se félicite d'y arriver à un moment où « tout est tranquillité, « union et amitié avec cette nation, car, dit-il, « un pareil état de choses convient fort à mon tem« pérament ». Mais ce qui le chagrine est de laisser sa sœur à Madrid, si seule, et « sans même la compa« gnie de la Villahermosa ni d'aucune personne qui « lui soit sincèrement attachée. » Il croit qu'elle ferait bien de quitter cette ville et de venir à Lisbonne, sinon tout de suite, au moins un peu plus tard, pour assister aux couches de sa belle-sœur, qui se trouve dans le septième mois de sa grossesse et qui néanmoins tient expressément à suivre son mari dans sa

nouvelle résidence. Et la carrière, me réussira-t-elle? se demande Fernan Nuñez. « Être toujours à l'affût « de ce qui se passe, flatter et fêter tout le monde, « voilà deux obligations qui jurent avec mon caractère « et m'inspirent la crainte de ne pas réussir. S'il en « était ainsi, Fernan Nuñez et Cordoue, seuls lieux « où je pourrais vivre décemment avec ma médiocre « fortune, non seulement ne m'effrayent pas, mais « répondent à mes goûts intimes mieux que toute « autre chose. Sinon, Londres ou Paris, ou les deux « cours successivement, seront mon séjour. Voilà, « mon ami, le plan du reste de ma vie *entièrement* « *décidé* en ce qui me concerne. »

A peine installée à Lisbonne, la comtesse de Fernan Nuñez y accouchait, le 3 janvier 1779, d'un garçon qui reçut au baptême les noms de Cárlos José Francisco de Paula, c'est-à-dire les noms de ses père, grand-père et arrière-grand-père, et devint, par la suite, septième comte et premier duc de Fernan Nuñez. Très satisfait, le comte écrivit aussitôt à Salm pour lui annoncer la nouvelle et le prier d'en faire part à la « colonie ». Salm, il faut le croire, ne se pressa pas de féliciter son ami, qui, dans une lettre commencée le 15 mars et finie le 6 avril, lui reproche son silence: « Pourquoi n'avoir pas répondu à ma « lettre et témoigné ta satisfaction de me savoir enfin « *véritable père et à visage découvert?* » Nous verrons tout à l'heure ce que signifient ces paroles. Mais, si Don Cárlos est très heureux de la naissance de ce fils, il se montre un peu moins enthousiaste de la mère. Les débuts dans la vie diplomatique ont trop

découvert chez la noble Galicienne certaines insuffisances que son mari, quoiqu'il les eût déjà aperçues, n'avait pas tout d'abord jugées si graves.

« La nécessité de donner à ma femme l'existence honorable qui lui est due, mais qui est au-dessus de mes moyens personnels, et cela sans trop l'éloigner de ses parents qui l'aiment comme on aime une fille unique, m'ont poussé à solliciter cette ambassade de préférence pour le moment à toute autre. J'ai cru que l'absence de dissipations et de vie mondaine très intense lui laisserait le temps de s'appliquer au français et aux autres choses qu'elle ignore. J'ai cru que cette petite ambassade pourrait lui servir d'école pour les autres, que nous y attendrions le moment de passer à Paris ou à Londres, si la carrière me convenait et si ma femme en apprenait assez pour se faire honneur en quelque lieu que ce fût, et, qu'au cas contraire, nous y pourrions demeurer jusqu'à ce qu'il nous parût utile de nous retirer chez nous. Mais l'habitude qu'elle a de ne s'appliquer à rien ou à peu de chose et d'avoir toujours fait sa volonté, sans *havoir égar* aux autres, est un obstacle gênant pour qui se propose de lui suggérer un système de vie entièrement contraire. Et comme à ces premiers défauts s'ajoutent un grand amour-propre et une non moins grande susceptibilité, la victoire est doublement difficile à remporter. Je ne puis donc rien dire de ce que j'ai l'intention de faire avant d'avoir vu le résultat de *mes paines*. Quoi qu'il en soit, je suis très content d'elle, car, *en revange* de ces petits défauts, produits d'une certaine éducation, elle a le cœur excellent et une façon de penser pleine de dignité et de probité. Je m'aperçois qu'elle m'aime de tout cœur et me flatte qu'à force d'application, de temps et de patience, j'obtiendrai le reste ».

Si Salm avait tardé à féliciter son ami, celui-ci, plus empressé, le complimente de son heureux éta-

blissement en France et souhaite qu'on lui accorde le régiment qu'il sollicite ; il ne doute pas du succès à cause des amis et parents nombreux qui peuvent appuyer le prince auprès de Marie-Antoinette, « dont le pouvoir est assez grand ». — Pour revenir à son ambassade et à Lisbonne, voici quelques détails sur la vie que mène le nouveau diplomate à la cour de Portugal.

« Je passe mon temps assez isolé. Le tempérament et le système du pays, aussi bien que les distances considérables qui, depuis le tremblement de terre, séparent les quartiers les uns des autres, rendent les relations difficiles. Les ministres étrangers ne vont au Palais que six à huit fois par an, et, quoique ceux d'Espagne, de Naples et de Sardaigne y aillent tous les samedis, c'est en audience privée et il n'y a presque personne. Ni promenade, ni spectacles, ni maisons où l'on reçoive. La société se réduit au corps diplomatique qui a ses réunions auxquelles assistent quelques rares indigènes et où les personnes qui ne jouent pas, et j'en suis, font triste figure... J'ai chez moi un jardin qui me divertit et m'intéresse, quoiqu'il m'ait coûté quelques sous qui ne seraient pas mal placés dans ma poche. Avec cela, des livres, ma musique et mes occupations à la maison, je passe mon temps en *embasadeur demi bourgoi,* ce qui, pour cette cour, est bien suffisant.... Le duc de Lafoens (Bragance partout ailleurs qu'ici) est arrivé assez mal en point et triste ; il est rétabli maintenant, mais peu satisfait de son pays, où il trouve avec raison un *tres gran vuide* et une façon de penser qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais constatée. Il dit qu'il ne veut rien et je le crois d'autant plus facilement qu'il lui serait aussi difficile de se plier au système du pays qu'au pays d'adopter jamais le sien ».

Et enfin Fernan Nuñez soulève un coin du rideau

qui nous dérobait certaines particularités de sa vie intime d'autrefois ; nous allons comprendre ce que signifient ces mots assez énigmatiques du commencement de sa lettre à Salm : « Pourquoi ne me félicites-tu pas d'être maintenant vrai père et à « visage découvert ? » C'est que Don Cárlos était, auparavant, déjà père, père un peu honteux de deux enfants. Pour la première fois dans sa correspondance avec Salm, le voici qui nous révèle l'existence de deux fils naturels dont nous ne savions rien du tout jusqu'ici. « Mes deux pendants d'oreille (*pelendengues*) « sont à Sorés et il paraît qu'ils y travaillent avec « application. Ils portent le nom de Gutierrez et « passent pour fils d'un officier espagnol mort aux « Indes. Si par hasard tu passes par là, tu pourras « les voir en les demandant sous ce nom. » Par *Sorés,* Fernand Nuñez entend le collège de Sorèze, près Toulouse, l'ancien collège bénédictin transformé dès 1766 en école royale militaire. Le comte profita de cette institution nouvelle et, avec l'appui des Rohan sans doute, y fit entrer ces deux fils nés avant mariage; exemple qui fut bientôt suivi par d'autres de ses compatriotes. Vers la fin du XVIIIe siècle, il devint de bon ton, dans la haute société espagnole, de préférer l'éducation du collège de Sorèze à celle du Collège des Nobles ou de tout autre institut national, comme en témoigne, par exemple, cette allusion de la satire de Jovellanos sur le gentilhomme *majo* :

Mas se educó en Sorez : Paris y Roma
Nueva fé le infundieron, vicios nuevos
Le inocularon. Cátale perdido....

Des recherches entreprises dans les archives du collège [1] ont établi que deux jeunes Espagnols, nommés Ange et Camille Gutierrez, de Madrid, figurent dès le mois de septembre 1780 sur le programme des exercices comme élèves de la classe de sixième. Ils demeurèrent à Sorèze et y poursuivirent leurs études, Ange jusqu'en 1786, Camille, le plus jeune, jusqu'en 1787. De l'aîné, on fit un militaire et nous ignorons ce qui lui advint. Le cadet, Camille, est plus connu. Celui-là entra dans la diplomatie, débuta comme « jeune de langues » à l'ambassade de Vienne, en 1799, et fut successivement secrétaire d'ambassade à Lisbonne et à Londres, ministre plénipotentiaire à Münich, à Berlin et à Londres [2] ; il mourut à Bordeaux, en septembre 1840. Pendant son séjour en France, il y avait formé sans doute de bonnes relations et de sûres amitiés, comme paraît l'attester une notice nécrologique consacrée à sa mémoire et intitulée : *Portrait du chevalier Don Camilo Gutierres de los Rios dédié à ses parents et à ses amis*, par Pierre-François Tissot, membre de l'Académie Française [3]. « Espagnol et digne de l'être, « religieusement attaché à son pays natal, sujet « fidèle, il chérissait la France comme une seconde « patrie, » dit cet écrivain qui loue aussi son enjouement, sa modération et le « front serein » avec

1. Par les soins obligeants de M. Paul Privat de Toulouse que je prie d'agréer ici tous mes remercîments.

2. Documents des archives d'Alcalá de Henares communiqués à D. Antonio Maria Fabié.

3. Paris, Félix Locquin, 1841, in-8° de treize pages.

lequel il supporta certains mécomptes et coups de la fortune.

On voudrait connaître la mère de ces deux « pendants d'oreille » ; malheureusement, Don Cárlos ne la nomme nulle part. Peut-être était-ce la dame qui, en 1775, habitait l'Italie avec un *niño,* la dame dont alors le comte s'occupait avec une sollicitude inquiète et qui, à en juger par certaines recommandations à Salm, lui inspirait encore, sinon de l'amour, du moins un sentiment assez tendre : conjectures et qui ne nous avancent pas beaucoup. Dans ce brouillard épais qui obscurcit la vie de notre personnage, impossible de rien discerner, et il nous faudrait d'autres documents pour apprendre si la mère de Don Angel et de Don Camilo doit être confondue avec la dame en question ou représente une autre conquête du galant comte de Fernan Nuñez.

En acceptant le poste de Lisbonne dans un moment de calme plat et où l'on ne découvrait à l'horizon de la politique aucune menace prochaine, Don Cárlos avait compté sur une ambassade des plus faciles ; il s'était proposé, comme on l'a vu, d'y faire fort paisiblement son apprentissage diplomatique en même temps que l'éducation mondaine de sa femme. Mais les événements se chargèrent de déranger quelque peu ces projets. La rupture entre la France et l'Angleterre, qui entraîna à bref délai (juin 1779) celle de l'Espagne avec cette dernière puissance, donnait au poste de Lisbonne une importance qu'il avait perdue depuis longtemps. Le Portugal demeurant neutre, mais tout de même soumis à l'influence an-

glaise, il incombait au ministre d'Espagne de surveiller attentivement le gouvernement portugais et d'empêcher qu'il ne violât ou laissât violer sa neutralité au profit de l'Angleterre, qui prétendait se servir des ports du Portugal comme de refuges pour ses corsaires ou ses bâtiments marchands poursuivis par les alliés. Pendant toute la durée de la guerre, de 1779 à 1783, Fernan Nuñez eut donc à déployer, en mainte occasion, les qualités les plus solides de son caractère et les ressources variées de son esprit; l'ambassade de Lisbonne, qu'il jugeait devoir être une douce sinécure, fut pour lui, dès le début, une école difficile, mais où il se forma et s'instruisit plus vite et mieux qu'il ne pouvait l'espérer. Ces quatre années doivent être tenues pour les plus considérables et les plus brillantes, sinon précisément les plus heureuses, de la vie de Don Cárlos. Jamais jusqu'alors il n'avait trouvé l'occasion de montrer à ce point ce dont il était capable; et, plus tard, dans son autre ambassade, sur un bien plus grand théâtre, des circonstances très défavorables et tragiques ne lui permirent pas de tirer parti de son talent ni de ses aptitudes et de réussir comme il avait précédemment réussi au Portugal.

Une de ses lettres à Salm, écrite le 3 août 1779, au moment de la jonction des escadres française et espagnole, commandées par d'Orvilliers et D. Luis de Córdoba qui devaient faire une si piètre besogne, nous le montre très attentif aux événements militaires et très préoccupé de cette action en commun contre la grande puissance maritime. Au reste, s'il

remplit très consciencieusement et même avec entrain les devoirs de son emploi, ce n'est pas, tant s'en faut, qu'il ait de grandes visées. Il se donne toujours pour un philosophe et un détaché à son ami Salm, qui, paraît-il, l'excitait à se pousser dans la carrière et à ne pas se contenter du présent :

« Avec plus de talent, d'instruction et de vigueur que moi, tu te crois heureux (et tu l'es) parce que tu as de l'argent, quelques amis et que tu ne te connais ni ambition ni ennemi. Et tu prétends me contraindre à peiner une grande partie de ma vie, à dépenser plus que je ne puis, à me créer des ennemis tout comme si j'avais de l'ambition, à perdre peut-être quelques-uns des amis que je possède pour en gagner d'autres qui le seront seulement de mes emplois, enfin à feindre ce je ne pense pas la moitié du temps ! Non, mon ami, la partie n'est pas égale. Je jouis maintenant de la tranquillité ; je n'ai jamais connu l'ambition. Je suis marié selon mon goût, quoique je sente bien qu'il manque quelque chose à ma moitié ; mais on ne peut tout avoir à souhait. Et puis, outre les trente-sept ans sonnés que j'ai depuis le onze du mois dernier, je possède (sans compter les deux de contrebande toujours fort appliqués à Sorèze) un premier enfant et un autre qui est en route, à ce que je crois ; il faut donc que je m'occupe de moi et d'eux. Nous verrons ce que nous réserve l'avenir, qui est très obscur, et, selon ce qu'il nous apportera, le sacrifice que je ferai de ma personne à la patrie sera ou plus grand ou moindre ».

Comme il le désirait ardemment au moment de quitter Madrid, Don Cárlos avait réussi à attirer sa sœur à Lisbonne. La duchesse de Béjar était venue assister au baptême de son neveu et avait trouvé

dans la vie paisible et peu compliquée de la cour portugaise une agréable diversion aux impressions tristes de ses premières années de veuvage. Elle goûta fort les environs de Lisbonne, en particulier Cintra « où il y a beaucoup de monde l'été et où l'on « vit fraîchement et allégrement ». Son frère aurait voulu la garder longtemps auprès de lui, jusqu'à la fin d'octobre de l'année 1779 ; mais le règlement de ses affaires rappela la duchesse, dès le milieu de juillet, à Madrid. Fernan Nuñez la vit partir avec un vrai chagrin ; peut-être pressentait-il qu'il la perdrait bientôt. « Chaque jour, nous nous sentons plus « seuls, mais nous nous consolons en pensant « qu'elle reviendra ». Ce retour si désiré n'eut probablement pas lieu. Doña Escolástica mourut à Madrid, quelques années plus tard, le 5 octobre 1782 ; elle n'avait que trente-cinq ans et demi. Le Roi, par une faveur insigne et rarement accordée, permit qu'on l'enterrât dans la maison où elle avait été élevée, dans le couvent de la Visitation ou des religieuses de saint François de Sales (*Salesas Reales*), fondé en 1757, pour l'éducation des filles nobles, par la reine Barbe, femme de Ferdinand VI.

La mort prématurée de cette sœur qu'il chérissait causa à Fernan Nuñez une très vive douleur et laissa dans sa vie un vide que rien ne put jamais combler. Et par la façon dont il s'employa bientôt à honorer la mémoire de la duchesse de Béjar en associant le nom aimé de Doña Escolástica à des fondations pieuses ou charitables, on peut se rendre compte de ce qu'il perdit en elle et à quel point ses regrets

furent profonds et durables. Nous devons croire que Salm, de son côté, sentit beaucoup cette perte, non seulement parce qu'il était naturel qu'il s'associât à la douleur de son ami intime, mais aussi parce qu'il paraît avoir éprouvé pour la duchesse autre chose que des sentiments de bonne amitié. D'un passage d'une lettre de Don Cárlos il est, en effet, permis d'induire que Salm avait eu un moment la pensée de demander la main de la jeune veuve, mais que ses ouvertures n'auraient pas été agréées par Doña Escolástica dont la dévotion ne pouvait s'accommoder des opinions un peu trop libres et avancées du prince[1].

La conclusion de la paix avec l'Angleterre, en 1783, après l'heureuse prise de Minorque par le duc de Crillon et l'échec des batteries flottantes devant Gibraltar, valut à Don Cárlos la Toison d'or dont il remercia le Roi en ces termes : « Sire, Votre Majesté « daigne accorder à mes services une récompense « anticipée ». A quoi Charles III répondit : « Non, « non, je suis bien sûr que tu me les continueras « toujours ».

De 1783 à 1785, Fernan Nuñez fit quelques séjours à Madrid ; mais il y demeura le moins possible, le climat sec de la capitale et de ses environs

1. « El único motivo que ha retraido á N. de cumplir tu deseo es el de *vuestro diferente modo de pensar*, pues, sin este, no solo la libertad en que siempre la he dexado... pero ni aun una conocida repugnancia apoiada de las razones mas poderosas (prescindiendo de la dicha) huvieran sido suficientes para disuadirla » (Lettre du 15 mars 1779).

ne convenant pas à sa santé. Et puis Madrid éveillait en lui trop de pensées tristes, lui rappelait sa sœur si tendrement aimée et la bonne vie insouciante d'autrefois en compagnie de Salm. En passant devant les balcons de l'hôtel des Vistillas où habitaient les Infantado, il y cherche par la pensée son ami et se reproche de n'avoir pas assez insisté pour le retenir en Espagne, comme c'était son désir le plus cher. « Mais, lui écrit-il, laissons les regrets inutiles, « les souvenirs tristes et qui le seront pour moi à « jamais. Si tu es heureux, comme je le crois, tu « as obtenu ce que je te souhaitais et te souhaiterai « toujours [1] ». Quant à Don Cárlos, il s'est fait à sa vie de bon père de famille et d'ambassadeur « demi-bourgeois ». Ayant pris philosophiquement son parti de l'infériorité intellectuelle de sa femme, il n'est plus maintenant attentif qu'à ses qualités très sérieuses.

« Il m'est échu en partage une femme vertueuse par son caractère et sa façon de penser, mais sans l'ombre d'hypocrisie, de fanatisme ni de *bigoterie*. Elle m'aime, je l'aime, nous sommes les meilleurs amis du monde. Nous nous promenons ensemble huit jours de suite, si cela nous convient, et sinon, nous passons un mois entier sans le faire. J'ai deux fils et une fille, robustes et beaux enfants, dont le cœur et l'intelligence promettent pour plus tard. J'ai trouvé un précepteur espagnol qui, je crois, ne laissera rien à désirer, et le soin de l'éducation de mes enfants m'occupe et m'intéresse. N'ayant point

1. Madrid, 15 mars 1784.

d'ambition, je me trouve satisfait de mon sort à Lisbonne, particulièrement aujourd'hui où je vois renouées avec cette cour les alliances et la bonne harmonie qui conviennent aux deux puissances et que j'ai eu le plaisir de contribuer à rétablir. On a voulu et on voudrait encore m'envoyer à Londres, mais je ne le désire ni ne le désirerai ; je l'ai dit au ministre qui est de mes amis et qui me le prouve en n'insistant pas pour le moment. Telle est la situation de ton ami, qui, content de son sort, vit tranquille et connaît *tout le vuide de la cour et des courtisans,* au milieu desquels il pense comme s'il était en sa ville de Fernan Nuñez où il s'emploie à fonder des dots annuelles, des écoles publiques gratuites pour plus de cent filles et garçons pauvres, des aumônes quotidiennes pour les pauvres infirmes et malades et une chapelle publique dans sa propre maison en souvenir et commémoration d'une sœur qu'il pleurera toujours. Te voilà maître de mes secrets et de mon cœur ».

Une négociation politique d'une certaine importance à laquelle Fernan Nuñez prit une part active couronna très honorablement son ambassade. En 1785, les maisons de Bourbon et de Bragance décidèrent de sceller leur union et leur bonne entente par un double mariage. L'infant Don Gabriel, troisième fils de Charles III, épousa Doña Maria-Ana Victoria, fille aînée des rois de Portugal ; et l'infant Dom Joâo, frère de la princesse portugaise, épousa, de son côté, Doña Carlota Joaquina, fille aînée du prince des Asturies. Ces alliances habilement préparées et conclues par Floridablanca, qui cherchait à assurer l'indépendance de l'Espagne et à secouer définitivement la tutelle des Bourbons de France que le Pacte de famille très caduc liait par

des liens assez lâches à leurs cousins espagnols, ces alliances montèrent un peu la tête aux « Ibéristes » qui y voyaient la réalisation de leur vœu le plus ardent. Fernan Nuñez lui-même, d'ordinaire calme et plutôt sceptique, se laissa gagner par l'enthousiasme général. Parmi les avantages qui doivent résulter des mariages portugais, il voit celui de « rapprocher de nouveau les deux familles d'Espagne « et de Portugal, qui, puisqu'elles ne se confondent « pas, doivent demeurer au moins intimement « alliées et tendre à réunir un jour les deux cou- « ronnes sur la tête d'un Bourbon ou d'un Bragance[1] ». Le conseil n'a point encore été mis à profit et quelque temps se passera sans qu'il le soit.

Comme ambassadeur plénipotentiaire chargé de présider à la célébration des mariages à Lisbonne et d'y représenter le Roi, Fernan Nuñez se prodigua beaucoup et prodigua non moins son patrimoine déjà passablement ébréché. A la fête qu'il donna au palais du Rocío éclairé par plus de trois mille cinq cents bougies ou torches de cire placées sur des lustres ou de superbes candélabres, on servit une somptueuse collation et un souper de trois cent trente et un couverts où parurent les mets les plus rares. Les invités admirèrent particulièrement des surtouts de table ornés de sujets historiques que l'ambassadeur avait fait venir de Paris[2].

1. *Vida de Cárlos III*, cité par Ferrer del Rio, *Historia de Cárlos III*, t. IV, p. 21.

2. Supplément de la *Gazeta* du 13 mai 1785. Voy. aussi Bernardino Herrera, *Memorias históricas de los desposorios*

Charles III récompensa ce déploiement de faste et de magnificence en nommant Fernan Nuñez conseiller d'État et, ce qui ne dut pas mécontenter le comte, en lui faisant allouer les émoluments de cette nouvelle charge.

Les mariages conclus, le Roi désira que l'ambassadeur qui y avait tant contribué lui continuât ses services dans un autre poste diplomatique de plus haute catégorie; il offrit à Fernan Nuñez l'ambassade de Vienne que le comte crut devoir ne point accepter, sans que nous sachions au juste quels furent les motifs de son refus. Enfin, l'année suivante, au mois de mars 1786, Charles III ne se laissa plus arrêter par les excuses ou les défaites de son fidèle serviteur et le nomma ambassadeur à Londres en remplacement du marquis d'Almodóvar [1]. Fernan Nuñez se disposait à rejoindre son poste, lorsque le rappel ou plutôt la retraite d'Aranda changea encore les desseins du Roi qui décida d'envoyer le comte à Paris recueillir la succession difficile du chef du parti *aragonais*. Nommé au commencement de l'année 1787, le comte ne prit possession de ses nouvelles fonctions d'ambassadeur près la cour de France qu'au mois d'octobre [2].

Voilà donc qu'après une séparation qui leur pesait

de las serenísimas infantas de España y de Portugal, etc. Madrid, 1787, 8°.

1. *Obras del conde de Floridablanca*, éd. Ferrer del Rio, p. 291 b.

2. Il eut sa première audience particulière où il présenta ses lettres de créance, le 14 octobre 1787.

à tous deux, Don Cárlos et Salm vont être de nouveau réunis pour quelques années, jusqu'au jour où la tourmente révolutionnaire les séparera encore. Leur correspondance cessant tout naturellement dès l'arrivée de Fernan Nuñez à Paris, c'est à l'aide d'autres documents que nous pourrons les suivre l'un et l'autre. Occupons-nous d'abord de savoir ce qui était advenu de Salm depuis son départ définitif d'Espagne, comment il s'établit en France et y continua sa carrière militaire, dans quelle situation vint le surprendre la Révolution et dans quelle mesure il eut à pâtir de ses excès.

Si la duchesse de l'Infantado, avec une sollicitude presque maternelle, avait particulièrement travaillé à la fortune de son frère pendant le séjour de celui-ci en Espagne, ce fut au tour de Mme de Starhemberg, autre sœur d'Emmanuel, qu'incomba le soin de le pousser à la cour de France. Marie-Françoise-Josephe de Salm Salm, princesse de Starhemberg, plus âgée de onze ans que le prince Emmanuel, était en effet en situation d'aider puissamment le jeune brigadier et surtout de lui ménager l'appui de la reine Marie-Antoinette. Quoique fort disgrâciée de la nature, c'est-à-dire « petite, laide et bossue », la princesse charmait par son esprit, sa verve et l'agrément de sa conversation[1]. Mariée

1. Mme de Genlis, qui vit la princesse de Starhemberg à Bruxelles, nous la décrit ainsi : « Quoique petite, laide et bossue, elle plaisoit même par sa figure remplie d'esprit et d'expression. Je n'ai vu à personne une manière de conter plus

en 1761, à Georges-Adam, comte, puis prince de Starhemberg, qui fut ambassadeur de l'Empire près la cour de France de 1753 à 1766, et qui, en 1770, fut nommé ministre plénipotentiaire aux Pays-Bas, c'est-à-dire chef de l'administration de ces provinces autrichiennes, Marie de Salm n'avait qu'à user de l'influence de son mari, aussi bien vu à Versailles qu'à Vienne, pour faire avancer son frère. Précisément une excellente occasion s'offrait alors d'obtenir un commandement militaire. La guerre allait éclater entre l'Angleterre et la France soutenue par l'Espagne; des corps de troupes prêtes à s'embarquer s'équipaient et s'armaient dans les ports de Bretagne: il leur fallait des officiers de mérite pour les commander. Ce fut dans ces circonstances, au mois de mars 1780, que le prince Emmanuel reçut le brevet de colonel-commandant du régiment d'Anhalt, l'un des régiments allemands au service de France qui devaient faire partie de l'armée expéditionnaire. Marie-Antoinette seule avait décidé ce choix: « J'espère, » écrit-elle à sa mère, « que Mme de Starhemberg sera « contente de moi; son frère l'est beaucoup de ce « que je lui ai procuré la place de colonel-comman- « dant du régiment d'Anhalt, destiné à l'embarque- « ment. C'est un excellent sujet et un homme estimé

amusante, plus d'agrément dans la conversation, un esprit plus piquant; elle a fait de grandes passions qui ont été également constantes et malheureuses » (*Mémoires inédits sur le* XVIIIe *siècle et la Révolution française*, Paris, 1825, t, II, p. 248).

« dans le militaire[1] ». Au surplus, l'intervention de la Reine en cette affaire nous est confirmée par le mentor que Marie-Thérèse avait placé auprès de sa fille : « Il a été question, écrit Mercy-Argenteau, « de choisir les officiers supérieurs qui seront em-« ployés pendant la campagne prochaine, soit en « Europe, soit en Amérique, et la protection de la « Reine a beaucoup influé dans ce choix, particu-« lièrement en faveur du marquis de La Fayette, du « vicomte de Noailles et du prince Emmanuel de « Salm, frère de la princesse de Starhemberg. Ce « dernier, qui est passé depuis peu du service « d'Espagne dans celui de la France, vient d'obtenir « un régiment étranger avec lequel il se rendra en « Amérique, faisant partie du secours destiné aux « États confédérés[2] ».

Sur le point donc de se rendre en Amérique, le prince de Salm crut devoir se munir de lettres d'introduction auprès de grands personnages et de hauts fonctionnaires du Nouveau-Monde ; il fit appel d'abord à son beau-frère, le duc de l'Infantado, qui lui en remit pour le Mexique et Cuba, puis encore à d'autres amis d'Espagne et de France. La lettre de Franklin adressée à Washington mérite d'être reproduite :

1. Marie-Antoinette à Marie-Thérèse, 16 mars 1780 (*Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le Comte de Mercy-Argenteau*, Paris, 1874, t. III, p. 407).
2. Mercy-Argenteau à Marie-Thérèse, 18 mars 1780 (*Ibid.*, t. III, p. 409).

Passy, Mar. 25. 1780.

Dear Sir,

The Bearer of this, M. le Prince Emanuel de Salm, Colonel Commandant of the Regiment d'Anhalt, supposing is possible that the Operations of the ensuing Campaign may bring him near to your Excellency, has desired of me a Line of Introduction. He bears here an excellent Character, is highly esteem'd by all that have the Honour of his Acquaintance, and I make no doubt of your receiving great Pleasure in his Conversation.

With the highest Esteem & Respect, I am

Your Excellency's most obediens & most humble Servant

B. Franklin.

His Excell[y] Gen[l] Washington [1].

Ces belles recommandations ne furent point remises aux destinataires, par la bonne raison que Salm ne partit pas. Comme nous l'apprend en effet un « précis historique » de l'ancien régiment d'Anhalt conservé dans les papiers de Salm et rédigé même, à ce qu'il semble, sous ses auspices [2], ce régiment, après avoir tenu garnison, en 1780 et 1781, à Quimperlé, Saint-Pol-de-Léon, Landerneau et Guingamp, comme faisant partie de la seconde division de l'armée d'Amérique commandée par le marquis de Rochambeau, fut, lors du licenciement de cette division, employé sur les côtes de Bretagne, puis envoyé à Schlestadt en Alsace où il arriva en novembre 1781. Aucune fraction du régiment d'Anhalt

1. Arch. Nat. T 1541-2.
2. Arch. Nat. T 1541-3.

ne participa donc à la guerre de l'indépendance américaine, et Salm, qui le commandait, perdit cette occasion de prouver la « bonne réputation dans le militaire » que lui attribuait complaisamment Marie-Antoinette.

Demeuré en France, et plus souvent en congé à Paris qu'en Bretagne ou en Alsace à la tête de son régiment, le prince Emmanuel nous est, en cette année 1781, signalé par son ami le comte de Crillon — qui alors assiégeait Mahon sous les ordres de son père — comme hôte de Mme d'Épinay : « Ma femme, « écrit le comte, me mande dans une lettre du 15 que « vous partez pour la Chevrette[1] ». Nous ne pensons pas néanmoins que Salm fut du nombre des hôtes habituels de cette résidence et de ce salon : ni l'abbé Galiani, dans ses lettres, ni Grim ne citent son nom.

Serait-ce aussi à cette époque que commencèrent ses relations avec la duchesse de Bouillon qui devaient se continuer dans l'exil, traverser l'ouragan révolutionnaire ? Amoureux de Mme de Bouillon, Emmanuel de Salm l'aurait été « toute sa vie », si l'on en croit l'auteur d'une *Vie de la princesse de Poix*[2] : c'est beaucoup dire. Mais quand sont nés cette passion si vive, cet attachement si profond ? On le voudrait savoir ; par malheur les informations font défaut. Marie Edwige de Hesse Rheinfels Rothembourg, née en 1748 et mariée,

1. Mahon, 26 décembre 1781 (*Mémoires* de Malouet, éd. de 1868, t. II, p. 454).

2. La vicomtesse Alfred de Noailles ; voir les *Mémoires* de Malouet, éd. de 1868, t. II, p. 449.

en 1766, à un de ces « hommes que les infirmités « humaines ont condamné à une éternelle solitude « et à une végétation stérile », plaisait surtout, à défaut d'une grande beauté, par un naturel exquis, une franchise absolue : » Son secret fut de se mon- « trer telle qu'elle étoit... *Briséis* n'a eu de prétention « ni à la vertu sévère ni à l'économie outrée,... elle « a donné de la grâce à ses défauts, à ses foiblesses ». Cette libre allure, qui froissait les uns et charmait les autres, ne la mit pas à l'abri de la médisance ni de l'envie. « On lui a prêté des goûts mieux excusés « chez le peuple Hébreu que dans nos mœurs », dit un écrit du temps auquel nous avons emprunté les citations précédentes [1], « elle a plaint les organes « de la calomnie sans rien changer à sa marche « philosophique. On lui a donné plus d'un amant, « elle a souri des propos de l'envie et a continué le « système paisible de ses plaisirs ». Les soupers de femmes qu'elle donnait dans son hôtel du quai Malaquais, et où l'on voit figurer la duchesse de Lauzun, la princesse d'Hénin, et deux princesses allemandes, la duchesse de la Trémoille, une Salm-Kirbourg, et la marquise de la Jamaïque, une Stolberg, ces joyeuses agapes attiraient l'attention précisément au moment qui nous occupe. Un grossier et sale libelle, œuvre de quelque laquais, venait de les désigner à la curiosité malsaine du public ; il est à remarquer que Salm n'y est pas mentionné,

1. *La galerie des dames françoises*, Londres, 1790, p. 108 à 112.

alors que le pamphlétaire anonyme énumère complaisamment d'autres amants supposés de la duchesse, et par exemple ce chevalier de Jerningham, dont il a été question plus haut et qu'il qualifie : « l'étalon en titre, actuellement, de Mme de Bouillon[1] ». Doit-on en conclure que le prince Emmanuel n'avait point encore pris auprès de la duchesse la place qu'il tint par la suite ? Possible. Mais il serait oiseux de vouloir pénétrer les origines de cette liaison délicate et tendre.

L'année 1783 fut marquée pour Salm par un événement qui eut une grande influence sur sa carrière et consolida singulièrement sa situation d'officier étranger au service de France. Élevé déjà, le 5 décembre 1781, au grade de maréchal de camp, il obtint deux ans après une faveur plus signalée et plus avantageuse : la propriété du régiment qu'il commandait jusque-là au nom du prince d'Anhalt. En vertu d'une convention passée entre le Roi Très Chrétien et les régents des états de Salm Salm, le 22 février 1783, il fut décidé que le régiment d'infanterie allemande, ci-devant Anhalt, porterait désormais le nom de Salm Salm et continuerait d'être au service de la France, comme précédemment, et aux ordres du Roi ou de ses successeurs. En outre, la convention portait : que le prince régnant de la maison de Salm Salm serait propriétaire de ce régi-

1. *Les petits soupers et les nuits de l'hôtel Bouillon.* A. Bouillon, 1783. L'auteur prétend avoir fait imprimer son factum une première fois en 1782.

ment, mais que Sa Majesté, daignant agréer les arrangements faits par cette noble maison en faveur du prince Emmanuel, permettait que ce dernier conservât, sa vie durant, la qualité et les prérogatives de mestre de camp propriétaire dudit régiment[1]. Un tel traité était des plus honorables pour la maison de Salm Salm et surtout pour le prince Emmanuel qui en bénéficiait le premier ; il assurait en effet à cette famille princière la propriété du plus ancien régiment allemand au service de France, régiment levé pour la première fois en 1667 par le prince Guillaume de Fürstemberg, évêque de Strasbourg; et, qui plus est, la concession avait lieu en forme de *capitulation*. Or, trois maisons d'Allemagne seules étaient traitées aussi favorablement : Hesse-Darmstadt, Deux-Ponts et Nassau ; les autres régiments de maisons n'avaient point de capitulation. Grâce ainsi à la faveur dont jouissait à la cour de Louis XVI le prince Emmanuel, les Salm Salm rehaussaient leur prestige, devenaient nominalement les égaux de princes souverains d'une bien autre importance : tout était pour le mieux. Mais voici qu'un incident imprévu faillit compromettre l'heureuse négociation qui venait

1. *Ordonnance du Roi pour mettre le régiment d'Anhalt sous le nom de Salm Salm, et expliquer ses intentions relativement à ce changement. Du 13 mars 1783.* Paris, 1783, in4°. Un exemplaire de cette ordonnance se trouve, avec le texte de la convention, dans le carton T 1541-3 des Archives Nationales. Diverses objections faites à ces arrangements par Vergennes sont consignées dans une lettre de ce ministre au marquis de Ségur, du 11 février 1783 (Aff. Etr. ; France, Mémoires et documents, vol. 1461, fol 284).

d'être terminée, et l'aurait en effet rompue si les fortes têtes de la famille n'y avaient mis bon ordre. Le petit drame intime auquel nous allons assister est fort curieux, il montre quelles compétitions s'élevaient souvent entre les membres de ces familles princières allemandes *possessionnées* en France ; et, quand on aura vu les pièces du procès, on ne nous en voudra pas de nous y être arrêté quelque peu.

L'accord touchant le régiment avait été passé entre le roi de France, d'une part ; puis, la princesse douairière de Salm Salm, comme régente et administratrice des états de son fils Constantin, prince régnant de Salm Salm, et le prince Guillaume Florentin de Salm Salm, évêque de Tournay, oncle dudit prince et co-régent de ses états, d'autre part. En 1783, ce jeune Constantin, premier né de feu Maximilien de Salm Salm, chef de la famille[1], était encore, quoique marié, mineur. Mais l'état de pupille ne lui convenant plus, il imagina un beau matin d'échapper à la tutelle maternelle et avunculaire, se déclarant, de son autorité privée, majeur, émancipé par son mariage et seigneur souverain de ses états. Guidé par les conseils de certaines bonnes âmes — des *espèces*, dit la tante de Starhemberg — qui avaient grand intérêt à gouverner elles-mêmes sous le couvert de cet adolescent, le prince Constantin prit donc en mains le gouvernement de sa

1. Ce Maximilien, qui avait épousé, le 16 mars 1757, Marie-Louise-Eléonore, princesse de Hesse-Rheinfels mourut en septembre 1773.

principauté et daigna notifier aux sujets de ses quelques lieues carrées l'expression de sa sérénissime volonté. Le document, qu'il faut citer presque en entier, est de l'effet le plus comique.

Déclaration de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince Régnant de Salm Salm.

Du sept Juin mil sept cent quatre-vingt-trois.

Constantin Alexandre, par la grâce de Dieu, Prince de Salm-Salm, du Saint-Empire Romain, Wildgraf de Dhaun et Kyrbourg, Rhingraff de Stein, Souverain Seigneur d'Anholt, Duc d'Hoogstraten, Vicomte d'Alost, Seigneur de Loonopsant, Chevalier de l'Ordre Palatin de Saint-Hubert, etc., etc., etc.

A nos amés et féaux les Grand-Bailli et Gens tenants le Grand Bailliage de notre Principauté de Salm-Salm; salut :

La Majorité, à laquelle Nous sommes parvenu, Nous permettant de gouverner par Nous-même nos États, Nous vous notifions que Nous en prenons les Rênes pour être plus à même de donner à nos Sujets des preuves de notre affection pour eux et leur témoigner combien Nous sommes sensible à celles qu'ils viennent de Nous donner de leur amour pour Nous et de leur fidélité. Nous attendons de votre zèle, pour notre service, que vous Nous seconderés dans notre dessein de rendre notre Regne glorieux, en le rendant utile à nos Sujets, dont le bonheur sera toujours le premier objet de nos Soins; Nous voulons que l'Administration de notre Principauté soit continuée sur le pied actuel, jusqu'à ce que sur le compte que Nous nous en ferons rendre, Nous en aurons autrement décidé, si le bien de notre service Nous paroit l'exiger. La résolution dans laquelle Nous sommes de fixer notre résidence dans notre Principauté et de Gou-

verner par Nous-même, rendant inutile l'établissement fait par l'article VI de l'Édit du quinze Janvier mil sept cent soixante dix neuf d'une charge d'Intendant de Justice, Police et Finances, auquel il a été assigné un Secrétaire et un Huissier, Nous déclarons le supprimer, comme par la présente Déclaration Nous le supprimons, Nous réservant d'employer tels pourvus desdits Offices, si Nous le jugeons convenir; et, jusqu'à ce que Nous en aurons autrement décidé, Nous attribuons à notre Grand-Bailli la Juridiction et Présidence dans les parties d'Administration....

Si vous mandons de faire lire et publier notre présente Déclaration à la première de vos Audiences publiques.... CAR AINSI NOUS PLAIT....

Donné en notre ville et résidence de Senones, le sept Juin 1783.

(L. S.) Le Prince Régnant de Salm-Salm.

Par Son Altesse Sérénissime,

BLAUX [1].

On peut penser l'effet que produisit dans la famille cette effrontée proclamation de la jeune Altesse Sérénissime, à qui, paraît-il, manquaient plus de quatre années pour atteindre l'âge de majorité. Les tuteurs, c'est-à-dire sa mère et son oncle, l'évêque de Tournay, prirent la chose assez doucement; ils se bornèrent à déclarer à leur pupille qu'ils allaient en référer à l'Empereur. Mais une parente que ces procédés suffoquèrent littéralement, ce fut Mme de Starhemberg, la vraie gouvernante de la famille, et qui

1. Placard imprimé (Arch. Nat. T 1541-3).

18

n'entendait pas plaisanterie en matière d'égards et de conduite. A une lettre que le prince Constantin avait adressée à son tuteur en lui envoyant sa proclamation, la tante de Starhemberg prit soin de répondre elle-même et de bonne encre. La petite bossue éclate, tant elle est exaspérée :

Bruxelles, le 15 juin 1783.

« Votre lettre à mon frère Guillaume est un chef d'œuvre d'extravagance, ainsy qu'elle est unique en ingratitude, et il n'y a pas le mot pour rire dans votre epitre pour les indifferens qui la liront ; je vous garantis qu'elle le sera, j'emporterai à Vienne la copie de ce tissu de platitudes. Vous parlés, je ne puis dire d'or, puissant monarque dont la folie me paroit complette, mais vous parlés de maniere à faire hausser les épaules : j'en suis fachée pour vous, en vérité. Gouvernés donc bien vos « fidelles sujets », mais continués surtout à l'être par ceux qui se moquent de vous, qui vous pilleront, et dont peut être une autorité plus réelle que la votre voudra bien vous délivrer. C'est à quoi je vais travailler, mon cher neveu ; je n'ai d'intérêt en cecy que celui que je prends encore au nom que j'ai porté. Ceux qui s'emparent de vous devroient reflechir, avant de vous rendre coupable d'une demarche aussi temeraire, qu'elle est fausse et inconsequente vis a vis de Monsieur votre oncle. Quant au refus que l'on vous fait faire relativement au regiment obtenu en France, c'est encore un trait lumineux que votre postérité admirera. Comme vous me faites pitié ! Mais rappelés vous, Monsieur, que vous avés infiniment à reparer vis à vis de Madame votre mere et mon frere votre tuteur. Pour moi, qui ne m'exposerai pas au courroux d'un aussi superbe potentat, je ne vous demande rien, pas meme la permission de passer jamais par vos petites possessions. Dans quelque tems « les fidelles sujets » me diront des nouvelles du Roy et du Royaume.

Quel regne, grand prince, sera le votre, d'après les vues pleines de sagesse que vous nous annoncés ! L'espoir est consolant pour ceux de votre sang et nommément pour la tante qui ose vous dire qu'elle vous croyoit un peu plus d'esprit [1]. »

Le « Prince régnant » ne se tint point pour battu et riposta en redoublant d'impertinence, alléguant d'ailleurs que la mauvaise gestion de ses intérêts pendant sa minorité l'autorisait à agir de la sorte. Et à tout prendre, nous ne savons pas s'il n'avait pas quelques motifs sérieux de se croire lésé. Voici cette réplique :

« La lettre que vous venez de m'écrire, Madame, est si extraordinaire, et je suis si peut fait pour en recevoir de pareilles, que je pourrois parfaitement me dispenser d'y répondre ; mais comme je craindrois que vous ne fissiez encore briller la gaité de vos saillies aux depens de mon silence, ou, bien plus encore, que vous ne me pensiez humilié par votre persifflage et effraié de vos menaces, je m'empresse de vous accuser la reception de cette charmante lettre, et que je crains si peu que celle que j'ai écris à mon oncle, l'évêque de Tournay, soit porté par vous à Vienne et que vous la commentiez dans le stile que vous m'avez écris, que je conte l'y envoier moi meme accompagnée des pieces necessaires pour justifier mes droits et des preuves de la maniere dont mes interets ont été négligés, pour ne pas dire pis, pendant ma minorité. J'espere avant qu'il soit peut prouver à toute la terre que je ne suis pas inconsequent dans mes demarches ny disposé à recevoir des avis de ceux à qui je n'en demande pas et qui n'ont nul droit à m'en donner. Je suis faché

1. Arch. Nat. T 1541-3.

que vous me trouviez encore moins d'esprit que vous ne m'en croyiez, mais au moins ne pourrez vous me refuser que, si j'ai peu d'esprit, j'ai au moins beaucoup de modération.

Je suis avec respect votre très humble et obeissant serviteur.

CONSTANTIN, prince de Salm Salm[1] ».

Puis ce fut au tour de l'oncle Emmanuel. Constantin lui en voulait, premièrement, de toucher une pension de 3.000 livres sur les biens de Salm Salm, ce qui grevait d'autant le budget de la principauté dont les finances étaient, à ce qu'il semble, en fort piteux état ; et, secondement, d'avoir conclu l'affaire du régiment sans son aveu : aussi un des premiers actes de son « gouvernement » avait-il été de suspendre le paiement de la pension. Cette mesure valut au neveu ingrat une verte semonce de l'oncle dépossédé, qui se prévalut surtout, et du service signalé qu'il avait rendu à la maison de Salm en lui assurant un régiment superbe, et des sacrifices pécuniaires qu'il avait dû faire à cette occasion :

« J'ai payé, écrit-il, 60,000 francs au prince d'Anhalt; j'ai renoncé de plus à des appointements de 12,000 francs. Vous croyez bien que je pouvois garder le regiment pour moi, puisque c'est à moi seul qu'il avoit été donné; c'étoit une propriété au moins de cent mille écus.... mais j'ai cru devoir préférer la gloire de la maison, en me réservant quelque faible et légitime dédommagement. Je conçois que vous auriez aimé que je misse à vos pieds

1. Arch. Nat. T 1541-3.

le commandement suprême ; vous auriés voulu qu'un maréchal de camp, un vieux oncle fit hommage à son neveu régnant et devint son lieutenant : c'est ce que je n'ai pas jugé à propos de faire. Au reste, mon neveu, vous vous faïtes de mauvaises affaires pour longtemps avec les cours de Vienne et de Versailles. Mon frere Guillaume se charge de la première ; je me charge de la seconde. Prenez garde qu'entre ces deux puissances la votre ne s'écroule[1] ».

Comme il avait fait précédemment avec sa tante, Constantin de Salm ne laissa pas le dernier mot à son oncle Emmanuel ; il lui signifia très haut qu'il défendrait son bon droit et que, bien loin de craindre les cours de Versailles et de Vienne, il saurait implorer la justice et la protection de l'une et de l'autre[2]. C'était se payer de mots et s'engager dans une voie dangereuse, car il allait de soi que le prince de Starhemberg à Vienne, comme le prince Emmanuel à Paris, sauraient bien, grâce aux influences dont ils disposaient, obtenir gain de cause contre un neveu révolté. En effet, la cour impériale, saisie de l'affaire, répondit par un arrêt du Conseil aulique du 25 juillet 1783 qui cassait la « déclaration » de Constantin, et rétablissait la tutelle de la princesse douairière et de l'évêque de Tournay. Si Mme de Starhemberg triompha, pas n'est besoin de le dire ; mais elle, qui avait dirigé la campagne,

1. Lettre datée de Bruxelles, le 30 juin 1783 (Arch. Nat. T 1541-3).
2. Lettre du prince Constantin à son oncle Emmanuel, datée de Senones, le 8 juillet 1783 (Arch. Nat. T 1541-3).

entendait la mener jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à contraindre le coupable à s'avouer vaincu : elle ne transige ni ne pardonne. Écoutons-la raconter à son frère de Tournay les malencontreuses démarches du prince Constantin à Vienne et dicter à ce tuteur trop bénin les mesures qu'il doit prendre pour réduire son pupille :

Ce 17 aoust 1783.

« Je ne crois pas que Constantin revienne de si tôt à Vienne. Vous saurez à présent que non seulement il n'a trouvé d'appui nulle part, mais que les agens même ont refusé de le servir. Après s'être conduit comme un sot, il s'est introduit chez le prince de K... [1] sans aucune présentation, exactement comme un aventurier. Obligé de décliner son nom, il a débuté chez ce ministre par lui demander sa protection vis à vis de l'Empereur pour une affaire sur laquelle ont l'avoit surpris en le faisant signer ce qu'il ne pouvoit comprendre, puisqu'il ne savoit pas l'allemand. « Comment, a répondu M. de K..., vous êtes « un prince allemand et vous vous vantez de ne pas savoir « votre langue ! Ou donc avez vous été élevé ? » Le jeune homme a répondu : « A Strasbourg, mais jamais on a « voulu me faire apprendre l'allemand. » Le Prince Ministre a répété toute cette conversation, en disant qu'il avoit dit encore au jeune homme : « Mais vous avez ici le « prince de S... [2], votre oncle, que vous avez vu appa« remment. » L'autre a dit à cela : « Non, parce que je « suis mal avec ma tante, qui s'est déclarée pour la « tutelle et absolument contre moi. » — « Dans ce cas, « répartit de nouveau M. de K..., je vous suis parfaite« ment inutille, cette affaire n'est point de mon ressort,

1. Kaunitz.
2. Starhemberg, comme plus bas.

« la protection n'y doit point influer, c'est absolument « une affaire de justice à laquelle on doit laisser son « cours. »

Voilà comme s'est terminé l'entretien. Mon cher neveu a dû être mécontent, et on l'a jugé du premier coup d'œil ce qu'il est : un petit sot et un enfant à fouetter.

Après ce que d'autres lui ont dit, il n'a pas crü devoir se dispenser de voir M. de S... Il est donc venü le chercher un beau matin. Vous n'êtes point en peine à penser ce que l'oncle a dit au neveu sur son ingratitude, sa conduite en général et nommément sur sa belle équipée ici et ce charmant début dans le monde.... Il me l'a amené pour me faire des excuses. Je l'ai fort assuré que je n'avois que de la pitié mais point de rancune contre lui, que je savois trop bien qu'il seroit mis à la raison pour avoir voulu perdre mon tems à me facher contre un enfant, que d'ailleurs je ne reconnoissois ni son cœur et encore moins son stile dans ces belles epitres. Il m'a assuré avec beaucoup d'esprit que tout venoit de lui. J'ai levé les épaulles et je suis tombé de la sur M^e de Lœuvenstein que je n'ai pas épargné ; quand à son abbé, j'ai tranché le mot en disant que c'étoit un malheureux, un coquin, qui ne seroit jamais que coffré et de ma façon, que c'étoit ainsi qu'on faisoit grace à un perturbateur du repos des familles. Je lui ai fait envisager la honte qui rejaillissoit sur lui d'arriver dans la première cour de l'Europe escorté d'un fripon et d'un autre espèce, son conseiller de Mayance, qui, par parentèse, s'est trouvé mal embarqué et mouroit de peur.

M. de S... a appuyé tout ce que je disois, il a fini par lui conseiller de ne pas voir l'Empereur, mais de revenir dans quelque temps, de votre consentement, lorsque tout seroit oublié et de se faire présenter pour lors d'une manière convenable ; mais c'est de quoi il n'a tenu compte non plus que tout ce qu'on lui a dit.... Il nous a dit d'autres impertinances que j'ai oublié. Enfin deux jours après, M. de S... sortant de chés l'Empereur

qui étoit prévenu, M. de S..., dis-je, a trouvé notre neveu dans les antichambres. Il est entré et l'Empereur a dit que, prévenu par mon mari, il avoit fait la leçon au jeune homme en lui faisant sentir son bonheur d'être dans la dépendance de son oncle, homme d'esprit, de mérite et dont la réputation étoit bien faite... Le neveu a paru sentir ses torts, s'en repentir, et l'Empereur l'a exorté à s'en remettre à vos bontés. De là il a quitté Vienne avec sa courte honte...

M. de S... dit à présent que vous ne devez pas mollir sur sa séparation d'avec Me de Lœuvenstein, absolument essentielle, de même que sur le renvoye des deux espèces Comorel et Bleaux ; si vous faites grace à cet égard, il n'y a rien de fait....

Adieu, mon cher frère, vous aurez de la peine à lire ceci, et j'en suis moi fatigué [1] ».

Tous ces démêlés si piquants, mais dont nous ne pouvons pas poursuivre l'histoire plus longtemps, avaient amené le prince Emmanuel à Bruxelles auprès de sa sœur de Starhemberg. Il est vraisemblable qu'il profita de son séjour en Belgique pour s'arrêter à Spa et y prendre les eaux que réclamait, paraît-il, l'état de sa santé. C'est ce qui résulte de moins d'une lettre que lui adressa son ami le comte de Crillon : « Il me tarde bien, mon cher ami, de « vous savoir arrivé à Spa, et surtout d'apprendre « que les eaux vous font du bien... Revenez-nous... « avec cette santé que j'aurais enviée à tout autre « et cette gaieté qui vous rend heureux vous et vos « amis [2] ».

1. Arch. Nat. T 1541-3.
2. Crillon à Salm, de Paris, le 19 juin 1783 (*Mémoires* de Malouet, éd. de 1868, t. II, p. 456).

Il serait de médiocre intérêt de suivre Emmanuel de Salm dans sa carrière de mestre de camp propriétaire du régiment de son nom. Les lettres du ministre ou de l'inspecteur, les ordres et autres papiers de service, tout cela peut avoir de l'importance aux yeux de l'homme du métier, mais ne nous renseigne guère sur le caractère de notre personnage. Ca et là sans doute quelques détails de cette vie militaire mériteraient d'être approfondis ; et l'examen de ces dossiers nous révélerait des choses assez curieuses sur l'esprit des régiments étrangers à la fin de l'ancien régime, la conduite des officiers, le degré de discipline qu'ils pouvaient imposer à leurs hommes, etc. Nous les signalons, en passant, à nos zélés historiens militaires, d'autant plus que le 62e régiment d'infanterie, qui relève en partie du *ci-devant Salm Salm*, a récolté de beaux lauriers et qu'il y aurait lieu de consacrer à ses fastes une notice tout autrement détaillée que celle qu'a publiée récemment la *Petite bibliothèque de l'armée française*[1]. Parfois Salm avait maille à partir avec ses officiers, des gentilshommes turbulents et libertins qui se pliaient mal aux exigences de la discipline et surtout supportaient difficilement d'être commandés, ce qui n'était pas rare alors, par des supérieurs sans naissance. Un scandaleux exemple d'insubordination et d'inconduite fut donné entre autres par un sous-lieutenant du régiment, le

1. *Résumé de l'historique du 62e régiment d'infanterie*. Paris, H. Charles-Lavauzelle, s. d., 1 vol. in-16°.

comte de Tende-Savoie, qui, malgré les prérogatives attachées à son nom, dut quitter le corps. Mais ne déflorons pas ce sujet qu'il faut laisser intact au futur historien du régiment d'Anhalt-Salm Salm, et revenons au prince Emmanuel.

La Révolution approche ; l'Assemblée Nationale va tranformer les « armées du Roy », supprimer les commandements des princes étrangers et répartir leurs régiments dans la nouvelle organisation de l'armée française. Comment Salm, le prince allemand protégé de la Reine, parent et ami de tout ce qui allait bientôt emplir les prisons, passer sous le couteau de la guillotine ou fuir à l'étranger, comment Salm se tira-t-il d'affaire au début de cette période et comment traversa-t-il cette longue et effroyable crise ? En 1790, Salm figure encore à l'*État militaire*, mais il nous paraît douteux qu'il ait effectivement exercé son commandement pendant toute la durée de cette année. Son régiment était alors à Metz et prit part à une insurrection militaire dont le marquis de Bouillé conte ce qui suit : « Je « fus au premier régiment qui prit les armes pour « s'emparer de la caisse militaire et des drapeaux, « je haranguai les soldats... C'était un régiment « allemand (*Salm Salm*), dont j'espérais tirer meil- « leur parti que des autres. Je me trompai ; il y mit « plus d'ordre et de méthode, mais autant d'opi- « niâtreté[1]. » Peut-on admettre, dans ces circonstances, la présence du colonel-propriétaire au milieu

1. *Mémoires* du marquis de Bouillé, Paris, 1821, p. 133.

de ses soldats révoltés, et peut-on croire que, s'il avait assisté à cette bagarre, le marquis de Bouillé eût omis de citer son nom? D'autre part, une lettre du comte de Crillon du mois de septembre 1790 nous montre Salm éloigné de Paris, mais prêt à y revenir : « Rien assurément ne diffère plus, mon « cher ami, que la vie que nous menons l'un et « l'autre depuis que nous avons quitté Paris ; vous « êtes dans le plus grand mouvement et moi dans « le plus grand repos ; mille objets nouveaux vous « environnent et vous rappellent des idées de guerre... « Nous sommes ici depuis dix jours et nous ne re- « viendrons à Paris que les premiers jours du mois « prochain ; vous y arriverez aussi à peu près dans « le même temps[1] ».

Des correspondances dont nous produirons plus bas quelques extraits nous apprennent que Salm, dès qu'il fut dépossédé de son régiment, vers la fin sans doute de l'année 1790, fit vendre la maison qu'il possédait rue de Grenelle-Saint-Germain, près l'hôtel Conti, et se retira d'abord en Allemagne, puis en Suisse, où vint le rejoindre la princesse de Bouillon et où nous le trouvons installé, dès le mois de mai 1791, fort appliqué à mettre ordre à ses affaires. Ce qui le préoccupait avant tout, c'était d'établir sa qualité d'Allemand pour échapper aux lois édictées contre les émigrés et sauver ce qu'il possédait de mobilier et d'argent en France. « Mon absence n'est point

1. Crillon à Salm. A Crillon par Beauvais, 18 septembre 1790 (*Mémoires* de Malouet, éd. de 1868, t. II, p. 457).

« assurément une *émigration* », écrit-il à son agent à Paris, un nommé François Bernard, « un étranger « ne peut jamais être censé avoir émigré parce qu'il « a voulu se retirer chez lui[1] ». Puis il lui fallait encore obtenir la liquidation de son régiment et s'en faire rembourser le prix, conformément au décret rendu, le 28 mai 1791, par l'Assemblée Nationale. Ces affaires délicates et difficiles donnèrent lieu à une longue et active correspondance où Salm laisse parfois percer ses sentiments sur l'état des choses, trahit ses regrets et ses appréhensions. Ainsi, dans un billet à Bernard, après l'avoir prié de passer à l'ambassade d'Espagne prendre des nouvelles de son ami le comte de Fernan Nuñez, il ne peut s'empêcher de railler cet agent qu'avait un peu trop séduit la faconde révolutionnaire : « Je « vous supplie de ne point me parler du *bon* « *peuple*, ou apprenés moi le françois. Ce qui est « bon, c'est vous, et puis tous les honnêtes gens ; « mais, en conscience, est-ce la majorité[2] »?

A d'autres moments ce sont ses meubles, ses livres surtout et ses lettres dont il se montre très inquiet et qu'il recommande aux bons soins du fidèle Bernard :

« Comme vous allez bientôt déloger et transporter par conséquent tous mes effets, je ne puis trop vous recom-

1. Lettre datée du Désert, près Lausanne, le 12 juillet 1791 (Arch. Nat. T 515, 1-2).
2. Lettre datée du Désert, près Lausanne, le 5 juillet 1791 (Arch. Nat. T 515, 1-2).

mander d'avoir le plus grand soin de faire emballer en votre présence mes pauvres livres, qui, je crois, n'ont déjà que trop souffert dans la vilaine chambre où ils étoient et dont l'hyver dernier j'ai trouvé un jour de pluye les fenetres ouvertes. Mandés moi en quel état vous les aurés trouvés, et si les rats n'en ont pas mangé une partie. Vous savés combien je suis attaché à ma bibliothèque[1]. »

Agent salarié d'un *ci-devant* dont la qualité d'étranger était contestée, Bernard courait de gros risques; et, en effet, ce que l'on pouvait redouter arriva : Bernard fut arrêté comme entretenant des relations avec un émigré. Voilà qui contrecarrait singulièrement les desseins de Salm; surtout son bon cœur s'émut à l'idée que le pauvre Bernard payait ainsi le dévouement qu'il avait mis à soigner les intérêts d'un maître absent. Il lui adressa donc des indications précises destinées à prouver aux juges qu'il était absurde de vouloir traiter comme Français un Allemand de naissance, non propriétaire et non domicilié en France, et que par conséquent ledit Bernard ne pouvait être accusé de pactiser avec l'émigration :

Lausanne, le 13 novembre 1792.

« Vous auriés dû faire remarquer que je n'ai prêté aucun des serments militaires que les Assemblées constituante et législative ont prescrit pour ceux qui vouloient rester au service, et par cela seul j'ai perdu mon grade de maréchal de camp. Si on objectoit la prestation d'un serment

1. Lettre datée de Lausanne, 28 avril 1792 (Arch. Nat. T 515, 1-2).

civique à la section, il est bien aisé de faire voir que ce serment ne provenoit que de la possession d'une maison que j'avois dans la rue de Grenelle et que j'ai vendue il y a deux ans, ce qui fait que je n'ai pas un pouce de terre en France. Vous avés beau dire : il est impossible qu'on veuille sérieusement me déclarer *françois,* il serait bien moins absurde de me déclarer *espagnol.* J'ai servi 14 ans en Espagne, et je n'en ai servi que 12 en France. Après cela, je possede en Espagne un revenu foncier et un revenu viager. J'y possede de plus une commanderie dans l'ordre de Montesa, laquelle me constitue membre des états du royaume de Valence. Enfin j'ai prêté plus d'un serment en Espagne et le roi d'Espagne est mon grand maître; il m'a fallu une permission spéciale de lui pour entrer au service de France. — Il me semble qu'il n'y a rien à opposer à ces argumens. — Si l'Allemagne pouvoit cesser d'être ma patrie, ou si j'en avois une seconde, certainement ce seroit l'*Espagne.* — Vous pouvés faire usage de ce que je vous mande.

EMMANUEL, prince de Salm
Wild et Rhingrave[1]. »

Et, dans une autre lettre, adressée celle-là à un ministre dont nous ignorons le nom, Salm précise et complète encore les renseignements contenus dans la précédente missive :

« En deux mots, je ne suis point françois : mon nom atteste que je suis allemand, mon extrait baptistere prouve que je suis né sur le territoire étranger, je n'ai pas un pouce de terre en France, je n'y avois qu'une petite maison, que je vendis, lorsque la propriété d'un regiment allemand me fut otée. Depuis lors, je n'ai plus

1. Arch. Nat. T 515, 1-2.

eu de lien qui me retînt au service. D'ailleurs j'ai 51 ans, et je suis tres infirme. Je suis rentré d'abord dans ma patrie. Depuis je suis venu en Suisse; je l'habite tranquillement depuis trois ans et j'y leve mes mains au ciel pour la paix universelle. — D'après cet exposé, vous voyés que M. Bernard a dû m'envoyer sans aucun scrupule l'argent qui me restoit en France....

Il resulte de là qu'il est de toute justice qu'on rende à M. Bernard une liberté qu'il n'a point mérité de perdre; il est également juste qu'on me rende mon argent et mes effets qui consistent en quelques meubles et en une bibliothèque assés précieuse; mais ce que je recommande à votre amitié, c'est le soin de mes lettres: ma correspondance avec des amis de vingt ans est trop precieuse pour que je ne fusse pas infiniment malheureux d'en être privé.....

Le Prince EMMANUEL de Salm Salm[1]. »

Quel fut le résultat de ces démarches réitérées? Bernard obtint-il sa liberté et Salm ses meubles, ses livres et le prix intégral de la liquidation de son régiment? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il que le prince demeura encore au moins une année en Suisse: soit à Lausanne[2] où les émigrés français de Genève, effrayés par l'approche du général de Montesquiou, se réfugièrent en masse au mois de septembre 1792[3]; soit à Berne, d'où il envoya à Mallet du Pan, le 8 juillet 1793, un souvenir de la grande amie dont le malheur des temps ne

1. Arch. Nat. T 515, 1-2.
2. Il y habitait une propriété appelée le Désert.
3. *Mémoires* de Mallet du Pan, recueillis par A. Sayous, Paris, 1851, t. I, p. 331.

l'avait point éloigné : « Madame de Bouillon me « charge de mille choses pour vous ainsi que « Mounier[1] ». Dès lors, où retrouver les deux inséparables ? A Erfurt, en 1795, où les visite la marquise de Montagu[2] ; à Anspach, où les rencontre un autre couple fort uni aussi, M. et Mme Suard : « Ce fut un véritable bonheur pour nous de « nous retrouver avec deux personnes si parfai- « tement aimables », dit cette dernière[3]. Et après, plus rien. Edwige de Hesse Rheinfels mourut le 27 mai 1801 ; Emmanuel de Salm, sept ans plus tard, en 1808.

Quoique protégé par son caractère officiel de représentant accrédité d'une puissance étrangère, Fernan Nuñez n'eut guère moins à souffrir que son ami Salm des excès de la Révolution. A la vérité, le rôle qu'il eut à tenir, pendant tout le temps de son ambassade de France, qui dura environ cinq années, fut des plus difficiles. Agent d'un souverain absolu et d'un Bourbon qui voyait avec horreur la marche des événements en France, mais n'avait ni les moyens ni même au fond la volonté de venir au secours du

1. *Mémoires* de Malouet, éd. de 1874, t. II, p. 378.
2. *Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu*, Paris, 1865, 3e édition, p. 194.
3. *Essais de mémoires sur M. Suard*, Paris, 1820, p. 284.

roi son cousin, Don Cárlos dut garder, surtout depuis la quasi-abdication de Louis XVI entre les mains de l'Assemblée (4 février 1790), une attitude froide et hostile, sans toutefois pousser les choses à l'extrême et rompre les relations diplomatiques. Rien de plus délicat ni de plus embarrassant. Aux yeux de son souverain et surtout du parti intransigeant qui entourait Charles IV et excitait, par conviction ou par intérêt, son animosité contre la France, Fernan Nuñez ne paraissait jamais assez ferme ; on lui reprochait trop de condescendance envers ces hommes qui ruinaient les fondements de la monarchie. D'autre part, nos ministres écoutaient peu les réclamations de l'ambassadeur espagnol, convaincus qu'elles ne seraient sanctionnées par aucune mesure efficace, aucune intervention armée comme celle qu'ils avaient à craindre de la part d'autres puissances.

Ne convient-il pas aussi de se demander si Fernan Nuñez n'était pas lui-même, dans son for intérieur, combattu, hésitant entre certaines tendances éclairées, certaines opinions philosophiques assez conformes au courant des idées en France, et ses devoirs de diplomate chargé de défendre les intérêts d'un des régimes les plus arriérés et les plus despotiques d'alors ? L'ambassadeur du Roi Catholique, sans être assurément ni un esprit aventureux, ni un fanatique de réformes, avait bien pu goûter quelques mesures qui marquèrent le début du mouvement révolutionnaire, et, par exemple, s'associer de cœur aux élans généreux de la noblesse française et admirer son désintéressement. De toutes façons et tel que nous

le connaissons, il avait dû certainement subir l'influence de la société où il était appelé à vivre ; aussi conçoit-on qu'il ne réussit pas toujours, au gré de son gouvernement, à empêcher certaines choses et à défendre avec autorité et conviction les principes politiques de la cour d'Espagne.

Pendant les trois premières années de son séjour à Paris, Fernan Nuñez nous échappe à peu près complètement, soit comme homme privé, ce qui s'explique puisque sa correspondance avec Salm fait défaut, soit même comme ministre, sans doute parce qu'il ne traita à cette époque aucune affaire de grande importance.

Mais, dès 1790, Don Cárlos se révèle. Une première fois, au mois d'août de cette même année, à l'occasion de certaines dénonciations publiées dans des feuilles politiques contre des Espagnols suspects. L'ambassadeur protesta vivement auprès de M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères, et lui dénonça notamment deux passages de ces feuilles : l'une où il était dit que « l'excessive quantité des « pauvres Espagnols et autres qui arrivent jour- « nellement à Paris et dont les chemins sont remplis « doit être suspecte au gouvernement dans les cir- « constances actuelles » ; l'autre qui signalait, parmi les courriers passant d'Espagne en France, un grand seigneur espagnol : « Il garde l'inco- « gnito, mais il est parfaitement connu et l'on suit « de très près ses démarches. » A ces imputations, Fernan Nuñez crut devoir répondre, en s'adressant au ministre, que sa cour n'ayant à Paris « personne

« que lui chargé des affaires qui la regardent, tout « autre Espagnol ou non Espagnol qui s'en meleroit « directement ou indirectement doit être suspect au « gouvernement, que, par conséquent, il prie le « comte de Montmorin de le lui faire connoitre pour « qu'il prenne de son côté toutes les mesures que « pourroit exiger sa propre tranquilité. » Puis il demanda aussi qu'on voulût bien lui désigner les Espagnols qui peuvent être suspects ou à la charge du gouvernement[1]. Cette note, avec la réponse de M. de Montmorin conçue en termes conciliants mais vagues, Fernan Nuñez la fit imprimer et la répandit sans doute parmi ses compatriotes, pour leur montrer ce qu'ils devaient éviter et où, en cas de besoin, ils devaient chercher protection[2].

Lorsqu'au mois de juin, à la suite du rappel du duc de La Vauguyon, ambassadeur de France à Madrid et partisan décidé de l'ancien ordre de choses, les relations entre les deux cours commencèrent à s'aigrir, Fernan Nuñez se trouva à Paris dans une situation des plus fausses. Charles IV, très froissé du départ d'un ambassadeur qui représentait ses idées, fit, dès le mois de janvier 1791, déclarer à M. de Montmorin qu'il lui déplairait absolument de recevoir à sa cour un autre ambassadeur, quel qu'il fût, et même prit soin, quelque temps après, de l'écrire de sa propre main à Louis XVI. « Ainsi que

1. Fernan Nuñez à Montmorin, Paris, 5 avril 1790 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 628, fol. 234).

2. Un exemplaire de cette note imprimée se trouve aux Affaires Etrangères ; Espagne, Supplément, vol. 17.

« j'ai eu l'honneur de le faire entendre à Votre « Majesté par la voye du comte de Fernan Nuñez, « quel que soit l'ambassadeur que Votre Majesté « m'enverroit dans ce moment-cy, loin de contribuer « à resserrer l'amitié qui nous unit et celle des deux « nations à laquelle nous sommes tous si intéressés, « il pourroit y causer du refroidissement et même « en rompre les nœuds. » Et, continuant sur ce ton, Charles IV déclara que, si les convenances diplomatiques l'exigeaient, il était prêt à donner l'ordre à son ambassadeur de s'absenter de Paris. « Dans le cas où Votre Majesté trouveroit de l'incon-« vénient qu'un ambassadeur de ma part résidât au-« près d'Elle, lorsqu'il n'y en auroit un de sa part « auprès de moi, je ferois avertir le comte de Fernan « Nuñez de profiter de la permission de voyager que « je lui ai accordée depuis quelque tems et de s'éloi-« gner de la France[1]. » Don Cárlos reçut effectivement, au mois de mai, la permission de prendre un congé de six mois pour venir en Espagne veiller à ses intérêts et à l'établissement de ses enfants, en même temps que l'ordre de charger, en son absence, des affaires de l'ambassade D. Domingo de Iriarte[2]. C'était ce qu'avait voulu Floridablanca, mais le Roi, sujet à toutes sortes d'hésitations et de revirements, temporisa et Fernan Nuñez comprit que le moment n'était pas venu encore de prendre son congé. A cette

1. Copie sans date, mais de mars ou avril 1791 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 630, fol. 118).
2. Floridablanca à Montmorin, 19 mai 1791 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 630, fol. 219).

époque, d'Urtubise était chargé des affaires de France à Madrid.

Après la fuite à Varennes qui causa, comme on peut croire, une très vive émotion à la cour d'Espagne, Don Cárlos fut chargé de témoigner à M. de Montmorin le déplaisir qu'avait ressenti le Roi Catholique à la nouvelle de l'arrestation de son cousin. Déjà, au vu de la lettre de son ambassadeur qui lui annonçait le départ secret de Louis XVI, Charles IV avait rédigé une note destinée à être remise par Montmorin à l'Assemblée Nationale. Cette note, après avoir eu connaissance de l'arrestation, il décida de l'envoyer telle quelle, sans y rien changer et en la datant du 1er juillet. Elle était conçue en ces termes :

« La retraite de Paris entreprise par le Roy Très Chrétien avec sa famille royale et ses desseins, quoique ignorés encore par le Roi Catholique, ne peuvent avoir eu et ne sauroient avoir pour cause et pour objet que la nécessité de se délivrer des insultes populaires, que l'Assemblée actuelle et la Municipalité n'ont pas eu le pouvoir d'arrêter ni de punir, et de se procurer un lieu de sûreté où le souverain et les representans vrais et légitimes de la Nation eussent pour leurs deliberations la liberté dont ils ont été privés jusqu'à ce jour ; privation dont on a des preuves et des protestations incontestables dans des représentations de corps et de provinces entières.

C'est dans ce sens, dans celui d'allié le plus intime de la France, de proche parent, d'ami de son Roy et de voisin le plus immédiat de son territoire que S. M. C. a le plus grand intérêt dans la félicité et dans la tranquillité intérieure de la Nation françoise, et que, bien éloignée de penser à la troubler, Elle a pris la résolution d'exhorter

les François et Elle les conjure de reflechir tranquillement sur le parti que leur Souverain a été forcé de prendre, de revenir sur les procédés outrés qui peuvent y avoir donné cause, de respecter la haute dignité de sa personne sacrée, sa liberté et son immunité et celle de toute sa famille royale et de se persuader que, toutefois que la Nation françoise ne manquera point à ces devoirs, Elle trouvera dans le Roy d'Espagne toutes les considérations et toutes les ressources conciliatoires et amiables qu'elle sauroit désirer, en épargnant à S. M. C. la nécessité douloureuse de réprimer les perturbateurs et les ennemis de ce systême.

A Aranjuez, ce 1er juillet 1791[1].

Pas plus tôt envoyée, le Roi revenant sur son premier mouvement d'indignation, regretta d'avoir laissé dans la note des phrases de nature à blesser l'Assemblée Nationale et chargea Floridablanca, pour en atténuer l'effet, de donner à d'Urtubise quelques explications, que celui-ci transmit aussitôt à Montmorin : « M. de Florida Blanca », écrit d'Urtubise, « me répondit que la façon de penser du roi son « maître étoit toujours la même avant comme après « le départ du Roi, que dès qu'on avoit eu la nou- « velle de l'arrestation de S. M. à Varennes, le Roi « s'étoit déterminé à envoier à son ambassadeur à « Paris une déclaration, qu'il ne m'en avoit point « donné de copie *parce qu'on lui avoit laissé la*

1. Note jointe à une dépêche d'Urtubise à Montmorin du 14 juillet 1791 (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 630, fol. 349). M. H. Baumgarten l'a publiée dans sa *Geschichte Spanien's zur Zeit der französischen Revolution*, Berlin, 1861, p. 322, d'après une copie de Sandoz, ministre de Prusse à Madrid.

« *liberté de la mitiger, selon que des circonstances* « *l'exigeroient*[1] ».

Quelques jours plus tard, il se produisit encore un léger changement dans l'attitude du gouvernement espagnol, comme en témoigne ce nouvel « office » de Floridablanca à d'Urtubise, qu'accompagnait une copie de la déclaration. « Je ne vous en remis pas « alors (dans l'audience d'usage) copie pour qu'elle « ne différât pas de l'original, *si des circonstances* « *locales et du moment avoient déterminé l'ambassa-* « *deur de S. M. C. à y faire quelque changement;* « mais considérant ensuite que si, par quelque évène- « ment imané desdites circonstances, la communi- « cation étoit retardée, S. M. a résolu que je vous « en remis la copie ci-jointe[2]. » En outre, le premier ministre informait le chargé d'affaires de France que « les ordres n'avoient point encore été donnés à « M. de Fernan Nuñez de revenir », mais que son maintien à Paris dépendait absolument des événements et des procédés de la « nouvelle forme d'ad- « ministration », non reconnue encore par les puissances étrangères. Puis, à quelques jours d'intervalle (18 juillet), Floridablanca déclarait que, vu la position des affaires en France, il ne pouvait plus regarder d'Urtubise « comme chargé des affaires de « ce royaume ni lui passer des offices en cette qua-

1. Urtubise à Montmorin, 11 juillet 1791 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 630, fol. 368 v°).

2. Copie de cette note de Floridablanca du 11 juillet, dans la lettre d'Urtubise à Montmorin du 14 juillet 1791 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 630, fol. 374).

« lité. » Toutefois, notre représentant convint avec le ministre que pour que les affaires ne souffrissent pas, il continuerait de les « suivre en son nom « privé[1] ».

Ce va-et-vient d'opinions et de volontés, ces hésitations perpétuelles sur la conduite à tenir envers le gouvernement de l'Assemblée Nationale, depuis la rentrée de Louis XVI à Paris, n'étaient pas de nature à renseigner Fernan Nuñez et à lui tracer exactement son devoir. Il crut bien faire en se conformant aux instructions qui lui laissaient la liberté de « mitiger » la note si les circonstances le commandaient ; il la mitigea, en effet, dans la copie qu'il remit à Montmorin le 8 juillet, en remplaçant une phrase fort comminatoire de la note originale par celle-ci : « Elle (Sa Majesté Catholique) a pris la « résolution d'exhorter les François, et Elle les con« jure de reflechir.... et de se persuader que, *toute« fois que la Nation françoise remplira ces devoirs, « comme le Roy l'espere, elle trouvera dans les pro« cedés de S. M. C. les memes sentimens d'amitié et « de conciliation qu'il lui a constamment témoignée « et qui, sous tous les rapports, conviennent mieux à « sa situation que toute autre mesure quelconque*[2]. »

Lorsqu'elle fut connue à Madrid, la rédaction mitigée déplut singulièrement à Floridablanca qui en manifesta son vif mécontentement ; les autres ministres, au contraire, ne partagèrent pas ce sentiment

1. Urtubise à Montmorin, 18 juillet 1791 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 630, fol. 377 v°).
2. Aff. Etr. ; Espagne, vol. 630, fol. 346.

et jugèrent, au dire du chargé d'affaires de France, que Fernan Nuñez avait rendu un grand service à son pays en apportant ces changements au premier texte de la déclaration[1]. Néanmoins l'opinion de Floridablanca prévalut et le rappel de l'ambassadeur fut décidé en principe dès la fin de juillet. A Paris, l'on s'attendait à le voir partir d'un moment à l'autre; certaines correspondances annoncent même sa disgrâce qu'elles attribuent à l'attachement de Fernan Nuñez au « système des économistes[2] ». Mais ce grief, à supposer qu'il fût fondé, n'avait pas d'importance alors, car ce qui inquiétait Charles IV et son premier ministre, ce n'étaient pas les opinions plus ou moins avancées de Fernan Nuñez, c'était uniquement son attitude en tant qu'ambassadeur.

En tout cas, la conduite de Fernan Nuñez était condamnée, et Floridablanca, qui voyait dans le comte, sinon un ennemi personnel, tout au moins le représentant influent d'un parti politique hostile au sien, n'attendait plus que la goutte qui ferait déborder le vase, un prétexte quelconque qui lui permettrait de faire signer au Roi ce rappel jugé indispensable. Le prétexte se trouva facilement à quelque temps de là. Le 14 septembre 1791, Fernan Nuñez commit l'imprudence d'assister officiellement à la séance de l'Assemblée Nationale où Louis XVI prêta serment à la Constitution; de cette façon, il com-

1. Urtubise à Montmorin, 28 juillet 1791 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 630, fol. 417 v°).

2. De Lescure, *Correspondance secrète*, t. II, p. 542; 13 août 1791.

promettait son gouvernement, le rendait pour ainsi dire complice d'un acte tenu par Floridablanca et son maître pour une véritable abdication de l'autorité royale[1]. Il n'en fallait pas davantage. Aussi, malgré le désir exprimé par Louis XVI qu'on laissât auprès de sa personne Fernan Nuñez dont l'appui pouvait lui être utile dans ces graves circonstances, Floridablanca obtint ce qu'il désirait. Il triompha des derniers scrupules de Charles IV, qui s'était laissé ébranler un peu par la demande de son cousin, et réussit à lui faire signer, avant la fin de septembre, l'ordre qui prescrivait à son ambassadeur de quitter le territoire de la France et de laisser la gérance de l'ambassade au secrétaire D. Domingo de Iriarte.

Soit qu'il ne tînt pas à rentrer en Espagne où il pouvait s'attendre à être froidement accueilli, soit que, d'accord avec sa cour, il ne voulût pas s'éloigner beaucoup de Paris, afin d'y reprendre, le cas échéant, ses fonctions, Fernan Nuñez fit connaître à Montmorin qu'il se proposait de se rendre à Nice, où s'était alors réfugié son oncle de Rohan. Un passeport pour cette destination lui avait été en effet délivré dès le 16 septembre 1791[2]. Mais, comme nous l'apprend son intendant et homme d'affaires, le sieur Alexandre Le Cointre, que la Convention arrêta au mois d'avril 1793, Fernan Nuñez, au lieu de prendre la route d'Italie, se rendit directement en Belgique, sous pré-

1. H. Baumgarten, *Geschichte Spanien's zur Zeit der französischen Revolution*, p. 333.

2. Lettre de Le Brun au ministre de l'Intérieur Roland, 24 décembre 1792 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 634, pièce 166).

texte que sa femme, enceinte de huit mois, ne voulut pas traverser toute la France. Après un très court séjour à Bruxelles, l'ambassadeur d'Espagne vint se fixer à Louvain (13 octobre 1791) et ce fut dans cette ville qu'un mois plus tard (18 novembre) la comtesse accoucha[1]. La mort du duc de Rohan, survenue précisément à la même époque (28 novembre 1791), détourna son neveu du projet qu'il avait formé d'aller à Nice par le Rhin et la Suisse ; Don Cárlos resta donc à Louvain où il assista à la prise de possession de la Belgique par Dumouriez et ses lieutenants, après Jemmapes (novembre 1792), puis, à quelques mois de là, en fut chassé par la même armée, non plus victorieuse, mais en pleine déroute après la levée du siège de Maestricht (mars 1793). Le comte se retira alors en toute hâte avec sa femme à Düsseldorf. L'armée très débandée que commandait le fameux général Miranda s'étant repliée sur Louvain, tout ce qui appartenait à Fernan Nuñez fut saisi par ordre des « commissaires nationaux du pouvoir exé- « cutif de France et de Belgique », et un valet de chambre que le comte avait chargé de la garde de ses biens eut à souffrir des chefs de cette armée et particulièrement du général Miranda les traitements les plus durs. Deux commissaires de la Convention, aidés de républicains du lieu, se transportèrent au domicile du ci-devant ambassadeur et, après avoir examiné tous les ballots et les caisses qui s'y trou-

1. Protestation d'Alexandre Le Cointre, chargé des affaires de la maison du comte de Fernan Nuñez, 15 mai 1793 (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 636, fol. 198).

vaient, saisirent divers papiers politiques ou personnels et, dans le nombre, une liasse contenant une correspondance en langue espagnole entre Revillagigedo et Fernan Nuñez relativement à des affaires politiques, puis une autre liasse où se trouvaient réunis un abrégé de la situation d'Oran, divers manuscrits du comte de Revillagigedo sur le même sujet, des « réflexions » sur la question de savoir s'il conveniat d'établir une infante d'Espagne comme souveraine dans l'Amérique du Sud, un manuscrit de la main de Fernan Nuñez, une correspondance entre lui et l'abbé O'Sullivan, etc.[1].

Pendant que les généraux de la Convention faisaient ainsi main basse, à Louvain, sur la propriété privée de Fernan Nuñez, à Paris, le gouvernement révolutionnaire ne traitait pas avec plus d'égards les biens et le domicile du ministre espagnol. Dès le mois d'octobre 1792, l'hôtel de l'ambassade était visité et fouillé, sous prétexte d'y saisir ce qui appartenait aux domestiques français que Fernan Nuñez avait emmenés avec lui en Belgique : abus de pouvoir qui motiva une réclamation du chevalier d'Ocariz, chargé alors de gérer les affaires de l'ambassade d'Espagne[2]. Pour y répondre, le ministre de l'Inté-

1. Procès-verbal de la saisie, à Louvain, le 16 mars 1793, des objets mobiliers appartenant au comte de Fernan Nuñez, et lettre du sieur Brunel, valet de chambre du comte. Copies faites à Düsseldorf, le 12 avril 1793, et certifiées conformes par le comte (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 635, pièce 280).

2. Le chevalier d'Ocariz à Le Brun, 8 décembre 1792 (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 634, fol. 124).

rieur, Roland, dut se renseigner auprès de son collègue des Affaires Étrangères sur les motifs du départ de Fernan Nuñez, « car, si l'ambassadeur est « sorti sans en prévenir le pouvoir exécutif d'une « manière officielle et amicale, j'aurai, dit le mi- « nistre, à me décider bien autrement que si cet « ambassadeur s'étoit retiré fraternellement de la « République et pour le simple motif, comme on « l'annonce, d'aller offrir au roi de Hongrie, de la « part de sa cour, les félicitations d'usage sur son « avènement à l'Empire [1]. » Le Brun ne put donner d'autres informations à son collègue sinon que Fernan Nuñez, après avoir été officiellement autorisé par sa cour, dès le mois de mai 1791, à s'absenter pendant six mois et à retourner en Espagne afin de vaquer à ses affaires, avait usé, au mois de septembre suivant, de cette permission, non pour se rendre en Espagne, mais pour s'établir en Belgique [2].

L'enquête n'aboutit à faire respecter ni la demeure ni les biens, ni les gens de l'ambassadeur, puisque, le 24 avril 1793, son hôtel fut à nouveau envahi, ses gens appréhendés et ses papiers mis sous le scellé [3]. Parmi les personnes arrêtées, se trouvaient en premier lieu Alexandre Le Cointre, puis un vieux prêtre irlandais, nommé O'Sullivan, qui, après avoir

1. Roland à Le Brun, 9 décembre 1792 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 634, fol. 126).

2. Le Brun à Roland, 24 décembre 1792 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 634, pièce 166).

3. Protestation de Le Cointre, 15 mai 1793 (Aff. Etr.; Espagne, vol. 636. fol. 198).

servi comme aumônier du ministre d'Espagne à Saint-Pétersbourg, vivait à Paris d'une pension du Roi Catholique et habitait l'hôtel de son ambassadeur. Le malheureux fut écroué à la prison de l'Abbaye[1]. Fernan Nuñez protesta vivement, dans une lettre adressée à Le Brun, de Cologne, le 6 mai 1793, contre la violation de son hôtel, l'arrestation de ses domestiques et de l'ecclésiastique irlandais son protégé, comme aussi contre la saisie de ses papiers : toutes choses qu'il tenait pour une atteinte formelle au droit des gens[2]. Mais il protesta sans succès.

La Convention, qui avait déclaré la guerre à l'Espagne dès le 7 mars 1793, mit naturellement peu d'empressement à examiner les réclamations de Fernan Nuñez ; elle ne consentit à s'en occuper que deux ans plus tard. Le 4 février 1795, c'est-à-dire peu de temps avant la cessation des hostilités et les préliminaires de la paix de Bâle, la Commission des relations extérieures présenta au Comité de salut public un rapport concluant qu'il n'y avait pas lieu d'accueillir une « réclamation que forme cet ex-am- « bassadeur et qui résulte de l'apposition des scellés « qui fut faite sur ses effets dans la maison qu'il « occupait à Paris, rue de l'Université, et de l'incar- « cération de plusieurs personnes attachées à son « service. » Pour appuyer son avis, la Commission alléguait qu'avant d'opérer cette saisie, le 24 avril

1. *Journal de Paris* du 28 avril 1793.
2. Aff. Etr. ; Espagne, vol. 636, fol. 180.

1793, la Convention avait approuvé la séquestration, par les administrateurs du département du Finistère, des biens dépendant de la succession Rohan Chabot qui revenaient à l'ex-ambassadeur, puis qu'au mois d'août 1793 elle avait décrété la saisie des biens des Espagnols, décret confirmé le 7 et le 13 septembre de cette même année. La Commission jugeait donc que la saisie était conforme au droit des gens et notamment pouvait se justifier comme représailles contre la saisie des biens du citoyen Puyou, agent de la nation française à Madrid[1].

Le lendemain, 5 février 1795, le Comité de salut public prit un arrêté dont les considérants sont : que le séquestre des biens de Fernan Nuñez doit être tenu pour un acte de représailles commandé par des mesures analogues édictées en Espagne contre des sujets français, et que si le Comité reconnaît le principe de l'inviolabilité des propriétés mobilières d'un ministre étranger, ce principe en tout cas ne saurait être invoqué par l'ex-ambassadeur, qui, à l'époque du séquestre, s'était depuis dix-huit mois « dépouillé « de son caractère public et avoit quitté le territoire « français pour se retirer en Belgique » ; d'autre part, que la Convention, ayant par son décret du 14 nivôse levé le séquestre mis sur les propriétés des habitants des pays en guerre contre la République, c'est aux autorités constituées que Fernan Nuñez, comme simple particulier, doit recourir pour

1. Rapport au Comité de salut public, du 16 pluviôse, an III (Aff. Etr. ; Espagne, vol. 636, fol. 87).

faire exécuter ce décret en ce qui le concerne. En conséquence, le Comité arrêta : 1° qu'il n'y avait pas lieu à délibérer et que Fernan Nuñez devait être renvoyé à se pourvoir devant le corps administratif; 2° qu'il serait écrit au Comité de sûreté générale pour l'inviter à mettre en liberté les personnes arrêtées comme employées au service de l'ex-ambassadeur [1]. Toutefois, sur une nouvelle réclamation du fondé de pouvoir du comte, le Comité modifia, à ce qu'il semble, sa manière de voir et ne répondit plus, comme précédemment, par une déclaration d'incompétence. Par un arrêté pris le 23 février 1795, il ordonna qu'il serait sursis provisoirement à la levée des scellés, à la confection de l'inventaire ou à la vente des effets appartenant à l'ex-ambassadeur d'Espagne réclamés par le Bureau du domaine national du département de Paris : « Les choses reste-« ront dans l'état où elles étaient, jusqu'à ce que le « Comité ait prononcé définitivement sur l'objet des « réclamations de cet ex-ambassadeur [2]. »

Nous ignorons ce qui, en fin de compte, résulta de ces décisions contradictoires. Fernan Nuñez récupéra-t-il les objets mobiliers qu'il possédait à Paris et lui rendit-on aussi les papiers saisis à Louvain? Nous n'avons rien trouvé qui l'indique.

Mais au mois de février 1795, les pensées de Don Cárlos suivaient un autre cours, il était même à la veille de n'en plus avoir d'aucun genre : ses derniers

1. Aff. Etr. ; Arrêtés et décrets, 1794-1795.
2. Aff. Etr. ; Arrêtés et décrets, 1794-1795.

instants approchaient. Pour des motifs que nous ne discernons pas nettement, il avait quitté l'Allemagne[1] et s'était rendu à Rome où il reçut la bénédiction du Pape : c'est du moins ce que raconte l'ecclésiastique qui, au mois de juillet suivant, fut chargé de prononcer l'oraison funèbre du comte. « Lorsqu'é-« clata la Révolution française, dit-il, Fernan Nuñez « quitta la cour de France, y abandonnant tous ses « biens, se réfugia aux Pays-Bas et s'établit à Lou-« vain. Puis, après trois années de transes inces-« santes, pendant lesquelles il fut assailli d'ennemis « et persécuté par un mauvais Espagnol qui cher-« chait à se venger sur le comte d'un crime d'infi-« délité à la patrie dont lui-même s'était rendu cou-« pable, on voit Fernan Nuñez se rendre en Italie et y « recevoir du Pape la bénédiction de l'Église[2]. » Sans attacher à ce témoignage de piété plus d'importance qu'il n'en mérite, il ne laisse pas, à vrai dire, que de surprendre quelque peu de la part d'un homme qui passait pour un esprit assez libre et, dit un document cité plus haut, pour un partisan déclaré du

1. Par la correspondance de Barthélemy, nous apprenons que Fernan Nuñez, au mois d'avril 1794, fit un court séjour en Suisse pour voir Caamaño qui y représentait alors l'Espagne (J. Kaulek, *Papiers de Barthélemy*, Paris, 1889, t. IV, pp. 46 et 61).

2. *Oracion fúnebre que en las solemnes exequias celebradas por el alma del Excmo Sr. D. Carlos Joseph Gutierrez de los Rios... dixo el M. R. P. fr. Vicente Facundo Labaig y I-ssala... en la iglesia de S. Felipe el Real de esta Corte, e l 12 de julio de 1795. La da á luz la digna esposa del r smo Excmo Señor*, Madrid, 1795, in-4°.

« système des économistes ». Don Cárlos croyait-il avoir sur la conscience quelque gros péché et entreprit-il ce voyage à dessein pour se le faire pardonner ; voulait-il, sentant sa fin prochaine, obtenir l'absolution du Pape et se blanchir complètement avant de rentrer en Espagne ? Ou cette manifestation n'était-elle que l'acte de déférence d'un voyageur catholique envers le chef de l'Église ? Nous ne sommes pas en mesure de le décider ; mais nous rappellerons que le comte étant mort à Madrid peu après son voyage en Italie, le Pape envoya à sa veuve une lettre de condoléance, ce qui prouve en tout cas que la bénédiction n'avait pas passé inaperçue à Rome.

D. Cárlos Gutierrez de Los Rios, sixième comte de Fernan Nuñez, mourut à Madrid le 23 février 1795, âgé de cinquante-deux ans et sept mois. Son panégyrique prononcé en l'église de San Felipe el Real, le 12 juillet de la même année, par le R. P. Vicente Facundo Labaig y Lassala, ne dit rien des circonstances de sa dernière maladie ni n'éclaire d'un jour nouveau d'autres périodes de son existence; nous y apprenons seulement que le comte, qui avait fait son testament à Lisbonne le 1er septembre 1786, y ajouta un codicille, l'avant-veille de sa mort, le 21 février 1795.

Maintenant que la carrière de Fernan Nuñez comme militaire ou diplomate peut paraître suffisamment connue, il nous reste encore à traiter,

pas précisément du penseur et de l'écrivain, ce qui serait trop ambitieux parlant d'un simple amateur qui n'eut jamais de telles prétentions, mais au moins des ouvrages où le comte s'est appliqué, soit à raconter et à juger certains événements de son époque, soit à exposer ses idées morales et philosophiques, sa méthode d'éducation, son système de vie. Puis il convient aussi de ne pas passer sous silence ses entreprises philanthropiques et charitables, vraiment dignes d'admiration, quels qu'en aient pu être d'ailleurs les résultats, et qui rendent un si beau témoignage de la générosité et de la sensibilité de son caractère.

L'écrit le plus important que nous ait laissé Fernan Nuñez est, comme on a pu s'en rendre compte déjà, sa *Vie de Charles III,* qu'il intitula successivement : « Notes réservées sur la vie du Roi notre « sire, Charles III », puis : « Abrégé historique de « la vie de Charles III, roi d'Espagne et des Indes », voulant marquer par ces titres qu'il entendait écrire, non pas une véritable histoire de ce souverain, mais simplement donner sur sa personne même des renseignements de première main et tels que pouvait les avoir recueillis un serviteur si dévoué, si mêlé à la vie intime du Roi et qui fut témoin oculaire de plusieurs événements notables de son long règne. Il ne faut donc demander à Fernan Nuñez que ce qu'il a eu l'intention d'écrire, et ne pas chercher dans son ouvrage un exposé complet de la situation politique de l'Espagne au temps du Pacte de famille, ni des vues générales sur le système du gouvernement

ou l'état social du pays, ni, en un mot, une histoire circonstanciée et suivie des faits qui se sont passés sous le règne du plus méritant des Bourbons espagnols. Néanmoins il s'en faut que cette *Vie de Charles III* soit sans valeur en ce qui concerne l'histoire générale ; à tous moments Don Cárlos y touche, il fait même plus qu'effleurer certaines questions politiques ou économiques, il les traite à fond en homme d'État et en patriote convaincu. Naturellement les affaires auxquelles il a été mêlé ou dont il a eu la direction sont racontées avec beaucoup de détails dans son livre : ainsi l'expédition contre Alger, les affaires d'Amérique, en particulier les négociations de Beaumarchais à Madrid avec le ministère espagnol, puis les mariages portugais ; tout cela y est amplement déduit et discuté. Ces passages dépassent de beaucoup le cadre où s'est enfermé l'auteur et figureraient très bien dans une histoire générale. Les historiens qui chez nous ou ailleurs s'occupent du XVIIIe siècle auraient grand tort de n'y point recourir et de négliger les renseignements nombreux et sûrs que fournit ce témoin si qualifié et, dans bien des cas, si exactement informé.

Quoique inédite, la *Vie de Charles III* par Fernan Nuñez n'a pas été sans exciter la vive curiosité de certains Espagnols et particulièrement de l'historien officiel du règne de Charles III, D. Antonio Ferrer del Rio, qui a eu à sa disposition, sinon le manuscrit original, aujourd'hui conservé au British Museum, au moins une copie de ce manuscrit dont il s'est beaucoup et d'ailleurs très loyalement serv

Tout ce que Ferrer del Rio rapporte du caractère et des habitudes de Charles III, des intrigues de la cour, notamment tout ce qu'il a consigné dans le chapitre de son livre intitulé : « Le Roi et l'homme », provient du manuscrit de Don Cárlos; et de cette façon les lecteurs de l'*Histoire du règne de Charles III en Espagne,* publiée par ordre de la reine Isabelle II en 1856, ont pu apprécier déjà la très haute valeur des mémoires « réservés » du comte. Ces extraits ne suffisent pas toutefois à donner du grand ouvrage de Fernan Nuñez une idée exacte et complète. D'abord Ferrer del Rio a dispersé en divers endroits de son gros ouvrage et assaisonné de son style ampoulé et « prud'hommesque », particulier, dit-on, à l'école progressiste, les souvenirs simplement et sobrement écrits de Fernan Nuñez ; il en a ainsi, sans le vouloir, diminué l'intérêt et le charme. Puis, comme il va de soi, il n'a pas tout cité et ce qui demeure encore inédit du *Compendio* ne vaut pas moins que ce qu'il y a pris. Loin de nous la pensée de louer les mémoires de Don Cárlos au détriment de l'œuvre considérable de Ferrer del Rio, qui, malgré ses graves défauts de style et ses tendances un peu trop apologétiques, défie en général les attaques passionnées et injustes des catholiques intransigeants qui ne lui pardonnent pas certaines appréciations « éclairées ». Plût au ciel que nous eussions pour chaque roi d'Espagne une histoire fondée sur un si grand nombre de documents et composée avec le même n ! Mais ce n'est point rabaisser l'œuvre du très ligent et bien intentionné Ferrer del Rio que de

souhaiter qu'on nous rende aussi, dans leur forme première, les mémoires authentiques d'un contemporain de Charles III. Rien ne remplace ce qui a été écrit au jour le jour, sous le coup même des événements, par quelqu'un qui y a participé et qui savait voir et comprendre. Aujourd'hui qu'on remplit tant de gros livres, un peu au hasard, de documents d'un intérêt souvent assez mince, n'est-il pas permis de demander que les mémoires de Fernan Nuñez trouvent enfin place dans un recueil quelconque de « documents inédits » ?

De moindre dimension, mais, dans son genre, tout aussi intéressant est le *Journal* où Fernan Nuñez a relaté avec un soin minutieux sa campagne d'Afrique, tous les détails de l'expédition contre Alger et en a présenté la critique raisonnée. Ce que nous en avons dit déjà et ce que nous lui avons emprunté a suffi, sans doute, à démontrer le mérite exceptionnel de cette relation ; des extraits plus étendus que nous produirons dans l'appendice l'établiront encore mieux. Dans ce journal, qui commence au 25 mai et nous conduit jusqu'au milieu de juillet 1775, date du retour du corps expéditionnaire, le récit jour par jour est interrompu souvent par ce que l'auteur nomme des « réflexions » où sont repris, résumés et discutés, les faits précédemment énoncés. A la fin du journal, la discussion s'amplifie, comprend une critique générale des opérations de l'armée et de la flotte, et même ne porte pas seulement sur ce qui a été fait, mais sur ce qui sera faire, si l'Espagne se décidait à tenter, dans d'au

conditions, une nouvelle descente sur la côte algérienne. Voici la conclusion de ce récit :

« Tel est mon journal où ont été enregistrés les faits comme j'ai cru les voir et les remarques qui m'ont paru le plus utiles. J'omets quelques détails, par exemple combien de navires et combien de troupes seraient nécessaires pour triompher des difficultés qu'on rencontrerait en débarquant sur un point quelconque, et quelle serait l'étendue de nos pertes. Bref, il y aurait lieu d'écrire un mémoire de ce qui arrivera à la prise d'Alger, où seraient notés jour par jour les progrès et les pertes de l'armée jusqu'à l'occupation définitive de la place. Ce serait l'affaire d'un militaire consommé, ce que je ne suis pas, et encore bien que je me rende compte des moyens de réaliser ce projet, il me manque quelques principes. Dans le présent écrit, je me suis contenté de dire certaines choses ; j'en ai passé sous silence d'autres que chacun peut comprendre ; j'ai omis des puérilités dont se repaît le vulgaire. Qu'on y pense bien et l'on constatera la vérité et la vraisemblance des renseignements sur lesquels repose ma relation ; en même temps, l'on se formera une idée exacte de ce qui s'est passé, chose impossible à qui prête l'oreille aux propos de ceux qui ont pris part à l'expédition, car chacun la raconte de façon à se faire valoir ou à faire honneur à son corps, sans négliger aucun moyen que peut lui suggérer son intelligence ni omettre de rapporter les faits les plus invraisemblables, pourvu qu'ils parlent en faveur de l'intéressé. De tout ce que j'ai dit, et quand bien même l'entreprise eût réussi, il ne peut me revenir aucun honneur. Je n'ai rien fait ni rien pu faire ; je n'ai aucune valeur et ne suis autre chose qu'un patriote qui porte l'uniforme. »

Parmi le fatras considérable de papiers relatifs à l'expédition de 1775 qui encombrent nos biblio-

thèques et dont les trois quarts — qui altèrent ou brouillent les faits — servent seulement à montrer l'état d'esprit de la nation et de l'armée espagnoles à cette époque, le journal de Fernan Nuñez occupe une place à part et conserve une véritable valeur. Sa publication ne semble donc pas moins désirable que celle de la *Vie de Charles III* dont il forme en quelque manière un complément.

Si ces deux ouvrages valent surtout par les notions qu'ils fournissent sur tel ou tel épisode de l'histoire d'Espagne et offrent, en eux-mêmes et abstraction faite de la personnalité de l'auteur, un intérêt essentiellement historique, il est un autre écrit de Don Cárlos qui nous attire pour le motif contraire, précisément parce qu'il ne traite que de choses personnelles au comte, qu'il nous représente comme son portrait moral et nous livre la quintessence de ses idées et de ses principes. Cet écrit, qui s'intitulerait le mieux « Conseils d'un père à ses enfants » est la *Lettre* qu'il rédigea à Lisbonne, en 1786, à l'adresse de ses fils[1] et qu'il fit imprimer cinq ans plus tard à Paris par Pierre Didot[2].

Fernan Nuñez, on le voit, n'avait pas oublié l'*Hombre práctico* de son grand-père ; il se propose de le récrire en tenant compte des faits et des idées qui, depuis la fin du XVIIe siècle, ont modifié les condi-

1. Fernan Nuñez avait en 1786 au moins trois fils : Don Cárlos, Don José et Don Francisco.

2. *Carta de Don Carlos de los Rios, XXII señor y VI conde de Fernan-Nuñez, á sus hijos*, Paris, Pedro Didot, 1791 in-18.

tions d'existence de l'aristocratie espagnole; sa *Carta* produit l'impression d'un *Hombre práctico* renouvelé, mis au goût du jour et plus « pratique » encore que le premier. La mode étant alors aux systèmes, il ne faut point s'étonner que Fernan Nuñez, à son tour, ait cru devoir exposer le sien; nous devons seulement nous estimer heureux qu'il ait, dans cette lettre, consenti à donner aux observations personnelles une plus grande place qu'aux idées générales, trop souvent plates et insignifiantes quand elles n'émanent pas d'esprits tout à fait supérieurs. Il semble, au demeurant, que l'exemple de l'aïeul commandât en quelque sorte au petit-fils de continuer cette œuvre doctrinaire et que la charge de mettre par écrit des règles de conduite et de bonne vie se transmît dans cette famille comme un majorat. Don Cárlos lui-même conte qu'il fut de bonne heure obsédé par la lecture de l'*Hombre práctico*. Ce livre ne le quittait pas et le persuada tellement de la nécessité de l'éducation qu'un jour, étant encore au collège, âgé de douze ans, il se mit bravement à écrire toute une dissertation sur cette matière. Le devoir de l'écolier devait être repris et développé plus tard.

En 1786, Don Cárlos avait quarante-quatre ans: derrière lui, une carrière militaire assez remplie et des voyages; de plus, il occupait depuis dix années environ un poste diplomatique important qui l'avait initié au maniement des grandes affaires et à la connaissance des hommes. Il pouvait donc, sans trop le présomption, se croire permis de résumer ce que ui avait enseigné jusqu'alors sa propre expérience et

d'en extraire quelques préceptes et conseils à l'usage de ses fils. C'est à eux qu'il s'adresse, c'est pour eux uniquement qu'il écrit, et le fait qu'il a jugé convenable d'imprimer cet opuscule ne doit pas tromper sur les visées modestes de son auteur et le but peu ambitieux qu'il poursuit. « Mon idée n'était pas « d'imprimer ce mémoire, l'ayant composé seulement « pour laisser à mes enfants un témoignage de mon « affection, et c'est pourquoi j'en ai joint l'original, « sous le titre de *Lettre posthume*, à mon testament. « Mais voyant que ma famille s'augmente si rapide« ment que les diverses copies qu'on tirerait de « l'original pourraient en altérer le texte, et me trou« vant dans le cas aujourd'hui d'éviter un tel incon« vénient, grâce à une impression correcte, j'ai « décidé d'user de ce moyen, afin que mon mémoire « parvienne à mes enfants et aux leurs, sans qu'on « y change rien. » L'avertissement est sincère, et en admettant même que l'amour-propre d'auteur ait été pour quelque chose dans la détermination prise par Fernan Nuñez, il faudrait reconnaître en tout cas qu'il ne sut pas soigner jusqu'au bout sa réputation, car le petit livre, tiré à peu d'exemplaires, ne fut pas donné au public ; il est devenu fort rare.

Adressée à ses fils, la *Lettre* de Don Cárlos, qu'il définit lui-même « un abrégé de leurs obligations « chrétiennes et civiles », traitera d'abord de l'éducation qu'il convient de donner à de jeunes hommes de leur condition, c'est-à-dire « appelés à remplir « dignement un jour les premiers emplois de « nation ».

Fortifier son corps et exercer ses membres est le devoir qui s'impose en premier lieu au gentilhomme, et c'est en outre une diversion salutaire aux études ou à d'autres préoccupations. « Il est « juste de donner à l'ardeur juvénile un débouché « honnête ; les exercices violents de la chasse et du « manège conserveront votre jeunesse. » Fernan Nuñez, au reste, ne parle que très en courant des exercices physiques, pour lesquels il n'avait peut-être, comme ses contemporains, que peu de penchant. Il n'insiste même pas sur l'équitation, cet art si extraordinairement négligé en Espagne qu'un auteur compétent de l'époque pouvait dire « qu'on « trouverait à peine cinq ou six seigneurs de la « Grandesse qui eussent une demi-douzaine de « chevaux à leur usage (grâce au noble exemple de « notre prince des Asturies qui favorise cette an- « cienne dextérité des Espagnols pour améliorer et « conserver les races) et que, parmi les autres titrés « et gentilhommes, bien rares sont ceux qui possè- « dent un cheval pour leur service [1]. » Et eependant Don Cárlos avait pu juger par lui-même de l'état florissant de l'équitation dans les pays étrangers et reconnaître la grande supériorité de leur cavalerie sur celle d'Espagne. N'est-il pas étrange qu'ayant à traiter d'exercices corporels, il n'ait pas noté cette lacune de l'éducation de la noblesse et ne l'ait pas signalée à l'attention de ses fils ?

1. Pedro Pablo Pomar, *Memoria en que se trata de los caballos de España*, Madrid, 1789, p. 46.

D'études, il n'en faut pas trop. « Il ne s'agit pas de « faire de vous des érudits hargneux qui rendent « insupportables l'érudition et la vertu. » Puis, on évitera les collèges. Fernan Nuñez ne se montre pas partisan de l'éducation publique ni de l'internat; peut-être parce qu'il avait lui-même passé dans un collège les plus belles années de sa jeunesse et en avait gardé un fâcheux souvenir. « Les collèges pour « la jeunesse sont comme les hôpitaux pour les « pauvres malades : excellents pour ceux qui n'ont « pas d'autres ressources. Mais le père qui peut « élever ses enfants à la maison, sous ses yeux, « réussira beaucoup mieux.... Cela, sans parler de « quelques vices très communs dans les collèges « dont on a à déplorer les conséquences toute la « vie et qui sont plus faciles à éviter dans l'éduca- « tion domestique. » Ces réflexions lui en suggèrent d'autres sur un sujet non moins délicat. Don Cárlos se souvient de certain « voyage » qu'il a fait, à ses dépens, étant jeune et fort dissipé; il voudrait épargner à ses fils l'ennui et le danger de le refaire dans les mêmes conditions. « Si vous vous abandonnez « de bonne heure à l'oisiveté et au plaisir, sans « cultiver et augmenter les notions que vous aurez « acquises, vous oublierez tout.... même votre « santé, qui, une fois altérée et compromise dans « l'adolescence, ne se recouvre plus ou se recouvre « difficilement. Et si, par malheur, vous deviez être « menacés de la perdre, ne vous abandonnez pas; « ayez recours à un remède radical, non apparent: « c'est le seul moyen de conjurer un grand mal pour

« plus tard. » Il faut tout prévoir : une passion ou un caprice peut aveugler le jeune homme; et les occasions sont nombreuses pour un *señorito* de la Grandesse d'avoir au moins bien des amourettes de passage. Si cela doit être — et cela sera, n'en doutons point, — « alors, n'oubliez pas les principes de « l'honneur avec lesquels vous êtes nés ; n'abandonnez jamais l'innocence, si vous avez eu le « malheur d'en abuser, sans la mettre auparavant à « l'abri des injures dont vous pourriez par votre « conduite être rendus responsables. » L'autre grand péril, bien entendu, est le jeu. Fernan Nuñez se croit d'autant plus autorisé à prémunir ses fils contre ce dangereux vice, que lui-même s'en était vite et complètement guéri. Jouant un jour avec des jetons, il s'était mépris sur la valeur que leur attribuait le banquier et avait perdu une fort grosse somme. Donc apprenez à tenir les cartes, cela peut rendre des services dans le monde, mais ne risquez que ce que vous avez dans votre poche et surtout ne jouez jamais avec des jetons !

Un tel système d'éducation, quelque bien conduit qu'il soit, ne protège pas le jeune gentilhomme contre tous les vices et ne lui inculque pas toutes les vertus. Cette discipline essentiellement domestique, qui isole l'élève à la maison au milieu de serviteurs dont il est adulé et l'éloigne des jeunes gens de son âge, tend à nourrir son orgueil et à lui laisser croire qu'il est supérieur à tout ce qui l'environne ; en un mot, l'expose à trancher du personnage. Les collèges, Fernan Nuñez le reconnaît, corrigent volontiers ces

tendances en mettant en contact les petites vanités des élèves et en les émoussant par le frottement; mais il se persuade que, « même à la maison, le père « peut obtenir un résultat semblable en combattant, « dès qu'elles paraissent, ces idées de vanité et ces « besoins d'adulation, et en faisant comprendre à « ses enfants qu'ils sont des hommes au même titre « que leurs domestiques. J'espère, ajoute-t-il, que « vous n'avez pas oublié les occasions où je vous ai « *contraints de leur baiser les pieds pour vous faire* « *pardonner vos hauteurs.* » Beau mouvement d'humilité, certes, où la charité chrétienne aussi bien que la philosophie trouvaient son compte. Fernan Nuñez pratiquait donc ces vertus que tant d'autres se contentaient d'étaler dans leurs livres; cela n'est pas commun et méritait d'être signalé.

A propos du mariage, Don Cárlos parle d'abondance. C'est un sujet qu'il goûte, qu'il a approfondi et dont il connaît les détours. Le comte, on l'a vu, avait fait un mariage de convenance et épousé une femme d'éducation assez peu soignée et d'intelligence moyenne; mais, ce mariage, il ne l'avait contracté ni par intérêt — rien du moins ne le prouve — ni à la légère. Il pesa mûrement le pour et le contre, analysa avec soin les défauts de sa fiancée et ne se décida qu'à bon escient et après avoir constaté qu'en somme les qualités solides l'emportaient sur le reste et lui assuraient la part de bonheur conjugal à laquelle il pensait pouvoir aspirer. Et il ne paraît pas qu'il eût jamais à se repentir d'avoir arrêté son choix sur la femme qui devint

compagne, à ce qu'il semble très affectueuse et mère dévouée de ses enfants. Sans donc prétendre qu'il ait déniché un oiseau rare et précisément donné dans le blanc, il trouve que son mariage est de ceux qu'un homme de sa condition doit faire et il le propose à ses fils comme un exemple à suivre. On dira qu'il y était bien un peu forcé et qu'il eût été très désobligeant pour la comtesse de Fernan Nuñez de ne point être présentée dans cet écrit, par son mari, comme le modèle des épouses. Assurément ; mais il est bien des manières de dire les choses, et si Don Cárlos n'avait pas été intimement persuadé qu'une union telle que la sienne offrait de grands avantages, il n'en aurait pas avec tant d'insistance recommandé une semblable à ses fils ; il eût passé plus vite sur ce point délicat et laissé indécises plusieurs questions qu'il résout en faveur du système auquel il avait accordé la préférence.

Comment se marieront les fils d'un grand d'Espagne ; ou plutôt, comment se mariera surtout l'aîné, les cadets, ainsi que Fernan Nuñez va nous l'expliquer, étant presque toujours exclus du mariage ? D'abord, il faut vouloir. Un homme d'âge moyen, habitué à une agréable indépendance, a besoin de faire effort sur soi-même et de triompher de bien des objections pour se décider. Néanmoins, tôt ou tard, il importe de prendre son parti, « afin « que le monde, ou tout au moins que notre nom ne « périsse pas ». Donc le *señorito* se mariera. Pourquoi lui seulement ? C'est un déplorable usage et qui se répand de plus en plus, de réserver à l'aîné le soin

de perpétuer la race. « Les aînés sont habituelle-
« ment, dans les maisons de la Grandesse, les seuls
« qu'on destine au mariage ; les autres fils sont
« considérés comme hors de cause, parce que, par
« une vanité mal entendue, l'on trouve mauvais
« qu'ils épousent d'autre femme qu'une héritière de
« la Grandesse. Et voilà comment il arrive que les
« grandes familles d'Espagne qui ont manqué d'hé-
« ritiers se sont réunies au préjudice considérable
« de l'État.... Voilà ce qui a fait diminuer le nombre
« de la première et plus antique noblesse, aujour-
« d'hui réduite aux aînés, qui, à cause de la né-
« cessité moindre qu'ils éprouvent d'acquérir de la
« gloire et, au contraire, à cause des facilités plus
« grandes qu'ils ont de se livrer à l'oisiveté et au
« luxe, ont perdu en valeur, en aptitudes et en ré-
« putation ; en sorte qu'ils sont exposés à ne posséder
« plus que le nom de ce qu'ils ne savent pas être. »
Il faut réagir contre cette coutume. Fernan Nuñez désire que ses fils cadets se marient tout comme l'aîné, choisissent dans la noblesse titrée, ancienne et riche du royaume, une compagne assortie, qui sans doute leur sera plus facilement accordée qu'à d'autres prétendants moins bien nés, à la condition toutefois qu'ils n'aient pas l'air de faire un trop grand honneur aux parents de la jeune fille en recherchant leur alliance. Puis, une fois mariés, ils pourront, par de bons et loyaux services, procurer une Grandesse à la maison à laquelle ils sont alliés, et tout sera pour le mieux.

Mariez-vous entre trente et trente-cinq ans

épousez une femme qui en ait dix-sept à vingt : c'est le bon âge. Mais, par-dessus tout, ne la choisissez pas étant amoureux. « Dans cet état d'esprit, en « effet, ses niaiseries vous semblent des pensées « ingénieuses et des grâces uniques, ses défauts des « perfections et vous ne trouvez rien qui puisse lui « être comparé ; mais au bout d'un mois, chaque « chose reprend sa véritable valeur et les repentirs « commencent. » Les conditions à exiger de la femme qu'on recherche sont : une bonne santé, un physique agréable, — il n'est pas nécessaire d'épouser une déesse, — un bon caractère soutenu par un jugement sain, une éducation chrétienne et polie. Bien entendu, il faut voir sa fiancée et se faire voir d'elle avant de se décider. Un trait du visage, une prononciation nasillarde ou tel léger défaut à peine sensible à d'autres peuvent indisposer les intéressés dès leur première rencontre et leurs relations en souffriront ; d'autre part, une sorte de respect humain empêche le jeune homme de se dédire, d'où résulte qu'à partir de ce moment l'indissolubilité du mariage lui apparaît comme quelque chose d'aussi dur que le « pour toujours » de l'enfer.

Il est indispensable d'apporter un grand soin et une grande prudence dans la rédaction du contrat, premier écueil où peut venir se heurter et s'échouer la bonne entente des futurs époux. Des deux côtés, l'on se fait d'ordinaire plus riche qu'on n'est et l'on promet plus qu'on ne pourra tenir. Les parents approuvent tout, passent sur tout, pour conclure un contrat qui les accommode ou se débarrasser d'une

fille qui les incommode. L'on charge de chiffons la corbeille, l'on donne des cadeaux qui ne sont pas payés, l'on dépense des sommes folles en voitures et en mules qui sous peu seront remisées ou jeûneront, et ainsi de suite. Et l'on s'étonne des résultats! Fernan Nuñez ne connaît que deux principes : contracter ce que l'on peut tenir et acheter ce que l'on peut payer. Esprit pratique, il écarte aussi certaines considérations de sentiment qui souvent empêchent de voir les choses telles qu'elles sont et causent des préjudices immenses. « En matière « d'intérêts, le mariage est une association commer- « ciale entre mari et femme où chacun verse son ca- « pital respectif. » Négliger la constitution légale de cette société, c'est, en cas de mort d'un des conjoints, ouvrir la porte à une foule de disputes et de procès. A ce propos, Don Cárlos rappelle à ses enfants ce qui lui est arrivé à lui-même. « Quand, en 1767, je « pris en mains le gouvernement de ma maison, je « trouvai fort embrouillée la succession de mon « grand-père, mort en 1721, et par conséquent aussi « celles de ses deux fils et de leurs veuves. Au prix « de divers sacrifices, je réussis à les régler défini- « tivement en 1770, alors que, pendant dix-huit « années de tutelle, tout s'était passé en paroles, « tellement que l'administrateur de mes biens me « devait plus de cinq cent mille réaux dont je ne « touchai ni ne toucherai probablement jamais « rien. »

Le gentilhomme est marié ; comment se conduira-t-il et gouvernera-t-il sa femme? Réussir dans cette

tâche délicate ne lui sera possible que s'il a, au préalable, attentivement observé le tempérament de sa compagne, ses goûts, son éducation, le caractère de ses parents et des personnes qui l'ont entourée et dirigée. Les débuts de cette nouvelle carrière sont difficiles et semés de pièges. Premièrement, le mari devra combattre un penchant naturel chez toute jeune femme inexpérimentée, celui d'outre-passer la somme qui lui est allouée pour sa toilette : *ses épingles,* disent les Espagnols. Comment ne succomberait-elle pas aux sollicitations de marchands et de modistes astucieuses qui dénigrent son trousseau et lui expliquent la nécessité d'échanger ses toilettes vieillies contre d'autres à la dernière mode : sans bourse délier, s'entend, car les bonnes âmes y pourvoiront ; la dame n'aura qu'à leur donner tous les mois une misère et s'acquittera ainsi peu à peu. Insensiblement le nombre des créanciers s'accroît et alors commencent les ennuis, les angoisses, les dettes chez les fournisseurs et même envers les laquais de confiance chargés des dépenses secrètes de la dame et dont l'insolence va jusqu'à emprunter eux-mêmes à d'autres pour subvenir aux besoins de leur maîtresse. Celle-ci, comme de juste, cache tout à son mari, et sa vie n'est plus qu'un tissu de subterfuges, de menteries et de dissimulations dont on peut attendre les plus funestes conséquences. Un mari qui connaît la vie doit prévoir cela, s'y préparer et, quand le désordre a atteint certaines proportions, y porter remède résolûment. Le mieux sera de diriger ou de faire diriger la conversation, en présence de sa femme, sur

les dettes des dames du pays, leur mauvais crédit, etc., ce qui permet au mari d'excuser, en apparence, ces fautes vénielles chez de jeunes femmes qui débutent dans le monde et d'inciter de cette façon la coupable à lui faire ses confidences. Si le petit stratagème réussit, et c'est ce qui arrive le plus souvent, en ce cas le mari prend à sa charge les dettes de sa femme, les paye immédiatement, parce que l'honneur du ménage l'exige, et enfin la prie de toujours s'adresser à lui quand par hasard ses caprices auraient dépassé ses « épingles ». Sans donc l'humilier ni la blesser, l'adroit et expert époux aura corrigé et guéri sa femme d'un vice très dangereux.

Une jeune fille élevée dans la retraite et le recueillement aspire d'autant plus à connaître le monde, mais se fait en général une idée très fausse des plaisirs qu'elle y trouvera. Tout ce qu'elle a entendu dire aux domestiques ou autres mauvaises langues du despotisme marital, de la nécessité de s'en défendre et d'y échapper le plus vite possible lui inspire une certaine défiance à l'endroit de son mari, dont un des premiers soins devra être de réagir contre cette prévention en accordant à sa femme tous les plaisirs licites qu'elle peut souhaiter et, particulièrement, en ne la reprenant pas, pour des fautes légères, en public. Ce que la jeune femme désire avant tout est de paraître une vraie « dame », et il ne faut pas l'exposer à ce que les innombrables séducteurs qui l'entourent la plaisantent en lui disant « qu'elle est une petite fille et que son mari « fouettera », ou d'autres gentillesses de la sor

qui l'irritent et lui font prendre en aversion la vie conjugale. Ainsi, ménageons l'amour-propre de nos femmes.

Ne soyons pas non plus jaloux ou soyons-le modérément. Se défier de sa femme, sans motif sérieux, est une injustice notoire ; la reprendre ouvertement, quand sa conduite autorise les soupçons, est une insigne maladresse qui ne saurait avoir pour résultat que d'aviver son inclination pour l' « autre ». Avec des natures sensibles, dociles, capables d'amitié, il vaut mieux ne pas tenir compte de certaines apparences où la vanité a la plus grande part. Le mari tire, à l'occasion, d'une telle conduite des avantages bien plus considérables que s'il se mettait à jouer le rôle d'un amant jaloux ; car l'amant, lui, peut y renoncer librement dès que la jalousie lui devient insupportable, mais le mari ne le peut pas.

De la femme en tant que mère, Fernan Nuñez ne dit que quelques mots. Tout ce qu'on trouve dans son écrit à ce sujet est une allusion à la manie qu'avaient alors les femmes du monde d'allaiter, bon gré mal gré, leurs enfants. L'influence de Rousseau, on le voit, s'étendait au delà des Pyrénées. « Aujourd'hui c'est devenu une mode et même une « vanité que de nourrir ses enfants, et j'ai vu des « mères exposer leurs jours pour soutenir cette « espèce de gageure. Tout extrême est également « mauvais. Le raisonnable est que ces mères-là « seules allaitent leurs enfants que nous choisirions « pour leurs nourrices et que les autres qui n'ont pas les qualités requises s'abstiennent de ce soin. »

Après l'éducation et le mariage, le comte devait nécessairement aborder le problème religieux. C'est ce qu'il fait avec une complète franchise et sans esquiver les difficultés de cette question fort scabreuse. Ses solutions assurément pourront surprendre un peu ceux qui s'attendaient à voir Fernan Nuñez se poser ici en champion décidé de la « philosophie » ; ceux-là seront déçus. Bien loin de recommander les doctrines nouvelles ou seulement d'indiquer les résultats utiles qu'il est permis d'en attendre, Fernan Nuñez les combat résolûment, et les distinctions subtiles qu'il tend à établir entre la vraie et la fausse philosophie n'atténuent guère la sévérité du verdict qu'il croit devoir prononcer contre les philosophes en général. « Un autre écueil, dit-il à « ses fils, est l'esprit de la fausse philosophie qui « domine par toute l'Europe. Rien n'est plus res- « pectable qu'un vrai philosophe,.... mais si cette « catégorie (celle des vrais philosophes), peu nom- « breuse, mérite toute votre vénération, il n'en « est pas de même de la masse innombrable des « faux philosophes qui, par leurs légèretés, leurs « extravagances et leur esprit d'irréligion et de « désordre, prétendent, sous ce nom qu'on ne peut « leur donner que par ironie, dissimuler leur igno- « rance. » Voilà qui ressemble fort à une condamnation sans appel de la plupart de nos grands hommes du XVIIIe siècle ; et, d'ailleurs, Don Cárlos ne nous ayant pas donné la définition exacte de son « vrai philosophe », il ne nous est pas possible de savoir quels sont ceux qui échapperaient à cet anathème. Point

à noter : ce qui surtout, aux yeux du comte, discrédite les esprits forts, c'est leur impuissance à consoler les malheureux, à soulager les infortunes. On retrouve ici le philanthrope pratique qui a expérimenté par lui-même les divers remèdes dont l'humanité dispose pour diminuer ses misères, et qui, constatation faite, pense que rien ne saurait encore remplacer l'action bienfaisante de la religion. « Voyez « ce malade cloué sur son lit par mille douleurs « qu'il supporte pour l'amour de Dieu.... Arrêtez-« vous dans la rue devant cette pauvre femme qui « plie sous la charge des ans. Et que me direz-vous « de cette secte d'hommes qui, sans fournir à ces « malheureux aucun soulagement à leurs maux, « prétendent en outre les priver de l'unique conso-« lation qui leur reste ?... Vous ne verrez dans ces « hommes que des monstres. » Pour ces raisons surtout, raisons de morale pratique, le gentilhomme espagnol observera avec soin les dogmes et les préceptes de sa religion traditionnelle qui « procure « tant de moyens de consolation et de félicité en ce « monde et tant d'espérances d'être heureux dans « l'autre. » Cette religion, à vrai dire, rien n'empêche de l'épurer, de la réduire à ses principes les plus simples et de la débarrasser de beaucoup de superfétations inutiles. Fernan Nuñez ne le dit pas expressément, mais il laisse entrevoir que sa religion à lui est, avec l'observance des formes extérieures du culte en plus, quelque chose qui ressemble beaucoup au déisme des philosophes, des « vrais philosophes ».

Ainsi : guerre à la philosophie qui proclame l'impiété et respect absolu de la religion catholique. Voilà deux principes bien établis et que Fernan Nuñez engage ses fils à défendre envers et contre tous. Mais où l'homme du XVIII[e] siècle prend sa revanche et affirme les droits de la pensée, c'est dans ce qu'il dit des choses en quelque manière accessoires à la religion, et notamment de la tolérance. Ces passages, sans doute, suffisent à rendre le comte suspect aux catholiques intransigeants ; il convient de les citer en entier :

« Une des choses délicates pour un voyageur (et surtout pour un Espagnol) sont les conversations et les disputes au sujet de la religion, de l'Inquisition, du Pape, des moines et des autorités ecclésiastiques. Il faut les éviter absolument. Car, quoique la barbarie des premiers siècles, les usurpations réciproques des autorités ecclésiastique et séculière, la primitive rigueur de l'Inquisition en un temps où, grâce à cette rigueur, ont été évités des maux qui affligèrent d'autres pays ; quoique l'ambition démesurée de quelques ordres religieux, l'extinction d'autres ordres auparavant très utiles à l'éducation et qui pourraient l'être encore, mais qui dans l'opinion du public ne le sont plus, la mendicité d'autres qui les a conduits à étendre la piété au delà de ce qui convient au sérieux de la religion ; quoique, dis-je, la considération de tous ces antécédents-là autorise des modifications appropriées à l'époque et aux circonstances présentes, il est certain que de telles matières ne doivent être traitées qu'avec beaucoup de réflexion et de prudence, et seulement lorsqu'on se trouve dans le cas de corriger des abus ou qu'on parle familièrement avec des personnes instruites et capables de nous éclairer, mais jamais dans des con versations publiques, par manière de passe-temps o

moins encore comme sujet de discussion qui pourrait servir de prétexte à des plaisanteries. »

Sur la tolérance, le respect des croyances d'autrui, Fernan Nuñez fait une déclaration de principes que certainement ne signeraient pas, aujourd'hui même, tous ses compatriotes :

« Dieu, dans ses hauts et impénétrables desseins, a permis l'existence de diverses religions et vous n'avez pas le droit de les insulter et de les combattre par la force. Le Saint-Père, chef de l'Église, n'en pourchasse aucune et tolère, dans ses États, même les Juifs que toutes les nations méprisent.... Suivez donc l'exemple du Christ et de son vicaire en ce monde ; plaignez ceux que vous voyez séparés de la vraie religion.... Respectez celui qui pratique la religion à laquelle il croit : c'est la preuve qu'il a l'âme honnête et pieuse. »

De toutes ces idées philosophiques ou morales, en somme très prudentes et très modérées, trop prudentes et trop modérées, sans doute, au gré des partis extrêmes qui eussent voulu qu'on leur découvrît en Fernan Nuñez, les uns, un impie pour l'exécrer, les autres, un philosophe moderne pour l'exalter ; de tout cela, on ne peut, semble-t-il, conclure qu'une chose, c'est qu'il faut beaucoup rabattre de la réputation de voltairianisme, que, d'après certains on-dit, des écrivains de nos jours se sont plu à faire à divers Grands du XVIIIe siècle. Nous ne savons pas quels secrets recèlent encore, à cet égard, les archives de tel duc ou comte héritier d'un de ces « éclairés », mais alors même qu'elles nous révéle-

raient des relations suivies avec Voltaire, une correspondance, entre autres, où pourraient être recueillis quelques propos assez libres sur l'Église ou le clergé, il n'y aurait pas encore là de quoi modifier notre opinion. Étant donnée surtout l'extrême mobilité de ces natures méridionales et l'aisance avec laquelle elles se plient aux circonstances et subissent l'influence de l'exemple, quelle valeur et quelle importance attribuer à ces écarts de plume qui leur étaient en quelque sorte dictés par un correspondant dont la supériorité intellectuelle les fascinait ? Mais le lendemain, ils n'y pensaient plus ! Pour ce qui est de Fernan Nuñez, d'un homme qui a marqué un peu dans l'histoire de son pays, qui a eu une vie publique, il ne nous paraît pas légitime de juger des opinions qu'il professait autrement que par ses actes et ses écrits ; et quand il aurait eu, comme on dit, ses idées « de derrière la tête », puisqu'elles ne se montrent nulle part, non pas même dans sa correspondance intime, et n'ont exercé aucune influence apparente sur sa conduite, nous devons nous en tenir à ce qu'il a fait et dit, et ne pas chercher au delà. Philosophe donc, au sens précis que le mot avait au XVIII[e] siècle, il ne le fut point ; mais philanthrope, réformateur, *physiocrate*, seigneur paternel, tolérant et sensible, à la bonne heure.

La partie du gouvernement et de la politique dans la *Lettre* de Fernan Nuñez se réduit à quelques maximes et conseils. Naturellement, Don Carlos ne pouvait concevoir dans son pays d'autre système de gouvernement que celui qu'il avait sous les yeux : le

despotisme éclairé. Les devoirs du gentilhomme envers sa patrie consistent, par conséquent, à bien servir le Roi dans les emplois qu'il daigne lui conférer. Ne pas se laisser éblouir par les vains honneurs et ne pas les dédaigner non plus est un conseil que le comte donne à ses fils, car ces colifichets de la vanité sont un des meilleurs et des moins coûteux systèmes de gouvernement. « Des hommes tout-« puissants et à qui rien ne manque donneront toute « leur fortune pour un chiffon de papier et, après « l'avoir obtenu, eux et leurs enfants sacrifieront « jusqu'à leur vie, et de bon cœur. » Respectons donc beaucoup des préjugés dont l'État peut tirer un si bon parti. D'autre part, il met les héritiers de son nom en garde contre le péché d'ingratitude. « Quand le monarque régnant approche de sa fin, « il est très habituel de voir les courtisans l'aban-« donner pour courir auprès du prince destiné à « prendre sa place. Pour Dieu ! ne commettez pas « une pareille vilenie. » En écrivant cela, Don Cárlos se souvenait sans doute de scènes peu édifiantes dont son service de cour l'avait rendu témoin.

A plus juste titre que bien d'autres, Fernan Nuñez avait son mot à dire sur ce que nous avons appelé la manie des voyages ou du *correr córtes*, car les voyages qu'il entreprit, d'après un plan arrêté d'avance et étudié, furent véritablement des voyages d'instruction. « Nos Français », lui dit un jour sa tante, la duchesse de Rohan, « nos Français ne vont « pas voir les autres pays, ils n'y vont que pour s'y « faire voir. » Don Cárlos ne nous imita pas ; partout,

au contraire, il oublia sa propre personne pour observer attentivement les mœurs, la société, les institutions des pays étrangers, avec l'arrière-pensée de faire profiter son pays des observations qu'il recueillait avec tant de soin. Chemin faisant, il écrivait, rédigeait un journal qu'il cite dans sa *Lettre* et que nous avons lieu de croire perdu. Un voyageur qui sait voir et qui note ses impressions est un voyageur modèle ; aussi peut-il en remontrer aux autres. Fernan Nuñez n'est pas tendre pour ceux de ses compatriotes qui se rendaient à l'étranger sans préparation, uniquement afin de s'y divertir ou d'en rapporter un vernis quelconque d'élégance ou d'« illustration. ». Obéissant même à cette tendance des gouvernants d'alors d'exercer sur tout un contrôle plus ou moins paternel, il voudrait qu'on instituât aux frontières de chaque pays un tribunal pour examiner les voyageurs, avant de leur permettre de pénétrer dans le pays voisin, et s'assurer qu'ils possèdent les connaissances qui leur sont indispensables. C'est qu'il avait été particulièrement frappé de l'ignorance de beaucoup de jeunes gens, pensionnaires du Roi, que le gouvernement espagnol envoyait périodiquement à l'étranger pour s'y instruire et qui se contentaient d'y vivre aux frais du Trésor.

Un des bons résultats des voyages est de vous ôter quelques préjugés, particulièrement de vous redresser le jugement au sujet de certaines nations qu'on ne connaît que d'ouï-dire, par des lectures ou par quelques individus médiocres représentants (l'espèce. Dans sa *Vie de Charles III*, Fernan Nuñ(

nous traite assez mal. « Le caractère français est de « sa nature léger, inquiet, ambitieux et dominateur. « Bien rares sont les Français qui ne montrent pas « ces défauts dans les pays étrangers où ils veulent « toujours donner le ton et faire la loi. » Mais, dans sa *Lettre*, où il reproduit vraisemblablement un souvenir de ses carnets de voyage, il corrige ce que cette appréciation avait de trop dur en parlant au moins avec convenance de nos poissardes :

« Le bon observateur récolte parfois des propos qui en deux mots font voir l'esprit de toute une nation. Je passais un jour à Paris par le marché au poisson, notant les coutumes et les discours de ce bas peuple, quand j'entendis une femme qui, de sa fenêtre, en appelait une autre occupée à vendre son poisson : « *Madame, il y a bien longtemps que vous ne venez pas me voir*, » lui dit-elle. La poissarde, qui lisait avec ses lunettes dans un livre, se leva, ôta ses lunettes, fit une révérence et répondit : « *Madame, j'aurai l'honneur de vous rendre ma visite, quand j'aurai vendu mon poisson.* »

Il pourrait bien se faire qu'on ne parlât plus exactement comme cela aux Halles ; n'importe, les grand'mères de ces dames du pavillon de la marée ont fourni à un ambassadeur d'Espagne l'occasion de mieux juger la France. — De même, il suffit que Fernan Nuñez assistât à une séance de pugilat en Angleterre pour se guérir de ses préventions à l'endroit de la boxe :

« Me trouvant en Angleterre en 1774, je fus très curieux d'assister aux combats de boxe..... Tout d'abord

ce spectacle me remplit d'horreur et je le taxai de barbarie. Mais quand j'eus séjourné huit mois dans le pays, sans entendre parler d'un coup de couteau ni d'aucun assassinat, quand je vis que le boxeur qui tombait ne pouvait plus être touché par son adversaire, que tous le secouraient et lui donnaient du citron et du vin, que, le combat terminé par la victoire de l'un d'eux, les lutteurs se rendaient bras dessus bras dessous au cabaret, et enfin que si quelqu'un ne voulait ou ne savait pas boxer, il payait un autre pour boxer à sa place, alors je me dis que cette coutume a du bon dans ce pays et évite de plus grands maux. »

Si le philosophe chez Fernan Nuñez est hésitant et timoré, comme on a pu le voir, l'économiste en revanche semble bien plus décidé et convaincu. Les questions sociales l'intéressent vivement ; il croit à la possibilité d'améliorer le sort des basses classes, il croit aux bienfaits de l'éducation populaire telle que, par exemple, Campománes en avait tracé le programme dans des écrits célèbres, et puis il aime le peuple, il le connaît et ne craint pas de l'approcher. Le vulgaire bon sens du paysan lui plaît, il consulte volontiers cette sagesse ingénue qui trouve parfois de plus heureuses maximes que les philosophes patentés. Dans ses voyages à travers l'Espagne, il eut souvent l'occasion de noter l'opinion des gens du peuple sur les événements du jour, le gouvernement et autres sujets d'intérêt général. Parmi les réponses qui furent faites à ses questions, en voici une dont on peut dire qu'elle est comme la définition populaire du loyalisme espagnol : « En « 1775, passant par Villena, je demandai à un pauvre

« paysan, père d'un conscrit de mon régiment, s'il « était content que son fils servît. Le bonhomme « me répliqua en ces termes qui se trouvent rap- « portés dans mon voyage de Paris à Carthagène : « Pour quant à moi, je le lui ai déjà dit qu'il ne peut « rien faire de mieux que de servir le Roi, parce « que celui qui sert le Roi sert tout le monde, parce « que, à mon avis, le Roi est Roi pour tous, car « autrement il serait seulement un homme comme « nous autres. »

Afin de réagir contre le mépris qu'inspiraient encore aux Espagnols de son temps les arts mécaniques et ceux qui les exercent, Fernan Nuñez recommande instamment à ses fils de bien traiter les artisans, de ne pas leur faire perdre leur temps et de les payer avec exactitude. « Il ne faut pas les « appeler et les faire attendre des heures entières « dans les antichambres ou interrompre leur travail « chez eux. Parce que si l'ouvrier n'y prend pas « garde, il perd son temps, c'est-à-dire son argent « et, au bout de l'année, découvre un déficit qu'il « ne sait à quoi attribuer. S'il y prend trop garde, « il fera payer à chacun le temps qu'il a perdu ou « répartira le déficit en gros entre tous ses clients, « surtout entre ceux qui figurent dans le livre des « arriérés. »

Ces conseils, Don Cárlos les mettait en pratique et sa sollicitude pour les classes ouvrières, industrielles ou agricoles, ne se bornait pas à des écrits r à des discours, comme c'était le cas pour tant c autres; il la prouvait par des actes. L' « état » et la

ville de Fernan Nuñez, dont le gouvernement et l'administration avaient déjà été mis sur un bon pied par le comte Don Francisco, reçurent aussi de son petit-fils de notables améliorations. Ce comté devint un champ d'expériences où Don Cárlos essaya d'appliquer peu à peu les idées qui formaient son credo économique. Beaucoup étaient justes, et, malgré les vicissitudes des temps, font peut-être encore sentir leur bonne influence. En tout cas, quelque chose des réformes matérielles, travaux de voirie, création d'un cimetière, répartition des maisons de Fernan Nuñez en îles et leur numérotage au moyen de carreaux de faïence, écoles pour les deux sexes, et enfin dots fondées au bénéfice des « filles honorables et orphe« lines de l'endroit qui s'y marient et continuent à « y demeurer », quelque chose de tout cela a dû subsister sous une forme ou une autre[1].

Parmi les projets de fondations que le comte, à l'époque de son départ pour l'ambassade de Paris, se proposait d'exécuter dans un avenir plus ou moins éloigné et en vue desquels il avait, nous dit-on, pris des mesures très ingénieuses qui en assuraient la réalisation, on en remarque un surtout dont l'énoncé

1. Sur ces diverses entreprises de Don Cárlos, voyez la description de la ville de Fernan Nuñez dans l'*Atlante español* de D. Bernardo Espinalt y Garcia (Madrid, 1787, t. XII, p. 1 à 63), où se trouvent aussi reproduites des vues de la ville de Fernan Nuñez et du palais du comte tel qu'il fut restauré en 1783. De cette description il a été fait une édition à part : *Descripcion particular de la villa de Fernan Nuñez sacada del Atlánte español*, por su autor D. Bernar Espinalt, Madrid, 1792.

accuse plus que d'autres l'homme *ilustrado* qui, tout en respectant l'Église, lui fait sa place en dehors de la société civile et combat ou restreint son ingérence dans l'éducation publique. « Une maison « d'éducation destinée aux filles orphelines pauvres « de l'endroit, où on les élèvera pour en faire des « mères de famille, sans habit religieux, chapelle, « réfectoire ni rien qui sente l'éducation des reli- « gieuses, qui, elles, ont des couvents où elles « peuvent entrer. Toutes les maîtresses seront « laïques et les élèves seront destinées à le rester « et à apprendre, outre les travaux d'aiguille, à « cuisiner, à laver et autres choses concernant « l'économie domestique. » Voilà qui, aujourd'hui, passerait presque pour une petite manifestation anticléricale. Au XVIIIe siècle, les grands seigneurs étaient plus intelligents ; ils ne croyaient pas offenser la religion ni lui causer aucun préjudice en excluant le clergé de certaines entreprises qui peuvent réussir sans lui. En ce qui concerne Fernan Nuñez, l'Église d'ailleurs n'y perdit rien, car en même temps qu'il concevait le plan de cette maison laïque, il achevait de construire une belle chapelle, mise sous l'invocation de sainte Scholastique et dédiée à la mémoire de sa sœur si tendrement aimée.

On n'attendra pas de nous que nous fassions suivre ce simple récit de considérations générales sur l'état de la Grandesse espagnole au XVIIIe siècle.

La Grandesse, au temps de Charles III, a-t-elle mieux ou moins bien que précédemment rempli ses devoirs et exercé ses droits, maintenu son prestige de classe privilégiée et coopéré au bien public, conseillé le souverain et inspiré sa politique ? Pour répondre convenablement à ces questions, il faudrait entrer dans des développements qui ne sont pas de ce lieu et que ne comporte guère un livre dont l'unique objet a été de faire voir comment ont vécu quelques-uns de ces Grands qui représentent les principales variétés de la classe, mais en aucune manière d'étudier cette classe dans son rôle politique et social. Toutefois de ce qui a été exposé ressort, à notre avis, assez nettement que nous n'avons pas eu tort de prétendre, au commencement de cette étude, que la Grandesse du xviiie siècle ressemble beaucoup à celle de l'âge précédent, que ses qualités et ses vices sont assez sensiblement les mêmes sous les rois Bourbons et sous les rois autrichiens et que le changement de dynastie n'a, somme toute, influé ni en bien ni en mal sur la condition de cette haute noblesse.

Ce qu'il serait vrai d'ajouter, c'est que, sous ce nouveau régime, mais non pas par sa faute, s'est encore accentuée la décadence politique et militaire de la caste, en même temps que se sont certainement relevés et améliorés plusieurs individus qui la composent. A l'encontre en effet de ce qu'ont avancé divers écrivains, nous ne pensons pas que la diminution d'influence, dans les affaires publiques, de l[a] Grandesse au xviiie siècle dépende de principes so[...]

disant nouveaux qu'auraient implantés en Espagne les rois de la dynastie française : entre le gouvernement absolu des Philippe d'Autriche, celui des premiers Bourbons et le despotisme éclairé de Charles III, nous n'apercevons pas de différences essentielles de nature à modifier les rapports des classes et l'organisation sociale du pays. Il a été depuis longtemps solidement démontré que l'Espagne centrale n'a jamais eu, à proprement parler, d'aristocratie ; que ses Riches-hommes ou ses Grands, comme on voudra les nommer et comme on les a nommés à différentes époques, n'ont jamais formé qu'une caste ; qu'à aucun moment, non pas même au moyen âge et dans des temps où le pouvoir royal était affaibli, ils n'ont figuré dans les assemblées comme *ordre, état,* ou comme *bras,* pour employer l'expression aragonaise, et qu'ils n'ont réclamé d'aucun souverain de la dynastie nationale ou des dynasties étrangères ce droit de représentation collective ; bien plus, qu'ils l'ont à diverses reprises combattu comme contraire à leurs intérêts. Aussi les rois, pour maintenir intact leur pouvoir, eurent-ils souvent à châtier l'insolence de certaines familles ou à déjouer les plans ambitieux de quelques Grands conjurés, mais non point à résister aux revendications d'un véritable corps. Philippe V et ses descendants suivirent simplement à l'égard de la Grandesse les errements des derniers monarques autrichiens et n'eurent pas de peine à le faire ; s'ils innovèrent, ce ne fut que sur un point du territoire où les institutions parlementaires avaient un autre caractère qu'en Castille et

assuraient à l'ordre de la noblesse une représentation effective, c'est-à-dire dans les pays de l'ancienne couronne d'Aragon. La conduite des Catalans, qui unirent le sort de leurs institutions à la cause du rival autrichien de Philippe V et firent de la Principauté le centre de résistance au nouveau régime, contraignit le vainqueur à étendre à ces pays en révolte ouverte contre son autorité légitime le système de gouvernement et d'administration de la monarchie centrale. Seule donc la haute noblesse catalane a perdu par la volonté des Bourbons un pouvoir politique dont on a d'ailleurs exagéré l'importance.

La part que les Grands pouvaient prendre au gouvernement dans les conseils du Roi n'est guère, au xviiie siècle, plus restreinte que par le passé; ce n'est point Charles III qui a imaginé le premier d'appeler des *golillas* à la direction des affaires et de confier des emplois considérables à des gens sans naissance : Philippe II et même ses successeurs plus soumis à l'influence des Grands lui en avaient donné l'exemple. Tout au plus pourrait-on prétendre que le souverain « éclairé » a été encore plus loin dans cette voie, non pas tant, semble-t-il, parce qu'il préférait commander à des agents dociles que parce que, vraiment, il ne trouva pas dans les rangs de la Grandesse des talents très supérieurs et reconnus. Si lui-même, pour le malheur de son pays, fut loin d'être un Frédéric, on chercherait vainement parmi tous les Grands qui entourent son trône quelqu'un qui eût les qualités d'un Kaunitz, d'un Turgot ou même

d'un Pombal. Il serait donc tout aussi puéril de reprocher à Charles III d'avoir énervé et affaibli la haute noblesse espagnole, en ne l'invitant pas à participer activement au gouvernement, que de reprocher à l'Espagne même de n'avoir pas enfanté au XVIII[e] siècle, comme à d'autres époques de son histoire, de grands génies politiques.

Dans d'autres sphères, comment la Grandesse a-t-elle tenu son rôle et conservé ses traditions ? Si le militaire et les exercices chevaleresques sont négligés par elle, cela tient avant tout aux circonstances, aux nouvelles conditions de la guerre qui exigent moins de bravoure personnelle, à la politique pacifique et prudente de Ferdinand VI et de Charles III, dont on ne saurait d'ailleurs nier les bienfaits, et enfin, comme il a été dit, à l'absence d'esprit militaire chez les souverains qui se sont succédé sur le trône. Au moins cette décadence regrettable des aptitudes guerrières d'une noblesse jadis encore si belliqueuse est-elle, à certains égards, compensée par une culture supérieure, des mœurs souvent moins relâchées et de généreux efforts tout à fait inconnus au siècle précédent. Il est facile de railler après coup les essais de colonisation, les fabriques, les écoles et les sociétés d'amis du pays de ces aristocrates idéologues, leur gouvernement paternel et leur sensibilité. Certes, nous nous y prenons bien plus adroitement et nul n'ignore qu'aujourd'hui tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais quand ils se seraient trompés, en principe, quand leurs tentatives auraient été le plus

souvent vaines et quand ils n'auraient soulagé des misères qu'en en créant d'autres, de tels desseins, si on les considère d'un peu haut, ne témoignent-ils pas de plus d'intelligence et de valeur morale que le genre de vie et les occupations habituelles de leurs prédécesseurs du xviie siècle ou de leurs descendants actuels ?

Quoi qu'on dise, la Grandesse de la fin du xviiie siècle, individuellement, mérite quelque estime, et, parmi ses membres, plusieurs ont mieux servi leur pays que beaucoup de gros bourgeois ou de très prétentieux philanthropes de nos jours. Peut-être les córtes de Cadix, en supprimant si légèrement le régime seigneurial et quelques droits féodaux dont les abus, même la fameuse *luitosa* de Galice, étaient en somme peu de chose et pouvaient être facilement réformés, ont-elles commis une faute politique grave. Qui sait si, en détruisant quelques privilèges, elles n'ont pas éteint du même coup, dans une partie de la nation, le désir de se vouer, par point d'honneur et esprit de corps, au bien public et à l'accroissement des forces de la patrie ? Nous ne tranchons pas cette question délicate ; nous la livrons aux méditations des esprits indépendants et plus amplement informés.

APPENDICE

I.

PAPIERS DE SALM ET DE FERNAN NUÑEZ

Les papiers du prince Emmanuel de Salm Salm ont eu la fortune de tous les biens d'émigrés, ils ont été saisis et versés d'abord dans des dépôts provisoires, puis dans des bibliothèques et archives de Paris : nous avons vu, en effet, que Salm, quoique prince allemand, fut traité comme émigré et sa propriété privée soumise à la séquestration décrétée contre les biens des citoyens français ayant quitté leur pays. Quant à Fernan Nuñez, rien ne prouve que ce qu'il possédait en France n'ait pas été rendu, après la paix du 22 juillet 1795, à ses héritiers ; en tout cas les quelques manuscrits du comte qui sont restés en France proviennent, non pas des saisies faites dans son hôtel à Paris ou à Louvain, mais évidemment des liasses recueillies chez Salm à qui le comte avait ou prêté ou donné ces manuscrits.

De passages déjà cités de la correspondance de Salm résulte que ses « pauvres livres », ses papiers et ses meubles furent séquestrés en 1792. Les livres, on les porta au dépôt de la rue de Lille, et l'on en dressa trois ans plus tard un inventaire détaillé que nous possédons encore : « Description des livres trouvés dans la

maison de Cicé [1], émigré, occupée par feu Bernard et Salm, émigrés. Commissaires : Verrier, du bureau du « domaine ; Joseph-Balthazar Vuez et P. Piat, commiss. « ad hoc de la section du bonnet de la liberté, le 27 prai-« rial an III [2]. » Cette collection, composée de deux à trois mille bons livres de littérature espagnole, française et allemande, d'ouvrages relatifs à l'art militaire et de quelques manuscrits, représentait une véritable valeur. L'on conçoit qu'elle ait paru bonne à prendre, et l'on s'explique non moins bien que Salm ait beaucoup insisté pour la récupérer. Onze ans après l'événement, il réclamait encore ses livres, qui, si l'on en juge par cette lettre du ministre de l'Intérieur Portalis à d'Aigrefeuille, administrateur des dépôts littéraires, furent peut-être, en tout ou en partie, rendus au prince injustement dépossédé : « Je vous invite, Monsieur, à « vouloir bien faire rechercher dans les dépôts littéraires « les livres que le prince Emmanuel de Salm Salm « réclame comme sa propriété. Vous voudrez bien « m'adresser la note de ceux que vous aurez retrouvés.» [3]

Mais si l'on rendit les livres, — et cela même n'est pas sûr — l'on garda les papiers qui se trouvent aujourd'hui, soit à la Bibliothèque Nationale, soit aux Archives Nationales.

La part attribuée à la Bibliothèque, après être longtemps demeurée dans les *Résidus,* a été il y a quelques années classée dans le fonds des manuscrits espagnols. Elle comprend, sous les numéros 405 à 407 ter de ce fonds, les archives du régiment d'infanterie de Brabant, de 1759 environ à 1775, puis des lettres adressées au

1. Le garde des sceaux, plus tard archevêque d'Aix, Jérôme-Marie Champion de Cicé.

2. Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives des dépôts littéraires*, t. X, fol. 85 à 110.

3. Paris, 7 fructidor an XII (Bibl. de l'Arsenal, *Archives des dépôts littéraires*, t. XII, fol. 284).

prince Emmanuel par ses amis pendant son séjour en Espagne et quelques minutes de sa main; c'est dans le manuscrit 407 ter que se trouvent les lettres de Fernan Nuñez [1]. Outre le contenu de ces cinq volumes, la Bibliothèque a encore reçu des liasses de pièces et de copies concernant l'histoire militaire de l'Espagne au xvie et au xviiie siècle, la maison de l'Infantado, etc., qui, indubitablement, ont aussi appartenu au prince Emmanuel de Salm Salm. Ces liasses ont été classées et distribuées dans les volumes qui portent aujourd'hui les numéros 419 à 424 du Fonds Espagnol [2].

La part des papiers de Salm attribuée aux Archives Nationales et classée dans la série T (séquestres, deshérences, successions vacantes, etc.) comprend, ainsi qu'on l'a vu, beaucoup de lettres et de documents concernant la maison de Salm Salm pendant la seconde moitié du xviiie siècle; des bribes de la correspondance du prince Emmanuel avec des amis et des agents; des projets militaires ou autres, et enfin les archives du régiment d'Anhalt-Salm Salm pendant les années où le prince en fut le colonel propriétaire. Tous ces documents sont déposés dans cinq cartons T 515 1-2 et T 1541-1 à T 1541-4. Puis, il faut joindre encore à ces liasses deux registres de comptes de la maison du prince Emmanuel à Paris: T* 515 1-2 et T* 1541.

De Fernan Nuñez nous ne possédons à Paris, hors ses lettres à Salm, que le manuscrit original de son journal de l'expédition d'Alger : « Diario de la expedicion contra « Argel con algunas reflexiones, compuesto por N... que

1. Ces cinq manuscrits ont été décrits dans mon *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque Nationale*, sous les numéros 543 à 547.

2. Décrits dans mon *Catalogue* sous les numéros 439 et 440 ; 185 et 186 ; 363 et 364.

se halló en ella. » Ce manuscrit du format petit in-4°, qui appartient à la bibliothèque de l'Université où il porte le numéro 1311, se compose de deux parties: 1° Le journal proprement dit et les « réflexions » en 185 paragraphes qui remplissent 138 pages ; 2° Des pièces justificatives : « Diferentes ordenes comunicadas y « mandadas observar como expresa este diario, con otras « cosas y diversos estados, » qui occupent 118 pages. A ce volume est annexé un croquis curieux de la rade d'Alger et de l'attaque du 8 juillet 1775 : « Plano ideal « que manifiesta la ciudad de Argel, sus baterias y cam- « pamentos en la disposición que se hallaron el dia 30 de « junio de 1775 que llegó á su rada el exercito de S. M. « mandado por el Excmo Señor Conde de O-Reylli, con « el proiecto para su ataque, y lo que le sucedió el dia « 8 de julio del mismo año... Rada de Argel y julio 12 « de 1775. » L'authenticité de cette relation, qui ne porte pas le nom de Fernan Nuñez, ressort de son contexte même, puis de très nombreuses annotations et additions de la propre main de Don Cárlos qui s'y voient presque à chaque page : on ne soigne pas ainsi le travail d'un autre. Bien qu'il ne figure pas dans le catalogue de la bibliothèque de Salm ni dans les listes de livres ou de manuscrits saisis chez Cicé et portés au dépôt de la rue de Lille, il est néanmoins certain que le Journal de Fernan Nuñez devait se trouver dans la bibliothèque de Salm au moment où les biens de ce dernier furent saisis et qu'il partagea par conséquent le sort des autres livres et des papiers du prince allemand. Le fait qu'il se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Université, qui a hérité en partie des livres et des manuscrits du dépôt de la rue de Lille [1] attribués à l'Institut des boursiers, l'atteste surabondamment.

Le Journal de Fernan Nuñez doit être complété par

1. E. Chatelain, *Manuscrits de la bibliothèque de l'Université tirés des dépôts littéraires*, Paris, 1885.

d'autres relations et documents relatifs à l'affaire d'Alger contenus dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, Espagnol 424 (fol. 208 à 283), et qui portent aussi des annotations de la main du comte.

C'est, ainsi qu'il a été dit, au British Museum qu'est échu le manuscrit original du plus important ouvrage de Fernan Nuñez, sa *Vie de Charles III*. Le manuscrit en question, en partie autographe, est un assez fort volume in-fol. de 238 feuillets[1]. Il porte le numéro 9943 des *Additional Mss.* et a été acquis, en 1835, de M. O. Rich avec d'autres manuscrits et papiers espagnols, comme me l'apprend mon ami Gaston Raynaud qui a consulté à ce sujet le conservateur des manuscrits du British Museum, M. Édouard Scott. Les parties de ce volume transcrites par un copiste sont souvent surchargées d'additions ou de corrections. Le titre même de l'ouvrage a subi divers remaniements. En 1789, Don Cárlos le libellait ainsi : « Apuntaciones reservadas sovre la vida « del Rey N. S. Carlos tercero, nacido en Madrid á 20 de « henero de 1716 y fallecido en dicha corte el 13 de « diciembre de 1788, despues de haver reinado en Napoles « 24 años y 29 en España. Las escrivia en Paris, para su « propio consuelo y exemplo de su posteridad, su mas « fiel, amante y reconocido vasallo y su embajador en la « corte de Paris, en 4 de henero de 1789. El conde de « Fernan Nuñez. » L'année suivante, en 1790, il le modifie de cette façon : « Historico compendio de la « vida de Carlos 3°, Rey de España y de las Indias. La « escribió para si y sus hijos, á quienes la dedica, Carlos « Josef Gutierrez de los Rios y Rohan, 22 señor y 6° « conde de Fernan Nuñez, siendo embaxador ex^{rio} y « plenip° de S. M. en la corte de Paris, año de 1790. » Et enfin, en 1791, il intervertit l'ordre des deux premiers

1. Et non pas 235, comme le dit le *Catalogue of the mss. in the Spanish Language in the British Museum*, t. I, p. 309.

mots du titre et écrit : « Compendio historico » au lieu de « Historico compendio. »

Parmi les autres écrits de Fernan Nuñez que nous n'avons pas réussi à voir, il en est un qu'on devrait pouvoir retrouver par la bonne raison qu'il a été imprimé et que tous les exemplaires sans doute n'en ont pas été détruits. Cet écrit est une biographie du fameux Mauduit-Duplessis, massacré à Port-au-Prince, le 4 mars 1791, dont Fernan Nuñez avait, paraît-il, cultivé l'amitié. Voici en quels termes ce dernier, dans sa *Vie de Charles III,* parle de Mauduit et de la notice qu'il consacra à sa mémoire : « En este año [1778] continuó la « guerra en América y los Americanos tubieron entre « otras ventajas la de ganar la batalla de Monmouth en « cuya victoria tubo la principal parte el caballero « Thomas Mauduit, *mi amigo,... como puede verse mas « por menor en el extracto que he escrito de su vida, « haciendole imprimir con su retrato* [1]. »

Quant aux carnets de voyage du comte, à ces journaux où il écrivait tout ce qu'il avait vu de remarquable dans ses pérégrinations, il faut très probablement les considérer comme perdus à jamais.

1. *Vida de Cárlos III,* fol. 126 v° à 127.

II.

LETTRE DU TROISIÈME COMTE DE FERNAN NUÑEZ A LOUIS XIV POUR LUI RECOMMANDER SON SECOND FILS.

« Sire,

Je dois esperer que Vostre Majesté aura la bonté de faire voir par la copie cy jointe de la lettre que j'escrivis au duc Darcourt[1], aussi tost que Vostre Majesté voulut bien se declarer sur la succession de cette Monarchie, la continuation de mon amour et de mon zele pour le service de Vostre Majesté et de toute sa royale maison, que Vostre Majesté sçait que j'ay toujours conservé avec un attachement et un respect si particulier pour la sacrée personne de Vostre Majesté qui n'a peu se deguiser en aucun temps et qui fait presentement que (puisqu'il ne depend pas de moy de finir mes jours aux pieds de Vostre Majesté) je souhaitte tres ardemment que le cadet des deux fils que j'ay, qui n'est pas attaché icy par aucun employ, soit attaché entierement au service de Vostre Majesté, ne luy en demandant pas jusques a ce qu'il l'aye peu meriter et me contentant de l'honneur qu'il luy revient d'estre le premier Espagnol (de son rang) qui se soit dedié au service personel de Vostre Majesté. Il est, Scire, en l'âge de vingt deux ans, il sçait la langue françoise, je l'ay fait servir dans les troupes de la

1. Henri d'Harcourt, marquis de Beuvron, puis duc d'Harcourt, ambassadeur extraordinaire de France en Espagne.

marine depuis sa quatorzieme année et il a fait deux campagnes avec moy dans cette armée navalle que j'ay l'onneur de commander. Il s'est fait beaucoup d'amis (apres la paix) dans celle de Vostre Majesté dont je croy (qu'entr'autre chose) le duc d'Estrées[1] aura rendu compte a Vostre Majesté, a son retour de la campagne de quatre vingt dix huict par raport a la continuation de mon attachement et de toutte ma famille au service de Vostre Majesté, de qui je ne pretends pas en cette occasion que la distinction qu'elle voudra bien luy donner pour faire voir que ses services et les miens sont agreables a Vostre Majesté, a qui je suis a present obligé de m'adresser directement, parce que, dans le temps que j'esperois que M. le Duc Darcourt me fist scavoir la favorable reponse (dont je ne pouvois pas doutter) que Vostre Majesté m'honoreroit, les pressantes affaires du Duc Darcourt et sa maladie l'ont empesché de me donner la reponse positive que j'aurois souhaitté. Et, a la fin, voyant que cette maladie continuoit et ayant apris que Mr le Conte d'Estrées est pres a mettre a la voile, je n'ay pas creu pouvoir differer plus longtemps de demander a M. le Duc Darcourt la reponse qu'il avoit eue de Vostre Majesté; et ne se laissant pas voir de persones hors ceux de sa maison (accause de la grande indisposition dont il estoit travaillé), son secretaire m'a dit de sa part que je l'excusasse de n'avoir pas encore fait scavoir a Vostre Majesté mes tres humbles intentions, que je viens de reïterer a Vostre Majesté, estant tres mortifié du retardement que les grandes occupations du Duc Darcourt et en suitte sa maladie m'a aporté a donner a Vostre Majesté cette nouvelle preuve de mon respect, mon amour

1. Lisez *comte* d'Estrées. Il s'agit de Victor-Marie comte d'Estrées, qui servit en Espagne en 1697 et 1698, et ne devint duc d'Estrées qu'en 1723 (P. Anselme, *Histoire généalogiq*[...], t. IV, p. 604 et t. VII, p. 649.)

et mon zele pour le service de Vostre Majesté, de qui je suis et seray toutte ma vie,

Sire,

le tres humble, tres obeissant et plus fidelle serviteur.

Le Comte de FERNANUNEZ. »

A Madry, ce 9e may 1701.

(Aff. Etr. ; Espagne, vol. 89, fol. 85.)

Le billet suivant de M. de Pontchartrain indique que Louis XIV daigna faire droit à la requête qui lui avait été adressée par un si loyal serviteur de son petit-fils :

24e may 1701, à Vers.

« Le Roy ayant agréé la demande que luy a faite M. le Comte Hernanunez d'enuoyer son second fils seruir sur les vaisseaux de Sa Majesté, Elle (*sic*) m'a commandé de vous en informer, Monsieur, afin que vous preniez, s'il vous plaist, ses ordres pour escrire à Mr le Comte d'Estrées de recevoir sur son vaisseau le fils dudit Comte Hernanunez.

Je suis etc. »

(Aff. Etr. ; Espagne, vol. 89, fol. 147.)

III.

LES MANOEUVRES DE FRÉDÉRIC ET LA CAVALERIE ESPAGNOLE.

« Copia de un capitulo de carta escrita por el Exmo S[or] Conde de Fernan Nuñez desde Barsobia á un amigo suyo [1].

El dia 10 de agosto pasé á Breslau donde llegué el 15, y, no haviendo aun esperanzas de la benida del rey de Prusia hasta el 27, le escribí pidiendole me permitiese asistir á sus revistas, lo qual hizo en su carta de respuesta, en virtud de la qual me transferí á Nais el 23.

S. M., que havia llegado el 21, empleó las mañanas del 22, 23 y 24 en revistar de ynspeccion los regimientos como puede Vm. hacerlo en el suyo. El 24, despues de la revista, vió campar la cavalleria y, al bolver á su alojamiento, me recivió con mucho agrado, me abló por mas de media ora, y salió á colacion su hermano de Vm. y su porcelana, que le dije havia Vm. compartido con el Rey, porque S. M. gusta mucho de ella, lo qual me parece le lisongeó mucho el gusto. Echa la presentacion, me retiré á mi casa, porque S. M. no come con los estrangeros, y sus generales comen con él, excepto el general Anhalt [2], su edecán, que preside la mesa de estado, donde comen los thenientes coroneles y demas

1. Nous ne savons pas qui est cet ami dont le frère était venu à la cour de Prusse et avait reçu de Frédéric un cadeau de porcelaines.

2. Henri-Guillaume d'Anhalt, adjudant-général de Frédéric II et quartier-maître de son armée.

edecanes y otros oficiales de plana mayor, con quienes yo solo comi en Breslau el ultimo dia.

Ablar á Vm. por menor de las tropas prusianas del Rey, su sistema, etc. es inutil, teniendo Vm. ahi á su hermano que de viva voz podrá satisfacer su curiosidad en este punto, y assi yo, solo me limitaré al de mis maniobras y revistas. Y, en vista de esta, diré que el campo de Nais consistia en 14 batallones de ynfanteria, de los quales solo uno estaba acampado y los otros alojados en Nais y lugares vecinos. Estos 14 batallones componian 8540 hombres, y 3550 de cavalleria que formaban los tres regimientos de esta clase, y uno de Usares que havia en este campo.

El 25[1] vio S. M. maniobrar separadamente la ynfanteria y cavalleria. Esta salió en columna por compañias y formó despues en batalla en dos lineas ; en la primera, 15 esquadrones compuestos por los tres regimientos de cavalleria, y en la 2ª, los 10 esquadrones del regimiento de Usares de Werner[2], que creo es el tio del nuestro[3], que con su duro trato le obligó á venir á nuestro exercito : en efecto, solo su cara hara huir las gentes. Formada assi la cavalleria, el Rey hizo que cada regimiento hiciese separadamente el ataque, que empieza al trote, continua al galope corto, y concluye en el gran galope, en medio

1. Le 24, d'après Guibert, *Journal d'un voyage en Allemagne*, t. II, p. 155.

2. Le lieutenant-général Paul von Werner, chef d'un régiment de hussards de son nom. Né le 11 décembre 1707, mort le 25 janvier 1785 (L. von Zedlitz-Neukirch, *Neues preussisches Adels-Lexicon*, Leipzig, 1837, t. IV, p 326). Guibert dit de cette cavalerie légère : « Houssards de Werner assez « beaux ; l'air très militaire ; le costume bien plus houssard « que celui des nôtres. » (*Journal d'un voyage*, t. II, p. 152).

3. Il s'agit d'un Werner qui, en Espagne, se faisait appeler « el marques de Werner » et qui commanda le régiment de *Brabant*, vers 1760, avant Boniface Descalcy, le prédécesseur immédiat de Salm.

del qual hacen alto á la voz con la misma igualdad que pudiera el mejor regimiento de ynfanteria. Uno de los tres regimientos no siguió bien la direccion del punto de vista (que les pone siempre) y le hizo repetir el ataque y puso en arresto al general coronel del regimiento[1]. Vea V. M. como ba esta musica de Federico. Echo el ataque por cuerpos, lo hicieron los tres de cavalleria unidos y seguidos por los Usares, que, ocultos con la primera linea, luego que estubieron immediatos al enemigo (figurado), desplegaron velozmente en columna y formaron en batalla sobre sus flancos y retaguardia con una prontitud extraordinaria. Concluydo este ataque, se hizo otro sobre un nuebo frente, haciendo despues salir partidas de guerrilla á escaramucear y descomponiendo á este fin todas las lineas que, al toque de trompeta, se bolvieron á unir con el maior orden y silencio para dar un nuevo ataque, despues del qual formaron en columna por compañia y desfilaron delante el Rey, formando cada esquadron en linea luego que habian pasado por donde estaba S. M. Es de maravillar el pie de disciplina en que está la cavalleria y la celeridad con que maniobra en terrenos labrados y desiguales y aun de colinas : cada soldado es dueño de su cavallo, porque los saben manejar, y assi se ve que caen pocos respectibamente á la celeridad con que se mueben.

Retirada la cavalleria, fue el Rey á ver la ynfanteria que entró en su formacion de batalla y marchó en una linea con los 14 batallones el espacio de 500 pasos por lo menos con la misma igualdad que uno y sin que la caja conduzca á mantenerla, pues está sin compás y de un modo muy parecido á nuestra marcha antigua, cosa que

1. D'après Guibert (*Journal*, t. II, p. 156-157), le général « Podewitz », c'est-à-dire le général Frédéric-Guillaume von Podewils, colonel d'un régiment de cuirassiers qui mourut le 11 septembre 1784 (L. von. Zedlitz-Neukirch, *l. c.*, t. IV p. 42).

me ha sorprehendido y gustado mucho, pues, havituado el soldado al compás que la igualdad de su marcha produce al tiempo de sentar el pie en tierra, marcha igualmente siempre, sin necesidad de tambor.

La ynfanteria hizo fuego por compañias y divisiones, abanzando y retirando y á pié firme, por vanguardia y retaguardia: luego dando media buelta, la mitad derecha de la linea formó toda ella en columna sobre el centro, y, desplegando por la diagonal, quedaron formados en batalla (despues de reecha la media buelta de la derecha de la linea) con el frente que era antes el franco derecho. Concluyda esta maniobra, formaron en columna y desfilaron delante del Rey, que despues marchó á galope, como suele, á reconocer el terreno para la maniobra del dia siguiente 26[1].

Esta se redujó á atacar con su exercito de 15 batallones y 10 esquadrones que marchó en dos lineas, precedido de alguna cavalleria é ynfanteria que formaban la vanguardia, el exercito que mandaba el general Hanalt, que era de tres batallones y 15 esquadrones y que ocupaba unas alturas y un bosque á su frente. El qual, reconocido y despejado por la vanguardia de S. M., continuó con su primera linea el ataque hasta que, cargando la maior parte de la cavalleria enemiga sobre la derecha del Rey para tomarle el flanco, y abandonando al mismo tiempo Hanalt (a quien se figura haver llegado con grueso socorro), el Rey se vió obligado á retirar su primera linea formandola en quadro hasta estar vajo el cañon de la 2ª que ocupó siempre las alturas de la espalda, que estaban sobre el desfiladero, por donde la primera linea pudo retirarse. Concluydo esto, los tres regimientos de cavalleria hicieron un ataque en linea, el qual seguimos todos con el Rey, pero el principe de Prusia[2], viendo que el polvo no le dejaba ver nada, puso el cavallo al escape y pasó

1. Le 25, d'après Guibert, *Journal*, t. II, p. 166.
2. Le futur Frédéric-Guillaume II, neveu de Frédéric.

al frente de la linea. Este golpe de ardor militar me hace creer que tiene el espiritu marcial en sus benas algo mas de lo que demuestra el esterior; pero le he oydo discurrir en terminos tales, ablando de los pueblos libres de la Suyza y otros asuntos assi, que creo no abusará de sus fuerzas, y que sola las conserbará para mantener su erencia que aumenta el tio sin limites.

El 27 [1], el Rey con el mismo exercito atacó á Hanalt, fingiendo dirigir todo el ataque sobre la derecha, mientras con toda celeridad desplegó su segunda linea sobre el flanco izquierdo, ocultando su marcha con las colinas que ocupaba. Este improvizo ataque y toda la cavalleria de la derecha del Rey que por unas colinas aradas cargó la maior parte del flanco del enemigo, como si fuera por un llano, le obligó á hacer su retirada, con la qual el Rey se puso en el coche para hacer la suya á Breslau, y yo me bolvi á Nais, y fuy á pasar un dia de campo á casa de un conde [2] de tanto talento quanta estrabagancia, que por uno y otro merece verse para conocer los hombres. Hace 30 años se ha retirado á su casa de campo en la Silesia Austriaca y vive en pequeño principe con comedia, opera, orquesta, jardines, todo dirigido y formado por él, que enseña á sus paysanos y les hace hacer treinta mil oficios. Le aseguro á Vm. que me alegré poner este interbalo á la vida militar de Nays que fui á continuar á Breslau el 30, cuyo dia y los dos precedentes ocupó el Rey en sus revistas particulares; y el 31 campó en Lisa á dos millas de alli toda la tropa, que se reducia a 12810 hombres de ynfanteria, divididos en 21 batallones, y 6900 de cavalleria que componian dos regimientos de esta clase, dos de dragones y tres de Usares. La ynfanteria campó en dos lineas, y en vez de egecutarlo en calles, como nosotros, coloca las tiendas en 3 filas siguiendo el orden de la formacion, y la cava-

1. Le 26, d'après Guibert, *Journal*, t. II, p. 172.
2. Le comte Hoditz.

lleria y dragones (que formaban 3ª linea o reserba) colocan sus tiendas en dos lineas, como formamos, y los cavallos al frente de cada una.

El 1° de septiembre maniobró la cavalleria y la ynfanteria separadamente como en Nays. La 1ª linea de cavalleria era de los 20 esquadrones de esta y de los dragones, y la 2ª de los 30 de Usares. Un coronel cayó en el ataque, y no se hizo mucho probecho. Las maniobras fueron las mismas que en Nays, y solo noté que estando formados en columna, tardaron poco mas de dos minutos en desplegar en batalla como lo hacemos nosotros por la diagonal. La ynfanteria maniobró en dos lineas, y marchó de pasmo mas de 700 pasos. No hizo la formacion de mudar de frente sobre el centro como en Nays ; pero hizo la de pasar por los estrechos interbalos de tres hombres, una linea detras de la otra para refrescar el ataque ; lo demas todo igual al otro campo.

El 2, atacó el Rey con su tropa, esto es 18 batallones y 40 esquadrones, un lugar que ocupaba el general Hanalt con la suya, que eran solo tres batallones y diez esquadrones, con que assi se vió obligado á irse retirando de altura en altura.

El 3, el exercito del Rey ocupaba una llanura, apoyando su derecha en un lugar y cubriendo con parte del centro y la izquierda un bosque con el qual ocultaba parte de su fuerza, y toda la 2ª linea estaba detras del bosque y de unas colinas que ocupaba con una bateria entre el lugar y dicho bosque. El general Hanalt (se supone que temerariamente y sin estar bien enterado de la posicion y fuerza del enemigo) le atacó ; pero quando se hallaba cerca, cayó sobre sus flancos toda la ynfanteria de la 2ª linea, y sobre la retaguardia la cavalleria, de modo que la de Hanalt solo pudo con dificultad retirarse en desorden, y su ynfanteria despues de haverse defendido en el quadro, tubo que rendir las armas ; con lo que, victorioso completamente el Rey, se fue á galope á tomar sus coches para irse á Potsdam, y yo me bolví à Breslau.

Es de notar que el Rey toma siempre el grueso del exercito, porque supone que el que maniobra es el suyo, y solo deja á Hanalt lo necessario para figurar un enemigo[1]; y assi todas sus formaciones son de una sola fila, para llenar el frente. »

(Bibl. Nat. ms. Espagnol, 407 ter fol. 275 et suiv.).

Si maintenant l'on est curieux de savoir ce que valait à la fin du XVIIIe siècle la cavalerie espagnole et quels progrès elle avait à accomplir pour ressembler à cette cavalerie prussienne qui causait l'étonnement et l'admiration de Fernan Nuñez, nous pourrons le demander à un officier français très compétent qui en vit de ses yeux manœuvrer l'élite, c'est-à-dire le régiment des carabiniers de la garde royale. Cet officier, le duc Des Cars, colonel du régiment de Dragons-Artois et brigadier de cavalerie, fit partie de l'escorte que le comte d'Artois amena avec lui, en 1782, dans son voyage à travers l'Espagne où il comptait assister et coopérer à la prise de Gibraltar.[2] Le duc, qui n'était alors que le chevalier Des Cars et capitaine des Gardes, fut très bien accueilli

1. Anhalt, écrit Guibert, « devoit être pris ; c'étoit sa destinée ; il m'avoit dit la veille en haussant, sans s'en apercevoir, les épaules : « *Vous me verrez demain pris* ; mais tout « cela est troupes de S. M. mon maître : c'est à lui d'or- « donner. » (*Journal d'un voyage*, t. II, p. 229).

2. Le récit de ce voyage se trouve dans les *Mémoires du duc Des Cars, colonel du régiment de Dragons-Artois, brigadier de cavalerie, premier maître d'hôtel du Roi*, publiés par son neveu le duc Des Cars, avec une introduction et des notes par le comte Henri de L'Épinois, Paris, 1890, deux vol. in-8°. Il est fâcheux que l'annotateur de ces mémoires n'y ait pas corrigé de nombreux lapsus, tels que *Lossa* pour *Losada*, *Olivarès* pour *Olavide*, *Aburca* pour *Abarca*, etc., etc.

par Charles III qui lui donna tout de suite des témoignages de sa confiance :

« Une fois que j'étais allé faire ma cour au dîner du Roi, le bon Charles III m'appela et me fit suffisamment approcher de lui pour que l'on n'entendît pas ses paroles : « Venez, me dit-il, approchez, approchez. Je veux vous « confier un secret, mais surtout gardez-le bien vis-à-vis « de mon petit-neveu ; je veux lui donner une agréable « surprise. Je ferai mettre mon régiment de carabiniers « à son passage à Mançanarez. L'on parle des carabiniers « de France, des cuirassiers de l'Empereur, de la cava- « lerie prussienne... Bah ! tout cela n'est rien en compa- « raison, et puis... Ah ! vous verrez comme cela manœu- « vrera. Mon petit-neveu sera bien content, mais je veux « qu'il en ait toute la surprise... Gardez-en bien le « secret.[1] »

Peu de jours après, le comte d'Artois et sa suite quittèrent Madrid et prirent la route d'Andalousie.

« Nous allâmes ensuite coucher à Ocaña, petite ville de la Manche où était placée l'École royale d'équitation de toute la cavalerie, sous l'inspection de M. de Ricardos, lieutenant général. Nous étions arrivés tard, nous devions repartir de grand matin. L'on proposa à M. le comte d'Artois de voir les élèves de l'École au flambeau. Sur l'un des côtés d'un vaste manège était un orchestre nombreux ; les élèves firent toutes leurs évolutions au son des instruments à cordes et à vent, comme l'on mène une contredanse. Les chevaux galopaient en cadence, comme ceux d'Asthley de Franconi. Nous nous demandions comment il pouvait sortir de cette école un bon officier de cavalerie... Le marquis de Ricardos avait-il fondé le système d'instruction de cette académie ? C'est d'autant

1. *Mémoires du duc Des Cars*, t. I, p. 237.

moins présumable qu'il est réellement homme d'esprit et plein de l'instruction militaire la plus élevée.... Il avoua que cette ancienne cavalerie espagnole si renommée n'existait plus, mais qu'il était presque impossible de faire les changements nécessaires dans un pays où il était de principe absolu de toujours faire ce que l'on avait fait la veille et absolument comme on l'avait fait.[1] »

Mais le plus beau, ce fut à Mançanares où était cantonnée la brigade des carabiniers dont le roi Charles était si fier.

« Nous approchions de Mançanarez, et le bruit répandu sur la route que nous y trouverions les carabiniers royaux me dispensa de violer le secret que m'avait imposé Charles III. Je pus alors avouer à M. le comte d'Artois la galanterie que lui avait préparée son parrain. Effectivement, après notre dîner dans un village assez voisin de Mançanarez, un major vint au devant de Mgr. le comte d'Artois et l'informa des ordres qu'il avait reçus de rassembler son corps de carabiniers pour le présenter au prince. Ce major était un très vieux officier, auquel, depuis nombre d'années après la mort du colonel, Charles III laissait le commandement du régiment sans lui en donner le grade.[2]

Lorsque M. le comte d'Artois lui eut témoigné sa reconnaissance envers le Roi, il exprima au major la satisfaction qu'il aurait de voir manœuvrer de si belles troupes. A ce mot « manœuvrer », le major pâlit et parut cons-

1. *Mémoires du duc Des Cars*, t. I, p. 241.

2. Depuis la mort du duc d'Huescar (1770), le Roi n'avait pas, en effet, remplacé le commandant en premier de la brigade. Le major dont parle ici le duc Des Cars se nommait D. Gerónimo Caballero. En 1783, il fut promu commandant en second de la brigade des Carabiniers et, en 1787, appelé au ministère de la guerre, en remplacement de D. Pedro Lopez de Lerena.

terné. Il expliqua alors en tremblant que, malgré l'opinion si favorable du Roi pour les carabiniers, Sa Majesté les tenait depuis plus de vingt ans disséminés, compagnie par compagnie, en des villages assez distants les uns des autres ; que jamais deux compagnies ne s'étaient réunies, et, sous prétexte que les carabiniers étaient choisis en d'autres régiments de cavalerie et étaient instruits, ils ne montaient ordinairement à cheval que pour aller à l'abreuvoir. Enfin ce pauvre major pleurait presque à l'idée de manœuvrer et du désir exprimé par le prince.

Nous fîmes l'impossible pour le rassurer, nous lui dîmes qu'il avait trop de modestie pour ses troupes, mais nous persistâmes dans notre curiosité, et il dut retourner à Mançanarez, désolé de la trop aveugle confiance du Roi son maître.

Nous le suivîmes d'assez près. A quelque distance de Mançanarez, nous trouvâmes les chevaux de selle qu'on nous avait préparés et nous aperçûmes les carabiniers en bataille dans une plaine immense.

Il faut convenir que lorsque nous les eûmes joints, le coup d'œil de ce régiment était pour un amateur de cavalerie le plus beau spectacle. Des chevaux de troupes de la plus grande finesse, d'une beauté telle que le moindre eût été, pour un prince ou un général, un superbe cheval, des hommes grands, forts, carrés, des figures nobles et militaires, des moustaches bien égales, bien cirées, des habits de beau drap bleu à parements écarlates, galonnés d'argent, le chapeau également bordé, ainsi que l'équipement en bleu du cheval, des officiers tous pris dans les familles les plus distinguées d'Espagne, richement vêtus et superbement montés ; la vue de ce corps en bataille était ce que j'ai jamais vu de plus beau en ce genre.

Nous prolongeâmes le front des quatre escadrons de 120 chacun, mais nous ne pûmes y remarquer cette immobilité des autres cavaleries de l'Europe quand elles sont passées en revue.

Cette immobilité imposante tient aux chevaux hongres des régiments et à l'instruction des cavaliers souvent exercés. En Espagne, les hommes n'ont jamais été bien dressés, et les chevaux entiers piaffent et hennissent toujours.

Nous passâmes entre les rangs, et, par parenthèse, il y avait entre le premier et le second de quoi tourner un carrosse à huit chevaux. D'après les observations que le bon major avait faites le matin à M. le comte d'Artois, il se flattait que la revue du prince se bornerait à passer dans les rangs et à voir défiler les carabiniers. Mais une égale curiosité nous poignait de voir cette superbe cavalerie en mouvement. Le prince me chargea de dire au major de faire serrer les rangs, de mettre son régiment en colonne, et de commander quelques formations.

Je crus un instant avoir porté le coup de la mort à ce brave major. Cependant il fallait obéir à un « infant ». Aussi, d'une voix tremblante, il fit d'abord remettre les sabres dans les fourreaux, ce qui occasionna un premier mouvement de désordre dans lès deux rangs ; ce désordre fut pire quand le second rang se rapprocha du premier ; la moitié des chevaux de celui-ci s'élancèrent en avant. Tous hennirent, chaque cavalier cria holà ! à son cheval et chaque officier répéta le même cri pour le sien, tout en ordonnant à sa troupe de garder le silence.

Enfin le major fit rompre de pied ferme à droite par quart d'escadron ; l'on n'eût pas entendu le tonnerre pendant cette conversion. « En avant, marche ! » commande le major, et voilà la colonne en mouvement. Il fallut parcourir un assez grand espace avant de fixer tous les chevaux au pas, d'observer les distances et quelque alignement dans les rangs.

Le prince et nous, nous reconnûmes qu'il y aurait de la barbarie à exiger du major un seul commandement *au trot*. Les carabiniers tenaient leurs rênes d'une longeur prodigieuse, et avaient un caveçon dans la mair droite ; ils chaussaient leurs étriers si longs qu'ils le

perdaient à tout moment. Les officiers n'étaient pas les moins embarrassés. Le prince demanda au major de faire défiler le régiment devant lui par section. Le moment de faire mettre le sabre à la main fut encore un moment de crise violente ; la défilade ne fut guère mieux que le reste, et les carabiners rentrèrent.

Pendant tout le règne de Charles III, ils n'en avaient pas fait autant, et cette journée aura été inscrite sur les registres de ce régiment comme une chaude journée.

Le soir même M. le comte d'Artois écrivit au Roi son parrain une lettre de remerciment sur la faveur inopinée qu'il venait de lui ménager en lui faisant rencontrer ses carabiniers royaux, et il ajouta les plus grands éloges à ce sujet. C'est ainsi que le plus souvent on dit la vérité aux souverains ! Ici, qui était le coupable ? Certes, ce n'était pas le vieux major, c'était le Roi tout seul.[1] »

1. *Mémoires du duc Des Cars*, t. I, p. 243 et suiv. — Le major Dalrymple qui vit la brigade en 1774 n'en parle pas en meilleurs termes ; il trouve qu'elle a « un peu l'air de milice bourgeoise. » (*Voyage en Espagne et en Portugal dans l'année* 1774, Paris, 1783, p. 42.)

IV.

LETTRES DU DUC DE L'INFANTADO AU PRINCE EMMANUEL DE SALM SALM.

1.

Madrid y abril 24 de 1777.

Amado hermano mio. No se como expressarte con la pluma el fuerte sentimiento que me causso quando te ausentaste el otro dia, y sali corriendo â mi cuarto y ya te havias marchado, pero hiciste muy bien en executarlo assy, pues con esso no se reduplico tanto la pena con el terrible momento de abrazarte. Celebramos muchissimo que llegases con toda felicídad â Guadalajara, segun nos dices en tus cartas que trajo Quaresma, el mayoral de colleras, y que con la misma te halle està en Marsella. Aqui todos estamos buenos, y Perico [1], Manuel [2], la Chiquitina [3], su marido, Dn Antonio [4] y todos te dan mil memorias. Tu hermana te escribe la adjunta y te remite esa otra para el principe de Hohenloe [5] para que la

1. Don Pedro, le fils aîné du duc.
2. Don Manuel, dit le chevalier de Tolède, fils cadet du duc.
3. La marquise del Viso.
4. D. Antonio Cavanilles.
5. Charles-Albert, prince de Hohenlohe Waldenburg Schillingsfürst, qui avait épousé, en 1771, Marie-Josephe de Salm Salm, sœur aînée d'Emmanuel.

cierres y se la dirijas, y â Dios, amado hermano mio, asta otro correo que te escrivire â Paris.

La pieza de bicuña [1] ira con el equipaje.

2.

Madrid y noviembre 23 de 78.

Mein Bruder,

Acabo de recivir 2 tuyas, una del 6 y otra del 9 del corriente. En la primera me regañas de no haverte escrito ni embiado recados, pero creia yo que todavia no havias buelto de tu primer viage ; pero ya veo que yo jamas te puedo olvidar, y si darte que trabajar, reconfirmandote el titulo de mi secretario primero de estado de toda la colonia ambulante y ademas mi embajador extraordinario y plenipotenciarissimo (no diras que este nombre es corto ni añejo, pues no le hai en todos los tomos en folio de la lengua castellana) [2], y, cumpliendo con tus obligaciones, celebro muchissimo que tu ama y mi Sra este tam buena y que hayas executado tus comissiones de abrazarla (segun te tengo mandado) de mi parte con el mayor tiento y sin tu violencia acostumbrada, como tambien que â la chiquitina la haya sentado muy bien la sangria y que los pitises, mi Periquin y mi Manolito, empiezen â aprender el exercicio que les servira mucho para tenerse bien y en especial â Perico. No dudo que los albañiles de ay sean

1. Une pièce de drap de vigogne. Ce drap « si recherché, dit A. de Laborde, et qu'on a tant de peine à se procurer, parce qu'on ne le fabrique qu'à mesure qu'on en demande. Il se vend de 340 à 360 réaux la vara. » (*Itinéraire descriptif de l'Espagne*, t. III, p. 86.) On le fabriquait particulièrement à la fabrique royale de Guadalajara.

2. Le grand dictionnaire de l'Académie espagnole en six volumes in-folio.

tan plomos como los de aca; pues assi me lo havian parecido, y espero que la casa este ya toda concluida â estas horas. Celebro hayan comido ay Lacy[1] y el Marques de la Torre[2] y que lo hayan repetido para comer la olla, y cada cosa de estas de bever cerbeza que me cuentas me da mas y mas embidia de no estar ay y mucho mas con el graciosso lance que me refieres en tu segunda carta de 9 del corriente, acaecido en la messa entre mi tia la duquesa de Veraguas[3] y mi prima la de la Jamaica[4], a las que las repetiras infinitissimas gracias por lo que me honrran con sus disputas â qual mas, y tu hermana pudiera haverse puesto em medio y haver dicho *inter duos litigantes tercius gaudet,* pero estos son latinajos muy cansados. No hubiera tenido menor complacencia que tu hermana ni que tu en la graciossissima iluminacion que me refieres hizo hacer mi chiquitina y su primorosso regalo de muebles y oratorio y todo lo demas correspondiente, en que hubiera tenido la mayor complacencia y me huviera divertido mas que nadie; y dala un abrazo de mi parte, que no la escribo oy por ser muy tarde, y

1. D. Francisco Antonio de Lacy, comte de Lacy et lieutenant-général des armées du Roi, fut ministre en Suède de 1763 à 1772, puis, en 1772, remplit les mêmes fonctions en Russie. En 1779, le Roi le nomma capitaine-général du royaume de Grenade, tout en lui conservant sön poste en Russie et ses appointements. Nommé plus tard directeur de l'artillerie et capitaine-général de l'armée et de la principauté de Catalogne, il mourut à Barcelone, le 31 décembre 1792.

2. D. Fernando Truyols, marquis de la Torre et lieutenant-général des armées du Roi. Fut ministre en Russie à la place de Lacy. Mort à Madrid, le 6 juillet 1784.

3. Dª Maria-Teresa de Silva, sœur du duc d'Albe et femme du duc de Berwick et de Veraguas. Elle était la tante à la mode de Bretagne du duc de l'Infantado.

4. Charlotte-Augustine de Stolberg, mariée à D. Carlos Fernando Stuart, marquis de la Jamaïque, fils aîné du du de Berwick.

celebro mucho sea tam buena poetissa. Repite tu comission lo mas a menudo que puedas con tu ama, pero siempre con la blandura que te tengo prevenido, y cuidado como se cumplen exactamente mis comissiones y dala mil millones de gracias por todo lo que me favorece. Nuestra Duquesa viuda [1], que repite mil expressiones â toda toda la colonia, me hizo yr ayer â comer â su casa, en donde estaba Herreros, y bevimos todos â la salud de tu hermana. Esta buena, y esta tarde hemos ido á pasear â los altos [2], y â la buelta, quando he llegado â mi gavinete, al ir â tomar el tintero para escrivirte, me encontre con una bella caja de oro y esmalte y encima un retrato que no conoci de quien era. Llame â mi ayuda de camara y le pregunte que de quien era aquella caja, y me respondio que el hombre que la havia traido le havia dicho que por un papel que havia dentro conoceria yo de quien era, y me encontre con una esquela de la de Fernan Nuñez [3], en que me dice lo siguiente : « *Acuerde â V. E. esse retrato lo sensible que le ha sido â el original no tener el gusto de conocer su persona que por tantos titulos estima.* La he enseñado â mis criados y todos me han dicho que esta muy parecido, y es muy buena moza, y el filis con que lo ha hecho es mucho mas de estimar. Me pondre â estudiar una porcion de frases y encomios que demuestren mi agradecimiento y con seis ô siete gerundiadas llenare mi papel â las mil maravillas. Aqui el

1. La duchesse veuve de Béjar.

2. « La promenade de *los Altos*, appelée *de Chambery* depuis le retour des troupes de la dernière guerre d'Italie, est située hors de la porte de Sainte-Barbe ; elle commence à cette porte et se prolonge vers le nord ; elle étoit très fréquentée sous la reine Marie-Barbe de Portugal, épouse de Ferdinand VI ; il y va très peu de monde aujourd'hui. » (A. de Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, t. III, p. 138.)

3. La comtesse de Fernan Nuñez, Doña Maria de la Esclavitud Sarmiento y Quiñones.

tiempo está de primavera, menos Serrano[1], que oirle contar el viage con la Duquesa es un buen rato, y se pone amarillo de las expresiones que hace de los trabajos que ha padecido, y te da mil memorias y â tu hermana, que ayer tomo posesion de la capellania de honor, pero â las 3 de la tarde tubo que ir â visperas y con esto no ay quien le de un alcance. Me parece que esta epistola es ya bastante pessada, y sera razon dejarlo por oy, pues las demas novedades las leeras en la Gaceta que remito â D^n^ Antonio, y son tan alegres como Serrano, pues se reducen â incendios y terremotos que se nos van aproximando, y aun, dias passados, â desora de la noche me parecio que mi cama se me havia movido bastante, pero como, al dia siguiente, nadie me dijo nada, pudo ser casualidad. Quando escribas â Perico de Silva, puedes poner otra cubierta para Santa Cruz, pues como Perico va y viene â Origuela[2] â sus ordenes y exercicios, es muy facil se pierdan las cartas, y la que me has embiado en este correo se la he remitido â Santa Cruz para que no se pierda.

A Dios, mi amado Bruder, y dime como esta nuestro Aranda y demas amigos.

Tuyo como siempre

Tu amo Diogenes metido en esta Matritense tinaja.

1. Ecclésiastique qui se nommait Francisco Antonio Serrano Beltran. Nous avons de lui une lettre du 9 juin 1774 où il conte au prince de Salm la célébration de sa première messe à San Andres de Madrid : « Apadrinado del Exmo hermano de V. E. que, á competencia con mi Señora la duquesa, derramó su munificencia. » (Bibl. Nat., ms. Esp. 407 ter, fol. 48.)

2. D. Pedro de Silva, frère du marquis de Santa Cruz, quand il quitta la carrière militaire et entra dans les ordres, se rendit au séminaire d'Orihuela pour y étudier la théologie (Sempere y Guarinos, *Ensayo de una bibl. esp. de los mejores escritores del reynado de Cárlos III*, t. VI, p. 155.)

3.

Madrid, 21 de diziembre de 78.

Bruder mio. Tengo el mayor gusto con tu carta de 6 del corriente, y estan en ella muy bien pintados los opuestos afectos de sentimiento de los parroquianos de San Tiago y de alegrias de los de San Sulpicio[1], que me son muy lisongeras en sus tiernas demonstraciones de afectos, y diras â nuestra buena Mademoiselle Ploden que yo soi y sere siempre su venerador en todos tiempos y parroquias con mil expresiones â nuestro cavallero Chernigam[2] y â nuestro nuebo pastor, que estoi deseando la ocassion de ser su parroquiano, y, en el interin, que reciva mis mas afectuosas expresiones y agradecimientos de todo lo que esta executando con mi muger y toda mi casa. Me se figuraba estar viendo los dos chiquitines en la funcion de las campanas y mi pobre Manolin, como es muy natural, pensando en el ruido que haria la campana y Perico el turulato, metiendo la cabeza debajo para ver si podia enredar alguna cosa alla dentro de la campana, y he reido mucho con que mi nombre este en el *Journal de Paris* sin hacer mas figura que en el papel; pero tu S[ra] hermana y mi soberana la estaba considerando haciendo mil cumplidos â M. le President y â Madame la Presidente[3], pero quando yo vaya por essa zona charlaremos um poco sobre esto. Di â mi soberana estimo muchissimo la promessa que te ha dado por mi de cuidarse mucho mucho y estar muy buena, pues es todo lo que mas me importa en este mundo. Todos los enfermos van bien, y de novedades las de la Gaceta. Mis

1. Les paroisses de Saint-Jacques du Haut-Pas et de Saint-Sulpice.

2. Le chevalier de Jerningham.

3. Le Président Pierre-Gilbert de Voisin, marquis de Vilennes, et sa femme Anne-Marie-Henriette de Merle.

respetos á las S[ras] Croux[1], Tremouville[2], Jamaica, y nuestra viuda que celebrare este mejor, y â mi S[ra] la princessa de Bouillon igualmente mis respetos. A Medina Sidonia le han faltado las tercianas ; ha marchado â Barcelona y desde ay dicen pasa â Paris de Francia. A Dios, Bruder mio, abraza â tu hermana en mi nombre dans les deux jous, bien tendrement.

4.

Madrid y enero 11 de 79.

Amado hermano mio. Ya habras recivido por mano de Aranda, por el extraordinario que ha llevado la noticia del feliz parto de nuestra Princessa de una robusta muchacha[3], mi carta de ayer con la triste noticia del fallecimiento de Frazquito[4], que te aseguro me tiene contristado ; y como aqui no se oyen mas que desgracias, estamos todos como unas noches de tristes, y solo nos ha alegrado un poco la noticia que me escribe Fernan Nuñez, con fecha del 3, de Lisboa, de haver parido su muger con toda felicidad un robusto muchacho que tiene dos tercias de largo, y parece que su madre le ha de criar, lo que me parece muy bien. Ahora es precisso me cuides mucho de tu hermana y que la diviertas y â la pobre pitissilla viudilla, que ya ves quanto nos importa. Fernan Nuñez te escribe essa que va abierta, porque nuestra amiga la viuda de Bejar, que me encarga de decirtelo, la ha abierto y te da mil memorias y me acompaña mucho, pues te aseguro que esta esto tristissimo.

1. Nom qui semble altéré.

2. La duchesse de la Trémoille, Marie-Maximilienne, princesse de Salm Kirbourg.

3. Doña Maria Amalia, infante d'Espagne, née le 10 janvi[er] 1779.

4. Le marquis del Viso.

El pobre Medina Sidonia hubo ayer posta de estar â los ultimos de vomito negro, en el mismo messon en que le dio el accidente primero junto â Villafranca del Panades; tambien la condesa de Atares[1] esta muy de peligro. Dime si tengo yo de escrivir cartas â los parientes nuestros de fuera de España dandoles cuenta de la desgracia acaecida y â quienes. No puedo dilatarme mas, porque tengo la cabeza bastante destemplada, y â Dios, mi hermano, asta otro dia.

5.

Madrid, 14 de enero de 1779

Bruder mio. Ya habras recivido las mias, una que te he escrito por mano de nuestro embajador Aranda, avisandote la desgracia de nuestro Frazquito, para que veas como decirselo â tu hermana y â la pobre mi petissina viuda, sin que las causse tanto quebranto, y la otra, al dia siguiente, por el correo ordinario, por si la otra se perdia ô extraviaba; y yo estoi con el mayor cuidado asta saber como estan tu hermana y mi pitissa, a quienes abrazaras de mi parte, y quando te parezca entregaras essas tres cartas â tu hermana, que son de Sta Cruz y de Perico de Silva. Aqui continuamos siempre en cosas tristissimas, pues el 12 ha llegado con posta la noticia de la muerte de Medina Sidonia[2], acaecida el 6 del corriente, de un

1. Dª Maria Antonia Pimentel, femme de D. Cristóbal Pio Funes de Villalpando, comte d'Atares, grand maître de la princesse des Asturies.

2. Ce personnage, dont il a déjà été parlé plus haut (p. 43), fut le dernier duc de Medina Sidonia de l'illustre famille des Perez de Guzman el Bueno ; il avait épousé une Mariana de Silva, sœur du duc d'Albe et de la duchesse de Berwick, et se trouvait être par conséquent parent du duc de l'Infantado. Faute de postérité directe, ses états et ses titres passèrent à

accidente epileptico en la misma venta donde le dio el primer insulto, llamada de los Monges, â una legua de Villafranca del Panades en Cataluña; y el pobre se ha acordado de nuestra amistad y me deja mandado en su testamento lo que veras por la adjunta esquela, y te aseguro que continuamente no oimos mas que desgracias que nos tienen llenos de melancolia. Del sabado al domingo esperamos aqui â Sta Cruz y â Perico de Silva : mira que buen rato me espera, pues los pobres me dicen estan enteramente traspassados. En medio de todas estas tristezas, he tenido gran consuelo con tus dos cartas que acabo de recivir juntas, la una de 29 de diziembre y la otra de 1° de enero, por las que veo con mucha embidia mia como se divierten con los pitises, celebrando mis años y los tuyos, juntamente con los del picarillo Manolillo, que es gracia le haya gustado el *choucrout*. Si hubiesse llegado nuestro hermano el Tournaicense[1] le abrazaras de mi parte y que tenga esta por suya, por lo que no le escribo. Di â tu ama y mi soberana que seran obedecidas puntualmente sus ordenes. Nuestro conde de Lacy ha estado resfriado, pero ya esta bueno y estima muchissimo tus memorias. Dalas â todos los amigos y mis respetos â todas las señoras acostumbradas y un abrazo â tu ama y mi soberana y â los pitises y pitissa, y mil cosas de nuestra viuda que oy ha comido conmigo y me acompaña continuamente.

son neveu, D. José Alvarez de Toledo, marquis de Villafranca, le mari de la fameuse duchesse d'Albe, Dª Maria Teresa de Silva. En ce qui concerne l'instruction et les goûts littéraires de ce Medina Sidonia, il faut rappeler, à son honneur, qu'il protégea très efficacement deux des plus grands érudits espagnols du XVIIIe siècle, les PP. Martin Sarmiento et Enrique Florez.

1. Guillaume-Florentin, prince de Salm Salm, évêque de Tournay, puis archevêque de Prague. Né le 10 mai 1745, il mourut le 16 septembre 1810 ; c'était le cadet des enfants d Nicolas-Léopold.

6.

Madrid, 21 de enero de 79.

Mi Bruder. Celebro como puedes creer las buenas saludes de mi soberana, de toda la gente menuda y del secretario, y estoi con el mayor cuidado sobre la pena y impression que la habra caussado â mi pobre chiquitina la perdida de Frazquito, y ahora es precisso que la diviertas mucho, mucho con mil frioleras para no dar lugar â que se nos melancolice, y siento mucho haya dormido poco, aunque es muy natural, pues llorando mucho se calienta la cabeza y no se puede dormir. Discurre que tormento sera para mi, pues estoi viendo con mi imaginacion, aunque flegmatica pero nada alegre como sabes, la tristeza de la chica, el sentimiento de su madre, disimulando y reprimiendose para no entristecerla, y yo, para mi, que todo esto me penetra vivamente el corazon â 300 leguas de distancia, y ahora, ademas de mi gran pleito de alcavalas que se ve el 25 de este mes, el tener que tratar con Sta Cruz sobre el arreglo del testamento y viudedad de la chica y cuidar de que todo quede con las seguridades correspondientes, recoger todo lo que la chica ha llevado y otros mil sinsaborcillos que no faltan por varias partes y enredos de los pueblos y en las actuales circunstancias, sin nadie mas que la pobre duquesa de Bejar, que sin embargo del mal temporal y de su fluxion â los ojos me ha acompañado muchos dias â comer y algunos â cenar ; lo que te aseguro que me ha tenido algo contristado, y como sabes que tu hermana es todo mi consuelo, pues con quatro justissimas regañadas que me da, y que hace muy bien, me hace conocer lo que es justo y despues la doi mil gracias ; pero espero fermissimamente en la grandissima misericordia de Dios nos ha de dar mil consuelos en medio de todas nuestras aflicciones y el grandissimo para mi de poder quanto antes me sea possible el marchar â esse pais y que nos divirtamos perfectamente este verano,

como lo espero en Dios y se lo pido. El pobre Sta Cruz, Perico de Silva y D. Joseph Viera llegaron el lunes â las 11 de la noche, y yo al dia siguiente los fui â ver y â comer con ellos y estan buenos, y oy han comido conmigo y te dan mil memorias.

En quanto â lo que me escrives en este correo con fecha de 6 del corriente, averiguare los pasos que haya que dar para impetrar la correspondiente dispensa del Grand Maestre[1] para poder tomar la cruz de San Luys, y te lo avisare.

Da mil abrazos de mi parte â tu hermana y cuidamela mucho y que se divierta y que la mando absolutamente que se me cuide mucho y este muy alegre, pues, si no, no bolvere jamas por alla.

A todas mis señoras y favorecedoras mis mas humildes respetos, que aprecio muchissimo sus honras. A mi *Frazquita*[2], que porque no me responde â la elegantissima carta en frances que la he escrito, con la que habra reido mucho y que estoi â sus pies. De novedades te instruira la Gaceta que remito â D^{n} Antonio; y â Dios, mi Bruder Emmanuel, mil abrazos â mi Bruder el Illmo de Tournai.

(Bibliothèque Nationale; Ms. espagnol 407 ^{ter}, fol. 51 à 58)

1. Grand-maître de l'ordre de Montesa.
2. Le duc nomme la marquise del Viso *Frazquita*, du nom de son mari Don Francisco.

V.

LETTRES DE D. JOSÉ DE VIERA A D. ANTONIO CAVANILLES

Ces deux lettres de l'abbé José de Viera à son ami l'abbé Antonio Cavanilles[1] se trouvent parmi les papiers d'Emmanuel de Salm Salm (Bibliothèque Nationale, Ms. espagnol 407 ter, fol. 290 et suiv.) ; la première est une copie de l'époque ; la seconde, l'original même que Cavanilles, sur la demande de Viera — comme l'indique le post-scriptum de la lettre — avait communiqué au prince. L'une et l'autre furent écrites après des séjours que le précepteur du marquis del Viso avait faits à Paris, en 1777, 1778 et 1781, et donnent sur les Infantado et les Santa Cruz divers renseignements assez curieux.

Il convient d'autant plus d'imprimer ces deux lettres que nous avons lieu de les croire inédites ; en tout cas, elles ne figurent pas dans la correspondance familière de Viera publiée, il y a une quarantaine d'années aux Canaries, en un volume petit in-4°, à la suite de récits de voyages du même auteur. N'ayant pas pu prendre connaissance de cet ouvrage assez à temps pour l'utiliser dans le corps même de notre volume, il nous a paru

1. L'amitié que Viera portait à Cavanilles était payée de retour. Ce dernier rendit même publiques, dans un écrit imprimé à Paris, l'estime et l'affection que lui inspirait le savant canarien : « Son vrai mérite et sa vaste érudition, dit-il de « Viera, autorisent mon amitié à lui offrir l'hommage de mes « sentiments pour lui » (*Observations de M. l'abbé Cavanilles sur l'article* Espagne *de la nouvelle Encyclopédie*, Paris, 1784, p. 35).

indispensable d'en extraire ici ce qui peut servir à compléter l'histoire des principaux membres de la colonie espagnole à Paris.

Le volume en question porte ces titre et adresse: *Biblioteca Isleña. Viages a Francia, Flandes, Italia y Alemania, por los años de* 1777 *a* 1781, *de D. José de Viera y Clavijo, escritos por el mismo. Santa Cruz de Tenerife.* 1849. *Imprenta y libreria isleña. Reg. Miguel Miranda,* et se compose de quatre parties qui ont chacune une pagination spéciale. 1° *Apuntes del diario é itinerario de mi viage a Francia y Flandes, en compañia de mi alumno el Exmo. Sr. D. Francisco de Silva y Bazan de la Cueva, Marques del Viso, primogénito del Exmo. Sr. Marques de Santa Cruz, de su esposa la Exma. Sra. Dona Maria Leopolda, de los padres de esta señora, Exmos. Duques del Infantado, y de toda su familia y comitiva, en los años de* 1777 *y* 1778, *por Don José de Viera y Clavijo* (144 pages). Ce premier récit commence le 24 juin 1777, jour du départ de Madrid des Infantado, accompagnés du marquis et de la marquise del Viso, de Cavanilles et de Viera, et se termine le 12 octobre 1778, date du retour à Valence du jeune marquis fort malade, que son père avait été chercher à Paris et ramena avec son précepteur en Espagne où il devait mourir quelques mois plus tard. Comme celles qui suivent, cette première relation de voyage est rédigée en forme de journal sans aucune recherche de style ; de simples notes, mais bien prises par un homme instruit, intelligent, curieux et dont les réflexions sont parfois assaisonnées d'une petite pointe de malice. Il y règne la même humeur et le même ton que dans le *Voyage à travers la Manche,* que nous supposions bien être de Viera et que nous pouvons maintenant, grâce à cette constatation, lui attribuer sûrement. — 2° *Estracto de los apuntes del diario de mi viaje desde Madrid a Italia y Alemania, en compañia del Exmo. Sr. D. José de Silva Bazán, Marqués de Sta. Cruz,... y de su hermano el Sr. D. Pedro de Silva,*

Presbitero Comendador de Eljas en la órden de Alcántara, Capellan mayor del Convento Real de la Encarnacion, por los años de 1780 *y* 1781 (204 pages). — 3° *Viaje a Alemania* (93 pages). C'est le voyage qu'entreprit le marquis de Santa Cruz pour aller épouser à Vienne la comtesse de Waldstein. — 4° *Cartas familiares escritas por don José de Viera y Clavijo á varias personas esclarecidas por sus dignidades, clase, empleos, literatura ó buen carácter de amistad y virtud* (61 pages). Lettres de Viera des années 1777 à 1791, à Antonio Capmani, Casimiro Ortega, Domingo Iriarte, Antonio Cavanilles, marquis de Santa Cruz et autres personnages.

Voyage en France et en Flandre (1777 et 1778). — Départ de Madrid le 24 juin 1777. La compagnie passe par Lerma, ville du duc de l'Infantado, où, le 28 juin, Fernan Nuñez et D. Pedro de Silva viennent prendre congé de leurs parents. — Burgos, Miranda de Ebro. A l'entrée de la province d'Alava, berceau des Mendoza, diverses députations du *solar* de la Torre de Mendoza et des Siete Hermandades viennent complimenter leur seigneur. — Irun, Bayonne. Logé à l'*Hôtel Saint Etienne* où avait habité peu auparavant Joseph II; vu, dans la cathédrale, l'épitaphe de Marie Léopoldine de Lorraine, première femme du duc de Béjar. — Orthez, Pau, Tarbes, Toulouse, puis Carcassonne, où la foule, à la promenade, se presse sur les pas du duc de l'Infantado le prenant pour un « infant d'Espagne, un prince du sang, un frère du Roi ». — Pézenas, où le duc reçoit les compliments de M. Benesech, ancien cuisinier du duc d'Arcos ; Montpellier, Nîmes, Valence et Lyon. Passé dix jours dans cette ville où Emmanuel de Salm Salm est venu à la rencontre de sa sœur et de son beau-frère. Visites aux manufactures de soieries ; la femme d'un des fabricants, amie d'Olavide, se lamente sur le sort de cette victime de l'Inquisition. — Mâcon, Chalon, Dijon, Sens et Fontainebleau. — Entrée à Paris, le 13 août, par la barrière d'Enfer. « Les gardes de

l'octroi arrêtent les voitures et les fouillent dans tous les coins et recoins, jusqu'à lever les jupes des dames avec assez d'insolence. » Descendus à l'*Hôtel de Tréville*, rue de Tournon; « A la porte, des poissardes viennent offrir des bouquets à la duchesse et l'acclament bruyamment. » Cet hôtel ayant paru mal tenu, le duc et sa famille s'installent, le lendemain, à l'*Hôtel de Tours*, rue du Paon. — 14 août. Reçu la visite de la duchesse de Veraguas et d'une princesse de Salm. — 15 août. Dîné chez Aranda. — 16 août. Passé la soirée à la Comédie Française dans la loge de D. Luis Pignatelli avec Emmanuel de Salm et le comte de Crillon. On jouait l'*Amant bourru* de Monvel. — 18 août. Visité la place des Victoires avec D. Ignacio de Heredia, secrétaire de l'ambassade d'Espagne. — 27 août. Dîné chez Aranda. — 2 septembre. Arrivée de l'évêque de Tournay, Guillaume Florentin de Salm, frère de la duchesse. — 9 septembre. Le duc et sa famille quittent l'*Hôtel de Tours* pour venir habiter la maison du prince de Salm, située rue d'Enfer. — 10 septembre. Première messe aux Feuillants, couvent voisin de l'hôtel de Salm. — 11 septembre. Dîné chez Aranda avec la duchesse de Veraguas, le marquis et la marquise de Mejorada, D. Luis Pignatelli, Emmanuel de Salm, l'abbé Rojas et D. Ignacio de Heredia. — 24 septembre. Dîné chez Aranda. — 16 octobre. Départ de la famille pour la Belgique. — 18 octobre. Mons, où Emmanuel de Salm se joint à la compagnie. — 20 octobre. Arrivée à Bruxelles; dîné le soir à l'*Hôtel d'Angleterre* avec la princesse de Starhemberg, sœur de la duchesse. — 21 octobre. Dîné chez la princesse de Starhemberg avec le duc de Bragance. — 3 novembre. Départ de Bruxelles et retour à Paris par Mons, Valenciennes, Cambrai, Saint-Quentin et Compiègne. — 7 novembre. Arrivée à Paris. — 8 novembre. Assisté à la représentation du *Père de famille* de Diderot, à la Comédie française, avec Emmanuel de Salm. — 17 novembre. Ouverture du cours de

physique de Sigaud de Lafond, auquel assistent régulièrement le duc, le marquis del Viso, le comte Carlet de Valence, Cavanilles et Viera. — 22 novembre. Visite au laboratoire du chimiste Sage. — 1er décembre. Dîné chez le prince Emmanuel de Salm. — 6 décembre. Ouverture du cours d'histoire naturelle de Valmont de Bomare. — 10 décembre. Dîné chez le prince de Salm avec l'astronome Messier. — 15 décembre. Dîné chez Emmanuel de Salm avec le duc de Bragance. — 12 janvier 1778. Visite de l'abbé La Garenne, ancien précepteur des fils du comte de Fuentes à Madrid. — 15 janvier. Assisté avec le duc de Veraguas à une réunion littéraire chez Pahin-Champlain de La Blancherie. — 27 mars. Dîné chez Aranda avec D. Sebastian de Llano, ministre d'Espagne en Suède. — 20 mai. Emballage, sous la direction de Sigaud de Lafond, des instruments de physique destinés au laboratoire du marquis de Santa Cruz à Madrid. — 29 mai. Informé le marquis de Santa Cruz de la maladie de son fils que le célèbre médecin Bouvard déclare atteint de mélancolie. — 27 juin. Reçu une lettre du marquis de Santa Cruz annonçant son arrivée prochaine à Paris. — 1er juillet. Arrivée du marquis de Santa Cruz. — 4 juillet. Consultation des médecins qui ordonnent le renvoi du marquis del Viso en Espagne. — 6 juillet. Grand dîner chez Aranda auquel assistent les ducs de l'Infantado et de Veraguas, les comtes de Priego et de Siruela, les marquis d'Almodóvar et del Viso, le comte Carlet, la duchesse de Veraguas, la comtesse de Siruela, D. Ignacio de Heredia, Cavanilles et Viera. — 8 juillet. Achat d'une voiture au Marais pour emmener le marquis del Viso. — 21 juillet. Départ de Paris avec les marquis de Santa Cruz et del Viso, et retour en Espagne par Blois, Tours, Bordeaux et Bayonne. — Du 4 août au 18 septembre. Séjour à Saint-Sébastien. — 10 septembre. Tolosa, où les marquis se rencontrent avec le duc et la duchesse de Villahermosa qui se rendent à Turin, et avec D. Pedro de Silva venu

au devant de son frère et de son neveu. — Du 11 au 17 septembre. Vergara, Victoria, Pamplona, Olite et Cadreita, ville appartenant au marquis del Viso. — 28 septembre. Saragosse. — 12 octobre. Arrivée à Valence. L'état du marquis del Viso s'aggrave de jour en jour; il meurt le 5 janvier 1779. [1]

Quoique très intéressant à divers égards, le voyage en Italie de Viera avec le marquis de Santa Cruz et D. Pedro de Silva ne l'est pas autant pour nous, parce qu'il contient moins de détails sur les personnages qui nous occupent. Transcrivons seulement le récit de la visite que les voyageurs firent à Farinelli en passant par Bologne; il est curieux de le comparer à la relation de Fernan Nuñez qui a été citée en son lieu. « 7 octobre 1780. L'après-midi « nous allâmes à la maison de campagne du célèbre « Farinelli, située non loin des portes de la ville. Ce « vieux *capon*, chevalier de Calatrava, qui, ainsi qu'il le « disait, portait déjà trente-cinq ans sur chaque épaule, « se montra si ému et si incapable de prononcer une « parole, en embrassant le marquis, qu'il nous parut « très drôle. Sa figure, sa grande veste et sa perruque « lui donnaient une tournure et un aspect singuliers. Il « témoignait être très attaché aux Espagnols et conser- « vait dans son salon des tableaux représentant les scènes « principales des opéras joués devant Ferdinand VI. Il « gardait aussi comme une chose sacrée un piano dont « lui avait fait présent la reine Barbe et nous y joua un « fandango. »

Nos trois Espagnols arrivèrent le 18 novembre 1780 à Vienne, où le marquis de Santa Cruz et son frère furent splendidement reçus, aussi bien par leurs deux tantes, la comtesse de la Puebla et la comtesse de Collalto, que par l'ambassadeur d'Espagne, comte d'Aguilar, et les autres Espagnols attachés, à divers titres, à l'ambassade: les secrétaires, D. Domingo de Iriarte et D. Isidoro

1. La *Gazette* dit le 4.

Bossarte, puis deux pensionnaires du Roi, D. Eugenio Izquierdo, le naturaliste, et D. Francisco Angulo, élève de l'abbé de L'Épée. Le mariage du marquis de Santa Cruz avec la comtesse Marie-Anne de Waldstein, préparé et décidé sans doute par les tantes du marquis, fut célébré à Vienne en grande pompe, le lundi de Pâques, 16 avril 1781, et déjà, le 18, les nouveaux mariés quittaient la ville impériale. Le voyage de retour eut lieu par Munich, Augsbourg, Ulm, Manheim, Worms, Mayence, Bonn, Cologne et Bruxelles. Dans cette dernière ville, le marquis et sa femme séjournèrent quelque temps et y furent très fêtés par les Starhemberg, les Ligne, les Aremberg, etc. De Bruxelles nos Espagnols se rendirent à Mons, où la marquise avait une sœur chanoinesse, et de là à Paris. On peut penser si Viera fut content de retrouver son *Hôtel de Tours,* son perruquier M. Millet, son ami Cavanilles et ses protecteurs, le duc et la duchesse de l'Infantado. Ceux-ci avaient alors changé de demeure ; ils habitaient à Paris un hôtel rue de Grenelle Saint-Germain, et, à la campagne, la propriété de la Chevrette (peut-être l'ancienne résidence de Mme d'Épinay). Le 18 mai, les Santa Cruz vinrent visiter cette propriété ; ils s'y rencontrèrent avec la duchesse de Bouillon, le prince Charles de Salm, l'abbé Chaligny, etc. Le lendemain, la marquise fut présentée à sa compatriote Marie-Antoinette, et le reste de la journée se passa à visiter Versailles et le Petit Trianon. Pendant un mois, la colonie espagnole ne fut occupée qu'à recevoir et à divertir la jeune marquise de Santa Cruz, qui ne passa pas un jour sans être invitée ou promenée par quelque ami ou parent de son mari. Viera de son côté ne perdit pas son temps ; il visitait les savants qu'il connaissait déjà, passait de longues heures avec Emmanuel de Salm dans l'appartement que celui-ci avait loué alors dans une maison du Pont-Neuf, naviguait et pêchait dans le grand étang de la Chevrette, ce qui ne l'empêchait d'accompagner le soir son marquis et

de dîner copieusement chez Aranda ou Veraguas. Un jour il se rencontra, chez D. Eugenio Izquierdo, avec « le « malheureux réfugié Olavide, qui, sous le nom de comte « de X., se laissait voir de peu de personnes à Paris. »

Le 12 juin 1781, le marquis et la marquise de Santa Cruz prirent la route d'Espagne, et, le 29, arrivèrent à Saint-Sébastien où la marquise fut bien étonnée de voir la « figure gothique » de son beau-frère D. Pedro de Silva, non plus costumé en abbé à la mode, mais en ecclésiastique espagnol, avec les cheveux courts et le chapeau « en tuile ». Enfin, le 11 juillet, la jeune dame autrichienne passait le Guadarrama et entrait avec sa suite à Madrid. La deuxième lettre de Viera qu'on va lire plus bas, et qui est du 21 juillet 1781, rend compte précisément des derniers jours de ce voyage et des débuts de Marie-Anne de Waldstein à la cour d'Espagne.

1.

Bayona, 1° de agosto de 1778.

« Monsieur l'abbé V***, uno de los dos curas españoles de la comitiva de los Ex^{mos} S^{res} Duques del Infantado que el año pasado empezamos á instalar aqui en el augusto trage de abates de la yglesia galicana, llegó antes de ayer á esta ciudad, en donde hahorcará otra vez dichos habitos, hará demision de la abadia y volverá á ocultar las piernas, á trasquilarse los cabellos y desplegar las sopalandas[1]. Nos ha parecido mas salvage y mas barbaro que antes de haber ido á Paris ; pero lo atribuimos á los dos dias y medio que pasó en el horroroso desierto de la tierra de maldicion que llaman las Landas, tierra de quien la naturaleza ha sido madrastra, pues le ha negado todas sus riquezas, todas sus gracias y sus dones.

1. En arrivant en France, Viera et Cavanilles avaient pris le petit collet et s'étaient fait coiffer à la mode des abbés français (*Viage á Francia y Flandes*, pp. 10 et 38).

Mr de Bomare[1] diria que las Landas, antes de la famosa inclinacion del exe del planeta que habitamos, en aquella epoca remotisima de los siglos de que no tenemos la fecha, eran el fondo de la laguna Estigia por la qual juraban los dioses, y haora un vasto desierto de arenales tostados, donde todo es centro y nada circunferencia. Sus arboles son tristes pinos; sus plantas el estramonio ponzoñoso y el helecho ; sus aves la chicharra ; sus habitantes unos salvages Franceses ; el lenguage un patois ininteligible ; los pueblos camadas de liebres ; los hombres montados sobre zancos y las mugeres desmontadas de los zapatos. No hay batidero, no hay camino en esta Libia ó Arabia desierta, y el mejor modo de caminar es procurar ir por donde jamas han ido los otros. La aguja nautica es aqui tan precisa para seguir el rumbo como en el Occeano. Tales son los paramos que surcaba Monsieur l'Abbé V*** desde las quatro de la mañana hasta las nuebe de la noche. Tales son las Landas. Pero que ? Todas no son Landas ? Todo no es desierto para el que acaba de dexar á Paris ? Que son las agradables riberas del Loire, las fertiles campiñas del Poitou y del Angomois ? Que es el soberbio puerto de Bordeaux, su astillero, su bolsa, su teatro comparado con todo lo grande y admirable que baña el Sena.

Yo te saludo, gloriosa calle del Ynfierno, no tanto por tu trinidad de Feullantes[2] y tu delicioso Leuxembourg quanto por tu respetable hôtel de Salm Salm. Dime si todavia posees aquella ylustre princesa, enemiga irreconciliable de los gatos y amiga tierna y apasionada del genero humano ; á aquel duque sin par, á aquella mar-

1. Le célèbre naturaliste Jacques-Christophe Valmont de Bomare.

2. Le couvent des Feuillants de la rue d'Enfer, noviciat de l'ordre et succursale des deux autres couvents du diocèse, celui de la rue Saint-Honoré et celui du Val (Abbé Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris. Rectifications et additions*, par Fernand Bournon, Paris, 1890, t. I., p. 127).

quesa toda dulze y amable, á aquel conde de diez años y doze dias y á aquel cavallero Toledo, ambos delicias del mundo, gloria de sus padres y esperanza de su nacion y de su siglo. Al mismo tiempo, yo te saludo, yo te abrazo hasta donde puedo alcanzar, ó grande, ó estimable Emanuel, el deseado de las gentes, el querido de las hermanas y de las que no lo son, el prometido á las naciones : ahora estés en el cul de sac de la rue St Dominique, ahora en el Palais Royal, oyendo la musica noturna ó arrimado á la chimenea florida y apagada, imprimiendo tus discretos y dichosos labios en la mano que lleva la sortija de los finos pelos de perro, blancos como tu corazon. Feliz, tres vezes feliz, el largo y estendido panegirista de las glorias eternas de Valencia, que fue hallado digno de disfrutar todavia de estas transitorias glorias de Paris! El abbé V*** ya no disfruta la inocencia y la paz de este paraiso perdido, y, aunque no ha comido de los albaricoques prohibidos de los Feuillantes, irá como Adan al destierro de S^{n} Sevastian sin calzones, lejos de este imponderable empirio de las letras, las ciencias, las artes, las musas, las gracias, lejos de la villa de los cinquenta y seis mil carros y sesenta mil doncellas, lejos del guingueteo[1], de los serpentones[2], de los carpinteros venerables, de las sonaduras ruidosas, de los provisores movilibus, de la asamblea del colegio de Bayeux[3], de los en-

1. C'est-à-dire de la fréquentation des guinguettes. Les Infantado allaient parfois déjeuner dans une guinguette du Luxembourg (*Viage á Francia y Flandes*, p. 60).

2. L'instrument de musique nommé *serpent* que Viera entendit pour la première fois aux Célestins de Lyon (*Viaje á Francia y Flandes*, p. 24).

3. Allusion aux réunions littéraires et scientifiques qui se tenaient rue de La Harpe, dans l'ancien collège de Bayeux (plus tard aussi rue Saint-André-des-Arts), chez Pahin-Champlain de La Blancherie et auxquelles assistaient souvent Viera et ses protecteurs (*Viage á Francia y Flandes*, p. 95, et *Viage á Alemania*, p. 78).

rrodados de Mr Millet[1], enfin lejos del mundo, de Robert y de Nanci. Su memoria rueda como un duende, secundum quid trasteador, por todos los rincones de la casa y saluda á toda la familia de ambos sexos, desde su estimable y severo vezino Pasamanius hasta el animal Suizans que recibe las visitas de Charpantier.

Esta ciudad de Bayona está muy fresca y muy sola : el sordo Olivera[2], y todos los Judios de su dispersion con las barbas largas de un dedo en señal de penitencia por la destrucion del templo de Jerusalem, cuyo aniversario celebran. Ayer visitamos la sinagoga y nada mas, porque nuestra religion lo resiste. El lunes tres de agosto saldremos de los dominios de Francia y entraremos en los de los religiosos y escolasticos nuestros Señores. La Mariota ya no está en este famoso hotel de St Etien[3], y no se ha casado.

Admirable cazador de gorriones, insigne fabricante de ayres fixos, dignate de leer en voz alta este papel escrito en estilo quakero. Presenta los respetos de este canario goloso á toda la amable colonia, despues que hayas comido la manteca del *Enfant Jesus* y recogido el interesante *Journal de cuisine* de Mr Basin. Una visita á Xerxes, ó mi amado Xerxes ! Vale et jube.

Votre tres humble et tres obeissant serviteur.

V***. »

2.

Madrid, 21 de julio de 1781.

« Mi querido dueño y amigo. Mientras Vm. se almorzaba

1. Le perruquier de Viera (*Viage á Alemania*, p. 72).

2. Viera avait déjà vu ce Juif lors de son premier passage par Bayonne : « Los judios y al frente el celebre sordo Olivera nos hicieron muchas visitas para el cambio de las monedas y venta de sus cachivaches » (*Viaje á Francia y Flandes*, p. 10).

3. L'Hôtel Saint-Etienne (*Viage á Francia y Flandes*, pp. 9 et 134).

medio Anderlek[1], llegabamos yo y mi capote a este santo convento de Madrid, despues de un largo y feliz viage. Es verdad que se rompio dos veces el exe de un coche; que a otro fue menester ponerle una docena de ruedas nuevas; que les llovió tanto a los dos que la ropa blanca de mi maleta se puso verdinegra y mis zapatos negros se transformaron en colorados. Pero que quiere decir todo esto si hemos disfrutado cabal salud, y la deliciosa presencia de mi S^a^ la Marquesa[2], siempre apacible, alegre y constante, nos hacia parecer las jornadas cortas y las posadas de España portentosas? Si viera Vm. con que paciencia nuestra nos tuvieron las lluvias ocho dias detenidos en Bayona entre el Judio sordo y el alkali volatil odorifero! Que brillante la entrada de estos señores en la ciudad de San Sebastian, y que magnificas las fiestas publicas con que los obsequiaron! Que lastimoso nuestro paso por Castilla la Vieja, en donde no se ven sino lugares de tierra demolidos y hombres y mugeres en figura de espectros, negros, flacos, peludos, cubiertos de andrajos, de piojos y de miseria! Que yerbas, que plantas, que flores tan hermosas en las montañas de Guipuzcoa y campos de Castilla, convidando a los mas dormidos botánicos!

En fin, el dia onze del corriente, llegamos a esta corte a cosa de las seis y media de la tarde. El Sor Duque[3] salio a recebir a estos señores de la otra parte del rio. Se fueron a apear en casa de la duquesa de Arcos[4]; de alli pasaron a Palacio al quarto de la tia camarera[5] y des-

1. Il s'agit du beurre si renommé d'Anderlecht, près Bruxelles, « d'incomparable saveur et de couleur rose », dit Viera dans son journal (*Viaje á Francia y Flandes*, p. 74).

2. La comtesse Marie-Anne de Waldstein-Lichtenstein, seconde femme du marquis de Santa Cruz.

3. Le duc de l'Infantado.

4. La duchesse veuve d'Arcos, Doña Mariana de Silva. sœur du marquis de Santa Cruz.

5. Dª Gaetana de Silva y Alagon, duchesse veuve de Mi-

pues se vinieron a casa donde habia una buena iluminacion. Concurrieron las condesas de Corres[1] y de Sta Eufemia[2] con sus gentes, hubo cena etc. El domingo inmediato fue la presentacion en la corte y toma de la almohada no sin particulares demonstraciones de complacencia del Rey y de los Principes[3]. Considere Vm. en un pueblo tan novelero como es este, que sensacion no habra causado esta nueva señora de tan interesantes qualidades. Yo creo que a Su Exa nada se la ha hecho tan fuerte como el calor, que ahora es desaforado, y las figuras no menos desaforadas de clérigos sopalandos en que nos vé a mi y a Dn Pedro de Silva.

Esto es lo que puedo decir a Vm. en este correo, porque estoi aburrido, lleno de spleen y mal humor, al verme aqui metido en este sudadero con un resfriado de narices, rodeado de hermosos valayos sin gana de ver, de oir ni de salir ni de entrar. Dichosos los botanicos porque ellos poseeran la tierra! He visto (esto si que he

randa-Caracciolo, camarera mayor de la princesse des Asturies, sœur de D. Pedro Artal de Silva. Elle était par conséquent la tante du marquis de Santa Cruz.

1. Da Mariana de Palafox, nièce par sa mère du marquis de Santa Cruz. Elle avait épousé D. Ignacio Ciro de Arteaga y Lazcano, premier comte de Corres.

2. Da Maria de la Concepcion Belvis de Moncada, mariée à D. Vicente de Palafox, comte de Santa Eufemia, fils aîné de D. Fausto de Palafox, marquis d'Ariza, qui avait épousé Da Maria-Teresa de Silva, sœur du marquis de Santa Cruz.

3. « Peu avant mon départ de Madrid, écrit la princesse des Asturies à l'empereur Joseph II, la marquise de Santa Cruz m'ayant été présentée, elle me remit votre lettre du 15 avril, et je trouvai cette jeune personne bien digne d'une telle recommandation par son air noble et prévenant. » (Copie d'une lettre de Marie-Louise à Joseph II, du 4 août 1781. Aff. Étr.; Espagne, vol. 604, fol. 193). En 1782, la marquise de Santa Cruz fut nommée membre de l'Académie des beaux arts de San Fernando.

tenido gusto de ver) una carta en español de una señora de Mons[1], amable como las tres gracias juntas. Sé que Vm. intervino en este milagro. Dichosos los botanicos!

Antes de ayer me favorecio con una visita su compatriota de Vm. y amigo Castillot. Está mui guapo de secular, y me dio a entender lo contento que se hallaba en Madrid, donde ha encontrado infinitamente mas de lo que se habia figurado en orden a las gentes, instruccion, ideas y conocimiento, confesando que Valencia no es nada. Y si esto es asi, yo digo que para mi Madrid es Valencia.

No tengo otro consuelo que el esperar que Vm. me hará presente en espiritu en medio de esta respetable casa, en la Chevrete, en el bosque, en el estanque; que alguna vez pronunciara mi nombre delante de mi S^ra^ la duquesa y hará memoria de mi quando menos lo espere mi S^a^ la marquesa y señoritos. Yo por mi parte no puedo acordarme de sus Excelen^os^ sin ternura. Cuenteselo Vm. al S^or^ principe D^n^ Carlos el Bueno[2], al Sr Abate Chaliñi, y, para que lo sepa todo el mundo, a Mr Metrai.

A Dieu, mon cher abbé, je suis de tout mon cœur votre serviteur.

VIERA[3].

Enviele Vm. esta carta al Sor Principe D^n^ Manuel en señal de mi cariño. »

(Bibliothèque Nationale; Ms. espagnol 407 ^ter^, fol. 290 et suiv.)

1. Probablement Thérèse de Waldstein, sœur de la marquise de Santa Cruz, qui était chanoinesse à Mons. Viera l'avait vue en passant par la Belgique (*Viaje á Alemania*, p. 67).
2. Le prince Charles de Salm Salm.
3. Il faut rapprocher de cette lettre celle que Viera écrivit, le 19 juillet, au comte d'Aguilar, ambassadeur à Vienne, et où sont racontés à peu près dans les mêmes termes le voyage en Espagne et la réception à Madrid de la marquise de S^a^ Cruz (*Cartas familiares*, p. 20).

VI.

VIAGE A LA MANCHA EN EL AÑO 1774. ADICION A LA HISTORIA GENERAL DE LOS VIAGES QUE SALE EN EL DIARIO DE MADRID.

Setiembre 9.

Este viage tan pensado, tan deseado y tan bien dirigido se ha verificado por fin a las 3 y media de la tarde en dos coches de colleras. Todavia no sabemos como se llaman las mulas, pero seguro que no faltará alguna *Coronela* o *Comedianta*. ¿ Y porque no han de tener nombre los coches como los navios? Llamaremos el principal, que hace veces de capitana, *el Tostador;* el segundo, a exemplo de la otra famosa nao portuguesa, *el Caga-fogo*[1].

Sol claro, algunas nubes, ayre fresco por el sudoeste. Se rezaron las devociones, unos en latin y otros en romance; en breviario y en libro; en publico y en secreto. Leyose en el manual que precisamente deben llevar los peregrinos que van en romeria a aquellos santos lugares. Quiero decir las Aventuras del famoso caballero andante Dn Quixote, desde la primera hasta la segunda salida con su escudero Sancho Panza. No la tiene mala el que mas nos leyo, Dn Bartolomé, *caballerizo gordo* por exêlen-

1. Une allusion à ce fameux navire se trouve dans les gloses au *Sermon de Aljubarrota* attribuées à Diego Hurtado de Mendoza; voyez A. Paz y Melia, *Sales españolas ó agudezas del ingenio nacional; primera série*, Madrid, 1890, p. 169.

cia, hombre pacifico e inalterable que no se ha sonado los mocos en su vida.

Por la noche tuvimos una tajada de luna. Viento fresco por el oriente. Su Ex[a] durmió en el coche cosa de dos horas. En el puente nuevo salieron las ninfas del Jarama con hachas encęndidas, cabellos enmarañados y medio desnudas en figura de bacantes a pedir las pesetas. Al coche *Caga-fogo* se le ha roto una rueda. Llegamos á la posada á las 9, en donde ya nos esperaban el retratante y el retratado, Carnicero[1] y Caminero.

Dia 10.

Habiamonos recogido entre once y doce y a las 3 y media de la mañana nos quitó el sueño un furioso despertador en camisa y gorro. Este fue el citado D[n] Bartolomé, aquel mismo que asistió al Concilio Mexicano. A las 5 y media estaba todo listo. Salimos de Aranjuez cerca de las 6. No era este aquel Aranjuez de mayo y de las parejas, sino el de las tercianas y moscas.

Seguimos el camino de Ocaña con la lectura de nuestro insigne caballero. A las 8 pasamos por aquella antigua

1. Il s'agit ici d'Isidoro ou Isidro Carnicero, l'un des quatre fils du sculpteur Alejandro Carnicero (1693-1756). Isidoro était peintre et sculpteur; il devint à la fin du XVIII[e] siècle directeur de l'Académie de San Fernando. Invité par le marquis de Santa Cruz à l'accompagner dans son voyage à travers la Manche, ce fut lui sans doute qui se chargea d'illustrer le récit de Viera par des dessins humoristiques auxquels renvoie souvent le texte, mais qui ne nous ont pas été conservés dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Viera dit quelque part que ce Carnicero prenait en route des croquis pour publier un *Voyage physionomique de la Manche*. Nous ne savons pas s'il les utilisa lui-même ou s'il se contenta de les communiquer à son frère Antonio. l'un des artistes qui collaborèrent à l'illustration du *D Quichotte* publié par Ibarra en 1780.

corte de los grandes maestres de Santiago. Tiene muchos conventos, una famosa mina, un famoso cura, etc. Entramos en la Mancha. Antes de llegar a Dos Barrios nos cumplimentaron Baco y Minerva, parras y olivas. ¿ A qual de los dioses o diosas consagraron los gentiles las sandias y los melones ? Con efecto pasamos por un bello melonar.

A las 10 en La Guardia. Pueblo desmoronado, precedido de una cuesta, un arroyo, una alameda, unas huertas, una ermita de un niño que crucificaron los Judios[1], un calvario, unas cuevas a manera de panál. Cosas raras : el convento de Trinitarios, pobre ; el retablo de la parrochia, inmenso ; la cueva del martirio del niño, friisima ; las antiguas murallas y almenas, arruinadisimas ; la ama del Ynfante, menos gorda ; las piernas de su tio, presbitero y caballero de Santiago, torcidas é hinchadas, etc.

Salimos de la Guardia a las 3 y media de la tarde y, a pocas aventuras leidas en Dn Quixote, nos hallamos a las 5 en Tembleque con una descomunal giganta en la posada. La giganta que pasa a Cadix y Sevilla para medirse con la Giralda. Llevó su visita y quatro pesos duros.

Aqui lo mas notable es : 1° La real fabrica del salitre que exâminamos por menor. 2° La gran casa del Yndiano con su escudo de armas que dice : *Armas de los ilustres Fernandez Alexo.* Asi puso el otro : « Este es gato. » 3° El riego de las calles con agua, siendo en la Mancha. 4° Un sermon o platica de Nra Sra del Carmen, que predicó un pobrecito frayle Agustino Recoleto, hijo del lugar, que le han venido 40,000 reales de Yndias (es noticia del barbero), y hubo aquello de *altar de transparentes ful-*

1. Sur la tradition du « saint enfant » de La Guardia tué par des Juifs à la fin du xve siècle, il faut lire les pièces du procès produites par le P. Fidel Fita dans le *Boletin de la R. Academia de la Historia*, t. XI, p. 7 et suiv., et l'étude critique publiée, à propos de ces pièces, par M. Isidore Loeb dans le tome XV de la *Revue des études juives*.

gores que ofuscan; bula sabatina, avec fenix, etc. 5º La Yglesia es de excelente fabrica gotica. Los retablos, pinturas, estatuas, organo, lampara y capilla del nunca bastantemente ponderado Yndiano, todo se hallará bien explicado en el *Viage de España* t. 58[1].

Hai 20 clerigos sacerdotes y un convento de Franciscos. El Rey saca de 14 a 15 mil arrobas de salitre al año. Comprase a los particulares a 25 reales y despues se vende a 75. El refinado a ciento y tantos. Carnicero va observando siempre fisonomias para publicar un *Viage fisionómico* de la Mancha.

Dia 11.

Cada dia amanece mas temprano para nosotros. El Andaluz (hijo de San Luis de Madrid) nos despertó a las 3. Es verdad que es dia de misa. Salimos sin embargo de Tembleque a las 6 de la mañana. Una mula se llama *Lucera*, pero ya habia salido el sol. El viento fresco. Pasado el dilatado campo Cebollero y el serro Borreguero, aportamos a la villa de Mayo, a 24 de Camuñas; serian las 9 y media.

Hicieronos el primer recibimiento dos gitanas. La señora Manuela Tirado (célebre en la historia gitánica), la su sobrina y otro gitano de figura chinesca. Fuimos a la Yglesia, y nos hallamos con un solemne entierro. Oh! que mala andanza! Murió la S^ra^ Vicenta. Todo el lugar habia tomado luto: luto de manto y de vazquiña, luto de lagrimas y moco tendido al meterla en el hoyo. Mientras se cantaba el ultimo miserere, vinieron todos los feli-

1. C'est le titre de l'ouvrage d'Antonio Ponz qui commença à paraître précisément en 1774 et ne dépassa pas dix-huit volumes, dans lesquels se trouve à peine recensée la dixième partie des richesses artistiques de l'Espagne. Viera plaisante en renvoyant le lecteur à une description de Tembleq[ue] qu'il suppose bien ne devoir jamais être faite.

greses uno a uno a besar la punta de la estola al señor cura y a largarle qual el quarto, qual el ochavo. El sacristan les mojaba las barbas con el hisopo y decia : amen.

Desnudase el cura ; sale de la sacristia en balandran con baston ; da gracias y hasta que Su Merced no se levanta del suelo, ninguno se mueve. Sale la comitiva azia las casas mortuorias. El viudo se queda arrimado a un quicio de la puerta por la parte de afuera, el pelo tendido, el rostro mesurado, los ojos aporreados y tristes. En este puesto y en esta postura iba recibiendo el pesâme (como ellos decian) de todos los santos varones. Las piadosas mugeres entraban a hacer el duelo a las parientas en la sala. Preguntamos a uno de la comitiva : « ¿ Quien es la difunta ? » Respondió : « El ama de esta « casa, la señora Vicenta, que ha muerto en la flor de su « edad, pues solo tenia cinquenta años. » Camuñas, fuera del privilégio de estas flores de edad, parece un pueblo infeliz.

Dexamoslo a las 3 de la tarde. Pasamos a las 4 y media el insigne puerto de Lápiche, no tan fertil ahora en aventuras caballerescas, como en huertas y norias. Llegamos a Villaharta a las 6. Nos paseamos por el lugar y por una era en que araban media docena de borricas con otras tantas muchachas. Entramos en la ermita de N^ra^ S^ra^ de la Paz y rezamos el rosario, quisiera o no quisiera la ermitaña, que habia entrado a poner mecha a una lámpara. Es probable que no le pesó por lo que dirá D^n^ Bartolomé. Es mala la posada. La torre está en el ayuntamiento.

Dia 12.

A las 5 de la mañana nos escapamos de Villaharta. Sol rojo en el oriente. Ayre fresco con nubes. A dos leguas de camino está la venta de Quesada, tan digna de eterna memoria por el manteamiento de Sancho Panza, sin embargo de que la actual ventera ni siquiera habia oido nombrar à D^n^ Quixote, con ser asi que es quinta o

sexta nieta de Mari-Tornez, ó mienten las fisonomias. Ya dixo un hermano suyo que ese tal Dn Quixote, a lo que él creia, habia sido cierto guapo de la Mancha que vivio ahora mil y ducientos años. Nos admiró la exâctitud de chronologia. Hai en esta venta un pozo profundo y se dice que su agua es la del Guadiana que corre a sombra de texado por alli; pero, por mas que observamos, no vimos semejante Guadiana.

A poco mas de las 8 entramos en la villa de Manzanares, buen pueblo de labradores, con buenas calles y buena yglesia gótica. Un largo trecho antes nos salio al encuentro una berlina de dos mulas, que en el pais llaman *belrina*. Era el gobernador de Valdepeñas, Dn Joseph Caballeria, que habló a Su Exa montado en el estrivo de nuestro coche con su conatural cecéo. Visita de algunos oficiales de carabineros.

Salimos de Manzanares y del meson de Valiente, nuestra buena posada, a los tres quartos para las 3. Viento recio por el sud oeste. No bien habiamos caminado 2 leguas, y media, quando se dixo : berlina ! como quien dice en el mar, vela ! Era la solemne diputacion de la villa de Valdepeñas, compuesta de tres respetables individuos de su mui ilustre ayuntamiento que salia a dar a Su Exa la bienvenida a sus estados. Echaron pie a tierra; paroseles el coche; y el uno, que es abogado y regidor, dixo la siguiente harenga: « Exmo Sr, Vuestra fiel villa de Valde-
« peñas se pone a los pies de V. Exa y le da la bienvenida
« a V. E. y al Señorito su hijo, con muchas gracias por
« la bondad que tiene V. E. de dar a sus vasallos este
« consuelo. » El Sor Marques respondio: « A la villa,
« que aprecio mucho su atencion y que deseo servirla. »

Yace a dos leguas de Valdepeñas una ermita de Na Sra de Consolacion, que llaman de Aberturas. Tiene una venta al lado; y, lo que todavia es mas devoto, una linda plaza de toros, en donde se hace cada año una corrida. Era este el dia de la fiesta y habia acudido a ella toda la gente de los pueblos circunvecinos, como

lo denotaba el gran numero de galeras y carros. Y desde este lugar ya se dexaron ver largas partidas de muchachos y mugeres de Valdepeñas, que, levantando polvo, corrian de tropel al camino y se exâlaban en vivas : « Viva, viva Su Exª ! » Todos se hincaban de rodillas. Todas las mugeres estiraban los brazos azia adelante, y, levantandolos y baxandolos quanto podian, claman con ternura : « Ya llega, ya llega nuestro padre. » ¿ Hai por ventura algun placer en el mundo que pueda competir con este ?

Quando llegamos a aquellas primeras viñas y olivares que recrean con su verdor los ojos del caminante, cansado de tantas leguas de tierra seca y rastrojosa, encontramos otra berlina. Era una diputacion del convento de PP. Trinitarios Descalzos, compuesta de dos religiosos calvos. « Nuestro Padre Ministro, dixeron, está enfer-« mo, y nos envia en su nombre y de la santa comunidad « a cumplimentar a V. E. dandole la bienvenida, como « tambien al Señorito. » Este razonamiento pedia que S. E. respondiese sentia mucho que el P. Ministro no lo pasase bien y que agradecia la atencion de la santa comunidad.

He aqui, a poco trecho, otra diputacion y otra berlina. Tres venerables clerigos representaban el cabildo eclesiastico y, en su nombre, hizo un corto cumplimiento D^{n} Tomas Diaz Felipe, sacerdote de 85 años de edad ; pero todavia tan vivo, tieso y colorado, que, felicitandole de ello S. E., respondio : « Pues, Señor, aun me siento « con fuerzas para montar en un cavallo y echar un par « de suertes a un toro ; porque no seria la primera vez « que de dos picadas les he hecho poner la cabeza a mis « pies. » Lo mismo le sucedió a san Ignacio martir.

Aun nos salieron al camino otras dos ó tres berlinas manchegas con los vecinos principales. Y para describir ahora nuestra entrada publica en Valdepeñas, es necesario explicar antes el orden de la marcha. 1. Antonio Caminero, nuestro aposentador (bien conocido en la corte

por el verdadero retrato que hizo de su facha Dn Isidro Carnicero), iba de batidor en un cavallo de cuello aguileño, con montera atrabesada, cólodrillo reverendo, casaquilla hueca, etc. 2. Los dos insignes tontos Francisco de Sta Cruz y Casimiro del Viso[1], capitaneando una inumerable multitud de muchachos y muchachas pelonas. 3. El coche en que iba S. E., el Señorito, ayo y caballerizo, con su gentil tiro de mulas que volvian a la patria. 4. El coche de cámara con familia, entre ella Diego Diaz Monastério. 5. La calesa de Carnicero y el Roxo. 6. Las berlinas de las diputaciones de la villa, cabildo y convento. 7. Las de los cavalleros hidalgos, etc., etc.

Toda la carrera estaba acompañada de patrullas de muchachos, hombres y mugeres, que salian corriendo de sus casas, muchas de entre sus quehaceres con los instrumentos de sus oficios, las boquitas risueñas, los ojos relumbrantes y las manos tiesas al cielo. « Viva, viva « Su.Exa y el Señorito, que está ya tan alto como su « padre ! Que hermosura ! » En medio de este popular alborozo, vivas y repiques, llegamos a la casa de apéo. Hallamos la clerecia y comunidad de los frayles, formados en dos alas, desde el portal y patio hasta la primera sala. Aqui se renovaron las bienvenidas.

Que era ver al citado caballerizo y al bravo Caminero arrojar de las ventanas puñados de dinero en quartos y ochavos ! Que, la calle quajada de aquella gente mal vestida, arida y sedienta, que no sabia huir de tan desaforada lluvia de cobre ! Que, la tropelia, los gritos, las posturas, las puñadas, las caidas, las embestiduras y confusion que ocasionó esta cucaña !

Luego fue S. E. a la parrochia con mucha comitiva de gobernador, alcaldes, eclesiasticos, pueblo, muchachos y tontos. Entró en ella al son del órgano, hisopo, vivas y repiques. Hicieron padre y hijo oracion en sus sitiales y

1. Sans doute deux bouffons de la maison de Santa Cruz

se volvieron a su casa, donde despidieron él acompañamiento.

Dia 13.

Gracias á Dios. Hemos descansado y dormido toda la noche sin miedo de los rebatos del terrible madrugador Dn Bartolo. La casa es bastante buena y el patieoico interior del emparrado elegante. Entró la corte a las nueve. Salio Su Exa a la sala y recibio la diputacion de su buena villa del Viso. Fue despues a misa a la parrochia, templo de fábrica gótica muy capaz. Sirvenla como 21 sacerdotes con el cura que debe ser del orden de Calatrava. De aqui se encaminó con la comitiva, precedida de tres alguaciles y dos tontos, a ver las nuevas fábricas establecidas de su orden y en utilidad de sus vasallos.

Entramos primero en la de los paños, edificio nuevo y bien reparado. Fue S. E. recibido en la larga cruxia de los telares con la salva de genuflexiones y vivas. Era gusto ver aquellas dos largas filas de hombres, mugeres, viejas, mozas y muchachas, unas cardando lana y otras sacando estambre. Ver cinco telares y los texedores que trabajaban en este los paños, en aquel las bayetas, en el otro los albornozes y costales. Ver chicos de once, de nueve y aun de ocho años, haciendo canillas y texiendo como unos hombres de provecho. Los mismos estropeados ganaban alli la vida y evitaban la ociosidad y la mendiguez. Que beneficio este para un pueblo, para la sociedad, para la policia ! Estuvimos en el quarto del batan, en el de la prensa, aquel en que se tiñe, el otro en que se tunde, en el que se percha, se hila, se almacenan las lanas, etc., etc.

Pasamos despues a la fábrica del jábon otro gran edificio, hecho poco ha, cuyas oficinas, graneros y almacenes, asi como los quartos de los empleados en estos ramos, son todos mui capaces y buenos. Vimos la cama de Caminero, mas alta que un elefante, con seis ú ocho

almohadas de media vara cada una con sus cintas, encajes y lazos. Que perro de presa tan formidable tiene! Que gato tan agil y espantadizo!

La tercera estacion fue a la bodega, lugar mui venerado en Valdepeñas. Componese de largos lagares y otras galerias, cuyas inmensas tinajas (dulces prendas de Chinchon y del Toboso) estan bien empotradas en numero de 180 y forman un intrincado laberinto, ó, por mejor decir, una real biblioteca de tomos y atlas de mas de a folio. En esta biblioteca hai tambien sala separada para los libros prohibidos, quiero decir para las tinajas del aguardiente, y parece que el fabricante de jabon, Castellano viejo que ha estado en las quatro partes del mundo, tiene licencia para leerlos, porque las fue catando y dando razon de qual es obra mas pasadera. Aqui hai tambien tahona.

Restituido S. E. a casa, despidio a todos en la sala. Hoy llegó el regalo de la villa con la añadidura de unas tortas que tenian esta inscription: *Viva el Señorito.*

Por la tarde, visita a la nueva posada y gran meson que se hace de orden de S. E. en la calle ancha. Sera sin duda uno de los mejores de la carrera de Andalucia. Visita tambien al convento de los Trinitarios que salieron a la calle y le recibieron en dos filas. Entramos en la yglesia, en la capilla bien adornada y curiosa de Jesus Nazareno, en el camarin, etc. Despues nos encaminamos a la antigua ermita de S^{n} Nicasio, primitivo convento de dichos religiosos y nos volvimos por otras calles, siendo de advertir que el lugar tiene muchas por ser grande, y aun seria hermoso, si no tuviese tantas casas de tierra. Puede ascender su vecindario a 1800 vecinos.

Por la noche tuvimos opera; esto es una hora de seguidillas y una orquesta de un violin, dos guitarras y un tiple. Las cantarinas saben tanto como qualquier lector de artes, porque saben la lógica en seguidillas. Una de ellas posee la rara habilidad de tocar con la mano izquierda sin ser zurda y finge el ladrido de un perrito mui al natural.

Dia 14.

Asistencia a la misa solemne en el altar del S^{mo} Christo de la Piedad, cantada por la musica que se reduce a un bajon, un violin y un maestro de capilla (asi le llaman), que es capilla y maestro al mismo tiempo, porque no hai mas voz que la suya, y sin embargo nos echó los kiries, gloria y credo a toda solfa con su amen, amen, amen.

De la yglesia fue S. E. en casa de la maestra de las niñas, que, puestas todas de rodillas y en orden, entonaron una parte del catecismo de Ripalda[1], segun les preguntaba con gracia y bello pico una discipula de las mas adelantadas. Este fue espectaculo muy gustoso. Luego pasamos a la escuela de los muchachos, que serian como unos 128. Mandó el maestro el exercicio. Treparon dos sobre sendas mesas y se preguntaron la significacion de las ceremonias de la misa. Baxaron estos ; subieron otros a exercitarse sobre el catecismo de Fleury[2], en que estan muy diestros. Hicieron pruebas de leer y presentaron sus planas de escribir. Tambien son deudores a su señor estos vasallos de establecimientos tan utiles. Al pasar por la carcel publica se mandó soltar a uno de los dos presos que habia, quedando el otro por ser mas grave su delito.

Dia 15.

Hoi daremos noticia de la portentosa cueva que hai en esta casa, objeto digno de la atencion de los viajantes, como una de las siete maravillas de la Mancha y aun de la Europa. Toda ella está abierta en peña viva. Baxamos

1. Le catéchisme du P. Gerónimo Ripalda de la compagnie de Jésus.
2. Une traduction du *Petit catéchisme historique* de l'abbé Claude Fleury.

entre 11 y 12 de la mañana por una boca mui capaz y unas escaleras de 60 gradas mui anchas, tendidas y repartidas en varios descansos. Caminando despues sobre la izquierda, se halla como un largo cañon de yglesia; otro mas largo corre a la derecha que se subdivide azia el fin en otras dos grandes galerias colaterales. Sobre una de ellas se vé cierta especie de media naranja o cimborio por donde con tornos suben y baxan las tinajas pequeñas con el vino. En esto de tinajas no hai que detenernos, porque dicho magnifico panteon o catacumbas están rodeadas y guarnecidas de estas estátuas colosales o monstruosas momias con sangre. En nuestra presencia hizo el bodeguero una sangria que ni Salesas[1].

El buen orden de las tinajas, las lámparas encendidas, las lumbreras o respiraderos, la extension, la pulidez del suelo, paredes y bóbedas, la lobreguez, el frio, el pozo, la consideracion de que se tiene toda la casa encima, el excelente licor que alli se encierra: todo esto respira seriedad y provoca a entusiasmo.

Por la tarde, salida a cavallo con acompañamiento de magnates. Uno de ellos el S[or] Valdelomar con el uniforme de quando fue cadete. Dirigiose la cavalgata a los Llanos, en donde se dilata la vista por un maremagnum de viñas. Por la noche, opera.

Dia 16.

Hai gran despacho de papel y los memorialistas hacen negocio, pues siempre que sale S. E. recoge resmas de memoriales. Misa rezada con órgano, que dice nuestro capellan ordinario el P. Reyes. Acompañamiento al SS[mó] que ha salido en publico por viatico a un enfermo con toda

1. Ce *ni Salesas* signifie littéralement : « non pas même les nobles religieuses de saint François de Sales » ; manière de porter aux nues le nectar de Valdepeñas en le compara[nt] à ce qu'il y a de plus fin et de plus relevé en Espagne.

ostentacion, luces, musica y cabildo. Es antigua dotacion y debe salir asi 28 veces al año.

Por la tarde, calvagata al majuelo de S. E., a cuyas excelentes ubas negras hizo guerra implacable el teniente capitan de carabineros Dn Miguel Correa, que desde la villa de Manzanares se unio a nuestra brigada para hacer la presente campaña con el acierto que otras veces.

Por la noche, opera manchega. Y asi como en ciertas partes del mundo nos quiebran la cabeza con la Mariquita, la Agostini, la ..... aqui estan discordes los criados sobre qual lo hace mejor, si la Deogracias, la Frayla o la Milanesa. Es tan grande el concurso que, no cabiendo la gente en el patio, llega hasta la luneta.

Dia 17.

Como a media legua de Valdepeñas hai un bosque sagrado, pues tiene algo de sobrenatural un tramo de alameda verde y espesa, con un pequeño arroyo, en medio de campos tan áridos; pero eso no quita que los vecinos les dén sus buenas podas. Aqui se dirigio esta tarde la cavalgata. De vuelta al pueblo, hubo paseo publico, etc.

Dia 18.

Gala. Misa solemne y procesion del SSmo en la parrochia. Viene a casa la escuela plena de los muchachos; formanse en el patio y entonan el catecismo entero de Fleury, preguntandose y respondiendose una docena de contrincantes. El primer premio del mas sobresaliente, que era el mas roto, fue un vestido.

Por la tarde, nuevo espectaculo. Hai aqui una compañia llamada de Jesus, que deberia llamarse Sta Hermandad por ser cofradia de Jesus Nazareno y gobernarse en estilo de guerra. Tiene su capitan, su alferez y sus cabos de esquadra. Publicabase hoy la fiesta para el 29 del corriente; y habiendo salido los hermanos soldados con

sus oficiales, bandera, tambor y escapularios al cuello, marchando a quatro por fila, vinieron a sacar a Sus Excelencias y los llevaron delante entre dos alabarderos como dos sayones, con las armas a la funerala. Entraron en el convento de los Trinitarios e yglesia de Jesus, y luego siguieron el paseo por algunas calles: bien entendido que, al pasar por las casas de los cabos de esquadra (que ellos llaman *esquadras* a secas), se encontraban a las puertas tres o quatro mozos y mozas con grandes jarros de vino tinto, y todos los cofrades iban bebiendo por su turno.

Volvieron a dexar en casa a S. E., quien salio segunda vez al campo y entró en la ermita de N[ra] S[ra] de la Cabeza que es de buena fabrica. El camarin merece atencion por sus bellas pinturas y su techo, en el qual se ve la historia de la aparicion de la ymagen a un pastor. Son de mano de un tal Alberto, manchego. Cuida de esta ermita el gremio de pastores. Por la noche, opera nueva.

Dia 19.

Nada notable, sino la bella ermita del S[mo] Christo de la Misericordia.

VIAGE A LA MANCHA EN 1774. SEGUNDA PARTE.

A Dios Valdepeñas. Oy a las 4 de la tarde salimos de este pueblo cuyo nombre dexamos atras repetido catorce veces. Nos acompañaron algunos caballeros en cavallo y en coche. Pasamos el rio Jabalón, rio tan sonoro y terrible como el Flegetón de los poetas; pero, descartando lo fabuloso, solo es a la verdad un pobre arroyo o un caz de cuya agua no se aprovecha ni una gota en todo el terreno.

De Valdepeñas a S[ta] Cruz de Mudela hai dos leguas de buen camino. Nos salieron largo trecho a recibir un alcalde, un abogado, un medico y otros personages oficiales de milicias con uniformes. Luego una berlina con mas gente. Luego los varios pelotones de muchachos qu

corrian tras el coche. Luego la descarga de fusileria de los guardas de viñas. Luego una soldadesca de bravos mocetones con sus banderas y alabardas. Luego, en fin, el inumerable populacho que coronaba las calles, plazuelas y peanas de las cruces, de manera que con dificultad se iban abriendo paso los coches. Por cierto que esta parecia una magnifica entrada en triunfo. En medio de tales aclamaciones, de una nube de polvo y de incesantes vivas y repiques, se apeó S. E. en las casas que le tenian dispuestas, donde fue recibido y cumplimentado del cabildo eclesiastico y otros principales vecinos.

Estaba toda la calle hirviendo de un enxambre de hombres, mugeres y muchachos que, con los ojos en las ventanas, las monteras, las faldas y regazos listos, esperaban del cielo el mismo maná que habia llovido en Valdepeñas. No tardó mucho. Porque hé aqui que la nube preñada de Dn Bartolomé se les asoma benéfica, y llenando los fuertes puños de moneda de Segovia empieza a regar las cabezas de la multitud. Hagase aqui alto y contemplese la vocingleria, chillidos y cachetadas de un lance como este. ¿Y quales no fueron los gritos de aplauso quando de alli a un poco se dexó ver S. E. desde un balcon? Se pudieron caer muertas las aves que volaban como en Corinto, luego que el consul romano declaró libres a los Griegos. En punto de gritos, bien se pueden comparar los Manchegos con los Griegos sin pedanteria.

Despues pasaron S. E. a la yglesia parrochial, ancha, grave, aseada y majestuosa, servida de un cura y 12 sacerdotes. Hicieron oracion en sus sitiales, adoraron la ymagen del SSmo Christo, obra de las manos de nuestro compañero de viage Carnicero; se dio un paseo por el lugar, por todo el qual resonaban los vitores de las mugeres. Nota: todas las robustas mugeres de estos pueblos visten mas corto que en Madrid; todas estan criando, y por cosa rara se suele ver una sin su niño en los brazos. Asi estos pueblos fecundos y pobres son un taller admirable de muchachos de que estan llenos como colmenas.

En contraposicion hai aqui un convento de Agonizantes. Visitose finalmente la ermita nueva de N. S^a de la Encarnacion, que es casa de hospital sin camas y en donde está la capilla del Cristo que crece.

Por la noche, opera de seguidillas con muchas voces y pocas buenas. A las 8, hubo en todo el lugar una grande iluminacion de hogueras, sobre las que saltaban los muchachos prodigiosamente.

Dia 21.

San Mateo. Asistencia a la misa mayor que se cantó con la solemnidad posible. Visita a algunas matronas de esta santa villa y a las bodegas, graneros y lagares de S. E.

Por la tarde, paseo como de una legua a la mina de antimonio que se acaba de descubrir. La beta que se saca de este apreciable metal es mui pura y parece rica. Se ha abierto un hoyo de diez varas en quadro y como de ónce o doce de profundidad. El agua, que es de un áccido mui delicado, empieza ya a incomodar a los trabajadores. El terreno es capellania de un clerigo de este lugar de Santa Cruz y se ha abierto de cuenta de la compañia de libreros de Madrid.

Dia 22.

Levantados desde las 4 y media de la mañana, salimos a las 6 en coches y acompañamiento de a cavallo a la gran romeria de N^ra S^ra de las Virtudes. Es un sitio agradable, por ser ya tierra quebrada, vecino al monte y solo una legua lejos de Santa Cruz. La ermita es bella, larga y descollada como todas las de esta tierra que tiene su mania en buenas ermitas. La capilla mayor es hermosa, la sacristia mui decente, el camarin bien pintado, la hospederia tal qual y la plaza de toros (que es la principal parte de estos santuarios) excelente por sus largos corredores sobre columnas de piedra. Tiene al lado una espesa alameda con dos dilatadas calles de arboles altos y dere-

chos ; y un tiro de piedra mas alla queda la huerta de S. E. Hai bastante agua y buena de que se provee el lugar. Hai tambien una cantera de piedra berroqueña que despues de bruñida puede competir con el marmol. Hai caza de liebres y conejos.

Oida misa, se montó a cavallo y se marchó tras las aventuras de aquellos montes con algunos hurones, galgos y podencos. Iba en una burra albardada y montado a lo mugeril Dª Pedro Membrilla, presbitero por las ordenes que tiene, cazador por la profesion que hace y hombre salvage por el raro traje y su natural figura, su capote de monte, su chupa, su sombrero redondo, su garrote, etc.

Despues de haber andado una legua, recorriendo parte de las tierras montuosas de la Cañada del Aguila, adonde trata S. E. de fundar una nueva poblacion, se volvió a la ermita. Serian las once y media. Los perros y cazadores se habian extraviado. D^n Isidoro Carnicero se habia perdido, los caballeretes de Sta Cruz, que vinieron en coche, habian jugado a la treinta y una y los cocineros y reposteros habian aprontado la comida para mas de setenta personas agregadas.

Por la tarde, hubo paseo en la dicha alameda y graciosas harlequinadas de los tontos. De vuelta, entraron los coches y demas comitiva por la calle ancha del lugar con los acostumbrados aplausos. Nota que la villa de Sta Cruz está situada en figura de cruz, las calles regulares y llanas, aunque mal empedradas, y las casas parecen mas bien conservadas que las de Valdepeñas. Sobre un cerro inmediato tiene una ermita de S^n Roque por ciudadela. El vecindario es de mas de mil vecinos.

Opera manchega por la noche, y el gentío que estaba en la calle silvó á unas de las damas operistas.

Dia 23.

Ha llovido esta noche. Despues de misa, visita de las

escuelas de niñas y muchachos, quienes dan buena cuenta del catecismo. Por la tarde, se ha ido al convento de los PP. Agonizantes y á un olivar de S. E. que puede dar buen azeyte para la estrema uncion. Tiempo fresco y nublo.

Dia 24.

Lluvia por la mañana. Por la tarde, cavalgata a la dehesa de este término compuesta de pastos y encinas. Tienen poca bellota. Las liebres no se dexaron ver.

Dia 25.

Domingo. Gala. Despues de la misa mayor, vienen a casa en procesion con pendon y cruz los muchachos de la escuela. Exercitanse sobre el catecismo de Fleury en que estan mui versados. Manda S. E. calzar a seis de los mas provectos y dar una colacion a los demas.

Hemos hecho visita a un colegio de garañones, burros padres de las incomparables mulas manchegas. Son terribles animales. Habitan siempre a obscuras en celdas separadas, donde estudian mucho y salen a revolcarse al corral pocos instantes, porque tambien se suele profesar clausura aun quando no se guarda castidad. Quiza por una y otra razon padecen de gota.

Por la tarde fuimos a una parrochia de Francia[1], pues aqui hai visperas los domingos y asisten a ellas los feligreses. Rezaron luego el rosario y la letania. Nota que hasta lo que aqui se reza es en tono de seguidillas. Tambien pronuncian la *s* de un modo raro. Despues subió al pulpito el cura y dos muchachos a una mesa contigua, de manera que, haciendoles algunas preguntas, explicó

1. Par « paroisse de France », il faut entendre vraisemblablement une paroisse de colons français de la Sierra Morena.

un punto del catecismo. Concluyó con una buena doctrina sobre el evangelio del dia.

En saliendo de la yglesia, paseo por todo el lugar con vivas y acompañamiento de muchachos y niñas. Aqui todos se llaman Camilos y Camilas. El color favorito de que tiñen sus telas es un buen naranjado, procedido de las costras de hollin y yesq que sacan de las chimeneas. Es mui parecido al achote. Los niños del pecho llevan ya monteritas.

Dia 26.

Vamos con el cofre a cuestas, verdaderos caballeros andantes. Ya salimos de Sta Cruz de Mudela a las 2 de la tarde con seis carros cargados y siete coches, encaminados a la villa del Viso. Hai dos leguas largas. A medio camino, coche con la justicia y diputacion de la villa. Uno de los alcaldes es el que rebuznó. Un poco mas allá quatro soldados y dos sargentos de una partida de dos regimientos de cavalleria que por casualidad se hallaba en el lugar y salieron a render honores a S. E. Los sargentos marcharon a los estrivos del coche, y los quatro soldados iban delante haciendo de batidores, todos espada en mano.

Luego algunos caballeros ginetes del pais; y como nos acercabamos al lugar, encontrabamos los pelotones de muchachos corriendo y chillando vivas. Ya se acabó el titulo de marques de Sta Cruz. « Viva el marques del Viso ! » y pobre del que diga otra cosa. Mas adelante una soldadesca de bravos mocetones que hicieron repetidas descargas de fusileria. Despues una danza de espadas, cuyos diestros danzantes llevaban chupas y monteras adornadas por sus mozas de cintas y lazos. Habiendo entretexido las espadas, el que hacia de guion trepó encima y dixo a S. E. una décima con ademanes de energúmeno. Tambien habia otra danza de garrotes.

Hizose el recibimiento y entrada con toda esta rústica pompa por medio de un juicio universal de gente que se

deshacia en vitores y manotéos. Las monjas en sus vistas tremolaban tantos pañuelos blancos que parecia lavadero en dia de ayre solano. En fin, al ruido de repiques, gritos y escopetazos, nos apeamos en el gran palacio del Viso, por fuera palacio encantado y por dentro un encanto. Hallamos formado otro piquete de soldados de ynfanteria sobre las armas en el pórtico, la villa, el cabildo eclesiastico, los frayles de S[n] Francisco, etc.

A todas estas ya estaba D[n] Bartolomé Ortega en una ventana como Atabalipa, metiendo el puño en su talego, y lleno de corage empezó a arrojar ochavos a la multitud, los quales, como caian de mui alto, pudieran haberles hecho mal, si el dinero lo hiciese. O que hombre tan amable se ha hecho este D[n] Bartolomé en estos lugares! Por donde quiera que pasa lo señalan los muchachos con el dedo.

Despues fue S. E. a rendir a Dios todos estos obsequios en la parrochia, templo pequeño, viejo y que amenaza ruina. Sirvenla mal diez sacerdotes con el cura. Luego a la yglesia del convento de monjas de S[ta] Clara, y entramos en el locutorio. Son once religiosas que hablan, piensan y hacen biscochos como todas las del mundo.

Por la noche, seguidillas, opera del Metastasio del Viso, el licenciado Castaño, presbitero y maestro de escuela que zurra bravamente la badana a los muchachos. Son dos voces, y la orquesta quatro guitarras y un violin. Este lo toca un boticario calvo, que quiza lo usa en su botica para la mordedura de la tarántula. Asistio la justicia y regimiento. Asistio el venerable cabildo en balandran y palo. Yluminacion de hogueras en las calles.

Nota que no fue decima la que declamó el danzante de las espadas, sino dos redondillas y una quarteta:

Con bien venga V. Exelencia
Oy al Viso con su hijo,
Pues de su bondad colijo
Que le imita en la clemencia.

Con afectos liberales
Vuestros vasallos, Señor,
Os muestran el fino amor
Que arde en sus pechos leales.

Oy, Señor Exelentisimo,
Para que benigno obres,
Dios salud te dê, amantisimo,
Para consuelo de pobres.

Dia 27.

El palacio del Viso es una de las cosas buenas de España, una de las que deben ver los estrangeros y estudiar los architectos españoles que no han ido a Ytalia. Desde que se entra por la puerta se ensancha el corazon y el alma como que se halla forzada a formar ideas soberbias. Que claustro tan alegre! Que arcos tan descollados! Que bóbedas! Que pinturas al fresco desde el mismo portal! Que escalera de mármol con dos derrames! Arriba, que prodigioso corredor con barandas y balaustres de igual piedra! Que puertas tan de gusto! Que pinturas históricas con sus inscripciones y encima algunos fanales de galeras tan venerables por su antigüedad, como por ser memoria de los trofeos del grande Dn Alvaro de Bazan, primer marques de Santa Cruz! Que oratorio! Que salas! Que chimeneas! Que inteligencia de architectura! Que adornos! Que techos! En ellos se registran las hazañas y sucesion de la familia Bazan con sus verdaderos retratos. Hai una armeria. La sala que llaman de Portugal es una de las bajas: pero ella sola merece todo atencion por sus pinturas, en las quales está todo el diario de la conquista de Portugal con los retratos de los gefes que la conduxeron y las verdaderas vistas de las ciudades, puertos, armadas, fortalezas, etc. [1]

1. En regard de cette description lyrique du palais d'El Viso, il convient d'en placer une autre moins enthousiaste,

Sucede que quanto mas se observa esta obra, tanto mas gusta. Carnicero asegura que le parece que se halla én algun palacio de Roma. Ella, a la verdad, es un honroso monumento del grande espiritu que la hizo y del buen siglo de las artes en España. Pero al misme tiempo es dolor que esté en el Viso y mucho mas que hubiese estado abandònada desde principios dé este siglo; y, a no ser el desvelo del poseedor actual que conoce todo su precio, ya se hubiera acabado de arruinar. No olvidemos que las cantinas y toda la vivienda subterranea es otro mundo y un esmero del arte... Pero salgamos del palacio por Dios, y piquemos la retaguardia al diario que se va haciendo inmenso.

Misa a la parrochia con organo: capellan de honor, el P. Dn Adrian Cañete. Despues visita a los mesones y graneros de S. E. Por la tarde, a las 2, cavalgata al olivar nuevo y huerta del Valle de los Perales, que es una legua de camino. Sol fuerte. Y nótese que desde oy ya no sale S. E. al campo, sino con chupa de ante y capote de monte a la manchega. Reducese este a dos varas y media de paño pardo, burdo y sin mas corte que un agugero o abertura en el medio para meter la cabeza.

Dia 28.

Visita a la escuela de lós muchachos que saben el cate-

celle du major Dalrymple qui traversa la Manche au mois de juillet 1774, trois mois environ avant Viera : « C'est un grand bâtiment quarré qui a été beau jadis ; mais qui tombe en ruines aujourd'hui ; les dedans ont été embellis autrefois par des maîtres Italiens dans le goût où l'on voit encore quelques palais à Gènes : les murailles sont chargées de fresques qui représentent les anciens exploits de cette maison contre les Maures (lisez : les Portugais) ; on conserve dans le garde-meuble beaucoup de trophées enlevés sur eux » (*Voyage en Espagne et en Portugal dans l'année* 1774, Par 1783, p. 40).

cismo de Fleury, y a la de las niñas que saben el de Ripalda. Por la tarde, a las 2, cavalgata a la huerta del Judio, distante una legua del lugar. Gran sol. Agujetas.

Dia 29.

Sn Miguel. Visita a las monjas. Por la tarde, expedicion general a la Sierra Morena y venta de S. E. distante dos leguas del Viso y demarcada en todos los mapas de España[1]. Camino agrio, pero recien compuesto. Pasase por la nueva poblacion de Magaña. Extravio a ver un colmenar. En llegando a la venta, se encontró apostado un piquete de quatro soldados miqueletes que hicieron una descarga de fusileria y no mas porque los cavallos se espantaban. Venian enviados del comandante de la Carolina, que estaba en la venta de Miranda, para que hiciesen a S. E. la debida guardia durante su residencia en aquel parage con una carta mui atenta. Despidioseles luego con otra y la gratificacion ordinaria.

Es la Venta del Marques un edificio antiguo, hecho para harrieria, en forma de tres naves, cuyo punto de vista principal es la cocina y chimenea. Tiene solo dos quartos o celdillas tristes y penitentes con el suelo mal empedrado, como toda la casa. Aqui pues se aquarteló todo el exercito de familia, comitiva, cazadores, ojeadores, caballeros del Viso, tontos, venteros, mozos, harrieros, mugeres, muchachos, coche, mulas, cavallos, perros, borricos, bagage, etc. Entonces si que era esta venta un verdadero castillo.

Valgame Dios qué bulla ! Como andaban encontrandose unos con otros ! Colonos de Magaña con regalos de manteca fresca y lombardas. Unos hablan, otros cantan, otros rien, otros regañan y todos piensan en la cena. Duermese poco y tarde. Jamas se habrá pagado ruido mas verdadero

1. La *Venta del Marqués* est citée par Dalrymple, *Voyage*, etc., p. 38.

en ninguna posada. Veianse las camas desparramadas por aquel duro suelo, cuyos colchones habian convertido en piedras su poca lana.

Dia 30.

Todavia no eran las 4 de la mañana quando todo andaba bien revuelto. Ya Dn Bartolomé, como si hubiera hecho la vela de las armas, entraba y salia con una manta colorada sobre los ombros y su gorro tras de las orejas despertando a los que no habian dormido, quejandose de lo mullido del catre y pidiendo migas, chocolate, pan, biscochos, etc.

Dispusose la monteria. Partieron los ojeadores y cazadores. Partio S. E. a cavallo con una caterva de aficionados y servidores. Hizose la batida. Murio un feroz venado con unas venerables hastas de quatorze puntas, traspasado de dos balas, una de ellas (la primera) disparada de mano de S. E. Vuelvese del monte a la una. Soles picantes. Que no se comió ! Que no se bebió ! Que no se devoró ! Parecian unas segundas bodas de Camacho.

Por la tarde, otra cazeria con perros desde las 2 y media hasta las 7 y media. El sueño y el cansancio hizo que se pasase una noche mas tranquila.

Dia 1o *de octubre.*

A las 4, la manta colorada de Dn Bartolomé ; una inundacion de migas y torreznos. Salida de S. E. a otra batida camino del Viso. El Señorito vino en coche. Llegamos al Palacio a las once. Repiques de las monjas que ahora viven todo el dia en el campanario.

Por la tarde, asistencia a las visperas de N. Sa del Rosario en la parrochia. Paseo al convento de Sn Francisco. Tiene ocho o nueve religiosos bien alojados. Luego se tomó el camino de los pozos de donde se saca la famosa tierra blanca para quitar manchas. Sirve tambien para blanquear las paredes. Es una marna mui exquisita. Aca-

bada de extraer está blanda y mantecosa como jabon. ¿ Y quien sabe si esta provincia tomaria el nombre de Mancha de la virtud que tiene la dicha tierra ? ¿ Qual seria la opinion del P. Sarmiento ?

Dia 2.

Domingo. La fiesta del Rosario. Misa y sermon de un frayle Francisco. Por la tarde, visperas, rosario, procesion, y despues otra procesion y paseo por todas las calles del lugar. Repitense los vivas de las mugeres, chillidos de los muchachos y manoteos de las viejas. Aqui hai mui pocos avanicos. Todos piden, todos presentan memoriales. Conservan el antiguo termino de *ogaño, hacello, decillo*. Tiene el lugar una buena calle, las casas bajas por punto general. Hai mas de 800 vecinos. La tierra es fertil y lleva buenos frutos. Los habitantes tambien lo son ; pero no trabajan mucho la tierra ni cultivan el entendimiento.

Dia 3.

Desde las 2 de la tarde, corrida de liebres en el parage que llaman el Palancar, a media legua del Viso. Sol fuerte. Quando volvio por la noche la cavalgata, nos encontramos con un espectaculo nuevo y mui agradable. Todas las casas de la carrera estaban iluminadas con candiles que tenian las mugeres en las manos, levantando los brazos quanto podian.

Dia 4.

Dia de San Francisco. Gala y besamano en el Palacio, siendo poco lucido el concurso de las personas mas condecoradas de esta villa que se presentaron en él con tan plausible motivo. Asistencia á la fiesta del santo patriarca en su convento, en que hubo descubierto, misa, sermon, procesion y violin.

Por la tarde, jornada general a la ermita de S[n] Andres, o, como dicen aqui, *el Santo*, a dos leguas del Viso en las faldas de la Sierra Morena. Salimos a las dos y media. Extravio a ver unos castañares. Lllegóse al anochecer, seguidos hasta de mugeres y muchachos del lugar que se fueron tras de S. E., ó, por mejor decir, tras de Jacob y Nicolas, nuestros gefes de cocina y reposteria.

Está la dicha ermita y su hospederia sobre un cerro que hace falda a otros cerros. Tiene mui bellas vistas. Es sitio hermoso y alegre, y la ermita, sobre ser mui capaz, está bastante aseada. Al pie, hai una huerta, una fuente y un castañar. Alcanzase a ver, como a tres leguas, el fuerte convento de Calatrava, plantado sobre una eminencia.

Habiase juntado en la ermita una asombrosa chuzma, no solo de la comitiva de familia, de eclesiasticos y caballeros del Viso, cazadores y gente del ojeo, sino tambien de las alquerias y aldeas del contorno, atraidas de la novedad y de la vida eremitica que se iba a hacer en aquel santuario. Asi hubo por la noche rosario, seguidillas, hogueras, ranchos, cenas, chascos y terrible bullicio.

Dia 5.

Desde las 4 de la mañana, manta colorada, migas, almuerzos, misas, cazadores y escopetas. Salese a la batida a las 6 y media, en burros todo el mundo. D[n] Bartolomé en garañon. Dexemoslos ir y baxemonos los poco aficionados a caza a pasar la mañana al castañar y fuente. Leese en la Vida de D[n] Quixote, y es cosa de ver la mala cara que ponen los Manchegos a este libro. Vuelven de la batida a la 1 y media con solo un venado tuerto de diez puntas. Empieza luego a rodar la comida por todas partes. Comese y bebese sin fastidio ni cumplimiento. Ponense malos los dos tontos de tanto como tragan, y es menester sangrarlos.

Segunda monteria en burros y con perros a las 2 y media de la tarde. Los demas vamos a cavallo al castañar de la Cerecilla, sitio deleytoso y ameno, aunque mal çuidado. Tiene bravos castaños y muchas castañas. Tiene dos molinos. Y, sobre todo, tiene un despeñadero de agua el mas gracioso y grutesco que cabe en la imaginacion. Estas aventuras se acabaron con el dia. Por la noche, rosario, musica, cena, mas sueño y menos bulla.

Dia 6.

Asi que son las 4, se vuelve a alborotar la colmena y, despues de la misa y de las migas, se dispone otra gran batida camino del Viso. Una partida vuelve en coche, otras a cavallo. Llegamos al lugar a las 10. Dos horas despues llegó S. E. con las manos vacias.

Por la tarde, siesta larga, y hubo hombre gordo que durmio tres horas. Paseo a la huerta del Pilar, y notese que en todas las huertas solo se cultivan verenjenas, tomates y el rico pimiento. Fue la vuelta con una gran tropa de muchachos armados de albacas, cañas y eneas verdes, cantando la Ave Maria entre chillidos de mugeres y viejas.

Dia 7.

Despues de misa, al jardin del Pradillo. Por la tarde, a las 2 y media, corrida de liebres en el campo de Navazo, de cuya cazeria se volvio a las 8 de la noche. No hubo seguidillas.

Dia 8.

Viene a Palacio la escuela de los muchachos presidida de su maestro, y, a presencia de S. E., hacen exercicio de leer y del catecismo con todo desempeño. Daseles una colacion.

Por la tarde, a las 2 y media, pesca al riachuelo de la 'resneda. Cogieronse muchos pesces, barbos, anguilas y alápagós, aturdidos con cal viva.

Por la noche, musica y una nueva voz de una cojita del lugar de la Calzada.

Dia 9.

Asistencia a la fiesta de Sn Francisco en las monjas con misa, sermon y convite a comer en el locutorio. Hubo perdices bien compuestas ; hubo olor a frayles, porque estaba el guardian, vicario y predicador, hubo bomba, esto es brindis del padre vicario con una decima a Su Exa. Las monjas ya pedian la llave de gentilhombre para tocarla, ya el toyson y venera para ensalzarlo, ya el relox de faldriquera para verle menear por si solo.

Por la tarde, visperas y rosario en la parrochia. Paseo por todo el lugar, etc.

Todo está ya pronto para emprender mañana a las 5 de la mañana otro mas largo paseo a Andalucia, a Sevilla, a Cadiz. Ea, a camino, a camino...

(Bibl. Nationale, Ms. Esp. 424, fol. 187 à 207.)

VII.

EXTRAIT DU JOURNAL DE L'EXPÉDITION CONTRE ALGER EN 1775, RÉDIGÉ PAR FERNAN NUÑEZ. — CRITIQUE DES OPÉRATIONS. PLAN D'UNE NOUVELLE EXPÉDITION.

148. El que por maior, ó en globo, reflecxione todo lo hasta aqui dicho, llegara sin duda á formar sobre lo succedido los conceptos generales que siguen, sobre los que sin duda hara nuebas reflecxiones. El primer concepto general que toca todo al General y sus providencias es que un solo y unico desembarco se mandó hacer el 3, que se dilató para el 4, verbalmente, en el mismo parage, que se mandó para el 5 trasladarlo a otra parte que se cree ser la Mala Muger, que se mandó hacer el 6 en el parage que se tenia mandado para el 3, que se dilató para el 7 en el mismo parage y que, por fin, no se hizo hasta el 8. No creo que haya muchos exemplares de haver mandado una misma cosa tantas veces. Esto quiero decir que no se mandaba con prevision y conocimiento de lo necesario al desembarco y del tiempo preciso para aprontarlo. No faltara acaso quien quiera atribuir la repiticion de ordenes á otras causas, sacando sin culpa al General. Yo todo lo he dicho. Reflecxionese, que yo no quiero repetir ni entrar aqui en largo detalle de si S. E. pudo prever y evitar todas las dilaciones del desembarco.

149. El segundo concepto general toca á las tropas, al General é yngenieros, y es que, haviendo tomado tierra, lo primero que hicimos fue formar un confuso orden de

batalla, contra una orden expresa [1], que abanzamos sin saber á que, que nos retiramos andando hacia atras, que nos retrincheramos donde estabamos dominados y enfilados, y que, á las 24 horas, estabamos en nuestros barcos para bolver á España. Lo que esto quiere decir, lo infirirá qualquiera por lo que he dicho y escuso repetirlo.

150. El tercero concepto general toca al General y á las tropas, y es que hicimos un desembarco en un pais enemigo, á las barbas de su capital, en medio de su exercito y baterias, que despreciamos la multitud y todas las prevenciones que mui de antemano se havian hecho contra nosotros; y, en fin, que nos reembarcamos sin que nos lo intentasen estorbar. Todo esto es valor, spiritu, vizarrias, riesgos despreciados y atrevimientos poco oydos. Todo esto, pues, pasó en veinte y quatro oras.

151. Antes de dejar la pluma, quiero añadir algunas cosas que no desdicen del asunto. Como los Moros pueden mantener un tiroteo continuo, sin exponerse, aprobechando las pitas y abrigos que se hallan en las immediaciones de la plaza, es preciso que se hallan (*sic*) medios para librar de este tiroteo al exercito conquistador que marcha á poner sitio á Argel, porque, de no hacerlo asi, es imposible adelantar. Yo no allo arbitrio para no perder gente y bastante, pero para perder menos me manejaria de este modo. Desembarcando el exercito, me retrincheraria para ordenar las tropas que siempre salen de la mar con bastante confusion. Hecho esto, formaria una buena vanguardia con buen gefe, á quien haria ocupar las alturas de los montes ; esta deveria ser capaz de hacer frente á un ataque de tropas enemigas. Es cierto que esta vanguardia sufrirá el tiroteo, pero libraria de el al exercito por la frente. Por el flanco expuesto que mira al campo del Moro destacaria tropas que se

1. « En el desembarco, cada brigada se colacará en su lugar de batalla, formando una columna que tenga una compañi de frente y á seis de fondo » (Ordre du 2 juillet 1775).

encargasen de sufrir el tiroteo por este costado, amparandose tambien de las muras que le viniesen bien. Muchas tropas ligeras andarian en esto para aprovechar qualquiera descuido de los Moros, ya rodeandoles, ya atacandoles quando menos lo esperen, y, en fin, separandoles del exercito quanto se pudiese a fin de que este haga su marcha con tranquilidad. La parte de la costa u de la orilla del mar no necesita tanto cuidado. Confieso que no alcanzo otros medios de marchar un exercito por este pays hasta la plaza, y si los Moros saben aprovechar sus ventajas, aun con todo esto se perderá gente y mucha. La cavalleria es de poquisima utilidad para estas cosas en las circunstancias de que trato. Las tropas ligeras son utilisimas y todos los flancos del exercito deven tener quantas se pueden de estas tropas para poder adelantar ó marchar á la plaza: verdad es que este mal camino vestido sera de dos o tres leguas, segun donde se desembarque.

152. Ygnorase qual fuese el exercito argelino, esto es a que ascendian todas sus fuerzas prevenidas para nuestra oposicion. Creen algunos que todo su exercito era de 14,000 hombres, otros aun aumentan fundados en cartas, que suponen ser de consules, en que con la maior individualidad se cuentan tantos del bey de Constantina, tantos del de Mascara, etc., que suman lo que he dicho. Yo, discurriendo por lo poco que vi, boy á exponer quanto se me ofrece en este particular.

153. Es cierto que detras de los montes y tierra adentro podria haver y caben muchos exercitos numerosos; pero yo creo que todo el exercito moro se via desde la mar, y me fundo en que los Moros son hostentosos y su fuerte es aparentar, como se infiere de sus descargas y sus formaciones que hicieron a la orilla del mar antes que tomasemos tierra. Esto me persuade a que vimos todas sus fuerzas, que no es regular ocultasen, quando deseaban intimidarnos y aparentar el valor que no tenian. Esto supuesto, voy á computar los Moros que

vimos, esto es, en mi dictamen, el exercito completo de los Argelinos.

154. Dicese que la tarde del 30 de junio toda la orilla, desde la Punta de Pescada hasta la de Montefus[1], estaba como acordonada de Moros que hacian fuego al ayre. Yo no vi esto, por que llegue un dia despues. La distancia entre dichas puntas es de cinco leguas, que hacen 30 á 40 mil varas: suponiendo un hombre por vara, havría en toda la bahía de 30 á 40 mil Moros. Aunque concedamos que en algunos parages havia hileras de Moros, esto es que estaban unos tras otros como en formacion, tambien es preciso conceder que mas bahía havia sin Moros que con Moro; no podian las hileras ser numerosas, porque todas hacian fuego y por esto estaban muy estendidos.

155. Havia en la orilla dé la bahia algunos campamentos de Moros proximos á sus baterias. Entre estos campamentos se distinguia por su magnitud el que estaba inmediato al Jarach[2], que era como la mitad de todos juntos los restantes. Encendian los Moros algunas tardes al anochecer fuegos en dichos campamentos; estos fuegos estaban esparcidos y regularmente como sus tiendas y los harian naturalmente por obstentacion. Muchos amigos contaron, á instancias mias, muchos fuegos en el Jarach, y sin embargo que parecia que se tocaban y que, antes de contarlos, parecia que havia mas de 1000, despues de contados hallaron 56 hogueras en este maior campamento, siendo pues creible que cada rancho ó companía hiciese su hoguera, como se infiere de que las hogueras eran proporcionadas al numero de tiendas en todos los campamentos; y, computando cada rancho ó companía de 100 Moros, resultan en este maior campamento 5600 hombres, y, suponiendo duplicados en los demas campamentos, serian todos 16800 Moros, y, quando

1. Le cap Matifou.
2. La rivière appelée Oued el Harrach.

este maior campamento fuese el tercio de los otros, serian 22400 los Moros que vimos en toda la bahia.

156. Hay quien diga que en el maior campamento del Jarach contó 500 tiendas entre grandes y chicas, computando á 10 hombres por tienda; resultan en este campamento 5000 hombres y 15000 por todos los campamentos de la bahia. Si en cada tienda huviese 20, serian 10000 los del Jarach y 30 mil los de la bahia.

157. Junto á la bateria del Jarach vimos formados los Moros de este campamento grande y el terreno que ocupaban no era el tercio de la distancia de dicha bateria á su immediata, pero esta distancia era dos tiros de cañon largos, esto es como diez mil varas; luego los Moros ocuparian como 3333 varas y eran otros tantos, en el concepto de uno de fondo, y si fuesen tres de fondo (no podian ser mas porque hacian todos fuego) serian 9999 los Moros de este campamento y como 30 mil los de toda la bahia.

158. En lo mas elevado de este campamento havia una tienda, que, entre todas, se distinguia por lo grande y seria del gefe del campamento. Siguiendo la cumbre de la lomita, en cuya falda estaban todas las tiendas menores, havia otras tiendas como en linea menores que la maior, pero visiblemente maiores que las demas. Estas tiendas semigrandes serian de capataces ó gefes subalternos, que mandarian alguna division o regimiento. Suponiendo pues cada jefe con 300 subditos uno con otro, y no llegando las tiendas de dichos gefes á 30, se sigue 9000 por todo este campamento, y 27000 por todos juntos.

159. Todos estos computos, aunque admitan algun error son sin embargo mas fundados que quantos juicios se pueden hacer á bulto. De todos ellos se infiere que todos los Moros no eran 30,000, si aun llegaban. El que piensa otra cosa, haga sus calculos que lo justifiquen. No faltará quien, en vista de lo que digo, crea que mis computos ban mui por arriba. Yo creo lo mismo, pero, sea como fuere, yo no me he propuesto en este calculo

otra cosa que enseñar á indagar las cosas mas dificiles por varios medios que aproximan á la verdad, enemiga siempre del que abla á bulto.

160. Entiendo que al numero prescrito en mi ultimo calculo deve añadirse la guarnicion de la plaza y castillo del Emperador : una y otra son inaberiguables por calculos, pero lo cierto es que entre nosotros 6 ú 8000 hombres serian bastante guarnicion, si se ha de creer las cartas de consules. Se asegura en ellas que guarnecian la plaza 1200 hombres, que, aunque se engañen en un cero, seria 12000. No es creible que estos hombres que tanto aumentan el numero de los Moros disminuyan la guarnicion de la plaza.

161. Tambien convengo que á dichos calculos se añada 3000 artilleros, que son los que se necesitarian para servir 300 cañones en el concepto de 10 hombres por cañon.

162. Disminuye estos calculos el que la cavalleria necesita mas terreno que la ynfanteria, esto es que en el mismo espacio caben menos cavallos que ynfantes, segun los calculos que ordinariamente estan admitidos: un cavallo de frente ocupa lo que hombre y medio á pie.

163. En vista de esto se podrá pensar que nuestro exercito era bastante para este empresa ó conquista, porque siendo el exercito argelino de 30 mil hombres, bien pudieran 18 mil nuestros vencerlos. Esto es positibo. Pero no se ha de discurrir asi, sino se ha de tener presente la pagina en que digo que, antes de llegar á Argel, se perderá bastante gente sin poderlo remediar. Los 18000 hombres son pocos, no para dar una batalla y ganarla á los Moros, sean los que fuesen, sino para ir á Argel y llegar á poner el sitio. Qualquiera perdida es insuportable para tan poca gente y qualquiera accidente podria hacer perecer á todos. Esto tienen estas cosas: perder uno, no es nada para quien tiene muchos, pero para quien tiene solamente dos, no sole es perder uno, sino tambien perder los dos, porque el que queda no puede subsistir solo.

164. Se me antoja decir brebemente alguna cosa sobre los parajes donde se puede desembarcar en las inmediaciones de Argel, con el fin de conquistar esta plaza, como tambien de las ideas ó proyectos que parece tenia el General resueltos para conseguir la posesion de la plaza, aunque estas son cosas propias para los generales y en que pu[e]do estender[me] poco. No obstante opino que es permitido aun al mas infimo oficial (es) discurrir sobre las cosas mas dificiles para instruirse, y aun el criticar las acciones y resoluciones de su General, despues de pasadas, quando esto lo hace para adelantar sus conocimientos. Nadie deve limitarse a pensar lo que le toca, deve pensar mas allá, porque si asi no lo hace, llegará mas allá y no sabrá lo que le toca.

165. Puedese desembarcar en la playa de la Mala Muger o Mala Dona. De este paraje no tengo conocimiento proprio, pero he oydo que esta á tres leguas de Argel hacia el poniente. Hombres practicos dicen que, como es plaia abierta, está expuesta á muchos vientos, que su fondo es de peñas donde no agarran las uñas de las anclas o con el mobimiento de las mismas envarcaziones las peñas cortan los cables y se pierden las anclas, y tal vez las naves. La riva parece que es de facil acceso á las lanchas. El desembarco en este paraje tiene á mas las dificultades dichas pagina... para llegar á Argel.

166. Puedese tambien desembarcar entre el Jarach y Montefus ; el fondo es excelente para anclar y la riva de facilisimo acceso. En ésta distancia ai dos baterias, sin contar la del Jarach y Montefus; pero entre dos de ellas, o bien arruinando una, se puede tomar tierra sin peligro. Estas dos baterias son corto almuerzo para qualquiera navio que verdaderamente quiera batirlas. No ay en esta parte montes, arboles ni otro embarazo para que la artilleria de las naves no bata el alcance de su cañon, que es llano y descuvierto, a excepcion que ay jarales o vajos matorrales. Es verdad que este parage dista una legua mas de la plaza que el de donde desembarcamos y

que para hacer la conduccion de artilleria, etc., ay las dificultades del terreno vestido y embarazado. Nobstante, haviendo desembarcado en este parage, si el enemigo se hubiera presentado, huvieramos conocido su fuerza para tomar nuestras medidas y partido, y el, al descuvierto, huviera padecido sumo extrago de las naves por el flanco nuestro y de las tropas y artilleria por el frente. No creo que en este parage huvieramos sido jamas precisados a retirarnos precipitadamente y huvieramos sin duda rechazado al enemigo, que tal vez espantado se auientaria, quitadas las cabezas á sus proprios gefes, como les es costumbre.

167. El parage donde desembarcamos tiene el ynconbeniente de que, como desde la mar hasta la cumbre de la opuesta altura va el terreno ascendiendo, no pueden las embarcaciones batirlo bien, porque las balas se clavan contra la ladera y solo hacen daño sin revotar. Los Moros pueden, detras de los montones, pitas, etc., estar ocultos y atacar las primeras tropas antes de tomar formacion. Por lo demas es cierto que la orilla es a proposito, que no ay mas que pedir; las naves protectoras pueden arrimarse quanto se puede desear y la plazá no está lejos, cuia conquista era el fin principal.

168. No faltara quien diga seria conveniente desembarcar parte del exercito donde lo hicimos y parte hacia Montefus. De este modo los dos desembarcos cogerian en medio a los enemigos que se turvarian, pero para esto se necesitaba un exercito fuerte, exponiendose a ser batido en detalle.

169. Puedese desembarcar, segun he oydo, saliendo de la Bahia, dando buelta a la punta de Montefus y no lejos de ella. Se me ha asegurado que la riva es a proposito para desembarcar, pero necesariamente se tendrian que ir tomando succesivamente todas las baterias de la Bahia. Este parage dista de la plaza 6 leguas, pero tiene la comodidad de poderse retrincherar el exercito recien

desembarcado en la misma punta, como se ve en el plano num° 16°. Asi lo hizo Carlos Quinto.

170. Puedese desembarcar entre la plaza y Punta de Pescada, arruinando primero los navios las baterias que ay en esta parte que puedan estorvar el desembarco. Puesto el exercito en tierra en este parage y perfectamente atrincherado, no ay mas que marchar á la plaza por la misma trinchera, que desde luego puede empezar a abrirse por la proximidad de la plaza. Antes que esta, deben tomarse el castillo de Babaloet[1] y tres baterias que tiene debaxo a la orilla de la mar. Tomando esto, tiene poco que hacer el abrir brecha a la plaza. Dichas baterias y castillo de Babaloet pueden batirse por los navios, pero padecerian en esto bastante los buques, ya por el fuego de dichas baterias y castillo, ya por el del muelle que les llegaria, á mi juicio. Si se supiese el numero de cañones y su calibre que tienen dichas baterias y castillo y muelle, no seria dificil calcular el extrago que podrian causar en los navios antes de arruinarlas. Carezco de estas noticias y por esto no me meto en este detalle, que sin duda seria muy curioso. No es dudable que para destruir estas baterias enemigas serian mui utiles las baterias flotantes que podrian ser tantas y tan bien construidas que tal vez ellas vastaran para hacer cenizas el muelle y la ciudad. No computo su numero ni utilidad, porque de Argel no tengo mas noticias que las que pille desde mi enbarcazion, que como todas estaba mui distante. El desembarco en este parage siempre tiene la ventaja de no tener que andar por quebraduras hasta la plaza, pero, a mi parecer, tiene no mui buena riva para tomar tierra. Verdad es que yo mire esto de tan lejos que no pude ver nada con la distincion que se necesita para formar juicios cavales de las cosas. Haviendo desembarcado en esta parte con las precauciones correspondientes y haviendonos fuertemente retrinche-

1. Bab-el-Oued.

rado junto al mar y en poca extension, tal vez huvieramos hecho algo de bueno, saviendonos dirigir y haciendo la marina por nosotros lo que es capaz de hacer. Por esta parte no ay las dificultades que por las otras en quanto á bosques, etc. Es verdad que es mas dificil el desembarco, pero todo lo allanan las naves. Buelbo a decir que bien y mas que bien atrincherados y sabiendo dirigir desde el retrincheramiento los ramales contra la plaza, protegidos de las naves, no me causaria novedad que los 18 mil triunfasen de la turba, como Cesar en Alexia, pero insisto en que, desembarcando en otro parage, la cosa era mas que dificil y nuestras fuerzas por lo comun desproporcionadas. No quiero decir tan poco que sea prudente el que quiera con 18 mil hombres conquistar á Argel. Desembarcando en Babaloet, solo digo que no me admiraria, esto es que puede verificarse esta conquista.

171. Dicen algunos que es locura llevar excercito contra Argel, creiendo ynconquistable esta plaza, y que el medio mas seguro de acabar con estos piratas, es mantener a su vista envarcaciones de guerra que apresen las argelinas que quieran salir o entrar en el puerto, quitandoles de este modo el comercio actibo y las fuerzas maritimas, consiguiendose tambien que nadie fuese marinero y extinguirles este oficio. Lo que yo al pronto entiendo en este asunto es que no es tan facil mantener una esquadra con este destino, teniendo precision la monarquia de atender a otras necesidades que pueden ocurrir, y tambien porque perderiamos sin duda muchas naves en la costa, que es braba y la maior parte del año arriesgada por los vientos y temporales que reynan en ella, no teniendo donde abrigarnos. El comercio de los Moros es de sus frutos que, aunque ellos no los sacasen fuera, se los sacarian sus potencias aliadas, y siempre serian ricos teniendo frutos que vender y quien por ellos les llevase todo lo que les pudiese faltar, que no es mucho siendo tan sobrios. Es cierto que si la esquadra durase siempre, no habria marineros ni fuerzas navales,

pero habria mas cultibadores de las tierras y las artes, de que les resultarian otras ventajas y a nosotros la unica de hacer el comercio con sosiego.

172. En quanto a suponer que Argel es inconquistable, se engañan. El exercito o las fuerzas de los Argelinos se save lo que son, pues 6 o 8 mil Turcos la dominan. Las de los beyes que pueden ser sus aliados, aunque quasi siempre son sus enemigos, tampoco son muchas, pues no pueden dominar á los Argelinos con quienes tienen frequentes guerras y a quienes como a mas poderosos pagan tributos. La plaza por si no tiene por tierra defensas que lleguen a ser medianas; las murallas son antiquisimas, sin mas terraplenos que en algunos torreones. No ay baluarte alguno ni flanco de ninguna especie que sea de una magnitud regular; no ay camino cuvierto ni mas que una señal del foso antiguo del tiempo de las murallas. El castillo del Emperador que domina la ciudad es un quadradito con quatro torreones redondos en los quatro angulos. Creo que tiene foso y acaso camino cuvierto, pero de todos modos es una vicoca. Los otros castillos de Babaloet, Babasan [1], etc. son menores y de menos resistencia; son realmente unas baterias. Verdad es que la parte que mira la mar está sumamente fortificada, pero esto no la hace ynconquistable ni le aprobecharán estas defensas si se le ataca por tierra. La principal defensa de la plaza no está en sus murallas ni en el numero y valor de sus defensores ni su destreza; está en sus contornos. Estos son montañosos, quebrados, llenos de arboles, margenes y cercas, de modo que por lo menos legua y media o dos de la plaza se puede decir que es todo trincheras que forzar, barrancos que pasar y enbarazos que vencer, donde el mejor general perderá mucha gente. Esto es menester atender para proporcionar nuestro exercito á la empresa, porque si solo atendemos á las

1. Bab-Azoun.

fuerzas actibas de los enemigos, quedaremos siempre engañados. En Babaloet no ay estas dificultades.

173. Estos embarazos que ofrece el terreno al conquistador para que no pueda su exercito llegar a la plaza, tampoco la hacen ynconquistable : lo 1°, porque estos se pueden vencer con la advertencia, constancia y precaucion, y, lo 2°, porque los mismos obstaculos ay para que la cavalleria enemiga haga el daño que es capaz de hacer, siendo la parte mas escogida de su exercito y que en todos tiempos ha tenido grandes creditos.

(Bibliothèque de l'Université; Ms. 1311, pp. 102 à 126.)

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 23. « La princesse Léopoldine de Lorraine, notre tante maternelle. » Tante à la mode de Bretagne, la princesse Léopoldine étant la nièce de Françoise de Roquelaure, grand'mère maternelle de Don Cárlos et de Doña Escolástica.

P. 25 et p. 33. « Squillace ». Cet Italien finit sa carrière comme ambassadeur d'Espagne à Venise. D. José de Viera l'y visita en 1780 : « Hicimos alto en Mira (près Venise), sitio donde el embajador de España, marques de Squilace, tenia su casa de campo. El mismo salió con su muger y el secretario de la embajada don Isidro Martinez á recibirnos, y yo ví por la primera vez á aquel viejo carcomido, de cortos alcances y frívola conversacion, por quien se amotinó Madrid, y se habia puesto en movimiento casi todo el reino » (*Viaje á Italia,* p. 198).

P. 34 et p. 47. « Le comte Gazola. » C'est *Gazzola* qui est la forme correcte du nom de ce personnage. « Le Roi admet dans sa confidence son lieutenant général de l'artillerie, le comte Gazzola, seigneur italien très instruit de différentes branches de littérature, grand ingénieur, qui cultiva les beaux arts et a le premier découvert les ruines de Poestum, qu'il a visitées en personne du tems qu'il habitoit Naples ; il les a fait dessiner par Sabatini et graver à ses dépens par Bartolozzi » (Joseph Baretti, *Voyage de Londres à Gênes,*

Amsterdam, 1777, t. III, p. 74.) Il mourut à Madrid, le 4 mai 1780, à l'âge de quatre-vingt-un ans et demi. Voir la *Gazeta* du 23 mai qui le nomme : « Don Feliz Gazola, comte de Esparavara, Ceretro-Landi y Macineso ».

P. 67. « Le doyen Colon. » D. Pedro Isidro Colon de Larreategui y Angulo, né à Madrid, le 13 mai 1695, mort à Madrid, le 14 février 1770 : un descendant de Christophe Colomb, qui fut, en 1769, gouverneur intérimaire du Conseil de Castille. Charles III lui conféra le titre de comte de Torre Arias qui passa à sa fille, D[a] Maria Francisca Colon, mariée à D. Pedro Matias Golfin y Carvajal. C'est au fils de ce magistrat, D. Mariano Colon, que fut, après un long procès, restitué le titre de duc de Veraguas que possédaient depuis longtemps les Colon-Portugal-Stuart (Alvarez y Baena, *Hijos de Madrid,* Madrid, 1791, t. IV, p. 255, et J. Rezabal y Ugarte, *Biblioteca de los escritores de los seis colegios mayores,* Madrid, 1805, p. 82).

P. 72 « parti de Madrid pour Espetaperro ». Lire : « parti de Madrid en tapinois ».

P. 75. « Le comte Vincenti. » Le comte Hippolyte Vincenti, alors auditeur de la nonciature à Madrid et plus tard archevêque de Corinthe et nonce en Espagne. Viera le rencontra à Rome en 1780 (*Viaje a Italia,* p. 58).

P. 91 et p. 92. « Le fameux Olavide ». D'après D. Marcelino Menéndez Pelayo (*Historia de los heterodoxos espanoles,* t. III, p. 208), Olavide aurait eu une fille, appelée D[a] Engracia, qui mourut avant 1778 ; et, en effet, dans la lettre de Fernan Nuñez (citée ci-dessus p. 92, note 1), il semble que la « Gracia Olavide » désigne la fille plutôt que la maîtresse de l'aventurier péruvien : Olavide, qui avait épousé, en 1755, Isabel de Los Rios, pouvait, en décembre 1768, avoir une fille déjà mariée. Resterait à expliquer comment la fille et la maîtresse d'Olavide portaient le même nom. Etait-ce une fil naturelle ? En tout cas, le curieux renseignement don

par le baron de Gleichen subsiste et doit être exact. Pour ce qui concerne les relations de Fernan Nuñez avec Olavide, il convient de noter que celui-ci donna à deux villages créés aux alentours de La Carolina les noms d'*Escolastica* et de *Los Rios*. « Cette ville (La Carolina) est charmante », dit un voyageur français, « bien bâtie et située sur une éminence dont les alentours, à plus de cinq lieues, offrent l'aspect le plus agréable. Du haut des coteaux on découvre une foule d'habitations dont chacune forme un héritage et est l'asile d'une famille industrieuse ; en outre il y a cinq bourgs qui sont *Scholastica, Los Rios, Carboneros, Arellano* et *Guaramon* (lire *Guarroman*) ». (*Voyage en Espagne à la suite de S. A. Royale Mgr le comte d'Artois, par Alexandre Ballet, vallet de chambre de M. le comte de Vaudreuil,* dans la *Revue rétrospective,* 3e série, t. II, p. 54). A la rigueur, *Los Rios* pourrait faire allusion à la femme d'Olavide, Da Isabel de Los Rios (était-elle parente à un degré quelconque des Gutierrez de Los Rios ?), mais *Escolastica* désigne sûrement la sœur de Don Cárlos.

P. 92, note 1. Au lieu d'*aputado,* lire très probablement *apretado*.

P. 127. « Don José ». C'est bien de ce fils des Infantado qu'il est ici question. Don José mourut à Madrid le 8 mars 1775 et fut enterré à San Andres. L'épitaphe de son tombeau est ainsi conçue : « Aqui yace depositado el Sr Dn Joseph de Toledo y Salm Salm, hijo 3o del Excmo Sr Dn Pedro Alcantara de Toledo y Silba y de la Excma Sra Princesa Doña Mariana de Salm Salm, duodécimos Duques del Infantado. Falleció en esta villa el dia 8 de marzo de 1775, de edad de 5 años, 5 meses y 18 dias. » (Communication de D. Mariano Murillo). Voy. aussi Antonio Ponz, *Viage en España,* 2e éd., t. V, p. 104.

P. 205. Au lieu des mots : « Peut-être pour ces deux raisons ne souffrent-ils point de la goutte », lire : « Peut-être pour ces deux raisons souffrent-ils de la goutte. »

P. 213. « L'escadre espagnole mouillait en vue

d'Alger le 1er juillet 1775. » Une partie de l'escadre arriva déjà le 30 juin.

P. 222, note 2. Aux sources énumérées ici, il faut ajouter le récit du major Dalrymple, qui, se trouvant à Cadix au mois de septembre 1775, recueillit de la bouche même de plusieurs officiers ayant pris part à l'expédition des détails qui ont leur valeur (*Voyage en Espagne et en Portugal dans l'année de* 1774, *avec une relation de l'expédition des Espagnols contre les Algériens en* 1775, Paris, 1783).

P. 267. « La Chevrette ». Il est ici question, non pas de la Chevrette de Mme d'Épinay, abandonnée depuis longtemps par l'amie de Rousseau, de Grimm et de Galiani, mais de la Chevrette du duc de l'Infantado (voy. ci-dessus, p. 381), qui était, ou l'ancienne propriété de M. d'Épinay achetée par le duc espagnol au marquis ruiné, ou une autre propriété située au lieu de la Chevrette (Seine-et-Oise, arrt de Pontoise, cant. de Montmorency, écart de la commune de Deuil).

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

ET

DES NOMS DE PERSONNES

TABLE DES MATIÈRES

Chartres. — Imp. Durand, rue Fulbert.


3 2044 018 829 911